



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



TAYLOR  
INSTITUTION  
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD





TAYLOR  
INSTITUTION  
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD





, Vet. Fr. II B. 1832







**HISTOIRE**  
***PHILOSOPHIQUE***

**E T**

***POLITIQUE,***

**TOME SEPTIEME.**

7-11

1911

11

11

11





C. L'émancipation

Marquies de





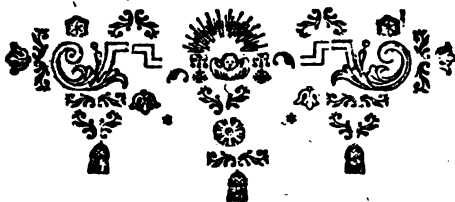
# HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

E T

## POLITIQUE.

*Des établissemens & du commerce des  
Européens dans les deux Indes.*

TOME SEPTIEME.



A LA H A T E,

Chez Gosse, Fils.

---

M. DCC. LXXIV.



---

# T A B L E

## DES CHAPITRES.

---

### LIVRE DIX-HUITIEME.

---

*Colonies Angloises fondées dans la Pensilvanie,  
dans la Virginie, dans le Maryland, dans  
la Caroline, dans la Géorgie & dans la  
Floride. Considérations générales sur tous  
ces établissemens,* Page 1

CHAP. I. *LES Quakers fondent la Pen-  
silvanie. Leurs mœurs, Ibid.*

II. *Sur quels principes s'établit la  
Pensilvanie,* 10

III. *Prospérités de la Pensilvanie,* 15

# T A B L E

IV. <i>Etat flébeux de la Virginie dans les premiers tems,</i>	36
V. <i>Administration de la Virginie,</i>	41
VI. <i>Le Maryland se sépare de la Virginie,</i>	48
VII. <i>La virginie &amp; le Maryland ont les mêmes cultures,</i>	52
VIII. <i>Origine de la Caroline,</i>	62
IX. <i>Législation religieuse &amp; civile établie par Locke dans la Caroline,</i>	62
X. <i>Climat &amp; productions de la Caroline,</i>	68
XI. <i>Comment la Géorgie a été fondée,</i>	78
XII. <i>Obstacles qui se sont opposés aux progrès de la Géorgie,</i>	81
XIII. <i>Histoire de la Floride. Cette pro-</i>	

## DES CHAPITRES. VII

- vince passe des Espagnols aux Anglois,* 85
- XIV. *Par quels moyens l'Angleterre peut rendre la Floride utile,* 92
- XV. *Etendue des possessions Angloises dans l'Amérique Septentrionale,* 95
- XVI. *Arbres particuliers à l'Amérique Septentrionale,* 98
- XVII. *Oiseaux particuliers à l'Amérique Septentrionale,* 101
- XVIII. *Les Anglois ont peuplé d'animaux domestiques l'Amérique Septentrionale,* 103
- XIX. *Les Anglois ont porté les grains d'Europe dans l'Amérique Septentrionale,* 106
- XX. *Les anglois ont senti la nécessité de tirer leurs munitions na-*



# T A B L E

- vaies de l'Amérique Septentrionale,* 108
- XXI. *L'Angleterre commence à tirer son fer de l'Amérique Septentrionale,* 113
- XXII. *L'Angleterre aspire à tirer les vins & ses soies de l'Amérique Septentrionale,* 116
- XXIII. *De quelle espèce d'hommes l'Angleterre peuple les colonies de l'Amérique Septentrionale,* 119
- XXIV. *A combien s'élève actuellement la population dans les provinces Angloises de l'Amérique Septentrionale,* 134
- XXV. *De quel bonheur jouissent les habitans dans les colonies Angloises de l'Amérique Septentrionale,* 137

## DES CHAPITRES. IX

XXVI. *Quels sont les gouvernemens établis dans les colonies Angloises de l'Amérique Septentrionale,* 140

XXVII. *Monnoies qui ont cours dans les colonies Angloises de l'Amérique Septentrionale,* 152

XXVIII. *Les colonies Angloises de l'Amérique Septentrionale sont gênées dans leur industrie & dans leur commerce,* 155

XXIX. *La métropole a voulu établir des impôts dans les colonies de l'Amérique Septentrionale. En avoit-elle le droit?* 160

XXX. *Les colonies doivent-elles souffrir qu'on les impose,* 173

XXXI. *Jusqu'où les colonies doivent-elles pousser leur résistance aux impositions,* 178

XXXII. *Seroit-il utile aux colonies de*

# T A B L E.

rompre les liens qui les unif- sent à la métropole,	182
--	-----

XXXIII. Conviendrait-il aux nations de l'Europe de travailler à ren- dre les colonies Angloises in- dépendantes de leur métropo- le,	183
--	-----

---

## LIVRE DIX-NEUVIEME.

---

CH. XXXIV. <i>RELIGION,</i>	188
XXXV. <i>Gouvernement,</i>	194
XXXVI. <i>Politique,</i>	241
XXXVII. <i>Guerre,</i>	258
XXXVIII. <i>Marine,</i>	272
XXXIX. <i>Commerce,</i>	285
XL. <i>Agriculture,</i>	304
XLI. <i>Manufactures,</i>	314
XLII. <i>Population,</i>	327

## DES CHAPITRES. **xi**

<b>XLIII.</b> <i>Impôt,</i>	<b>343</b>
<b>XLIV.</b> <i>Crédit public,</i>	<b>355</b>
<b>XLV.</b> <i>Beaux-Arts &amp; Belles-Lettres,</i>	<b>363</b>
<b>XLVI.</b> <i>Philosophie,</i>	<b>373</b>
<b>XLVII.</b> <i>Morale,</i>	<b>386</b>

Fin de la Table des Chapitres



**HISTOIRE**

DES CHIFFRES

NUM. 1000

NUM. 1000

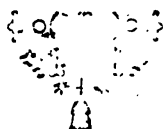
NUM. 1000

NUM. 1000

NUM. 1000

NUM. 1000

Fin de la Table des Chiffres



1000



# HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

ET

## POLITIQUE.

*Des établissemens & du Commerce des  
Européens dans les deux Indes.*

---

### LIVRE DIX-HUITIEME.

---

*Colonies Angloises fondées dans la Pensilvanie,  
dans la Virginie, dans le Maryland, dans  
la Caroline, dans la Georgie & dans la Flo-  
ride, Considérations générales sur tous ces éta-  
blissemens.*

**L**E luthéranisme, qui devoit changer la face  
de l'Europe, ou par lui-même, ou par l'exem-  
ple qu'il donnoit, avoit occasionné dans les ef-  
pris une fermentation extraordinaire; lorsqu'on  
vit sortir de son sein orageux une religion nou-

I.  
Les Qua-  
kers fon-  
dent la  
Pensilva-  
nie.  
Leurs  
mœurs.

*Tome VII.*

A

velle, qui paroïssoit bien plus une révolte conduite par le fanatisme, qu'une secte réglée qui se gouverne par des principes. La plupart des novateurs suivent un système lié, des dogmes établis, & ne combattent d'abord que pour les défendre, lorsque la persécution les irrite & les révolte jusqu'à leur mettre les armes à la main. Les Anabaptistes, comme s'ils n'avoient cherché dans la bible qu'un cri de guerre, leverent l'étendard de la rébellion, avant d'être convenus d'un corps de doctrine. Les principaux chefs de cette secte avoient bien enseigné qu'il étoit inutile & ridicule d'administrer le baptême aux enfans, ainsi qu'on le pensoit, disoient-ils, dans la primitive église; mais ils n'avoient pas encore une fois mis en pratique ce seul article de croyance, qui ser voit de prétexte à leur séparation. L'esprit de sédition suspendoit chez eux les soins qu'ils devoient aux dogmes schismatiques, sur lesquels ils fondonient leur révolte. Secouer le joug tyrannique de l'église & de l'état, c'étoit leur loi, c'étoit leur foi. S'enrôler dans les armées du Seigneur, s'inscrire parmi les fideles qui devoient employer le glaive de Gédéon; c'étoit leur devise, leur but, leur point de ralliement.

Ce ne fut qu'après avoir porté le fer & le feu dans une grande partie de l'Allemagne, que les Anabaptistes songerent à donner quelque

fondement & quelque suite à leur créance, à marquer leur confédération, par un signe visible, qui l'unît & la cimentât. Ligués d'abord par inspiration pour former un corps d'armée, ils se liguerent en 1525 pour composer un corps de religion.

Dans ce symbole mêlé d'intolérance & de douceur, l'Eglise Anabaptiste étant la seule où l'on enseigne la pure parole de Dieu, elle ne doit & ne peut communiquer avec aucune autre Eglise.

L'esprit du Seigneur soufflant où il lui plaît, le pouvoir de la prédication n'est pas borné à un seul ordre de fideles, mais il s'étend à tous, & tous peuvent prophétiser.

Toute secte où l'on n'a pas gardé la communauté des biens qui faisoit l'ame & l'union des premiers Chrétiens, est une assemblée impure, une race dégénérée.

Les magistrats sont inutiles dans une société de véritables fideles : un Chrétien n'en a pas besoin ; un Chrétien ne doit pas l'être.

Il n'est pas permis à des Chrétiens de prendre les armes pour se défendre ; à plus forte raison ne peuvent-ils pas s'enrôler au hasard pour la guerre.

Ainsi que les procès, les sermens en justice sont défendus à des disciples du Christ, qui leur a dicté pour toute réponse devant les juges, OUI, OUI ; NON, NON.

Le baptême des enfans, est une invention du diable & des papes. La validité du baptême dépend du consentement volontaire des adultes, qui peuvent seuls le recevoir avec la connoissance de l'engagement qu'ils prennent.

Tel fut dans son origine le système religieux des Anabaptistes. Il paroît fondé sur la charité & la douceur; il ne produisit que des brigandages & des crimes. La chimere de l'égalité est la plus dangereuse de toutes dans une société policée. Prêcher ce système au peuple, ce n'est pas lui rappeler ses droits, c'est l'inviter au meurtre & au pillage; c'est déchaîner des animaux domestiques, & les changer en bêtes féroces. Il faut adoucir & éclairer, ou les maîtres qui les gouvernent, ou les loix qui les conduisent: mais il n'y a dans la nature qu'une égalité de droit, & jamais une égalité de fait. Les Sauvages même ne sont pas égaux, dès qu'ils sont rassemblés en hordes. Ils ne le sont que lorsqu'ils errent dans les bois; & alors celui qui se laisse prendre sa chasse, n'est pas l'égal de celui qui l'emporte. Voilà la première origine de toutes les sociétés.

Une doctrine qui avoit pour base la communauté des biens & l'égalité des conditions, ne pouvoit guere trouver des partisans que dans le peuple. Les paysans l'adoptèrent avec d'autant plus d'enthousiasme & de fureur, que le

joug dont il les délivroit , étoit plus insupportable. Condamnés la plupart à l'esclavage, ils prirent de tous côtés les armes, pour accréditer une doctrine qui, de serfs, les rendoit égaux aux seigneurs. La crainte de voir rompre un des premiers liens de la société, qui est l'obéissance au magistrat, réunit contre eux toutes les autres sectes, qui ne pouvoient subsister sans subordination. Ils succomberent sous tant d'ennemis, après avoir fait une résistance plus opiniâtre qu'on ne devoit l'attendre. Leur communion, quoique répandue dans tout l'empire & dans une partie du Nord, ne fut nulle part dominante; parce qu'elle avoit été par-tout combattue & dispersée. A peine étoit-elle tolérée dans les contrées, où l'on permettoit la plus grande liberté de créance. Dans aucun état, elle ne put former une Eglise autorisée par la législation civile. Ce fut ce qui l'affoiblit; & de l'obscurité, la fit tomber dans le mépris. Son unique gloire, fut d'avoir contribué peut être à la naissance des Quakers.

Cette secte humaine & pacifique, s'éleva en Angleterre parmi les troubles de la guerre sanglante qui traîna un roi sur l'échafaud par la main de ses sujets. Elle eut pour fondateur George Fox, né dans une condition obscure. Son caractère, qui le portoit à la contemplation religieuse, le dégoûta d'une profession mécha-

## 6 HISTOIRE

nique, & lui fit quitter son atelier. Pour se détacher entièrement des affections de la terre, il rompit toute liaison avec sa famille; & de peur de contracter de nouveaux liens, il ne voulut plus avoir de demeure fixe. Souvent il s'égarait dans les bois, sans autre compagnie, sans autre amusement que sa bible. Avec le tems même, il parvint à se passer de ce livre, quand il crut y avoir assez puisé l'inspiration des prophètes & des apôtres.

C'est alors qu'il chercha des prosélytes. Il ne lui fut pas difficile d'en trouver dans un tems & dans un pays, où les délires de la religion enthousiasmoient toutes les têtes, troubloient tous les esprits. Bientôt il se vit suivi d'une foule de disciples qui, par la bisarrerie de leurs idées sur des objets incompréhensibles, ne pouvoient qu'étonner & fasciner les âmes sensibles au merveilleux.

La simplicité de leur vêtement, fut ce qui frappa d'abord tous les yeux. Sans galons, sans broderies, ni dentelles, ni manchettes, ils bannirent tout ce qu'ils appelloient ornement ou superfluité. Point de plis dans leurs habits, pas même un bouton au chapeau, parce qu'il n'est pas toujours nécessaire. Ce mépris singulier pour les modes, les avertissoit d'être plus vertueux que les autres hommes, dont ils se distinguoient par des dehors modestes.

Toutes les déférences extérieures, que l'orgueil & la tyrannie imposent à la foiblesse, devinrent odieuses aux Quakers, qui ne vouloient avoir ni maîtres, ni serviteurs. Ils condamnoient les titres fastueux, comme orgueil dans ceux qui les usurpoient, comme bassesse dans ceux qui les déferoient. Ils ne reconnoissoient nulle part, ni EXCELLENCE, ni EMINENCE, & ils avoient raison : mais ils se refusoient aux égards réciproques, qu'on appelle politesse ; & ils avoient tort. Le nom d'AMI, disoient-ils, ne devoit se refuser à personne, entre des citoyens & des chrétiens. La révérence étoit une gêne ridicule & cérémonieuse. Se découvrir la tête en saluant, c'étoit manquer à foi pour honorer les autres. Le magistrat même ne pouvoit leur arracher aucun signe extérieur de considération. Revenus à l'ancienne majesté des langues, ils tutoyoient les hommes, même les rois.

L'austérité de leur morale, ennoblissoit la singularité de leurs manières. Porter les armes, leur paroissoit un crime : si c'étoit pour attaquer, on péchoit contre l'humanité : si c'étoit pour se défendre, on péchoit contre le christianisme. Leur évangile étoit la paix universelle. Donnoit-on un soufflet à un Quaker, - il présentoit l'autre joue : lui demandoit-on son habit, il offroit de plus sa veste. Jamais ces hommes justes n'exigeoient pour leur salaire, que le prix

légitime dont ils ne vouloient point se relâcher. Jurer devant un tribunal, même la vérité, leur sembloit une prostitution du nom de l'Etre saint, pour de misérables débats entre des êtres foibles & mortels.

Le mépris qu'ils avoient pour la politesse dans la vie civile, se changeoit en aversion pour les cérémonies du culte dans le rit ecclésiastique. Les temples n'étoient, à leurs yeux, que des boutiques de charlatanerie; le repos du dimanche, qu'une oisiveté nuisible; la cène & le baptême, que des initiations ridicules. Aussi ne vouloient-ils point de clergé. Chaque fidele recevoit immédiatement de l'Esprit-Saint, une illumination, un caractère bien supérieur au sacerdoce. Quand ils étoient réunis, le premier qui se sentoit éclairé du ciel, se levoit, & dévoiloit ses inspirations. Les femmes même étoient souvent douées de ce don de la parole, qu'elles appelloient don de prophétie. Quelque fois plusieurs de ces freres en Dieu, parloient en même-tems; mais plus souvent régnoit un profond silence dans toute l'assemblée.

L'enthousiasme qui naissoit également & de ces méditations, & de ces discours, irrita dans ces sectaires la sensibilité du genre nerveux, au point de leur occasionner des convulsions. C'est pour cela qu'on les appella *Quakers*, qui signifie en Anglois *Trembleurs*. C'étoit assez de ridiculiser



leur manie, pour les en guérir à la longue : mais on la rendit contagieuse par la persécution. Tandis que toutes les autres sectes nouvelles étoient encouragées, on poursuivit, on tourmenta celle-ci par des peines de toute espèce. L'hôpital des foux, la prison, le fouet, le pilori, furent décernés à des dévots, dont le crime & la folie étoient de vouloir être raisonnables & vertueux à l'excès. Leur magnanimité dans les souffrances, excita d'abord la pitié, puis l'admiration. Cromwel même, après avoir été l'un de leurs plus ardens persécuteurs, parce qu'ils se glissoient dans les camps pour dégoûter les soldats d'une profession sanginaire & destructive ; Cromwel leur donna des marques publiques de son estime. Il eut la politique de vouloir les attirer dans son parti, pour lui concilier plus de respect & de considération ; mais on éluda, ou l'on rejetta ses invitations ; & depuis il avoua que c'étoit l'unique religion dont il n'avoit pu rien obtenir avec des guinées.

De tous ceux qui donnerent de l'éclat à cette secte, le seul qui mérita d'occuper la postérité, fut Guillaume Penn. Il étoit fils d'un amiral de ce nom, assez heureux pour avoir obtenu la confiance du protecteur & des deux Stuarts qui tinrent après lui, mais d'une main moins assurée, les rênes du gouvernement. Ce marin, plus souple & plus insinuant qu'on ne l'est dans sa

profession, avoit fait des avances considérables, dans différentes expéditions dont il avoit été chargé. Le malheur des tems n'avoit guere permis qu'on le remboursât durant sa vie. Après sa mort, l'état des affaires n'étant pas devenu meilleur, on fit à son fils la proposition de lui donner, au lieu d'argent, un territoire immense dans le continent de l'Amérique. C'étoit un pays, qui, quoique entouré de colonies Angloises, & même anciennement découvert, avoit toujours été négligé. La passion de l'humanité, lui fit accepter avec joie cette sorte de patrimoine qu'on lui cédoit presque en souveraineté héréditaire. Il résolut d'en faire l'asyle des malheureux, & le séjour de la vertu. Avec ce généreux dessein, il partit vers la fin de l'an 1681, pour son domaine, qui fut appelé dès-lors Pensilvanie. Tous les Quakers que le clergé persécutoit, parce qu'ils refusoient de payer la dîme & les autres taxes imposées par l'avarice & l'imposture ecclésiastiques, demandoient à le suivre: mais par une prévoyance éclairée, il ne voulut en amener d'abord que deux mille.

II.  
 Sur quels principes s'établit la Pensilvanie.

Son arrivée au nouveau-monde, fut signalée par un acte d'équité, qui fit aimer sa personne & chérir ses principes. Peu satisfait du droit que lui donnoit, sur son établissement, la cession du ministère Britannique, il résolut d'acheter, des naturels du pays, le vaste territoire qu'il

se propoſoit de peupler. On ne ſait point le prix qu'y mirent les Sauvages ; mais quoiqu'on les accuſe de ſtupidité pour avoir vendu ce qu'ils ne devoient jamais aliéner, Penn n'en eut pas moins la gloire d'avoir donné en Amérique un exemple de juſtice & de modération, que les Européens n'avoient pas même imaginé juſqu'alors. Il légitima ſa poſſeſſion, autant qu'il dépendoit de ſes moyens. Enfin il ajouta, par l'uſage qu'il en fit, ce qui pouvoit manquer à la ſanction du droit qu'il y acquéroit. Les Américains prirent pour ſa nouvelle colonie autant d'affection, qu'ils avoient conçu d'éloignement pour toutes celles qu'on avoit fondées à leur voiſinage, ſans conſulter leurs droits ni leur volonté. Dès-lors ſ'établit entre les deux peuples, une confiance réciproque dont rien n'altera jamais la douceur, dont une bonne foi mutuelle reſſerra de plus en plus les heureux liens.

L'humanité de Penn ne pouvoit pas ſe borner aux Sauvages. Elle ſ'étendit ſur tous ceux qui viendroient habiter ſon empire. Comme le bonheur des hommes y devoit dépendre de la légiſlation, il fonda la ſienne ſur les deux pivots de la ſplendeur des états & de la félicité des citoyens ; la propriété, la liberté. C'eſt ici qu'il faut ſe dédommager du dégoût, de l'horreur ou de la triſteſſe qu'inspire l'hiſtoire moderne, & ſur-tout l'hiſtoire de l'établifſement

des Européens au nouveau-monde. Jusqu'ici ces barbares n'ont su qu'y dépeupler avant que de posséder, qu'y ravager avant de cultiver. Il est tems de voir les germes de la raison, du bonheur & de l'humanité, semés dans la ruine & la dévastation d'un hémisphère, où fume encore le sang de tous ses peuples, policés ou sauvages.

Le vertueux législateur établit la tolérance pour fondement de la société. Il voulut que tout homme qui reconnoîtroit un Dieu, participât au droit de cité; que tout homme qui l'adoreroit sous le nom de Chrétien, participât à l'autorité. Mais laissant à chacun la liberté d'invoquer cet Etre à sa manière, il n'admit point d'église dominante en Pensilvanie, point de contribution forcée pour la construction d'un temple, point de présence aux exercices religieux, qui ne fût volontaire.

Penn, jaloux de l'immortalité de son nom, transmit à sa famille le droit de nommer un gouverneur à sa colonie : mais il arrêta que ce chef ne jouiroit que des honoraires qu'on lui accorderoit volontairement; qu'il n'auroit point d'autorité sans le concours des députés du peuple. Tous les citoyens, qui avoient intérêt à la loi, comme à la chose que la loi régit, devoient être électeurs, pouvoient être élus. Pour éloigner le plus qu'il étoit possible toute corruption, il

falloit que les représentans dussent leur élévation à des suffrages secrettement accordés. Il suffisoit de la pluralité des voix pour faire une loi : mais il fut statué que les deux tiers seroient nécessaires pour établir un impôt. C'étoit des-lors un don des citoyens, plutôt qu'une taxe du gouvernement. Pouvoit-on accorder moins de douceurs à des hommes qui venoient chercher la paix au-delà des mers ?

C'est ainsi que pensoit le vrai philosophe Penn. Il céda pour 450 livres, mille acres de terre à ceux qui pouvoient les acheter à ce prix. Tout habitant qui n'en avoit pas la faculté, obtint pour lui, pour sa femme, pour chacun de ses enfans au-dessus de seize ans, pour chacun de ses serviteurs, cinquante acres de terre, à la charge d'une rente annuelle & perpétuelle d'un sol dix deniers & demi par acre.

Pour fixer à jamais l'état de ces propriétés, on établit des tribunaux qui gardent les loix conservatrices des biens. Mais ce n'est plus protéger les terres, que de faire acheter la justice à ceux qui les possèdent : car alors on n'a que l'avantage de donner une partie de son bien pour être sûr du reste ; & la justice, à la longue, épuise le suc de la terre qu'elle devoit conserver, ou le sang du propriétaire qu'elle devoit défendre. De peur qu'il n'y eût des gens intéressés à provoquer, à prolonger les procès, il fut sévère-

ment défendu à tous ceux qui devoient y prêter leur ministère, d'exiger, d'accepter même aucun salaire, pour leurs bons offices. De plus, chaque canton fut obligé de nommer trois arbitres ou pacificateurs, qui devoient tâcher de concilier les différends à l'amiable, avant qu'on pût les porter devant une cour de justice.

L'attention à prévenir les procès, naissoit d'un penchant à prévenir les crimes. Les loix, dans la crainte d'avoir des vices à punir, voulurent en fermer la source; l'indigence & l'oïveté. On statua que tout enfant au-dessous de douze ans, quelle que fût sa condition, seroit obligé d'apprendre une profession. Ce règlement assuroit la subsistance au pauvre; & préparoit une ressource au riche, contre les revers de la fortune. En même-tems elle mettoit entre les hommes plus d'égalité, en les rappelant à leur commune destination, qui est le travail, soit des mains ou de l'esprit.

Ces premières institutions devoient, par elles-mêmes, amener une excellente législation. On peut reconnoître les avantages de celle qu'établit Penn, par la prospérité rapide & soutenue de la Pensilvanie. Cette république, sans guerres, sans conquêtes, sans efforts, sans aucune de ces révolutions qui frappent les yeux du vulgaire inquiet & passionné, devint un spectacle pour l'Univers entier. Ses voisins, malgré leur

barbarie, furent enchaînés par la douceur de ses mœurs; & les peuples éloignés, malgré leur corruption, rendirent hommage à ses vertus. Toutes les nations aimèrent à voir réaliser & renouveler les tems héroïques de l'antiquité, que les mœurs & les loix de l'Europe leur avoient fait prendre pour une fable. Elles crurent enfin qu'un peuple pouvoit être heureux, sans maîtres & sans prêtres. L'homme a besoin de l'un & de l'autre, si l'on en croit l'imposture & la flatterie, qui parlent dans les temples & dans les cours. Oui, sans doute, les méchans rois ont besoin de dieux cruels, pour trouver dans le ciel l'exemple de la tyrannie; ils ont besoin de prêtres, pour faire adorer des dieux tyrans. Mais l'homme juste & libre, ne demande qu'un Dieu qui soit son pere, des égaux qui le chérissent, & des loix qui le protègent.

La Pensilvanie est gardée à l'Est, par l'Océan; au Nord, par la Nouvelle-Yorck & le nouveau-Jersey; au Sud, par la Virginie & le Mariland; à l'Ouest, par des terres qu'occupent les Sauvages; de tous côtés, par des amis; & dans son sein, par la vertu de ses habitans. Ses côtes fort resserrées, s'élargissent insensiblement jusqu'à cent vingt milles. Sa profondeur, qui n'a d'autres limites que celles de sa population & de sa culture, embrasse déjà cent quarante-cinq milles d'étendue.

III.  
Prosperité  
des de la  
Pensilvanie.

Le ciel de la colonie est pur & serein. Le climat, très-sain par lui-même, s'est encore amélioré par les défrichemens. Les eaux limpides & salubres, y coulent toujours sur un fond de roc ou de sable. Les saisons y temperent l'année, par une variété marquée. L'hiver, qui commence avec le mois de janvier, n'expire qu'à la fin de mars. Rarement accompagné de brouillards & de nuages, le froid y est constamment modéré; mais quelquefois assez vif, pour glacer en une nuit les plus grandes rivières. Cette révolution aussi courte que subite, est l'ouvrage du vent du Nord-Ouest, qui souffle des montagnes & des lacs du Canada. Le printemps s'annonce par de douces pluies, par une chaleur légère qui s'accroît par degrés jusqu'à la fin de juin. Les ardeurs de la canicule seroient violentes, sans le vent de Sud-Ouest qui les rafraîchit; mais ce secours, assez constant, est acheté par des ouragans qui vont jusqu'à déraciner les plus gros arbres; jusqu'à renverser des forêts entières; sur-tout dans le voisinage des côtes de la mer, où ce vent tient son empire & exerce ses ravages. Les trois mois ordinaires de l'automne, n'ont d'autre désagrément que d'être trop pluvieux.

Quoique le pays soit inégal, il n'en est pas moins fertile. Le sol est tantôt un sable jaune & noir, tantôt du gravier, tantôt une cendre



griffâtre sur un fond pierreux; le plus souvent une terre grasse; sur-tout entre les ruisseaux qui, la coupant dans tous les sens, y versent encore plus de fécondité que ne feroient des rivières navigables.

Quand les Européens aborderent dans cette contrée, ils n'y virent d'abord que des bois de construction & des mines de fer à exploiter. En abattant, en défrichant, ils couvrirent, peu-à-peu, les terres qu'ils avoient remuées, de troupeaux innombrables, de fruits très-variés, de plantations de lin & de chanvre, de plusieurs sortes de légumes, de toute espèce de grains; mais singulièrement de seigle & de mays, qu'une heureuse expérience montra propres au climat. De tous côtés, on poussa les défrichemens avec une vigueur & un succès qui étonnerent toutes les nations.

D'où naquit cette surprenante prospérité? De la liberté, de la tolérance, qui ont attiré dans ce pays des Suédois, des Hollandois, des François industriels, & sur-tout de laborieux Allemands. Elle est l'ouvrage des Quakers, des Anabaptistes, des Anglicans, des Méthodistes, des Presbytériens, des Moraves, des Luthériens, & des Catholiques.

Entre de si nombreuses sectes, on distingue celle des *Dumplers*. Son fondateur fut un Allemand, qui, dégoûté du tumulte du monde,

se retira dans une solitude agréable, à cinquante milles de Philadelphie, pour se livrer à la contemplation. La curiosité attira, dans sa retraite, plusieurs de ses compatriotes. Le spectacle de ses mœurs simples, pieuses & tranquilles, les fixa près de lui. Tous ensemble, ils formèrent une peuplade qu'ils appelèrent Euphrate, par allusion aux Hébreux, qui psalmodioient sur les bords de ce fleuve.

Cette petite ville formée en triangle, est entourée de pommiers & de mûriers, arbres utiles & agréables, plantés avec symétrie. Au centre est un verger très étendu. Entre ce verger & ces allées, sont des maisons de bois à trois étages, où chaque Dumpler isolé peut, sans être distrait, vaquer à ses méditations. Ces contemplatifs ne sont au plus que cinq cents. Leur territoire n'a pas plus de deux cents cinquante acres d'étendue. Une rivière, un étang, une montagne couverte d'arbres, marquent ses limites.

Les hommes & les femmes habitent des quartiers séparés. Ils ne se voient que dans les temples; ils ne s'assemblient ailleurs que pour les affaires publiques. Le travail, la prière & le sommeil, partagent leur vie. Deux fois le jour & deux fois la nuit, le culte religieux les tire de leurs cellules. Comme les Quakers & les Méthodistes, ils ont tous le droit de prêcher,

quand ils se croient inspirés. L'humilité, la tempérance, la chasteté, les autres vertus chrétiennes, sont les sujets dont ils aiment le plus à parler dans leurs assemblées. Jamais ils ne violent le repos du sabbat, si cher à tous les hommes, oisifs ou laborieux. Ils admettent l'enfer & le paradis, mais rejettent, avec raison, l'éternité des peines. La doctrine du péché originel, est, pour eux, un blasphème impie qu'ils abhorrent. Tout dogme cruel à l'homme, leur paroît injurieux à la divinité. Comme ils n'attachent de mérite qu'aux œuvres volontaires, ils n'administrent jamais le baptême qu'aux adultes. Ils le croient cependant si nécessaire au salut, qu'ils s'imaginent que, dans l'autre monde, les âmes des chrétiens sont occupées à convertir celles des hommes, qui ne sont pas morts sous la loi de l'évangile. Ces pieux enthousiastes veulent absoudre Dieu de toutes les cruautés & les injustices, dont tant d'autres dévots l'ont chargé.

Encore plus désintéressés que les Quakers, ils ne se permettent jamais de procès. on peut les tromper, les dépouiller, les maltraiter, sans craindre ni représailles, ni plaintes de leur part : tant ils sont, par religion, ce que les stoïciens étoient par philosophie, insensibles aux outrages.

Rien n'est plus simple que leur vêtement. En

hiver, une longue robe blanche, où pend un capuchon pour tenir lieu de chapeaux, couvre une chemise grossière, de larges culottes, & des souliers épais. En été, c'est le même habillement, si ce n'est que la toile remplace la laine. A la culotte près, les femmes sont vêtues comme les hommes.

On ne se nourrit là que de végétaux; non que ce soit une loi, mais par une abstinence plus conforme à l'esprit du christianisme, ennemie du sang.

Chacun s'attache gaiement au genre d'occupation qui lui est assigné. Le produit de tous les travaux est mis en commun, pour subvenir aux besoins de tous. Cette communauté d'industrie a créé, non-seulement une culture, des manufactures, tous les arts nécessaires à la petite société; mais encore un superflu d'échanges, proportionnés à sa population.

Quoique les deux sexes vivent séparément à Euphrate, les Dumplers ne renoncent pas follement au mariage. Ceux que la jeunesse & l'amour, si voisins de la dévotion, invitent à cette sainte union des âmes & des sens, quittent la ville, & vont former un établissement à la campagne, aux dépens du trésor public, qu'ils grossissent de leurs travaux, tandis que leurs enfans sont élevés dans la métropole. Sans cette liberté sage & chrétienne, les Dumplers ne seroient

que des moines, qui deviendroient avec le tems, féroces ou libertins. La vie cénobitique n'a qu'une saison de ferveur. Avec une ame tendre, on pourroit souhaiter d'être dévot jusqu'à vingt ans, comme on peut désirer d'être belle femme jusqu'à vingt - cinq ; mais après cet âge, il faut être homme.

Ce qu'il y a de plus édifiant & de plus singulier en même - tems, dans la conduite de toutes les sectes qui ont peuplé la Pensilvanie ; c'est l'esprit de concorde qui règne entr'elles, malgré la différence de leurs opinions religieuses. Quoiqu'ils ne soient pas membres de la même Eglise, ces sectaires s'aiment comme des enfans d'un seul & même pere. Ils ont vécu toujours en frères, parce qu'ils avoient la liberté de penser en hommes. C'est à cette précieuse harmonie qu'on peut, sur-tout, attribuer les accroissemens rapides de la colonie.

Au commencement de 1766, sa population s'élevoit à cent cinquante mille blancs. Leur nombre doit bien s'être accru depuis cette époque, puisqu'il double tous les quinze ans, suivant les calculs de M Franklin. Il y avoit encore, dans la province, trente mille noirs, moins maltraités dans cette région que dans les autres, mais toujours excessivement malheureux. Cependant, ce qu'on croira difficilement, leur esclavage n'a pas corrompu leurs maîtres. Leurs

mœurs sont encore pures, austères même, en Pensilvanie. Cet avantage tient-il au climat, aux loix, à la religion, à l'émulation des sectes, à des usages particuliers? On le demande aux lecteurs.

Les Pensilvains sont, en général, bien faits, & leurs femmes d'une figure agréable. Plutôt mères qu'en Europe, elles cessent aussi plutôt d'être fécondes. Si la chaleur du climat hâte la nature chez elles, l'inconstance des saisons paroît l'affoiblir. Il n'y a point de ciel où la température soit plus variable; elle change, par intervalles, jusqu'à cinq ou six fois dans la même journée.

Cette variation n'a pas une influence dangereuse sur les végétaux. Rarement détruit-elle les récoltes. Aussi l'abondance est-elle constante, l'aisance est-elle universelle. L'économie particulière aux Pensilvains, n'empêche pas que les deux sexes ne soient bien vêtus. La nourriture est encore supérieure à l'habillement. Les familles les moins aisées, ont du pain, de la viande, du cidre, de la bière, de l'eau-de-vie de sucre. Un grand nombre peut user habituellement des vins de France & d'Espagne, du punch, & même de liqueurs plus chères. L'abus de ces boissons est plus rare qu'ailleurs, mais il n'est pas sans exemple.

Le délicieux spectacle de cette abondance,

n'est jamais troublé par l'image affligeante de la mendicité. La Pensilvanie n'a pas un seul pauvre. Ceux que la naissance ou la fortune ont laissés sans ressource, sont convenablement entretenus par le trésor public. La bienfaisance va plus loin ; elle s'étend jusqu'à l'hospitalité la plus prévenante. Un voyageur peut s'arrêter par-tout, sans crainte de causer d'autre peine que le regret de son départ.

La tyrannie des impôts ne vient pas flétrir, empoisonner la félicité de la colonie. En 1766, ils ne s'élevoient pas au-dessus de 280, 140 liv. La plupart même destinés à fermer les plaies de la guerre, devoient cesser en 1772. Si, à cette époque, les peuples n'ont pas reçu ce soulagement, c'est que les irruptions des Sauvages ont occasionné des dépenses extraordinaires. On se roit consolé de ce malheur, si comme la justice le voudroit & comme les habitans le demandoient, on eût pu réduire la famille Penn à contribuer aux charges publiques, dans les proportions du revenu qu'elle tire de la province.

Les Pensilvains, tranquilles possesseurs, libres usufructiers d'une terre qui leur rend, pour l'ordinaire, vingt & trente fois la semence qu'ils lui ont confiée, ne craignent pas de reproduire leur espèce. A peine trouveroit-on un célibataire dans la province. Le mariage en est plus doux & plus sacré. Sa liberté, comme sa sainteté, dépend

du choix des contractans : ils prennent le juge ou le prêtre, plutôt pour témoin que pour ministre de leur engagement. Deux amans y trouvent-ils quelque opposition dans leurs familles ? ils s'évadent ensemble à cheval ; le garçon monte en croupe derrière la maîtresse ; & dans cette situation, ils vont se présenter devant le magistrat. La fille déclare qu'elle a enlevé son amant, pour l'épouser. On ne peut, ni se refuser à ce vœu si formel, ni la troubler ensuite dans la possession de ce qu'elle aime. A d'autres égards, l'autorité paternelle est excessive. Un chef de famille, dont les affaires se trouvent dérangées, a le droit d'engager ses enfans à ses créanciers ; punition bien capable, ce semble, d'attacher un pere tendre au soin de sa fortune. L'homme fait, acquitte, dans un an de service, une dette de 112 livres 10 sols. L'enfant au-dessous de douze ans, est obligé de servir jusqu'à vingt & un an, pour 135 livres. C'est une image des anciennes mœurs patriarcales de l'Orient.

Quoiqu'il y ait des bourgs & même quelques villes dans la colonie ; on peut dire que la plupart des habitans vivent isolés dans leurs familles. Chaque propriétaire a sa maison au centre d'une vaste plantation, bien environnée de haies vives. Aussi chaque paroisse de campagne se trouve-t-elle avoir douze ou quinze lieues de circonférence. A une si grande distance des é,



gées, les cérémonies de religion ont peu d'influence. On ne présente les enfans au baptême, que plusieurs mois, & quelquefois un ou deux ans après leur naissance. Sans dogmatiser, sans disputer sur le culte, dans un pays où chaque secte a le sien, on honore l'Être Suprême par des vertus, plus que par des prières. L'innocence & l'inscience gardent les mœurs, plus sûrement que des préceptes & des controverses.

La religion semble réserver toute sa pompe pour les derniers honneurs que l'homme reçoit sur la terre, avant d'être enfermé pour jamais dans son sein. Aussi, tôt qu'il est mort quelqu'un à la campagne, les plus proches voisins sont avertis du jour de son enterrement. Ceux-ci l'annoncent aux habitations limitrophes, & la nouvelle en est ainsi répandue au loin. Chaque famille envoie au moins un de ses membres, pour honorer le convoi funebre. A mesure que les députés arrivent, on leur offre du punch & du gâteau. Lorsque l'assemblée est formée, on porte le cadavre dans le cimetière de sa secte; ou si le cimetière est trop éloigné, dans un champ de sa famille. Le cortège est composé de quatre ou cinq cents personnes à cheval, qui gardent un silence, un recueillement, conformes à l'esprit de la cérémonie qui les rassemble. Une chose qui paroît singulière, c'est que les Pensilvains, ennemis du luxe pendant leur vie, ou-

blient à la mort ce caractère de modestie. Tous veulent que les tristes restes de leur existence passagère, soient accompagnés d'une pompe proportionnée à leur état ou à leur fortune. On remarque, en général, que les peuples simples, vertueux, sauvages même & pauvres, sont attachés aux soins de la sépulture. C'est qu'ils regardent ces derniers honneurs comme des devoirs, & ces devoirs comme une portion du sentiment d'amour, qui lie étroitement les familles dans l'état le plus voisin de la nature. Ce n'est pas le mourant qui exige ces honneurs; ce sont les pères, une épouse, des enfans, qui rendent ces devoirs à la cendre chérie d'un père ou d'un époux dignes d'être pleurés. Les convois funèbres sont toujours plus nombreux dans les petites sociétés que dans les grandes, parce que s'il y a moins de familles, elles sont beaucoup plus étendues. Il y regne plus d'union, plus de force; tous les moyens, tous les ressorts y sont plus actifs. C'est la raison pourquoi de petits peuples ont vaincu de grandes nations; pourquoi les Grecs vinrent à bout des Perses; pourquoi les Corfés chasseront tôt ou tard les François de leur île.

Mais où la Pensilvanie puise-t-elle les sources de sa conformation? Comment trouve-t-elle les moyens d'y fournir abondamment? Avec le lin & le chanvre qu'elle recueille de son sol,

avec les cotons qu'elle attire de l'Amérique Méridionale, elle fabrique une grande quantité de toiles communes; avec les laines qui lui viennent d'Europe, elle manufacture beaucoup de draps grossiers. Ce que les diverses branches de son industrie ne lui donnent pas, elle se le procure avec les produits de son territoire. Ses navigateurs portent aux isles Angloises, Françoises, Hollandoises & Danoises, du biscuit, des farines, du beurre, du fromage, des suifs, des légumes, des fruits, des viandes salées, du cidre, de la bière, toutes sortes de bois de construction. Ils reçoivent en échange, du coton, du sucre, du café, de l'eau de vie, de l'argent. qui sont autant de matieres d'un nouveau commerce avec la métropole, d'autres colonies ou d'autres nations de l'Europe. Les Açores, Madere, les Canaries, l'Espagne, le Portugal, offrent un débouché avantageux aux grains & aux bois de la Pensilvanie, qu'ils achètent avec des vins & des piastras. La métropole reçoit du fer, du chanvre, des cuirs, des pelleteries, de l'huile de lin, des vergues, des mâtures, & fournit du fil, des raies, des draps fins, du thé, des toiles d'Irlande ou des Indes, de la cireallierie, d'autres objets d'agrément ou de nécessité. Mais comme elle vend plus de marchandises à la colonie qu'elle ne lui en achète, l'Angleterre est un gouffre où vont se perdre les mé-

aux que les Pensilvains ont tirés des autres marchés qu'ils fréquentent. En 1723, elle n'envoyoit à la Pensilvanie que pour deux cents cinquante mille livres de marchandises; elle lui en fournit aujourd'hui pour dix millions. Cette somme est trop forte, pour que les colons puissent la payer, même en se dépouillant de l'or qu'ils tirent de tous les marchés qu'ils fréquentent; & cette impuissance doit durer tout le tems que le progrès de leurs défrichemens exigera des avances plus considérables que leur produit. D'autres colonies, qui jouissent de quelques branches de commerce presque exclusives, telles que le riz, le tabac, l'indigo, ont dû acquérir rapidement des richesses. La Pensilvanie, qui fonde sa fortune sur la culture & sur la multiplication des troupeaux, arrivera plus lentement à la prospérité; mais cette prospérité aura des fondemens plus surs & plus durables.

Si quelque chose peut retarder les progrès de la colonie, c'est la maniere irréguliere dont s'y forment les plantations. La famille Penn, propriétaire de toutes les terres, en accorde indifféremment par tout & autant qu'on en demande, pourvu qu'on lui paie cinquante écus par chaque centaine d'acres, & qu'on s'engage à une redevance annuelle d'environ un sol. Il arrive de là que la province manque de cet ensemble, qui est nécessaire en toutes choses,

& que ses habitans épars sont la victime du moindre ennemi, qui ne craint pas de les attaquer.

Les habitations sont défrichées de différentes manieres dans la colonie. Souvent un chasseur va se fixer au milieu ou tout auprès d'un bois. Ses plus proches voisins l'aident à couper des arbres, & à les entasser les uns sur les autres : c'est une maison. Aux environs, il cultive, sans secours, un jardin & un champ, suffisans pour sa subsistance & pour celle de sa famille.

Quelques années après les premiers travaux, arrivent de la métropole des hommes plus actifs que riches. Ils dédommagent le chasseur de ses peines ; ils achètent du propriétaire de la province, des terres qui n'ont pas encore été payées ; ils bâtissent des demeures plus commodes, & étendent les défrichemens.

Enfin, des Allemands, que leur goût ou la persécution ont poussés dans le nouveau-monde, viennent mettre la dernière main à ces établissemens encore imparfaits. Les premiers & les seconds planteurs vont porter ailleurs leur industrie, avec des moyens de culture plus considérables qu'ils n'en avoient d'abord.

On peut évaluer les exportations annuelles de la Pensilvanie, à vingt-cinq mille tonneaux. Elle reçoit quatre cents navires, & n'en expédie

guere moins. C'est Philadelphie, sa capitale, qui les reçoit, qui les expédie tous, ou presque tous.

Cette ville célèbre, dont le nom rappelle un sentiment tendre, est située à cent vingt milles de la mer, au confluent de la Delaware & du Schuylkill. Penn, qui la destinoit à devenir la métropole d'un grand empire, vouloit qu'elle occupât un mille de large sur deux milles de long, entre les deux rivières. Sa population n'a pu encore remplir un si grand espace. Jusqu'ici, l'on n'a bâti que sur les bords de la Delaware; mais sans renoncer aux idées du législateur; mais sans s'écarter du plan qu'il avoit tracé. Ces précautions sont sages. Philadelphie doit devenir la cité la plus considérable de l'Amérique, parce qu'il est impossible que la colonie ne fasse pas de très-grands progrès, & que ses productions ne pourront jamais gagner les mers que par le port de sa capitale.

Les rues de Philadelphie, toutes tirées au cordeau, ont, la plupart, cinquante pieds de largeur, & les deux principales en ont cent. Des deux côtés il regne des trottoirs, défendus par des poteaux qu'on a placés de distance en distance.

Les maisons, dont chacune a son jardin & son verger, sont communément à deux étages, construites de brique ou d'une pierre molle, mais

qui se durcit à l'air. Jusqu'à ces derniers tems, les murs avoient peu d'épaisseur, parce qu'ils ne devoient porter qu'une couverture d'un bois extrêmement léger. Depuis qu'on a découvert des carrières d'ardoise, les murailles ont pris une solidité proportionnée à la pesanteur de ces nouveaux toits. Les bâtimens, aujourd'hui plus décorés qu'autrefois, doivent leur principal ornement, à des marbres de différentes couleurs qui se trouvent à un mille de la ville. On en fait des tables, des cheminées ou d'autres meubles, qui sont devenus l'objet d'un commerce assez considérable avec la plus grande partie de l'Amérique.

Ces précieux matériaux ne sauroient être communs dans les maisons, sans avoir été prodigués dans les temples. Chaque secte a le sien, & quelques-unes en ont plusieurs. Cependant on voit un assez grand nombre de citoyens, qui ne connoissent ni temples, ni prêtres, ni culte public, & n'en sont ni moins heureux, ni moins humains, ni moins vertueux.

Un édifice aussi respecté, quoique moins fréquenté que ceux de la religion, c'est l'hôtel-de-ville. Il est de la magnificence la plus somptueuse. C'est-là que les législateurs de la colonie s'assemblent tous les ans, & plusieurs fois l'année, s'il en est besoin, pour régler ce qui peut intéresser l'ordre public. Tout y est soumis

à l'autorité de la nation , à la discussion de ses représentans.

A côté de l'hôtel-de-ville est une superbe bibliothèque, formée, en 1742, par les soins du savant & généreux Franklin. On y trouve les meilleurs ouvrages Anglois, Latins & François. Elle n'est ouverte au public que le samedi. Ceux qui l'ont fondée, en jouissent librement dans tous les tems. Les autres paient le loyer des livres qu'ils y empruntent, & une amende s'ils ne les rendent pas au tems convenu. C'est avec ces fonds, toujours renaissans, que s'accroît & grossit journellement ce précieux dépôt. Pour le rendre plus utile, on y a joint des instrumens de mathématique & de physique, avec un beau cabinet d'histoire naturelle.

Le college, qui doit préparer l'esprit à toutes ces sciences, fut fondé en 1749. Dans les premiers tems, il n'initia la jeunesse qu'aux belles-lettres. On y a établi, en 1764, une classe de médecine. Les connoissances & les maîtres se multiplieront, à mesure que les terres, devenues leur patrimoine, seront d'un plus grand produit. On peut prédire que la théologie sera seule à jamais exclue d'une école consacrée à l'instruction d'un peuple qui admet tous les cultes, qui n'en reconnoît point de dominant, & qui même n'en exige aucun. Ce sera l'unique contrée de l'uni-



vêts où l'on ne se battra pas pour des mots, où l'on ne se haïra point pour des objets incompréhensibles. Si le despotisme, la superstition, ou la guerre, viennent replonger l'Europe dans la barbarie dont les arts & la philosophie l'ont tirée, ces flambeaux de l'esprit humain iront éclairer le nouveau-monde, & la lumière apparaîtra d'abord à Philadelphie.

Cette ville est accessible à tous les besoins de l'humanité, à toutes les ressources de l'industrie. Ses quais, dont le principal a deux cents pieds de large, offrent une suite de magasins commodes, & de formes ingénieusement pratiquées pour la construction. Les navires de cinq cents tonneaux y abordent sans difficulté, hors les tems de glace. On y charge les marchandises qui sont arrivées par la Delaware, par le Schuylkill, par des chemins plus beaux que ceux de la plupart des contrées de l'Europe. La police a déjà fait plus de progrès dans cette partie du nouveau-monde, que chez de vieux peuples de l'ancien.

On ne sauroit fixer exactement la population de Philadelphie. Les registres mortuaires n'y sont pas tenus avec attention, & plusieurs sectes ne font pas baptiser leurs enfans. Ce qui paroît certain, c'est qu'en 1766 il s'y trouvoit vingt mille habitans. Comme l'occupation de la plupart d'entr'eux est de vendre les productions de



la province entière, & de lui fournir ce qu'elle tire de l'étranger, il ne se peut pas que leur fortune ne soit très - considérable. Elle doit le devenir encore davantage, à proportion que la culture fera des progrès dans un pays dont on n'a défriché que la sixième partie des terres.

Philadelphie, de même que Newcastle & les autres villes de Pensilvanie, est entièrement ouverte. Tout le pays est également sans défense. C'est une suite nécessaire des principes des Quakers, qui ont toujours conservé la principale influence dans les délibérations publiques, quoiqu'ils ne forment que le tiers de la population de la colonie. On ne sauroit assez chérir ces sectaires, pour leur modestie, leur probité, leur amour du travail, leur bienfaisance. On seroit tenté, peut-être, d'accuser leur législation d'imprudence & de témérité.

En établissant cette sûreté civile, qui garantit un citoyen d'un autre citoyen, les fondateurs de la colonie devoient, dira-t-on, établir la sûreté politique, qui défend un état contre les entreprises d'un état. L'autorité, qui maintient l'ordre & la paix au-dedans, n'a rien fait, si elle n'a prévenu les invasions au-dehors. Pré-tendre que la colonie n'auroit jamais d'ennemis, c'étoit supposer que l'univers n'est peuplé que de Quakers. C'étoit exciter le fort contre le faible, abandonner des agneaux à la discrétion

des loups, & livrer tous les citoyens à l'oppression du premier tyran qui voudroit les subjuguier.

Mais, d'un autre côté, comment associer la sévérité des maximes évangéliques qui gouvernent les Quakers à la lettre, avec cet appareil de force offensive ou défensive, qui met tous les peuples chrétiens dans un état de guerre continuel? Que feroient, d'ailleurs, des François, des Espagnols, s'ils entroient dans la Pensilvanie les armes à la main? A moins qu'ils n'égorgeassent dans une nuit ou dans un jour tous les habitans de cet heureux pays, ils n'étoufferoient pas le germe & la postérité de ces hommes doux & charitables. La violence a des bornes dans ses excès; elle se consume & s'éteint, comme le feu dans la cendre de ses alimens. Mais la vertu, quand elle est dirigée par l'enthousiasme de l'humanité, par l'esprit de fraternité, se ranime, comme l'arbre, sous le tranchant du fer. Les méchans ont besoin de la multitude, pour exécuter leurs projets sanguinaires. L'homme juste, le Quaker, ne demande qu'un frère pour en recevoir de l'assistance, ou lui donner du secours. Allez, peuples guerriers, peuples esclaves & tyrans, allez en Pensilvanie; vous y trouverez toutes les portes ouvertes, tous les biens à votre discrétion; pas un soldat, & beaucoup de marchands ou de laboureurs. Mais fit

vous les tourmentez, ou les vexez, ou les gênez, ils s'enfuiront, & vous laisseront leurs terres en friche, leurs manufactures délabrées, leurs magasins déserts. Ils s'en iront cultiver & peupler une nouvelle terre; ils feront le tour du monde, & mourront en chemin plutôt que de vous égorger ou de vous obéir. Qu'aurez vous gagné, que la haine du genre humain & l'exécration des siècles à venir?

C'est sur cette perspective & cette prévoyance, que les Pensilvains ont fondé leur sécurité future. Quant à présent, ils n'ont rien à craindre derrière eux, depuis que les François ont perdu le Canada. Les établissemens Anglois couvrent suffisamment les flancs de la colonie. Du reste, comme ils ne voient pas que les états les plus belliqueux durent le plus long-tems; ni que la méfiance, qui est en sentinelle, en dorme plus tranquille; ni qu'on jouisse avec un grand plaisir de ce qu'on possède avec tant de crainte: ils vivent le jour présent, sans songer au lendemain. Peut-être se croient-ils gardés par les précautions même, qui veillent dans les colonies dont ils sont environnés. Une des barrières, un des boulevards qui préservent la Pensilvanie d'une invasion maritime, où elle reste exposée, c'est

IV.  
Etat fa-  
cheux de  
la Virgi-  
nie dans  
les pre-  
miers  
tems.

Ce nom, qui désignoit originairement tout le vaste espace que les Anglois se proposoient d'oc-

euper dans le continent de l'Amérique Septentrionale, est aujourd'hui d'une signification beaucoup moins étendue. On n'y comprend plus que le pays circonscrit, au Nord, par le Maryland; au Sud, par la Caroline; à l'Ouest, par les Apalaches; à l'Est, par l'Océan. Cette enceinte lui donne deux cents quarante milles de longueur, sur deux cents de largeur.

Ce fut en 1606 que les Anglois aborderent à la Virginie. James-Town fut leur premier établissement. Un malheureux hasard leur offrit, au voisinage, un ruisseau d'eau douce, qui, sortant d'un petit banc de sable, en entraînoit du talc, qu'on voyoit briller au fond d'une eau courante & limpide. Dans un siècle qui ne soupiroit qu'après les mines riches, on prit pour de l'argent cette poussière méprisable. Le premier, l'unique soin des nouveaux colons, fut d'en ramasser. L'illusion fut si complète, que deux navires étant venus porter des secours, on les renvoya chargés de ces richesses imaginaires; à peine y restoit-il un peu de place pour quelques fourrures. Tant que dura ce rêve, les colons dédaignèrent de défricher les terres. Une famine cruelle fut la punition de ce sot orgueil. De cinq cents hommes envoyés d'Europe, il n'en échappa que soixante à ce fléau terrible. Ce reste malheureux alloit s'embarquer pour Terre Neuve, n'ayant des vivres que pour quinze jours,

lorsque Delaware se présenta avec trois vaisseaux, une nouvelle peuplade, & des provisions de toute espèce.

L'histoire peint ce lord, comme un génie élevé au dessus des préjugés de son tems. Son désintéressement égaloit ses lumieres. En acceptant le gouvernement d'une colonie qui étoit encore au berceau, il ne s'étoit proposé que cette satisfaction intérieure que trouve un honnête-homme à fuivre le penchant qu'il a pour la vertu; que l'estime de la postérité, seconde récompense de la générosité, qui se dévoue & s'immole au bien public. Dès qu'il parut, ce caractère lui donna l'empire des cœurs. Il retint des hommes déterminés à fuir un sol dévorant; il les consola dans leurs peines; il leur en fit espérer la fin prochaine: joignant à la tendresse d'un pere toute la fermeté d'un magistrat, il dirigea leurs travaux vers un but utile. Pour le malheur de la peuplade naissante, le dépérissement de sa santé obligea Delaware de retourner dans sa patrie, mais il n'y perdit jamais de vue ses colons chéris; & tout ce qu'il avoit de crédit à la cour, il l'employa toujours à leur avantage.

Cependant la colonie ne faisoit que peu de progrès. On attribuoit cette langueur, à la tyrannie inséparable des privileges exclusifs. La compagnie qui les exerçoit, fut proscrite à l'avènement de Charles I au trône. La Virginie entra

dès-lors sous la direction immédiate du gouvernement, qui ne se réserva qu'une rente foncière de 2 liv. 5 sols pour chaque centaine d'acres qu'on cultiveroit.

Jusqu'à ce moment, les colons n'avoient pas connu de véritable propriété, Chacun y erroit au hasard, ou se fixoit dans l'endroit qui lui plaisoit, sans titres ni convention. Enfin des bornes furent posées; & des vagabonds devenus citoyens, reçurent des limites dans leurs plantations. Cette première loi de la société fit tout changer de face. On éleva de tous côtés des bâtimens, qui furent entourés de nouvelles cultures. Cette activité fit accourir à la Virginie une foule d'hommes courageux, qui vinrent y chercher, ou la fortune, ou ce qui en dédommage, la liberté. Les troubles mémorables qui changèrent la constitution Angloise, augmentèrent encore ce concours d'une foule de monarchistes, qui allèrent attendre auprès de Berkeley, gouverneur de la colonie, & dévoué, comme eux, au roi Charles, la décision du destin sur ce prince abandonné. Berkeley ne cessa pas de les soutenir, même quand la fortune eut écrasé ce monarque. Mais quelques habitans, séduits ou gagnés, se voyant secondés d'une puissante flotte, livrerent la colonie au protecteur. Si le chef se vit entraîné malgré lui par le torrent, il fut, du moins, parmi ceux que Charles avoit honorés

de places de confiance & d'autorité, le dernier qui plia sous Cromwel, & le premier qui rompit ses chaînes. Cet homme courageux gémissoit dans l'oppression, lorsque les cris du peuple le rappellerent à la place que la mort de son successeur laissoit vacante. Loin de céder à des instances si flatteuses, il déclara qu'il ne serviroit jamais que le légitime héritier du monarque détrôné. Cet exemple de magnanimité, dans un tems où l'on ne voyoit point de jour au rétablissement de la maison royale, fit tant d'impression sur les esprits, que, d'une voix unanime, on proclama Charles II en Virginie, avant qu'il eût été proclamé en Angleterre.

La colonie ne tira pas d'une démarche si généreuse, le fruit qu'elle en pouvoit attendre. La cour ne tarda pas d'accorder à des hommes avides & accrédités, des prérogatives exorbitantes, qui absorberent les terres d'un grand nombre de colons obscurs. A cette vexation se joignit celle du parlement, qui mit des droits énormes sur tout ce que la Virginie fournissoit à la métropole, sur tout ce qu'elle en tiroit. Cette double oppression fit tarir les ressources & les espérances de la colonie. Pour comble de calamités, les Sauvages, qu'on n'avoit jamais eu la sagesse de ménager, renouvellèrent leurs incursions avec une fureur & une intelligence, dont il n'y avoit pas encore eu d'exemple.



Tant d'infortunes mirent les Virginiens au désespoir. Berkeley, après avoir été long-tems leur idole, n'eut plus à leurs yeux, ni assez de fermeté contre les vexations de la patrie principale, ni assez d'activité contre les irruptions de l'ennemi. Tous les regards se tournèrent vers Bacon, jeune officier, vif, éloquent, hardi, insinuant, d'une physionomie agréable. On le choisit tumultuairement, irrégulièrement, pour général. Quoique ses succès militaires eussent justifié cette prévention de la multitude emportée, le gouverneur n'en déclara pas moins Bacon traître à la patrie. Un jugement si sévère, & qui pour le moment étoit une imprudence, détermina le proscrit à s'emparer violemment d'une autorité qu'il exerçoit paisiblement depuis six mois. La mort arrêta ses projets. Les mécontents, désunis par la mort de leur chef, intimidés par les troupes qu'ils voyoient arriver d'Europe, ne songerent qu'à demander-grace. On ne souhaitoit que de l'accorder. La rébellion n'eut aucune suite fâcheuse. La clémence assura la soumission; & depuis cette singulière crise, l'histoire de la Virginie s'est réduite à la culture de ses plantations.

Ce grand établissement fut régi d'abord par les préposés de la compagnie, qui s'en empara dès <sup>V.</sup> sa naissance. Dans la suite, la Virginie attira les <sup>Administration de la Vir-</sup> regards de sa mere patrie: c'est ainsi que les co-<sup>ginie.</sup>

lous Anglois appellent leur métropole. On commença par établir un gouvernement régulier. Dès 1620 ; il fut composé d'un chef, d'un conseil, & des députés de chaque canton. Les intérêts publics étoient réglés par ces trois pouvoirs réunis. Le conseil & les représentans du peuple, s'assembloient, comme en Ecosse, dans la même chambre. En 1689, ils se séparèrent en deux chambres, à l'imitation du parlement d'Angleterre ; & cet usage s'est perpétué.

Le gouverneur, toujours nommé par la cour, & pour un tems illimité, dispose seul des troupes régulières, des milices, & de tous les postes militaires. Seul il a le droit de rejeter ou de confirmer les loix de l'assemblée générale. De concert avec le conseil, auquel il laisse d'ailleurs peu d'influence, il proroge, il congédie cette espèce de parlement ; il choisit tous les officiers de justice, tous les commissaires de finance ; il aliène les terres libres d'une manière conforme aux usages établis ; il administre le trésor public. Tant de prérogatives, qui mènent à des usurpations, rendent l'autorité plus arbitraire qu'elle ne l'est dans les colonies plus Septentrionales : elles ouvrent trop souvent la porte à l'oppression.

Le conseil est composé de douze membres, créés par des lettres-patentes, ou nommés par un ordre particulier du roi. S'il s'en trouve moins

de neuf dans le pays, le gouverneur choisit quelques-uns des principaux habitans pour remplir le nombre. Les conseillers doivent aider l'administration, & repousser la tyrannie. Ils forment comme une chambre haute. A ce titre, ils ont le droit de rejeter tous les actes de la chambre basse. Les gages du corps entier se réduisent à 7,875 livres.

On divise la Virginie en vingt-cinq cantons ou comtés, dont chacun a deux députés. La ville & le college de James, ont séparément le privilege d'en nommer un, ce qui fait le nombre de cinquante deux. Tout colon, à l'exception des femmes & des mineurs, dès qu'il possède un franc-fief, a le droit d'élire & d'être élu. Quoique les loix n'aient pas marqué d'époque fixe pour la convocation de l'assemblée générale, elle se tient assez régulièrement tous les ans ou tous les deux ans : rarement elle est différée jusqu'à trois. On s'assure l'avantage de s'assembler aussi fréquemment, en n'accordant des subsides que pour un tems fort court. Tous les actes passés dans les deux chambres, sont envoyés au souverain, pour être revêtus de son autorité. Cependant jusqu'à ce qu'il les ait rejetés, ils ont force de loi, lorsqu'ils ont été approuvés par le gouverneur.

Les revenus publics de la Virginie sortent de plusieurs sources, & vont aboutir à différentes

destinations. La taxe de 2 livres 5 sols qu'on exige du colon par quintal de tabac; de 16 liv. 17 sols 6 den. par tonneau, que chaque navire, plein ou vuide, paye au retour d'un voyage; de 11 liv. 5 sols par tête, que tous les passagers, libres ou esclaves, doivent en arrivant dans la province; les amendes & les confiscations établies par divers actes; le droit d'aubaine sur les terres, sur les biens mobiliers de ceux qui ne laissent point de légitime héritier: tous ces droits, dont le produit annuel est d'environ 70,000 livres, doivent être employés aux dépenses ordinaires de la colonie, sur l'ordre du conseil & du gouverneur. L'assemblée générale n'a, sur cet objet, que le droit de vérifier les comptes.

Elle s'est réservé la disposition absolue des fonds destinés aux occasions extraordinaires. Ces fonds viennent d'un droit d'entrée sur les liqueurs fortes; d'un droit de 22 liv. 10 sols pour chaque esclave, & de 16 liv. 17 sols pour chaque domestique non Anglois qui arrive dans la province. Un revenu de cette nature doit beaucoup varier; mais, en général, il est considérable, & l'emploi en a été ordinairement assez judicieux.

Indépendamment de ces impositions, qui se perçoivent en argent, on en exige d'autres en nature; c'est une espèce de triple capitation en tabac, dont les femmes blanches sont seules dé-

chargées. La première de ces capitations est ordonnée par l'assemblée générale, pour subvenir à ses dépenses; à la solde de la milice, lorsqu'elle est sur pied; à d'autres besoins publics. La seconde, qu'on nomme provinciale, est imposée par les juges de paix, dans chaque comté, pour ses besoins particuliers. Enfin, celle qu'on appelle paroissiale, est réglée par les chefs des communautés, pour tout ce qui a un rapport plus ou moins prochain avec le culte établi.

Dans l'origine de la colonie, la justice étoit administrée avec un désintéressement qui garantissoit l'équité des jugemens. Une seule cour prenoit connoissance de toutes les causes, & les jugeoit en peu de jours, avec droit d'appel à l'assemblée générale, qui n'apportoit pas moins de diligence à les terminer. Un si bon esprit ne se soutint pas. En 1692, on adopta tous les statuts, toutes les formalités de la métropole; & les ruses de la chicane se glissèrent en même tems dans la colonie. Chaque comté a eu depuis son tribunal, composé d'un schériff, de ses officiers subalternes, & des jurés. De cette cour, les affaires sont portées au conseil où préside le gouverneur, & qui juge en dernier ressort, jusqu'à la concurrence de 6,750 l. Dès qu'il s'agit d'une plus forte somme, on peut recourir au prince. En matière criminelle, le conseil prononce sans appel; non que la vie des citoyens

ne soit plus précieuse que leur fortune, mais parce que l'application des loix est bien plus simple & plus facile dans les procès criminels, que dans les affaires civiles. Le chef de la colonie peut, d'ailleurs, faire grace pour tous les crimes, à l'exception de l'homicide volontaire & de la trahison d'état. Même, dans ce cas, il a le droit de suspendre l'exécution de la sentence, jusqu'à ce que le monarque ait prononcé.

Quant à la religion, les habitants de la Virginie professèrent d'abord celle de l'Eglise Anglicane. L'assemblée générale porta même, en 1642, un décret qui excluait indistinctement de la province, ceux qui ne feroient pas de cette communion. La nécessité de peupler le pays, fit abolir depuis cette loi, plus hiérarchique encore que religieuse. Une tolérance si tardive, & qui étoit visiblement accordée avec régnance, n'eut que de foibles suites. La colonie ne s'accrut que de cinq églises non-conformistes, dont l'une fut de Presbytériens, trois de Quakers, & une de réfugiés François. La religion dominante a trente-neuf paroisses. Chaque paroisse choisit son pasteur, qui ne peut cependant prendre possession de sa place, qu'avec l'agrément du gouverneur. Quelques communautés donnent à leur ministre, des terres convenablement pourvues de tout ce qui est nécessaire à leur exploitation. Dans d'autres, il reçoit pour salaire seize mille livres pesant de tabac. Par-tout on lui

paie 5 liv. 12 sols 6 den. ou cinquante livres de tabac, pour chaque mariage; & 45 livres, ou quatre cents livres de tabac, pour les oraisons funèbres dont il doit honorer la sépulture de tout homme libre. Avec tous ces avantages, la plupart des pasteurs ou ministres, ne sont point contents de leur état, parce qu'ils peuvent être dépouillés de leurs bénéfices par ceux qui les leur ont conférés.

La colonie ne fut d'abord habitée que par un sexe. Bientôt les hommes voulurent jouir des douceurs de leur situation, avec des compagnes. Ils donnerent d'abord 2, 250 livres pour chaque jeune personne qu'on leur amenoit, sans autre dot qu'un certificat de sagesse & de vertu. Lorsqu'il ne resta plus de doute sur la salubrité du climat, sur la fertilité du terroir, des familles entières, même d'une condition honorable, passèrent dans la Virginie. Avec le tems elles se multiplièrent au point, qu'en 1703 on comptoit soixante-six mille six cents blancs. Si cette population n'est augmentée depuis que d'un sixieme, il faut en chercher la cause dans une émigration assez considérable, occasionnée par l'arrivée des noirs.

Les premiers de ces esclaves furent portés dans la Virginie par un bâtiment Hollandois, en 1621. Leur nombre s'accrut lentement. Ce n'est que depuis le commencement du siècle, que ce

commerce inhumain a pris une malheureuse activité. On voit aujourd'hui dans la colonie, cent dix mille negres, qui, par une double perte pour l'espece humaine, épuisent la population de l'Afrique, en empêchant celle des Européens en Amérique.

La Virginie n'a ni places, ni troupes régulières. Ces moyens de défense sont inutiles à une province, qui, par le genre de ses cultures, est suffisamment préservée de toute invasion étrangère, & depuis long-tems rassurée contre les incursions, par la foiblesse des sauvages errans dans ce vaste continent. Sa milice, composée de tous les hommes libres qui ont plus de seize, & moins de soixante ans, suffit pour contenir les esclaves. Chaque comté rassemble ses troupes une fois l'an, pour les passer en revue, & doit exercer à trois ou quatre reprises les compagnies séparées. Dès qu'on donne l'alarme dans un district, il fait marcher ses forces. Si l'expédition dure plus de deux jours, la solde est payée; si ce n'est qu'une vaine terreur, ce sont des pas perdus. Telle est l'administration de la Virginie: telle est à-peu près celle du Maryland, qui, après avoir été compris dans cette colonie, en fut détaché pour des raisons qu'il faut expliquer.

Charles premier, loin d'avoir de l'éloignement  
VI. pour les Catholiques, avoit même trouvé des  
Le Maryland se fit  
pere de la  
Virginie. motifs de les chérir, dans le zele que l'espéran-



cé d'être tolérés par ce prince leur avoit inspiré pour ses intérêts. Mais quand l'accusation de favoriser le papisme eut aliéné les esprits contre ce roi foible, qui ne vivoit guere qu'au despotisme, il fut obligé d'abandonner cette communion à toute la sévérité des loix, où le schisme d'Henri VIII l'avoit condamnée. Ces rigueurs déterminèrent le lord Baltimore à chercher dans la Virginie un asyle à la liberté de conscience. Comme il n'y trouvoit pas de tolérance pour une religion exclusive, intolérante elle-même; il forma le projet de s'établir dans la partie inhabitée de cette région, qui est située entre la rivière de Potowmack & la Pensilvanie. Il se disposoit à peupler cette terre, en vertu des pouvoirs qu'il avoit obtenus; lorsque la mort termina ses jours.

Un fils digne de lui, poursuivit une entreprise si consolante pour la religion de sa famille. Il partit en 1633 d'Angleterre avec deux cents Catholiques, tous d'une naissance honnête. L'éducation qu'ils avoient reçue, la religion pour laquelle ils s'expatrioient, la fortune que leur promettoit leur guide, prévinrent les désordres qui ne sont que trop ordinaires dans les établissemens naissans. La nouvelle colonie vit les Sauvages voisins, gagnés par la douceur & par des bienfaits, s'empreser de concourir à sa formation. Avec ce secours inespéré, ses heureux

membres unis par les mêmes principes de religion, & dirigés par les sages conseils de leur chef, se livrèrent de concert à des travaux utiles. Le spectacle de la paix & du bonheur dont ils jouissoient, attira chez eux une foule d'hommes qu'on persécutoit, ou pour la même religion, ou pour d'autres opinions. Les Catholiques du Maryland, défabusés enfin d'une intolérance dont ils avoient été la victime, après en avoir donné l'exemple, ouvrirent la porte de la liberté religieuse à toutes les sectes. Baltimore accorda la liberté civile à tout étranger qui voudroit acquérir des terres dans sa nouvelle colonie. Il en modela le gouvernement sur celui de la métropole.

Un esprit si conforme aux vues de la société, n'empêcha pas, qu'après le renversement de la monarchie, on ne dépouillât ce lord des droits & des concessions dont il avoit fait le meilleur usage. Destitué par Cromwel, il fut rétabli dans ses possessions par Charles II; mais pour se les voir contester encore. Quoique au-dessus de tout reproche de malversation; quoique extrêmement zélé pour les dogmes ultramontains; quoique fort attaché aux intérêts des Stuarts; il eut le chagrin de voir attaquer sa chartre sous le règne arbitraire de Jacques; & d'avoir un procès en règle pour la juridiction d'une province que la couronne lui avoit cédée, & qu'il avoit

peuplée. Ce prince qui eut toujours le malheur de ne connoître ni ses amis, ni ses ennemis, & le son orgueil de croire que l'autorité royale suffisoit pour justifier tous les actes de violence, alloit ôter à Bahimore une seconde fois, ce que ses rois son pere & son frere lui avoient donnés, lorsqu'il fut précipité lui-même du trône qu'il remplissoit si mal. Le successeur de ce lâche despote termina d'une maniere digne de son caractère politique, une contestation excitée avant son élévation. Il voulut que les Bahimores fussent privés de leur autorité, mais qu'ils continuassent à jouir de leurs revenus. Depuis que cette maison, plus indifférente sur les préjugés de religion, est entrée dans le sein de l'Eglise Anglicane, elle a été réintégrée dans tous ses droits sur le Maryland.

Cette province est maintenant partagée en onze comtés. Elle a pour habitans quarante mille blancs & soixante mille noirs. Elle est administrée par un chef que nomme le seigneur propriétaire, par un conseil, & par deux députés élus dans chaque district. Le gouverneur a, comme le monarque en Angleterre, la négative sur toutes les lois que propose l'Assemblée, c'est-à-dire le droit de les rejeter.

Si cette colonie étoit rejointe à la Virginie, comme leur bien commun sembleroit l'exiger, on ne remarqueroit aucune différence dans ces

VII.  
La Virginie & le Maryland ont les mêmes coutumes.

deux établissemens. Placés entre la Pensilvanie & la Caroline, ils occupent le grand espace qui s'étend depuis la mer jusqu'aux monts Apalaches. L'air qui est humide sur les côtes, devient pur, léger, subtil, à mesure qu'on approche des montagnes. Le printems & l'automne sont de la plus heureuse température ; l'hiver a des jours d'un froid très-vif ; l'été des jours d'une chaleur accablante : mais ces excès durent rarement une semaine entière. Ce qu'il y a de moins supportable dans ce climat, c'est une grande quantité d'insectes dégoûtans.

Les animaux domestiques s'y multiplient prodigieusement. Les fruits, les arbres, tous les végétaux y réussissent. On y récolte le meilleur bled de l'Amérique. Le sol gras & fertile dans les lieux bas, est toujours bon, même dans les lieux où il devient sablonneux ; moins égal que ne l'ont dépeint quelques voyageurs, mais assez uni jusqu'au voisinage des montagnes.

C'est de ces réservoirs que coule un nombre incroyable de rivières, dont la plupart ne sont séparées que par un intervalle de cinq ou six milles. Outre la fécondité que ces eaux distribuent dans le pays qu'elles coupent, elles le rendent infiniment plus favorable au commerce qu'aucune autre contrée du nouveau-monde, par la facilité des communications. La plupart de ces rivières sont navigables, à un très-grand éloigne-

ment de la mer, pour les vaisseaux marchands; quelques-unes même pour les vaisseaux de guerre. On remonte le Potowmak près de deux cents milles; la James, l'Yorck, la Rappahannorck plus de quatre-vingts milles; les autres à une distance qui varie selon que les cataractes se trouvent plus ou moins éloignées de leur embouchure. Tous ces grands canaux de navigation, formés par la nature seule, aboutissent à la baie de Chesapeake, qui conserve environ sept ou neuf brasses d'eau, tant à son entrée que dans toute son étendue, prolongée jusqu'à deux cents milles dans les terres, sur une largeur moyenne de douze milles. Cette baie, quoique semée de petites îles, la plupart couvertes de bois, n'offre aucun danger; & toute la marine de l'Univers y feroit à l'aise.

Un si rare avantage a empêché qu'il ne se formât de grandes peuplades, ou des villes considérables, dans les deux colonies. Les habitans, assurés de voir les navigateurs arriver à leurs magasins, de pouvoir charger leurs denrées sans sortir de leurs plantations, se sont dispersés & fixés sur les bords des différentes rivières. Ils trouvoient dans cette situation toute la commodité de la vie champêtre, jointe à l'aisance que le trafic apporte dans les villes; la facilité d'étendre leurs cultures dans un terrain sans limites, avec les secours que le commerce présente à la

fructification des terres. Mais la métropole souffroit doublement de cette dispersion ; soit parce que ses navigateurs, obligés d'aller former leurs cargaisons dans les habitations éparées, restoient trop long-temps absens ; soit parce que ses vaisseaux étoient exposés à la piquûre des vers dangereux, qui, dans les mois de juin & de juillet, infectent toutes les rivières de cette région éloignée. La cour de Londres n'a rien négligé pour engager les colons à former des entrepôts pour le commerce de leurs productions. La contrainte des loix n'a pas été plus efficace que les voix d'insinuation. Enfin, il y a quelques années qu'on ordonna de bâtir, à l'entrée de toutes les rivières, des forts dont le canon protégeroit le chargement & le déchargement des vaisseaux. Si l'exécution de ce projet n'avoit pas manqué, faute de fonds, il est vraisemblable que les habitans se seroient insensiblement rassemblés autour de ces citadelles ; mais on peut douter si c'eût été un avantage de réunir ainsi la population, & si l'on auroit augmenté le commerce, ou diminué l'agriculture.

Quoi qu'il en soit, parmi les villes de ces deux colonies, il n'y en a pas deux qui en méritent le nom. Celles même qui sont le siège du gouvernement, n'offrent rien d'imposant. Williamsbourg, que la ruine de James-Town a rendu la capitale de la Virginie ; Annapolis de

venue la capitale du Maryland, après Sainte-Marie, ne surpassent pas nos bourgs médiocres.

Comme dans toutes les choses humaines, un mal est à côté d'un bien, il est arrivé que la multiplication des habitations, en retardant la population des villes, a empêché qu'il ne se formât un ouvrier, un artiste dans les deux provinces. Avec tous les matériaux nécessaires pour fournir à la plupart de leurs besoins, même à beaucoup de commodités, elles ont été réduites à tirer d'Europe des draps, des toiles, des chapeaux, de la clincaillerie, jusques aux meubles de bois les plus communs. A l'épuisement où ces extractions nombreuses & générales réduisoient les habitants, s'est jointe une émulation de luxe que leur vanité se piquoit d'étaler aux yeux du négociant Anglois, attiré dans leurs plantations par l'intérêt de son commerce. Aussi dès le premier revers, se sont-ils trouvés surchargés de dettes envers la métropole, & dès-lors obligés de vendre leurs terres pour se libérer; ou forcés, pour garder leurs possessions, de les obérer par un intérêt usuraire de huit ou neuf pour cent.

Il est difficile que les deux provinces sortent de ce fâcheux état. Leur marine ne s'élève pas au dessus de mille tonneaux. Tout ce qu'elles envoient aux Antilles en bled, en bestiaux,

en planches ; tout ce qu'elles expédient pour l'Europe en lin, en chanvre, en cuirs, en pelletteries, en bois de cedre ou de noyer, ne leur rend pas un million. C'est dans le tabac qu'elles peuvent trouver l'unique ressource qu'il leur reste.

Le tabac est une plante âcre, caustique, & même venimeuse, que la médecine a beaucoup employée, & met encore quelquefois en usage. Tout le monde fait qu'on la mâche ou qu'on la fume en feuilles, & sur-tout qu'on la respire en poudre par les narines.

Ce fut vers l'an 1520 que les Espagnols trouvèrent le tabac dans l'Yucatan, grande péninsule qui forme le globe du Mexique. On le transporta de la terre ferme dans les îles voisines. Bientôt l'usage de cette plante devint un sujet de dispute entre les savans. Les ignorans même prirent parti dans cette querelle, & le tabac acquit de la célébrité. La mode & l'habitude en ont, avec le tems, prodigieusement étendu la consommation dans toutes les parties du monde connu. On le cultive avec plus ou moins de succès en Asie, en Afrique, en Europe, & dans différentes contrées de l'Amérique.

Sa tige est droite, velue, gluante ; & ses feuilles sont épaisses, mollasses, d'un verd pâle, plus grandes au pied qu'à la cime de la plante. Elle demande une terre médiocrement



forte, mais grasse, unie, profonde, & qui ne soit pas trop exposée aux inondations. Un sol vierge convient extrêmement à ce végétal, avide de suc.

On sème les graines du tabac sur des couches. Lorsque les plantes ont deux pouces d'élévation & au moins six feuilles, on les arrache doucement dans un tems humide, & on les porte avec précaution sur un sol bien préparé, où elles sont placées à trois pieds de distance les unes des autres. Mises en terre avec ce ménagement, leurs feuilles ne souffrent pas la moindre altération; & elles reprennent toute leur vie en vingt-quatre heures.

Cette plante exige des travaux continuels. Il faut arracher les mauvaises herbes qui croissent autour d'elle; l'étiéer à deux pieds & demi pour l'empêcher de s'élever trop haut; la débarrasser des rejettons parasites; lui ôter les feuilles les plus basses, celles qui ont quelque disposition à la pourriture, celles que les insectes ont attaquées, & réduire leur nombre à huit ou dix au plus. Deux mille cinq cents tiges, peuvent recevoir tous ces soins d'un seul homme bien laborieux, & elles doivent rendre mille livres pesant de tabac.

On le laisse environ quatre mois en terre. A mesure qu'il approche de sa maturité, le verdissant & vif de ses feuilles, prend une teinte obscure;

elles courbent la tête, mais l'odeur qu'elles exhalent, augmente & s'étend au loin. C'est alors que la plante est mûre, & qu'il faut la couper.

Les pieds recueillis, sont mis en tas sur la même terre qui les a produits. On les y laisse suer une nuit seulement. Le lendemain ils sont déposés dans des magasins, construits de telle manière que l'air puisse y entrer librement de toutes parts. Ils y restent suspendus séparément tout le temps nécessaire pour les bien sécher. Etendus ensuite sur des claies & bien couverts, ils fermentent une ou deux semaines. On les dépouille enfin de leurs feuilles, qui sont mises dans des barils ou bien réduites en crottes. Les autres façons qu'on donne à cette production, & qui changent avec le goût des nations, sont étrangères à la culture.

De toutes les contrées où l'on plante du tabac, il n'en est point où il ait autant prospéré que dans la Virginie & le Maryland. Leurs premiers colons en firent leur occupation. Plus d'une fois, ils en poussèrent les récoltes au-dessus des débouchés. Alors on arrêta les plantations dans la Virginie; on brûla une certaine quantité de feuilles par habitation, dans le Maryland. Mais, avec le temps, la passion pour le tabac devint si générale, qu'il fallut en multiplier les cultivateurs, blancs & noirs. Actuellement on re-

acelle, à peu de chose près, la même quantité de tabac dans les deux provinces. Celui de la Virginie plus doux, plus parfumé, plus cher, trouve sa consommation en Angleterre & au Midi d'Europe. Celui de Maryland convient davantage au Nord, par le bon marché, par la grosseur même, plus analogue à des organes moins délicats.

Comme la navigation n'a pas fait les mêmes progrès dans cette partie de l'Amérique Septentrionale que dans les autres, ce sont les vaisseaux de la métropole qui vont y chercher les tabacs. Un navire est communément trois, quatre & jusqu'à six mois, à former sa cargaison. Cette lenteur vient de plusieurs causes, toutes très-sensibles. Premièrement, les tabacs ne sont pas emballés dans les ports, & il faut les aller chercher dans les plantations même. En second lieu, il y a très-peu de colons en état de fournir un chargement entier; & ceux qui le pourroient, préfèrent de diviser leurs risques en plusieurs bâtimens. Enfin, le prix du fret étant fixe, soit que leurs productions se trouvent prêts ou non à être embarquées, les cultivateurs attendent que les navigateurs, eux-mêmes, viennent les solliciter de tout arranger pour l'exportation. Ces différentes raisons font qu'on n'emploie, à cette navigation, que des bâtimens d'un port médiocre. Plus ils seroient grands,

plus ils prolongeroient leur séjour en Amérique.

La Virginie paie toujours 45 livres de fret par barrique de tabac. Le Maryland ne paie que 39 livres 7 sols 6 deniers, à raison d'une moindre valeur dans sa marchandise, & de moins de lenteur dans ses chargemens. L'armateur Anglois y perd également comme navigateurs; mais il y gagne en qualité de commissionnaire. Constamment chargé de toutes les ventes & de tous les achats qui se font pour les colons, un prix de cinq pour cent de commission le dédommage, avec usure, de ses pertes & de ses peines.

Cette navigation occupe deux cents cinquante navires, qui forment ensemble trente mille tonneaux. Ils tirent, des deux colonies, cent mille barriques de tabac, qui, à raison de huit cents livres l'une dans l'autre, donnent quatre-vingts millions de livres pesant. La partie de cette production, qui croît entre les rivières Yorck & James, & dans quelques autres heureux cantons, se vend fort cher; mais prise dans sa totalité, elle ne coûte, rendue en Angleterre, que 4 sols 3 deniers la livre. Quatre-vingts millions pesant, à 4 sols 3 deniers, donnent la somme de 16,875,000 livres.

Indépendamment des avantages que trouve l'Angleterre dans le débouché des produits de

son industrie pour cette somme, elle en obtient encore d'autres par la réexportation des trois cinquièmes du tabac qu'elle a reçu. Cette seule branche de commerce doit former une augmentation de 10,125,000 livres, dans son numéraire, sans y comprendre ce qui lui revient pour le fret & la commission.

Le fife profite encore plus de cette culture, que les citoyens. Chaque livre de tabac paie, à son entrée dans le royaume, 11 sols 10 deniers & demi. Quatre-vingts millions pesant de tabac à 11 sols 10 deniers & demi, devroient donner à l'état, 47,499,997 livres 10 sols. Mais comme il restitue les droits pour tout ce qui est réexporté, & qu'on réexporte les trois cinquièmes, le revenu public ne doit être grossi que de 19,000,000 livres 2 sols 7 den. L'expérience même prouve qu'il faut réduire cette somme d'un tiers, à cause des remises qu'on accorde au négociant, qui paie comptant ce qu'il est autorisé à ne payer qu'au bout de dix-huit mois; & parce qu'il se fait habituellement une fraude immense dans les petits ports, quelquefois même dans les grands. Cette déduction monte à 6,333,351 livres 18 sols 6 deniers; par conséquent il ne reste, pour le gouvernement, que 12,666,715 liv. 17 sols 6 deniers. Malgré ces derniers abus, la Virginie & le Maryland sont beaucoup plus utiles à la Grande-Bretagne, que ses autres

# ET HISTOIRE

colonies Septentrionales, plus même que la Caroline.

VII.  
Origine  
de la Ca-  
roline.

Cette contrée qui s'étend trois cents milles sur les côtes, & qui a deux cents milles de profondeur jusqu'aux Apalaches, fut découverte par les Espagnols, peu de tems après leurs premières expéditions dans le nouveau monde. Elle n'offroit point d'or à leur avance; ils la méprisaient. L'amiral de Coligny, plus sage & plus habile, y ouvrit une source d'industrie aux protestans François; mais le fanatisme qui les poursuivait, ruina leurs espérances par l'assassinat de cet homme juste, humain, éclairé. Quelques Anglois les remplacèrent vers la fin du seizième siècle: un caprice inexplicable voulut qu'ils abandonnassent ce sol fertile, pour aller cultiver une terre plus dure, sous un climat moins agréable.

On ne voyoit pas un seul Européen dans la Caroline, lorsque les lords Berkley, Clarendon, Albemarle, Craven, Ashley; & les chevaliers Carteret, Berkley & Colleton, obtinrent, en 1663, de Charles II, la propriété de ce beau pays. Le système législatif de ce nouvel établissement, fut tracé par le fameux Locke. Un philosophe ami des hommes, ami de la modération & de la justice qui doivent les gouverner, ne pouvoit mieux s'opposer au fanatisme qui les divise, que par une tolérance indéfinie de reli-

gions; mais s'osant fapper ouvertement les préjugés de son temps, également cimentés par les crimes & les vertus, il voulut du moins les concilier, s'il étoit possible, avec un principe dicté par la raison & l'humanité. Comme les habitants sauvages de l'Amérique, n'ont, disoit-il, aucune idée de la révélation, ce seroit la comble de l'extravagance, que de les tourmenter pour leur ignorance. Les chrétiens qui viendroient peupler la colonie, y chercheroient sans doute une liberté de conscience que les prêtres & les princes leur refusent en Europe, ce seroit donc manquer à la bonne foi, que de les persécuter après les avoir reçus. Les juifs & les païens ne méritoient pas plus d'être rejetés, pour un aveuglement que la douceur & la persuasion pouvoient faire cesser. C'est ainsi que raisonnaient Locke, avec des esprits imbus & prévenus de dogmes qu'on ne s'étoit pas encore permis de discuter. On peut douter que les philosophes, qui, à son exemple, ont cherché la tolérance dans l'évangile, aient cru l'y trouver. Elle est, en général, opposée à l'esprit de prosélytisme, qui domine dans tous les codes religieux. Le christianisme n'est pas moins intolérant que les autres sectes, quoique son fondateur ait prêché la paix, de parole & d'exemple; quoiqu'on puisse déduire la tolérance de plusieurs textes de l'évangile, des réponses que fit Jésus à ses juges, dans son in-

terrogatoire; du silence même qu'il garda, quand on lui demanda publiquement, ce que c'étoit que la vérité; quoiqu'enfin sa conduite & sa vie semblent enseigner aux hommes à supporter mutuellement leurs défauts, & par conséquent leurs erreurs. Ses maximes générales qui penchent vers la bienveillance, vers la tolérance universelle, sont trop souvent démenties, lorsqu'il s'agit de sa doctrine particulière, de la préférence exclusive qu'elle exige, de la division intestine qu'elle met entre ses sectateurs & les païens, entre les membres d'une même cité, d'une même famille. Celui qui s'appelle lui-même le Dieu de paix, dit qu'il est venu apporter le glaive; rejette ceux qui ne veulent pas l'écouter; déclare son ennemi quiconque n'est pas pour lui; donne enfin à tous ceux qui embrasseront ou prêcheront son évangile, le droit ou le prétexte de persécuter ceux qui ne s'y soumettront pas. C'est donc une illusion de vouloir accorder la croyance de cet évangile, avec l'indifférence pour les autres codes. En matière de religion, les hommes ne savent point aimer sans haïr; & peut-être savent-ils plus ce qu'ils haïssent que ce qu'ils aiment; témoin ce nombre infini de persécutions & de guerres que la religion a toujours suscitées; témoin le peu d'influence qu'elle paroît avoir sur l'harmonie, le bonheur & la stabilité des sociétés.



Cependant un peuple, fatigué des troubles & des malheurs que cette religion avoit enfan-  
cés dans l'Europe, voulut bien se prêter aux  
raisons de Locke. On admit la tolérance sans  
examen, comme on reçoit l'intolérance. L'u-  
nique restriction dont on enveloppa ce principe  
conservateur, fut que toute personne au-dessus de  
dix-sept ans, qui prétendrait à la protection des  
loix, fit inscrire son nom dans le-régistre de quel-  
que communion.

La liberté civile ne fut pas aussi favorisée par  
le philosophe Anglois. Soit que ceux qui l'a-  
voient choisi pour rédiger un plan de législation  
Peussent gêné dans ses vues, comme le sera tout  
écrivain qui prêterait sa plume aux grands ou aux  
ministres; soit que plus métaphysicien que po-  
litique, Locke n'eût suivi la philosophie que dans  
les sentiers ouverts par Descartes & Leibnitz,  
cet homme qui détruisit & éloigna tant d'erreurs  
dans sa théorie sur l'origine des idées, ne mar-  
cha que d'un pas foible & chancelant dans la  
carrière de la législation. L'auteur d'un ouvra-  
ge, dont la durée éternisera la gloire de la nation  
Françoise, même lorsque le despotisme aura brisé  
tous les ressorts & tous les monumens du génie &  
de la valeur d'un peuple cher au monde, par  
tant de qualités aimables & brillantes: Montes-  
quieu, lui-même, ne s'est pas aperçu qu'il

faisoit des hommes pour les gouvernemens au lieu de faire des gouvernemens pour les hommes.

Le code de la Caroline, par une bisarrerie inconcevable dans un Anglois & dans un philosophe, donnoit aux huit propriétaires qui l'avoient fondée & à leurs héritiers, non seulement tous les droits d'un monarque, mais toute la puissance législative.

On accordoit à la cour, formée de ces membres souverains, à cette cour qu'on appelloit Palatine, le pouvoir de nommer à tous les emplois, à toutes les dignités, le droit même de conférer la noblesse, mais sous des titres nouveaux & singuliers. On devoit donc créer, dans chaque contrée, deux caciques, dont chacun posséderoit vingt-quatre mille acres de terre, & un landgrave, qui seul en auroit quatre-vingts mille. Les hommes revêtus de ces honneurs, devoient composer la chambre haute. Leurs possessions devenoient inaliénables; faute essentielle contre la saine politique. On ne leur laissoit que le droit d'en affermer ou louer le tiers tout au plus, pour la durée de trois vies.

La chambre basse fut composée des députés des comtés & des villes. Le nombre de ces représentans devoit augmenter, à mesure que la colonie se peupleroit. Chaque tenancier n'auroit à payer que 1 livre 2 sols 6 deniers par

acre, & pouvoit même racheter cette redevance territoriale. Mais tous les habitans, esclaves ou libres, seroient obligés de prendre les armes, au premier ordre de la cour Palatine.

Le vice d'une constitution où les pouvoirs étoient si mal partagés, ne tarda pas à se manifester. Les seigneurs propriétaires, imbus de principes tyranniques, tendoient de toutes leurs forces au despotisme. Les colons, éclairés sur les droits de l'homme, mettoient tout en œuvre pour éviter la servitude. Du choc de ces intérêts opposés, naissoit une agitation inévitable, qui arrêtoit perpétuellement les travaux utiles. La province entière, livrée aux querelles, aux dissensions, aux tumultes qui la déchiroient, ne faisoit aucun des progrès qu'on s'étoit promis des avantages de sa situation.

Ce n'étoit pas assez de maux; & leur remède devoit naître de leur excès. Granville, qui seul; comme doyen des propriétaires, tenoit en 1705 les rênes du pouvoir, voulut asservir au rit de l'Eglise Anglicane, tous les non-conformistes, qui faisoient les deux tiers de la population. Cet acte de violence, quoique désavoué & réprouvé par la métropole, souleva les esprits. Durant le cours des suites & des progrès de cette animosité, la province fut attaquée en 1720, par différentes hordes de Sauvages, qu'un enchaînement d'insultes & d'injures,

tices atroces avoit poussés au désespoir. Ces malheureux Indiens battus par-tout, furent par-tout exterminés : mais le courage & la vigueur que cette guerre avoit comme ranimés dans les colons, devoient amener la chute des oppresseurs de la colonie. Ces tyrans ayant refusé de contribuer aux frais d'une expédition, dont ils prétendoient recueillir les premiers fruits, furent tous, à l'exception de Carteret, qui conserva le huitième du territoire, dépouillés, en 1728, des prérogatives dont ils n'avoient encore su qu'abuser. On leur accorda cependant 540,000 livres de dédommagement. La couronne reprit en main le gouvernement, pour en faire goûter les douceurs au peuple. La colonie fut associée à la même constitution que les autres. Pour rendre même l'administration plus aisée, on partagea le pays en deux gouvernemens indépendans, sous le nom de Caroline Méridionale, & de Caroline Septentrionale. C'est à cette heureuse époque, que commence la prospérité de cette grande province.

Le nouveau monde n'a peut-être pas un climat comparable à celui de la Caroline. Les deux saisons de l'année, qui, pour l'ordinaire, ne font que tempérer les excès des deux autres, y sont délicieuses. On y souffre très-peu des chaleurs de l'été; on n'y sent les froids de l'hiver, que le matin & le soir. Le brouillards,

assez communs sur une longue côte, se dissipent avant le milieu du jour. Mais aussi l'on y est exposé, comme dans presque toute l'Amérique, à des changemens de tems vifs & subits, qui obligent à garder dans le vêtement & la nourriture, un régime inutile sous un autre ciel. Un autre inconvénient particulier à cette région du continent Septentrional, c'est d'être tourmenté par les ouragans, plus rares cependant & moins forts qu'aux Antilles.

Une vaste plaine, triste, uniforme & monotone, s'étend des bords de la mer à quatre-vingt ou cent milles dans les terres, où le pays commençant à s'élever, présente un aspect plus riant, un air plus pur & moins humide. Cet espace, avant l'arrivée des Anglois, étoit couvert d'une immense forêt, qui s'avançoit jusqu'aux monts Apalaches. C'étoient de grands arbres jettés au gré de la nature, sans symétrie & sans dessein, à des intervalles inégaux, qui n'étoient point fourrés de bois taillis. Aussi pouvoit-on y défricher plus de terrain en une semaine, qu'on n'en défriche, en plusieurs mois, dans nos contrées.

Le sol de la Caroline, est fort peu ressemblant à lui-même. Sur les bords de la mer, à l'embouchure des rivières qui s'y jettent, il est couvert de marais inutiles & mal-sains, ou composé d'une terre pâle, légère, sablonneuse, qui

ne produit rien. On le trouve ici d'une extrême stérilité, là d'une fécondité excessive entre les innombrables sources qui traversent le pays. A mesure qu'on s'éloigne de ces rives, on rencontre quelquefois de grands vuides d'un sable blanc, qui n'offre que des pins ; quelquefois des terres où le chêne & le noyer annoncent la fécondité. Ces alternatives & ces variations disparaissent, lorsqu'on s'enfonce dans le pays ; & la terre se montre par-tout agréable & productive.

A ces fonds excellens pour la culture, la province joint des terrains très-favorables à la multiplication des troupeaux. On y élève des milliers de bêtes à corne, qui, le matin, vont paître sans garde dans les forêts, & reviennent d'elles-mêmes le soir aux habitations. Les porcs s'engraissent avec la même liberté, plus nombreux encore, & beaucoup meilleurs dans leur espèce. Mais le mouton y dégénère pour la chair & pour la toison. Aussi n'y est-il pas si commun.

La colonie entière n'avoit, en 1723, que quatre mille blancs, & trente-deux mille noirs. Ses exportations pour l'Europe & pour l'Amérique, ne s'élevoient pas au-dessus de 4, 250, 000 livres. Elle a depuis acquis un degré de splendeur, qu'elle ne doit qu'à la liberté.

Quoique la Caroline Méridionale ait réussi à établir des échanges assez considérables avec les Sauvages; qu'elle ait reçu des réfugiés François une fabrique de toiles; qu'elle même ait imaginé de faire quelques étoffes en mêlant ses soies à la toison de ses moutons, on doit attribuer spécialement ses progrès au riz & à l'indigo.

C'est le hasard qui lui donna la première de ces productions. Un vaisseau qui revenoit des Indes Orientales, échoua sur ses côtes. Le riz dont il étoit chargé fut jetté par les flots sur la côte, & s'y reproduisit. Ce bonheur inattendu fit naître l'idée d'une culture, où le sol sembloit inviter de lui-même. Elle languit long-temps parce que les colons obligés d'envoyer leurs récoltes dans les ports de la métropole, qui les transportoit en Espagne & en Portugal, où s'en faisoit la consommation, vendoient leur riz à si vil prix, qu'à peine rendoit-il les avances de la culture. Depuis 1730, qu'il leur fut permis, par une administration plus éclairée, d'exporter & de vendre eux-mêmes ce grain à l'étranger, une augmentation de bénéfice a produit une augmentation de cette denrée. Elle y est excessivement multipliée, & peut aller plus loin encore: mais il est douteux que ce soit toujours à l'avantage de la colonie. C'est la production la plus nuisible à la salubrité du climat. Du moins elle

a paru telle dans le Milanez, où les rizieres n'offrent que des payfans livides & hydropiques; en France, où elles ont été sagement prohibées. L'Egypte avoit sans doute ses précautions contre ce mauvais effet d'une culture d'ailleurs si nourissante. La Chine doit avoir des préservatifs, que l'art oppose à la nature, dont les bienfaits sont quelquefois empoisonnés de maux. Peut-être aussi que sous la Zone Torride où le riz abonde, la chaleur qui le fait croître au milieu des eaux, dissipe promptement les vapeurs humides & malignes qui s'exhalent des rizieres. Mais si la Caroline doit un jour se rallentir sur cette culture; elle pourra s'en dédommager par celle de l'indigo.

Cette plante, originaire de l'Indostan; a réussi d'abord au Mexique, aux Antilles; mais plus tard dans la Caroline Méridionale, & sur-tout moins heureusement. Ce germe des teintures y est d'une qualité si inférieure, qu'à peine se vend; il la moitié de ce qu'il vaut ailleurs. Cependant, les cultivateurs ne désespèrent pas de supplanter, avec le tems, les Espagnols & les François dans tous les marchés. La bonté de leur climat, l'étendue de leur sol, l'abondance & le bas prix des denrées comestibles, la facilité de se pourvoir d'ustensiles & de multiplier les esclaves; tout flatte leur présomption. Cet espoir encourageant s'est déjà répandu chez les habitans de la Caroline Septentrionale.



On fait que cette contrée reçut les premiers Anglois que la fortune fit aborder au continent du nouveau-monde; puisque c'est sur ses côtes qu'on trouve la baie de Roenoke, que fit occuper Raleigh, en 1585. Une émigration totale, la laissa bientôt sans colons. La population ne s'y rétablit pas, même quand les pays voisins se couvroient de grands établissemens. D'où venoit cet abandon? Peut-être des obstacles que cette belle région opposoit à la navigation marchande. Aucune des rivières qui l'arrosent, ne peut recevoir de navire au-dessus de soixante-dix ou quatre-vingts tonneaux. Ceux d'un plus grand port, sont forcés de mouiller entre ce continent & quelques îles voisines. Les alleges qui servent à les charger & à les décharger, augmentent les frais & les embarras, soit des exportations, soit des importations.

Aussi ne vit-on d'abord, dans la Caroline Septentrionale, que quelques misérables sans avenu, sans loix & sans projets. A mesure que les terres sont devenues plus rares dans les colonies voisines, les hommes qui n'avoient pas assez de fortune pour en acheter, ont reflué dans une région qui leur en offroit gratuitement. D'autres réfugiés ont profité de ce nouvel asyle. L'ordre s'est établi avec la propriété; & ce pays, avec moins de richesses que la Caroline Méridionale, s'est trouvé peuplé d'un plus grand nombre d'Européens.

Les premiers qu'un fort étant dispersé sur ces rives sauvages, se bornoient à élever des troupeaux, à couper des bois, qu'ils livroient aux navigateurs de la Nouvelle-Angleterre. Bientôt ils demandèrent au pin qui couvrait le pays, de la térébenthine, du goudron, de la poix. Pour avoir de la térébenthine, il leur suffisoit d'ouvrir, dans le tronc de l'arbre, des filons, qui, prolongés jusqu'au pied, aboutissoient à des vases disposés pour la recevoir. Vouloient-ils du goudron ? Ils élevoient une platte-forme circulaire de terre glaise, où ils entassoient des piles de bois de pin : on mettoit le feu à ce bois, & la résine en découloit dans des barils placés au dessous. Le goudron se réduisoit en poix, soit dans de grandes chaudières de fer où on le faisoit bouillir, soit dans des fosses de terre glaise où on le jettoit en fusion. C'étoit peu que cette industrie pour la subsistance des habitans; ils y joignirent la culture du bled. Long-tems ils s'étoient contentés du mays, à l'exemple de la Caroline Méridionale, où le froment sujet à la nielle, à monter en paille, n'a jamais prospéré. Quelques expériences prouverent qu'on n'avoit pas à craindre ces inconvéniens; & on réussit à cultiver assez de bled, même pour une exportation considérable. Le riz & l'indigo sont venus depuis peu dans cette contrée de l'Amérique, joindre aux moissons d'Europe, celle de l'Afrique & de l'A-

fic. Ces nouvelles cultures sont encore médiocres; mais elles peuvent s'accroître.

Les deux Carolines ont à peine défriché la vingtième partie de leur territoire. On n'y voit de cultivé, jusqu'à présent, que les cantons les plus sablonneux & les plus voisins de la mer. Si les colons ne se sont pas enfoncés plus avant dans les terres, c'est que sur dix rivières navigables; il n'y en a pas une que l'on puisse remonter à plus de soixante milles. On ne sauroit remédier à cet inconvénient, que par des chemins ou par des canaux; mais ils demandent tant de bras, de dépenses & de lumières, que l'espérance d'une semblable amélioration est encore bien éloignée.

Cependant le sort des deux colonies n'est pas à plaindre. Les impôts qui sont tous levés sur l'entrée & la sortie des marchandises, ne passent pas 135,000 livres. La province du Nord n'a de papier-monnaie que pour 1,125,000 livres; & celle du Sud, infiniment plus riche, n'en a que pour 5,625,000 liv. Ni l'une, ni l'autre ne sont endettées envers la métropole. Cet avantage rare, même dans les colonies Angloises, provient de l'étendue des exportations que font les deux Carolines, soit dans les provinces voisines, soit aux Antilles ou en Europe.

En 1754, il sortit de la Caroline Méridionale,

sept cents cinquante-neuf barils de térébenthine, deux mille neuf cents quarante-trois de goudron; cinq mille huit cents soixante-neuf de poix ou de résine; quatre cents seize barils de bœuf; quinze cents soixante de porc; seize mille quatre cents boisseaux de bled de l'Inde, & neuf mille cent soixante-deux de pois; quatre mille cent quatre-vingt-seize cuirs tannés, & douze cents cuirs verds; un million cent quatorze mille planches; deux cent six mille lambourdes, & trois cents quatre-vingt-quinze mille pieds de bois de charpente; huit cents quatre-vingt-deux muids de peaux de bête fauve; cent quatre mille six cents quatre vingt-deux barils de riz; deux cents seize mille neuf cents vingt-quatre livres d'indigo.

La Caroline Septentrionale expédia la même année soixante & un mille cinq cents vingt-huit barils de goudron, douze mille cinquante-cinq de poix, & dix mille quatre cents vingt-neuf de térébenthine; sept cents soixante-deux mille trois cents trente planches, & deux millions six cents quarante-sept pieds de bois; soixante & un mille cinq cents quatre-vingts boisseaux de bled & dix mille de pois; trois mille trois cents barils de bœuf ou de cochon, & cent muids de tabac; dix mille quintaux de cuirs tannés, & trente mille peaux de toute espece.

Il n'y a pas un seul article dans l'énuméra-

tion qu'on vient de voir, qui n'ait reçu un accroissement sensible depuis cette époque. Plusieurs ont doublé ; & le plus riche de tous , l'article de l'indigo , s'est élevé même au-dessus du triple.

On exporte directement pour l'Europe & pour les Antilles, quelques productions de la Caroline Septentrionale , quoiqu'il n'y ait aucun entrepôt pour les réunir ; & qu'Edenton , son ancienne capitale ; & celle qu'on lui a substituée sur la rivière de New , soient à peine de faibles bourgades. La plus grande & la plus précieuse partie de ses exportations , va grossir à Charles-Town , les richesses de la Caroline Méridionale.

Cette ville, située au confluent de l'Ashley & de la Cooper, deux rivières navigables, a vu s'élever au tour d'elle les plus belles plantations de la colonie , dont elle est le centre & la capitale. On la dit bien bâtie , agréablement percée , & fortifiée avec assez de régularité. Les fortunes considérables que la réunion & le débouché du commerce y ont fait éclore , devoient influer sur les mœurs. C'est de toutes les cités de l'Amérique Septentrionale , celle où l'on trouve le plus les commodités du luxe. Mais le désagrément de ne pouvoir admettre dans sa rade que des vaisseaux de deux cents tonneaux au plus , la fera déchoir de cette prospérité. On

l'abandonnera pour aller à Port-Royal, qui s'ouvre aux plus nombreuses flottes. Déjà s'y est formé un établissement qui augmente chaque jour, qui peut se promettre la plus grande faveur. Outre les productions des deux Carolines qu'il doit naturellement attirer, il recevra celles d'une colonie qui s'élève à son voisinage : c'est la Georgie.

**XI.**  
Comment  
la georgie  
a été fon-  
dée.

La Caroline & la Floride Espagnole, sont séparées par un vaste espace qui s'étend cent vingt milles sur la mer, qui à trois cents milles jusqu'aux Apalaches, & qui est borné au Nord par la rivière de Savannah ; au Midi, par celle d'Altamaha. Depuis long-tems le ministère Britannique penchoit à occuper ce terrain, qui étoit regardé comme une dépendance de la Caroline. Un de ces actes de bienfaisance que la liberté, mère des vertus patriotiques, rend plus communs en Angleterre que par-tout ailleurs, acheva de décider les vues du gouvernement. Un citoyen compatissant & riche, voulut en mourant, que ses biens fussent employés à délivrer les débiteurs insolvables, que leurs créanciers détenoient en prison. La sagesse politique secondant ce vœu de l'humanité, ordonna que les infortunés dont on romproit les chaînes, seroient transportés dans la terre déserte qu'on se proposoit de peupler. Ce pays fut appelé Georgie, en l'honneur du souverain qui gouvernoit alors les trois royaumes.

Cet hommage, d'autant plus flatteur qu'il ne venoit pas de l'adulation; l'exécution d'une entreprise véritablement utile à l'état : tout fut l'ouvrage de la nation. Le parlement ajouta 215,000 livres au legs sacré d'un citoyen. Une souscription volontaire produisit des sommes encore plus considérables. Un homme qui s'étoit fait remarquer dans la chambre des communes par son goût pour les choses brillantes, par son amour pour la patrie, par sa passion pour la gloire, fut chargé de conduire un si digne projet, avec ces moyens publics. Jaloux de se montrer égal à la réputation, Oglethorpe fut le chef qui voulut mener lui-même en Géorgie les premiers colons qu'on y faisoit passer. Il y arriva au mois de janvier 1733, & plaça ses compagnons à dix milles de la mer, dans une plaine agréable & fertile, sur les bords de la Savannah. Cette rivière donna son nom au faible établissement, qui devoit devenir un jour la capitale d'une colonie florissante. La peuplade bornée à cent personnes, fut grossie avant la fin de l'année jusqu'au nombre de six cents dix-huit, dont cent vingt-sept avoient fait les frais de leur émigration. Trois cents vingt hommes & cent treize femmes, cent deux garçons & quatre-vingt-trois filles, étoient le fonds de la nouvelle population, & l'espérance d'une nombreuse postérité.

Ces fondemens s'accrurent, en 1735, de quelques montagnards Ecoſſois. Leur bravoure nationale leur fit accepter l'étaſſement qu'on leur offrit ſur les rives de l'Alatamaha, pour les défendre, s'il le falloir, contre les entrepriſes de l'Eſpagnol voſin. Ils y fondèrent les bourgades de Darien & de Frédérica, où plufieurs de leurs compatriotes vinrent ſ'établir avec eux.

La même année, un grand nombre de laboureurs Proteſtans chaffés de Saltzbourg par un prêtre fanatique, allèrent chercher la paix & la tolérance dans la Georgie. Placés d'abord au-deſſus du berceau de la colonie, ils aimèrent mieux être plus iſolés & deſcendre à l'embouchure de la Savanah, où ils bâtirent Ebenezer.

Des Suiffes imiterent les ſages Salzburgeois, ſans avoir été perſécutés comme eux. Ils ſ'établirent auſſi ſur la Savanah; mais à trente-quatre milles des Allemands. Leur peuplade formée de cent maiſons, ſ'appella Purysbourg, du nom de Pury, qui ayant fait la dépenſe de leur transplantation, mérita que par reconnoiſſance ils le priſſent pour chef.

Dans ces quatre ou cinq peuplades, il ſe trouva des hommes plus portés au commerce qu'à l'agriculture. On les en vit ſortir, pour aller fonder à deux cents trente-fix milles de l'Océan, la



ville d'Angusta. Ce n'étoit pas la bonté du sol qu'ils y cherchoient, quoiqu'il fût excellent; mais la facilité de former avec les Sauvages voisins, la traite des pelleteries. Leur projet réussit, & dès l'an 1739, ce commerce occupoit six cents personnes. Le débouché de ces fourrures leur devint d'autant plus facile, que la Savanah conduit les plus grands bateaux jusqu'aux murs d'Angusta.

'La métropole devoit, ce semble, beaucoup espérer d'une colonie où, depuis moins de six ans, elle avoit fait passer près de cinq mille hommes, & dépensé 1, 485, 000 livres, sans compter les contributions volontaires des zélés patriotes. Mais quel fut son étonnement, d'apprendre en 1741, qu'il restoit à peine dans la Georgie le sixième de la population qu'on y avoit transportée, & que le reste languissant de ces nombreux colons, ne soupiroit qu'après un séjour plus heureux? On chercha la cause de ces disgrâces; on la trouva.

Dans sa naissance même, cette colonie avoit porté le germe de son dépérissement. On avoit abandonné la juridiction avec la propriété de la Georgie, à des particuliers. L'exemple de la Caroline auroit dû prévenir contre cette imprudence; mais chez les nations, comme chez les individus, les fautes du passé sont perdues pour l'avenir. Un gouvernement éclairé, surveillé

XII.  
Obstacles  
qui se sont  
opposés  
aux progrès de la  
Georgie.

par la nation, n'est pas même à l'abri des surprises qu'on fait à sa confiance. Malgré son zèle pour le bien commun, le ministère Anglois livra l'intérêt public à l'avidité des intérêts privés.

Le premier usage, que les propriétaires de la Georgie firent de l'autorité sans bornes qu'on leur avoit accordée, fut d'établir une législation qui mettoit dans leurs mains, non-seulement la police, la justice, & les finances du pays, mais la vie & les biens de ses habitans. On ne laissoit aucun droit au peuple, qui, dans l'origine, a tous les droits. Contre ses intérêts & ses lumières, on vouloit qu'il obéît. C'étoit là, comme ailleurs, son devoir & son sort.

Comme les grandes possessions avoient entraîné des inconvéniens dans d'autres colonies, on arrêta que dans la Georgie, chaque famille ne pourroit avoir que cinquante acres de terre; qu'elle ne pourroit pas les aliéner; qu'ils ne pourroient pas même passer en héritage aux filles. Il est vrai que cette substitution aux seuls mâles fut bientôt abrogée; mais on laissoit subsister encore trop d'obstacles à l'émulation. Rarement un homme se détermine-t-il à quitter sa patrie, sans la vue de quelque avantage extraordinaire qui frappe son imagination. Mettre des bornes à son industrie, c'est l'empêcher d'entrer dans

la carrière. Les limites marquées à chaque plantation, devoient avoir nécessairement ce mauvais effet. Il restoit d'autres vices à la racine de l'arbre, qui l'empêchoient de fleurir.

Les colonies Angloises, même les plus fertiles, ne paient qu'un foible cens; encore n'est-ce qu'après avoir pris de la vie & des forces. La Georgie fut, dès le berceau, soumise aux redevances du gouvernement féodal, dont on l'avoit comme entravée. Ces rentes s'accrurent outre mesure, à proportion qu'elle s'aggrandit. Ses fondateurs furent aveuglés par la cupidité, jusqu'à ne pas voir que le plus petit droit sur le commerce d'une province peuplée & florissante, les enrichiroit bien plus que les redevances les plus multipliées sur une terre inculte & déserte.

A ce genre d'oppression, il s'en joignit un nouveau, qui pouvoit venir (le croira-t-on?) d'un principe d'humanité. On défendit aux colons de la Georgie d'avoir des esclaves. La Caroline & d'autres colonies, avoient été fondées sans la main des negres. On crut qu'une contrée, qu'on destinoit à être le boulevard de ces possessions, ne devoit pas être peuplée d'une race de victimes, qui n'auroient aucun intérêt à défendre des tyrans. Mais on ne prévint pas que des colons, moins favorisés de la métropole que leurs voisins, placés sur une terre plus

difficile à défricher, dans un climat plus chaud, auroient moins de force & d'ardeur pour entreprendre une culture qui demandoit plus d'encouragement.

L'inaction, où les plongeient tant d'obstacles, s'autorisait d'une autre prohibition. Les désordres qu'entraînoit dans tout le continent de l'Amérique Septentrionale l'usage des liqueurs spiritueuses, avoit fait défendre l'importation des eaux-de-vie de sucre dans la Georgie. Cette interdiction, quelque honnête qu'en fût le motif, étoit aux colons la seule boisson qui pouvoit corriger le vice des eaux du pays, qu'ils trouvoient par-tout mal-saines, & l'unique moyen de réparer la déperdition qu'ils faisoient par des sueurs continuelles: elle leur fermoit encore la navigation aux Antilles, où ils ne pouvoient aller échanger contre ces liqueurs les bois, les grains & les bestiaux, qui devoient être leurs premières richesses.

La métropole sentit enfin, combien les institutions & les réglemens vicieux arrêtoient les progrès de la colonie. Elle rompit les fers qu'elle lui avoit forgés. La Georgie reçut le gouvernement qui faisoit fleurir la Caroline, & devint, au lieu d'un fief de quelques particuliers, une possession vraiment nationale.

Quoiqu'elle n'ait pas un territoire aussi étendu, un climat aussi tempéré, un sol aussi bon que la

province voisine; & qu'avec le riz, l'indigo, & presque toutes les denrées de la Caroline, elle n'en puisse jamais égaler la prospérité; cependant elle deviendra utile à la métropole, à mesure qu'on verra diminuer la crainte de s'y établir, trop justement fondée sur la tyrannie dont elle étoit opprimée. On cessera de dire un jour, que de toutes les colonies Angloises du continent, la Georgie est la moins peuplée, eu égard aux secours que le gouvernement y a prodigués. Toutes ces avances seront heureusement secondées par l'acquisition de la Floride; province qui, par son voisinage, doit influer sur la prospérité de la Georgie; qui, à des titres plus précieux encore, mérite d'être connue.

Sous le nom de la Floride, l'ambition Espagnole comprenoit toutes les terres de l'Amérique, qui s'étendent depuis le Mexique jusqu'aux régions les plus Septentrionales. Mais la fortune, qui se joue de l'orgueil national, a resserré depuis long-tems cette dénomination illimitée dans la presqu'île que la mer a formée sur le canal de Bahama; entre la Georgie & la Louisiane. Les Espagnols, qui s'étoient souvent contentés d'empêcher la population des pays qu'ils ne pouvoient habiter, voulurent occuper cette contrée en 1565; après en avoir chassé les François, qui, l'année précédente, y avoient commencé un petit établissement.

XIII.  
Histoire  
de la Flo-  
ride. Cet-  
te provin-  
ce passe  
des Espa-  
gnols aux  
Anglois.

La peuplade la plus Orientale de la colonie, s'appelloit San-Mattheo. Quoiqu'établie à deux lieues de l'Océan, sur une rivière navigable, dans un sol agréable & fertile, le conquérant l'auroit abandonnée, s'il n'y avoit pas trouvé le sassafras.

Cet arbre, particulier à l'Amérique, & meilleur à la Floride que dans tout cet hémisphère, croît également sur les bords de la mer & sur les montagnes; mais toujours dans un terrain qui n'est ni trop sec, ni trop humide. Droit, élevé comme le sapin, sans branches, sa tête forme une espèce de coupe. Ses feuilles, toujours vertes, ressemblent à celles du laurier. Sa fleur, jaune, se prend en infusion, comme le bouillon-blanc & le thé. Sa racine, très-connue dans le commerce, parce qu'elle est utile à la médecine, doit être spongieuse, légère, de couleur cendrée; d'un goût âcre, douccâtre, aromatique; d'une odeur qui approche de celle du fenouil & de l'anis. Ces qualités lui donnent la vertu d'exciter la transpiration, de résoudre les humeurs épaisses & visqueuses, de soulager la paralysie & les fluxions froides. On l'employoit beaucoup autrefois dans les maladies vénériennes.

Les premiers Espagnols auroient peut-être péri de ce mal, sans un remède si puissant; ils auroient succombé, du moins, aux fièvres dange-

reuses, dont ils furent presque tous atteints à San-Mattheo ; soit que ce fût un effet de la nourriture du pays, ou de la mauvaise qualité des eaux. Mais les Sauvages leur apprirent qu'en buvant, à jeun & dans leurs repas, de l'eau où l'on auroit fait bouillir de la racine de sassafras, ils pouvoient être assurés d'une prompte guérison. Cette expérience fut tentée, & réussit. Cependant la bourgade ne sortit jamais ni de l'obscurité, ni de la misère, qui, sans doute, étoit une maladie incurable & naturelle aux vainqueurs du nouveau-monde.

A quinze lieues de San Mattheo, sur la même côte, s'éleva un autre établissement, sous le nom de Saint-Augustin. Les Anglois, qui l'attaquèrent en 1747, furent obligés de renoncer à le prendre. Les montagnards Ecossois voulurent couvrir la retraite des assiégés ; ils furent battus & massacrés. Un sergent fut seul épargné par les Sauvages Indiens, qui, combattant avec les Espagnols, le réservèrent pour les supplices qu'ils destinent à leurs prisonniers. Cet homme, à la vue de la torture cruelle qu'on lui préparoit, harangua, dit-on, la troupe sanguinaire en ces termes :

” Héros & patriarches du monde Occidental,  
 „ vous n'étiez pas les ennemis que je cherchois ;  
 „ mais enfin vous avez vaincu. Le sort de la  
 „ guerre m'a mis dans vos mains. Usez à votre

„ gré du droit de la victoire. Je ne vous le  
„ dispute pas. Mais puisque c'est un usage de  
„ mon pays d'offrir une rançon pour sa vie,  
„ écoutez une proposition qui n'est pas à re-  
„ jeter.

„ Sachez donc, braves Américains, que dans  
„ le pays où je suis né, certains hommes ont  
„ des connoissances surnaturelles. Un de ces  
„ sages, qui m'étoit allié par le sang, me donna,  
„ quand je me fis soldat, un charme qui devoit  
„ me rendre invulnérable. Vous avez vu com-  
„ me j'ai échappé à tous vos traits : sans cet en-  
„ chantement, aurois-je pu survivre à tous les  
„ coups mortels dont vous m'avez assailli ? Car  
„ j'en appelle à votre valeur ; la mienne n'a ni  
„ cherché le repos, ni fui le danger. C'est moins  
„ la vie que je vous demande aujourd'hui, que  
„ la gloire de vous révéler un secret important  
„ à votre conservation, & de rendre invincible  
„ la plus vaillante nation du monde. Laissez-  
„ moi seulement une main libre, pour les céré-  
„ monies de l'enchantement dont je veux faire  
„ l'épreuve sur moi-même en votre présen-  
„ ce „

Les Indiens saisirent avec avidité ce discours,  
qui flattoit en même tems, & leur caractère bel-  
liqueux, & leur penchant pour les merveilles.  
Après une courte délibération, ils délièrent un  
bras au prisonnier. L'Ecossois pria qu'on remette



son fabre au plus adroit, au plus vigoureux de l'assemblée; & dépouillant son cou, après l'avoir frotté en balbutiant quelques paroles avec des signes magiques, il cria d'une voix haute & d'un air gai: " Voyez maintenant, sages Indiens, une  
 „ preuve incontestable de ma bonne-foi. Vous,  
 „ guerrier, qui tenez mon arme tranchante,  
 „ frappez de toute votre force: loin de séparer  
 „ ma tête de mon corps, vous n'entamerez pas  
 „ seulement la peau de mon cou „.

A peine il eut prononcé ces mots, que l'Indien déchargeant le coup le plus terrible, fit sauter à vingt pas la tête du sergent. Les Sauvages étonnés restèrent immobiles, regardant le corps sanglant de l'étranger; puis tournant leurs regards sur eux-mêmes, comme pour se reprocher les uns aux autres leur stupide crédulité. Cependant admirant la ruse qu'avoit employée le prisonnier pour se dérober aux tourmens en abrégant sa mort, ils accorderent à son cadavre les honneurs funebres de leur pays. Si ce fait n'a pas toute la vérité que semble lui assurer sa date, trop récente pour donner du poids à une fiction, ce ne sera qu'un mensonge de plus dans les relations des voyageurs.

Les Espagnols qui, dans toute l'Amérique, s'exercerent plus à détruire qu'à bâtir, ne formerent au débouquement du canal de Bahama, que les deux établissemens dont on vient de

parler. A quatre-vingts lieues de Saint-Augustin, sur l'entrée du golfe du Mexique, ils avoient élevé Saint-Marc à l'embouchure de la rivière des Apalaches. Mais ce poste, qui pouvoit établir la communication des deux continens du nouveau-monde, avoit déjà perdu le peu d'importance qu'il avoit prise d'abord, lorsque les Anglois de la Caroline le renversèrent en 1704, & le réduisirent à rien.

A trente lieues plus loin étoit la peuplade de Saint-Joseph, moins considérable encore que celle de Saint-Marc. Jettée sur une côte plate, exposée à tous les vents, dans un sable stérile, en un pays perdu; c'étoit le lieu du monde, où l'on devoit le moins s'attendre à trouver des hommes. Mais l'avarice est souvent trompée par l'ignorance. Des Espagnols y habitoient.

Ceux de leur nation qui s'établirent, en 1696, à la baie de Pensacole, sur les confins de la Louisiane, furent, du moins, plus heureux dans leur choix. Le sol y étoit susceptible de culture; ils y avoient même une rade, qui, avec plus de profondeur à l'entrée, eût pu passer pour bonne, si les vers n'y avoient, en très-petit de tems, percé les meilleurs vaisseaux.

Ces cinq établissemens, dispersés sur une étendue où l'on auroit pu fonder un grand royaume,

ne contenoient qu'environ trois mille colons, plus paresseux & plus pauvres les uns que les autres. Tous vivoient du produit de leurs troupeaux. C'est avec les cuirs qu'ils vendoient à la Havane; c'est avec les denrées qu'ils pouvoient fournir à leur garnison, dont la solde montoit à 750, 000 livres, qu'ils devoient payer leur vêtement, & tout ce que leur sol ne fournissoit pas. Malgré la misère où les laissoit leur métropole, ils ont, la plupart, voulu passer à Cuba, quand la Floride a été cédée à l'Angleterre par le traité de 1763. Cette conquête n'a donc été qu'un désert; mais n'est-ce pas un gain, que d'avoir perdu des habitans rebelles au travail, & mal-intentionnés?

La Grande-Bretagne se félicite d'avoir à peupler une province immense, dont les limites ont été encore reculées jusqu'au Mississipi, par la cession que les François ont faite d'une partie de la Louisiane. Pour y réussir, elle a partagé sa nouvelle acquisition en deux gouvernemens, dont l'un se nomme *Floride Orientale*, & l'autre *Floride Occidentale*.

Depuis long-temps cette nation brûloit de s'établir sur cette partie du continent, pour s'ouvrir une communication libre & facile avec les plus riches colonies de l'Espagne. Elle n'y cherchoit autrefois que les avantages d'un commerce interlope. Mais cette utilité précaire & momentanée

ne suffit pas, ne convient pas même à l'ambition d'une grande puissance. Il n'appartient qu'à la culture, de faire fleurir les conquêtes d'un peuple industriel. Aussi les Anglois prodiguent-ils tous les encouragemens à l'exploitation d'un de leurs plus beaux domaines. Le parlement, dans la seule année 1769, a accordé 205, 875 liv. pour les deux Florides. Chez ce peuple, du moins, la mere nourrit quelque tems ses enfans nouveaux nés; tandis qu'ailleurs le gouvernement suce & tarit à la fois le lait de la métropole, & le sang des colonies.

XIV.  
Par quels  
moyens  
l'Angle-  
terre peut  
rendre la  
Floride  
utile.

Il n'est pas aisé de prévoir à quel degré de splendeur, ces bienfaits, le tems & l'intelligence pourront élever la Floride. Cependant les apparences présagent de grandes prospérités. L'air y est sain; le sol ne s'y refuse à aucune espece de grain. Les premieres récoltes de riz, de coton, d'indigo, y ont été heureuses. Ces succès y attirent des colons en foule. Il en arrive des établissemens voisins; il en arrive de la métropole; il en arrive de tous les pays protestans d'Europe. Combien la population augmenteroit, si les souverains de l'Amérique Septentrionale, s'écartant des maximes qu'ils ont constamment suivies, daignoient s'unir, par les nœuds du mariage, à des familles Indiennes! Pourquoi ce moyen de civiliser les nations barbares, qui a été si heureusement employé par

les politiques les plus éclairés, ne feroit-il pas adopté par un peuple libre, qui doit admettre plus d'égalité que les autres peuples? Les Anglois voudront-ils donc être toujours réduits à la cruelle alternative de voir leurs moissons brûlées & leurs cultivateurs massacrés, ou de poursuivre sans relâche, d'exterminer sans pitié des hordes errantes? Une nation généreuse, qui a fait tant & de si longs efforts pour régner, sans concurrent, sur cette immense partie du nouveau-monde, ne devoit-elle pas préférer à des hostilités meurtrières & sans gloire, un moyen humain & infallible, de désarmer le seul ennemi qui puisse encore troubler sa tranquillité?

Les Anglois se flattent que, sans le secours de ces alliances, ils doivent bientôt se voir délivrés des foibles inquiétudes qui leur restent. C'est, disent-ils, le destin des peuples sauvages, de s'éteindre à mesure que des nations policées viennent s'établir au milieu d'eux. Ne pouvant se résoudre à cultiver la terre, & les substances que leur fournissoit la chasse diminuant tous les jours, ils se voient réduits à s'éloigner de toutes les contrées que l'industrie & l'activité veulent défricher. C'est, en effet, le parti que prennent tous les jours les Américains, qui erroient au voisinage des établissemens Européens. Ils reculent; ils s'enfoncent de plus en

plus dans les bois; ils se replient vers les Attinipois, vers la baie d'Hudson, où se nuisant nécessairement les uns aux autres, ils ne doivent pas tarder à mourir de faim.

Mais des événemens cruels, ne peuvent-ils pas précéder cette destruction totale? On n'a pas oublié le généreux Ponteach. Ce guerrier terrible étoit brouillé avec les Anglois en 1762. Le major Roberts, chargé de le regagner, lui envoya de l'eau de-vie. Quelques Iroquois, qui entouraient leur chef, frémissent à la vue de cette liqueur. Ne doutant pas qu'elle ne fût empoisonnée, ils voulaient absolument qu'on rejetât un présent si suspect. *Comment se pourroit-il,* leur dit leur capitaine, *qu'un homme qui est sûr de mon estime, & auquel j'ai rendu des services signalés, pût songer à m'ôter le jour? & il avala l'eau-de-vie d'un air aussi assuré, que l'auroit pu faire le héros le plus vanté de l'antiquité.*

Cent traits d'une élévation pareille, avoient fixé sur Ponteach les yeux des nations Sauvages. Il vouloit les réunir toutes sous les mêmes drapeaux, pour faire respecter leur territoire & leur indépendance. Des circonstances malheureuses firent avorter ce grand projet; mais il peut être repris; & il n'est pas impossible qu'il réussisse. S'il en étoit ainsi, les Anglois réduits à couvrir leurs frontières, contre un ennemi qui

## PHILOS. ET POLITIQUE. 93

n'a à soutenir aucune des dépenses de la guerre, qui n'a à craindre aucun des fléaux qu'elle entraîne. chez tous les peuples policés, verroient retarder ou s'anéantir les avantages qu'ils se promettent des conquêtes qu'ils ont faites au prix de tant de trésors, au prix de tant de sang.

Les deux Florides, une partie de la Louisiane, & tout le Canada, conquis ou acquis à la même époque, & par le même traité, ont achevé de mettre sous la domination de l'Angleterre, l'espace qui s'étend depuis le fleuve Saint-Laurent jusqu'au fleuve Mississipi. Ainsi, quand cette puissance n'auroit pas encore la baie d'Hudson, Terre-Neuve, & les autres îles de l'Amérique Septentrionale, elle ne laisseroit pas de posséder l'empire le plus étendu qui jamais ait été formé sur la surface du globe. Ce vaste empire est coupé du Nord au Sud par une chaîne de hautes montagnes, qui, s'éloignant alternativement, & se rapprochant des côtes, laissent entr'elles & l'Océan un riche territoire, de cent cinquante, de deux cents, quelquefois de trois cents milles. Au-delà de ces monts Apalaches, est un désert immense, dont quelques voyageurs ont parcouru jusqu'à huit cents lieues sans en trouver la fin. On imagine que des fleuves qui coulent à l'extrémité de ces lieux sauvages, vont se perdre dans la mer du Sud. Si cette conjecture, qui

XV.  
Etendue  
des pos-  
sessions An-  
gloises  
dans l'A-  
mérique  
Septen-  
trionale.

n'est pas sans probabilité, venoit à se réaliser, l'Angleterre embrasseroit dans ses colonies toutes les branches de la communication & du commerce du nouveau-monde. En passant d'une mer de l'Amérique à l'autre par ses propres terres, elle toucheroit, pour-ainsi-dire, à la fois, aux quatre parties du globe. De tous ses ports de l'Europe, de ses comptoirs de l'Afrique, elle charge, elle expédie des vaisseaux pour le nouveau-monde. Des possessions qu'elle a dans les mers Orientales, elle pourroit se transporter aux Indes Occidentales par la mer Pacifique. C'est elle qui découvreroit les langues de terre ou les bras de mer, l'Isthme ou le détroit qui lient l'Asie à l'Amérique par l'extrémité du Septentrion. Elle auroit alors toutes les portes du commerce dans ses mains par de vastes colonies; elle en auroit toutes les clefs par ses nombreuses flottes. Elle aspireroit, peut-être, à prédominer sur les deux mondes, par l'empire de toutes les mers. Mais tant de grandeur n'entre pas dans la destinée d'un seul peuple. Interrogez les Romains; est-il donc si flatteur d'exercer une immense domination, puisqu'il faut tout perdre quand on a tout conquis? Interrogez les Espagnols: est-on donc si puissant, d'embrasser dans ses états une étendue de terres que le soleil ne cesse d'éclairer, s'il faut languir obscuré-



ment dans un monde quand on regne dans un autre?

Les Anglois seront heureux, s'ils peuvent conserver, par la culture & la navigation, un empire toujours trop grand dès qu'il leur coûte du sang. Mais puisque l'ambition ne s'étend qu'à ce prix, c'est au commerce de féconder les conquêtes d'une puissance maritime. Jamais la guerre ne valut au vainqueur des champs plus dociles à l'industrie humaine, que ceux du continent Septentrional de l'Amérique. Quoiqu'il soit, en général, si bas proche de la mer, que le plus souvent on a peine à distinguer la terre du haut du grand mât, même après avoir mouillé à quatorze brasses, cependant la côte est très-abordable, parce que ce bas-fonds, ou cette profondeur, diminue insensiblement à mesure qu'on avance. Ainsi l'on peut, avec le secours de la sonde, connoître exactement à quelle distance on est du continent. Le navigateur en est même averti par les arbres, qui, paroissant sortir de l'Océan, forment un spectacle enchanteur à ses yeux, sur des plages où s'offrent de toutes parts des rades & des ports sans nombre, pour recevoir & protéger des vaisseaux.

Les productions viennent en abondance sur un sol nouvellement défriché, mais arrivent lentement à la saison de leur maturité. On y voit

même beaucoup de plantes fleurir si tard, que l'hiver en prévient la récolte; tandis que, sous une latitude plus Septentrionale, on en recueille sur notre continent & le fruit, & la graine. Quelle est la raison de ce phénomène? Avant l'arrivée des Européens, l'Américain du Nord, vivant du produit de sa chasse & de sa pêche, ne cultivoit point la terre. Tout son pays étoit hérissé de forêts & de ronces. A l'ombre de ces bois, croissoit une multitude de plantes. Les feuilles, dont chaque hiver dépouilloit les arbres, formoient une couche de l'épaisseur de trois ou quatre pouces. L'été venoit, avant que les eaux eussent entièrement pourri cette espèce d'engrais; & la nature, abandonnée à elle-même, entassoit sans cesse, les uns sur les autres, les fruits de sa fécondité. Les plantes ensevelies sous des feuillages humides, qu'elles ne perçoient qu'à peine avec beaucoup de tems, se sont accoutumées à une végétation tardive. La culture n'a pu vaincre encore une habitude enracinée par des siècles, ni l'art corriger le pli de la nature. Mais ce climat, si long-tems ignoré ou négligé par les hommes, offre aussi des dédommagemens, qui réparent les vices & les effets de cet abandon.

XVI.  
Arbres  
particu-  
liers à l'A-  
mérique  
Septen-  
trionale.

Il a presque tous les arbres qui sont naturels au nôtre. Il en a de propres à lui seul, entr'autres l'érable & le tamarisk.

Le tamarisk est un arbrisseau qui se plaît sur un sol humide: aussi ne s'éloigne-t-il guère de la mer. Ses graines sont couvertes d'une poudre blanche, qu'on prendroit pour de la farine. Ramassées à la fin de l'automne, & jetées dans de l'eau bouillante, elles donnent un corps visqueux, qui surnage & qu'on écume. Lorsque cette substance est figée, elle est communément d'un verd sale. On la fait fondre une seconde fois pour la purifier; elle devient alors transparente & d'un verd agréable.

Cette matière, miroyenne entre le suif & la cire, pour la consistance & la qualité, tenoit lieu de l'une & de l'autre aux premiers Européens qui aborderent dans ces contrées. Le prix en a fait diminuer l'usage, à mesure que les animaux domestiques se sont multipliés. Cependant comme elle brûle plus lentement que le suif, qu'elle est moins sujette à se fondre, & qu'elle n'en a pas l'odeur désagréable, elle obtient toujours la préférence par-tout où l'on peut s'en procurer, sans la payer trop cher. La propriété d'éclairer, est le moins précieux de ses usages. On en compose d'excellent savon, de bons emplâtres pour les blessures: on s'en sert même pour cacheter. L'érable ne mérite pas moins d'attention que le tamarisk, puisqu'on l'appelle l'arbre à sucre.

Élevé, par la nature, près des ruisseaux &

dans des lieux humides, cet arbre croît jusqu'à la hauteur du chêne. On fait dans le mois de mars, au bas de son tronc, une incision de la profondeur de deux ou trois pouces. Un tuyau, qu'on infère dans la plaie, reçoit le suc qui coule, & le conduit dans un vase placé pour le recueillir. La liqueur des jeunes arbres est si abondante, qu'en une demi-heure elle remplit une bouteille de deux livres. Les vieux en donnent moins, mais de beaucoup meilleure. L'arbre ne veut qu'une incision ou deux, au plus: une plus grande perte l'épuise & l'énervé. S'il s'évacue par trois ou quatre tuyaux, il dépérit fort vite.

Sa liqueur est un suc naturellement mielleux. Pour l'amener à l'état du sucre, on la fait évaporer par l'action du feu, jusqu'à ce qu'elle ait acquis la consistance d'un syrop épais. On la verse ensuite dans des moules de terre, ou d'écorce de bouleau. Le syrop se durcit en se refroidissant, & se change en un sucre roux, presque transparent, assez agréable. Pour lui communiquer de la blancheur, on y mêle quelquefois, en le fabriquant, un peu de farine de froment; mais cette préparation altère toujours son goût. Ce sucre sert au même usage que celui des cannes; mais pour en avoir une livre, il ne faut pas moins de dix-huit ou vingt livres de liqueur. Ainsi le commerce n'en tirera jamais

un grand profit. Le miel est le sucre des Sauvages de nos landes; l'érable est le sucre des Sauvages de l'Amérique. La nature a par-tout ses douceurs; elle a par-tout ses merveilles.

Parmi la multitude d'oiseaux qui peuplent les forêts de l'Amérique Septentrionale, il en est un extrêmement singulier; c'est l'oiseau-mouche, qui tire son nom de sa petitesse. Son bec est long, pointu comme une aiguille, ses pattes n'ont que la grosseur d'une épingle ordinaire. On voit sur sa tête une huppe noire, d'une beauté incomparable. Sa poitrine est couleur de rose, & son ventre est blanc comme du lait. Un gris bordé d'argent, & nuancé d'un jaune d'or très-brillant, éclate sur son dos, sur ses ailes & sur sa queue. Le duvet qui regne sur tout le plumage de cet oiseau, lui donne un air si délicat, qu'il ressemble à une fleur veloutée, dont la fraîcheur se fane au moindre attouchement.

XVII.  
Oiseaux  
particu-  
liers à l'A-  
mérique  
Septen-  
trionale.

Le printemps est l'unique saison de ce charmant oiseau. Son nid, perché au milieu d'une branche d'arbre, est revêtu en dehors d'une mousse grise & verdâtre, garni en dedans d'un duvet très-mou, ramassé sur des fleurs jaunes. Ce nid n'a qu'un demi-pouce de profondeur, sur un pouce environ de diamètre. On n'y trouve jamais que deux œufs, pas plus gros que les plus petits pois. On a souvent tenté d'élever les petits de ce léger

volatile; mais ils n'ont pu vivre que trois ou quatre semaines au plus.

L'oiseau-mouche ne se nourrit que du suc des fleurs; il voltige de l'une à l'autre, comme les abeilles. Quelquefois il se plonge dans le calice des plus grandes. Son vol produit un bourdonnement semblable à celui d'un rouet à filer. Lorsqu'il est las, il se repose sur un arbre ou sur un pieu voisin; il y reste quelques minutes, & revient aux fleurs. Malgré sa faiblesse, il ne paroît pas méfiant; les hommes peuvent s'approcher de lui, jusqu'à huit ou dix pieds.

Croiroit-on qu'un être si petit fût méchant, colere & querelleur? On voit souvent ces oiseaux se livrer une guerre acharnée, & des combats opiniâtres. Leurs coups de bec sont si vifs & si redoublés, que l'œil ne peut les suivre. Leurs ailes s'agitent avec tant de vitesse, qu'ils paroissent immobiles dans les airs. On les entend plus qu'on ne les voit: ils poussent un cri semblable à celui du moineau.

L'impatience est l'ame de ces petits oiseaux. Quand ils approchent d'une fleur, s'ils la trouvent fanée & sans suc, ils lui arrachent toutes ses feuilles. La précipitation de leurs coups de bec, déceit, dit-on, le dépit qui les anime. On voit, sur la fin de l'été, des milliers de fleurs, que la rage des oiseaux-mouche a tout-à-fait dé-

polluées. Cependant on peut douter que cette marque de ressentiment ne soit pas une sorte de failli, plutôt qu'un instinct destructeur sans besoin.

L'Amérique Septentrionale étoit autrefois dévorée d'insectes. Comme on n'avoit ni purifié l'air, ni défriché la terre, ni abattu les bois, ni donné de l'écolement aux eaux, cette matière animée avoit envahi, sans obstacle, toutes les productions de la nature, que nul être ne lui disputoit. Aucune de ces especes n'étoit utile à l'homme. Une seule aujourd'hui sert à ses besoins : c'est l'abeille. Mais on croit qu'elle a été transportée de l'ancien-monde au nouveau. Les Sauvages l'appellent, mouche Angloise; on ne la trouve qu'au voisinage des côtes. Ces indices annoncent une origine étrangere. On voit les abeilles errer dans les forêts en nombreux essaims sur le nouvel hémisphère. Elles s'y multiplient tous les jours. Leur miel s'emploie à différents usages. Beaucoup de gens en font leur nourriture. La chose devient, de jour en jour, une branche considérable de commerce.

L'abeille n'est pas le seul présent que l'Europe ait pu faire à l'Amérique. Elle l'a encore enrichie d'animaux domestiques. Les Sauvages n'en avoient point. Des hommes libres n'avoient soumis aucune espece vivante à leur domination : ils ne s'avoient que les détruire. La domesticité

XVIII.  
Les Anglois ont peuplé d'animaux domestiques l'Amérique Septentrionale.

des animaux n'a jamais dû précéder la société des humains. La première conquête de l'homme, est celle qu'il a faite sur ses semblables. Jusqu'à cette fatale époque de servitude universelle, chaque individu avoit été trop occupé de son existence, & sa vie entière avoit été toute employée aux moyens de la conserver. Mais aussitôt qu'une partie des hommes eut subjugué l'autre, & que celle-ci se vit assujettie à travailler pour des maîtres, le loisir fut connu pour la première fois sur la terre. Ce loisir fut le père des arts, qui consolèrent, peut-être, le genre-humain de la perte de sa liberté. La domesticité des animaux, comme tous les autres arts utiles, fut, sans doute, une invention des sociétés.

Peut-être n'est-elle pas le moindre ouvrage de l'industrie humaine. Peut-être a-t-elle demandé le plus de talent, le plus de temps, le plus de hasards. Car, enfin, on a bien trouvé dans certaines contrées de l'Amérique, des sociétés & des empires avancés, même jusqu'aux arts de luxe; mais les animaux y étoient encore libres, quoique plus disposés, par leur foiblesse ou leur instinct, à recevoir le joug de l'homme que dans nos contrées. On a vu même des pays du nouveau-monde, où les animaux avoient fait plus de progrès que l'homme vers l'état de perfection & de société auquel ils étoient appelés par la nature; c'est qu'ils vivoient sans maître. L'homme



ne les avoit pas assujettis à sa voix menaçante , à son coup d'œil terrible , à sa main toujours prête à frapper. Il étoit esclave lui-même , & les animaux ne l'étoient point encore. Le roi de la nature connut donc la servitude , avant de dompter les animaux.

Quoi qu'il en soit de l'origine & de la filiation des arts , dont la génération est trop compliquée , pour qu'il soit aisé de découvrir dans quel ordre & comment ils sont nés les uns des autres , l'Amérique n'avoit point encore associé les animaux aux hommes pour les travaux de la culture , lorsque les Européens y transporterent sur des vaisseaux plusieurs de nos espèces domestiques. Elles s'y sont prodigieusement multipliées ; mais à l'exception du porc , dont toute la perfection consiste à s'engraisser , elles ont beaucoup perdu de la force & de la grosseur qu'elles avoient dans le séjour naturel de leur origine. Les bœufs , les chevaux & les brebis ont dégénéré dans les colonies Septentrionales de l'Angleterre , quoique les espèces en eussent été choisies avec précaution.

C'est , sans doute , le climat ; c'est la nature de l'air & du sol , qui s'oppose au succès de leur transplantation. Ces animaux furent d'abord , ainsi que les hommes , sujets à des maladies épidémiques. Si la contagion ne les entama pas comme l'espèce humaine , à la racine même de

la génération; plusieurs espèces, du moins, eurent beaucoup de peine à se reproduire. A chaque génération, elles s'abâtardirent; & tel que les plantes d'Amérique transportées en Europe, le bétail de l'Europe s'est dégradé continuellement en Amérique. C'est la loi des climats, qui veut que chaque peuple, chaque espèce vivante ou végétante, croisse & meure dans son pays natal. L'amour de la patrie semble commandé par la nature à tous les êtres, comme l'amour de leur conservation.

## XIX.

Les Anglois ont porté les grains d'Europe dans l'Amérique Septentrionale.

Cependant il y a des analogies de climat, qui modifient la loi généralement portée contre la transmigration des animaux & des plantes. Lorsque les Anglois abordèrent dans l'Amérique Septentrionale, les habitans vagabonds de ces contrées solitaires, ne sentirent qu'à regret un peu de mays. Cette espèce de bled, que l'Europe ignorent alors, étoit le seul qui fût connu dans le nouveau monde. La culture en étoit facile. Les Sauvages se contentoient de lever du gazon, de faire des trous dans la terre avec un bâton, & de jeter dans chacun un grain, qui en produisoit deux cents cinquante ou trois cents autres. Les préparations, pour s'en nourrir, n'étoient pas plus compliquées. On le piloit dans un mortier de bois ou de pierre, & on le réduisoit en une pâte, qu'on faisoit cuire sous la cendre. Souvent

il étoit mangé en bouillie, ou grillé seulement sur de la braise.

Le mays réunit bien des avantages. Sa feuille est très-favorable à la nourriture des bestiaux, avantage infiniment précieux dans les contrées où les prairies ne sont pas communes. Un terrain maigre, léger & sablonneux, est celui qui convient le mieux à cette plante. Sa semence peut être gelée au printemps, même à deux ou trois reprises, sans que les récoltes soient moins abondantes. Enfin, c'est de tous les grains, celui qui peut soutenir le plus long-tems la sécheresse & l'humidité.

Ces raisons, qui ont fait adopter la culture du mays dans une partie du globe, déterminèrent les Anglois à le conserver, à le multiplier dans leurs établissemens. Ils le vendirent au Portugal, à l'Amérique Méridionale, aux îles à sucre, & ils s'en servirent pour leur propre usage. Cependant ils ne négligèrent pas d'enrichir leurs plantations des grains d'Europe, qui réussirent tous, quoique moins parfaitement que dans le lieu de leur origine. Du superflu de ces récoltes, du produit de leurs troupeaux, & de l'exploitation des forêts du pays, ces colons formèrent un commerce, qui embrassoit les contrées les plus riches & les plus peuplées du nouveau-monde.

La métropole voyant que ses colonies Septentrionales lui enlevoient l'approvisionnement des établissemens qu'elle avoit au Midi de l'Amérique, & craignant de les avoir bientôt pour rivales en Europe même, dans tous les marchés des salaisons & des bleds, voulut tourner leur activité vers des objets qui lui fussent plus utiles, Elle ne manquoit pas de motifs & de moyens; l'occasion vint de les mettre en œuvre,

XX.  
Les Anglois ont senti la nécessité de tirer leurs munitions navales de l'Amérique Septentrionale.

La Suede étoit en possession de vendre aux Anglois la plus grande partie du bray & du goudron, dont ils avoient besoin pour leurs armemens. En 1703, cette puissance méconnoît ses vrais intérêts, au point de plier & de réduire sous un privilège exclusif, cette importante branche de son commerce. Une augmentation de prix, subite & forte, fut le premier effet de ce monopole. L'Angleterre profitant de cette faute des Suédois, encouragea, par des primes considérables, l'importation de toutes les munitions navales que l'Amérique pourroit fournir.

Ces gratifications ne produisirent pas d'abord l'avantage qu'on s'en étoit promis. Une guerre sanglante, qui désoloit les quatre parties du monde, détourna tout à la fois la métropole & les colonies, de l'attention que méritoit cette

révolution naissante dans le commerce. Les nations du Nord, qui toutes avoient le même intérêt, prenant l'inaction occasionnée par le trouble des guerres, pour une preuve complète d'impuissance, crurent pouvoir impunément assujettir les munitions de la marine, à toutes les clauses & les restrictions qui devoient en hausser le prix. Ce fut un système de convention entr'elles, qui devint public en 1718; tems où toutes les puissances maritimes souffroient encore des blessures d'une guerre de quatorze ans.

Une ligue si odieuse réveilla l'Angleterre. Elle fit partir pour le nouveau-monde des hommes assez éloquens, pour persuader aux habitans qu'ils avoient le plus grand intérêt à seconder les vues de la mere patrie; assez éclairés pour diriger les premiers travaux vers de grands résultats, sans les faire passer par ces minces essais, qui éteignent subitement une ardeur allumée avec beaucoup de peine. En un clin d'œil, la poix, le goudron, la térébenthine, les vergues, les mâtures, aborderent dans les ports de la Grande-Bretagne avec tant de profusion, qu'on fut en état d'en vendre aux pays voisins.

Le gouvernement fut aveuglé par ce premier essor de prospérité. L'avantage que la modicité du prix donnoit aux munitions navales de ses colonies, sur celles qui venoient de la mer Bal,

rique, sembloit lui promettre une préférence constante. Il crut pouvoit supprimer les encouragemens. Mais il n'avoit pas fait entrer dans ses calculs, la différence du fret qui étoit toute en faveur de ses rivaux. L'interruption totale qui survint dans cette veine de commerce, l'avertit de son erreur. Il reprit, en 1729, le système des gratifications. Quoique moins fortes qu'elles ne l'avoient été d'abord, elles suffirent pour assurer au débit des munitions d'Amérique, du moins en Angleterre, la plus grande supériorité sur celles du Nord.

Les bois, qui faisoient pourtant une des principales richesses des colonies, fixerent plus tard la vigilance du gouvernement de la métropole. Depuis long-tems les Anglois en exportoient en Espagne, en Portugal, dans la Méditerranée, où ces matériaux étoient employés aux édifices & à d'autres usages. Comme ces navigateurs ne prenoient pas, en retour, assez de marchandises pour compléter leur cargaison, les Hambourgeois & même les Hollandois avoient contracté l'habitude de fêter les vaisseaux de ces étrangers, pour importer chez eux les productions des plus riches climats de l'Europe. Ce double commerce d'exportation & de cabotage, avoit considérablement augmenté la marine Britannique. Le parlement instruit de ce succès, se hâta de décharger, en 1722, les bois que le nouveau monde

## PHILOS. ET POLITIQUE. III

pouvoit fournir au royaume, de tous les droits que payoient à leur entrée les bois de Russie, de Suede & de Danemarck. Cette premiere faveur fut suivie d'une gratification, qui, comprenant en général toute sorte de bois, portoit spécialement sur ceux qui étoient destinés à la construction des vaisseaux. Un avantage si considérable en lui-même, eût encore augmenté, si les colonies avoient construit chez elles des bâtimens propres à voiturer des matieres d'un si grand encombrement; s'il s'étoit formé des chantiers qui eussent fourni des cargaisons entieres; sur-tout si l'on avoit aboli l'usage de brûler, au printemps, les feuilles tombées durant l'automne. Cette pratique vicieuse, détruira toujours les jeunes arbres qui commencent à se développer. Il n'en restera que de vieux, trop mûrs pour la construction. Personne n'ignore que les navires faits en Amérique, ou avec des matériaux tirés de ce pays, n'ont qu'une très-courte durée. Cet inconvenient peut avoir plusieurs causes; mais celle qu'on indique ici, mérite d'autant plus d'attention, qu'il est facile d'y remédier. Avec les bois & les mâtures de la marine, l'Amérique peut encore fournir les voiles & les agrès, par la culture du chanvre & du lin.

Les protestans François, qui, chassés de leur

patrie par un roi conquérant tombé dans le bigotisme, avoient apporté par-tout à ses ennemis, l'industrie de leur nation, firent connoître en Angleterre le prix de deux matieres, souverainement importantes pour une puissance maritime. L'Ecosse & l'Irlande cultiverent, avec quelques succès, & le lin & le chanvre. Cependant les manufactures nationales tiroient principalement l'un & l'autre de la Russie. On imagina, pour mettre fin à cette importation étrangere, d'accorder 135 livres de gratification par tonneau de ces matieres, à l'Amérique Septentrionale. Mais l'habitude, ennemie des nouveautés utiles, rendit d'abord les colons insensibles à cet appât. Enfin ils y ont cédé; & le produit des lins & des chanvres qu'ils cultivent, retient, dans la Grande-Bretagne, une partie considérable des 45,000,000 l. que l'achat des toiles étrangères en faisoit sortir chaque année. Peut-être ira-t-il jusqu'à suffire à la consommation nationale, jusqu'à supplanter même les autres nations dans tous les marchés. Un sol tout neuf qui ne coûte rien, qui n'a pas besoin d'engrais, qui est traversé par des rivières navigables, & qui peut être travaillé par des esclaves: quel fondement pour les plus vastes espérances! Aux bois, aux toiles qu'exige la marine, faut-il ajouter le fer? Le Nord du nouveau monde en offre, pour la conquête de l'or & de l'argent qui coulent au Midi.



Ce premier métal si nécessaire à l'homme, étoit ignoré des Américains, lorsque les Européens leur en apprirent le plus funeste usage, celui des armes homicides. Les Anglois eux-mêmes négligèrent long-tems les mines de fer, que la nature avoit prodiguées dans le continent où ils s'étoient établis. On avoit détourné de la métropole ce canal de richesses, en le chargeant de droits énormes. Cette imposition, équivalente à une prohibition, étoit l'ouvrage des propriétaires des mines nationales, soutenus des propriétaires des bois taillis, qui devoient servir à l'exploitation du fer. Par la corruption, l'intrigue & les sophismes, ces ennemis du bien public avoient écarté une concurrence qu'ils ne pouvoient soutenir. Enfin le gouvernement fit un premier pas vers le bien. Il permit l'importation franche de droits, des fers de l'Amérique à Londres; mais en défendant de le transporter dans d'autres ports, ou même à plus de dix milles dans les terres. Ce bizarre arrangement dura jusqu'en 1757. Alors, des milliers de voix se réunirent, pour engager le sénat de la nation à faire cesser le vice d'une administration si visiblement opposée à tous les bons principes; & à étendre à tout le royaume, une liberté exclusivement accordée à la capitale.

Une demande si raisonnable, trouva la plus vive opposition. Les intérêts particuliers se réunirent.

XXI.  
L'Angle-  
terre com-  
mence à  
tirer son  
fer de l'A-  
mérique  
Septen-  
trionale.

nirent, pour représenter que les cent neuf forges qui travailloient en Angleterre, sans y comprendre celles d'Ecosse, produisoient annuellement dix huit mille tonnes de fer, & occupoient un grand nombre d'ouvriers habiles; que ces mines, qui étoient inépuissables, auroient considérablement augmenté leur produit, si l'on n'avoit été arrêté par la crainte continuelle de voir les fers d'Amérique déchargés de toute imposition; que les ouvrages de fer, travaillés en Angleterre, consommoient tous les ans cent quatre-vingt-dix-huit mille cordes de bois taillis, & que ces taillis fournissoient d'ailleurs des écorces pour les tanneries, des matériaux pour les bâtimens; que le fer d'Amérique étant peu propre à être converti en acier, à faire des instrumens tranchans, à fournir le plus grand nombre des ustensiles de navigation, ne diminueroit guere l'importation étrangère, & se borneroit à anéantir les forges de la Grande Bretagne.

Ces vaines considérations n'arrêterent pas le parlement. Il comprit qu'à moins qu'on ne baissât le prix des matières premières, la nation perdrait bientôt les innombrables manufactures de fer & d'acier, qui l'enrichissoient depuis si longtemps; & qu'il n'y avoit pas de tems à perdre pour arrêter les progrès de cette industrie chez les autres peuples. On se détermina donc à permettre, libre & affranchie de tous droits,

## PHILOS. ET POLITIQUE. 115

L'introduction du fer de l'Amérique dans tous les ports d'Angleterre. Cette résolution pleine de sagesse, fut accompagnée d'un acte de justice. Un loi portée sous Henri VIII, défendoit aux propriétaires des bois taillis de défricher leurs terres: le gouvernement les autorisa à faire, de leurs propriétés, l'usage qui leur conviendrait le mieux.

Avant ces dispositions, la Grande-Bretagne payoit tous les ans à l'Espagne, à la Norwege, à la Suede & à la Russie, dix millions de livres pour le fer qu'elle tiroit de ces contrées. Ce tribut a bien diminué, & doit diminuer encore. Le minéral est si abondant en Amérique, si facile à tirer de la superficie de la terre, que les Anglois ne désespèrent pas de pouvoir en fournir au Portugal, à la Turquie, à l'Afrique, aux Indes Orientales, à tous les pays de l'univers où l'intérêt de leur commerce étend leurs relations.

Peut-être cette nation exagère-t-elle aux autres, ou à elle-même, les avantages qu'elle se promet de tant d'objets utiles à la navigation. Mais il lui suffira qu'à l'aide de ses colonies, elle puisse se tirer de la dépendance où les nations Européennes du Nord l'avoient jusqu'à présent tenue, pour la construction de ses armemens. On pouvoit autrefois arrêter ou gêner ses opé-

rations, par le refus de ces matériaux. Rien ne suspendra désormais son effort naturel vers l'empire des mers, qui seul peut lui assurer l'empire du nouveau monde.

**XXII.**  
L'Angle-  
terre aspi-  
re à tirer  
ses vins &  
ses soies de  
l'Améri-  
que Sep-  
tentrion-  
nale.

Après s'en être aplani le chemin, par la création d'une marine libre, indépendante, & supérieure à toutes les marines; l'Angleterre a pris encore tous les moyens de jouir de cette espèce de conquête qu'elle a faite en Amérique, moins par ses armes que par son industrie. Par des encouragemens bien ménagés, elle est parvenue à tirer annuellement de ces régions, vingt millions pesant de potasse. La culture du riz, de l'indigo, du tabac, y a fait les plus grands progrès. A mesure que ces établissemens, par leur pente naturelle, se sont avancés du Nord au Sud, les projets & les entreprises se sont multipliés, convenablement à la nature du sol. On a demandé aux climats chauds ou tempérés, les productions qu'ils devoient rendre aux soins de la culture. Le vin seul sembloit manquer au nouvel hémisphère; les Anglois qui n'ont point de vin en Europe, ont voulu s'en procurer en Amérique.

On trouve sur le continent immense que ce peuple seul occupe, une quantité prodigieuse de sèps sauvages, qui produisent des raisins, dont la couleur, la grosseur & la quantité varient, mais qui sont tous d'un goût âcre & déf-

agréable. On pensa qu'une bonne culture donneroit à cette plante la perfection que la nature brute lui avoit refusée; & l'on appella des vignerons François dans un pays où les impôts & les corvées ne leur ôtoient pas le fruit & le goût du travail. Les expériences réitérées qu'ils tentèrent alternativement avec du plant d'Europe & d'Amérique, furent toutes également malheureuses. Le suc de la vigne y étoit trop aqueux, trop foible, trop difficile à conserver dans un climat chaud. Le pays étoit trop couvert de bois, qui attirent & font séjourner les brouillards humides & brûlans; les saisons étoient trop inconstantes; les insectes trop multipliés autour des forêts, pour laisser éclore & prospérer une culture si chère à la nation Angloise, à tous les peuples qui ne la possèdent point. Un jour viendra peut-être, mais après des siècles, où ses colonies lui fourniront une boisson qu'elle envie & qu'elle achète à la France, avec le secret dépit d'enrichir une rivale qu'elle brûle de dépouiller. Ce desir est cruel. L'Angleterre a des moyens plus doux, plus glorieux d'atteindre à la prospérité qu'elle ambitionne. Une production, une culture répandue aujourd'hui dans les quatre parties du monde, vient s'offrir à son émulation; c'est la soie: ouvrage de ce ver rampant qui habille l'homme de feuilles d'arbres élaborées.

dans son sein ; c'est la soie, double prodige de la nature & de l'art.

Cette riche matière coûte à la Grande-Bretagne une exportation annuelle d'argent très-considérable. Il y a trente ans que cette perte lui fit naître l'envie de tirer ses soies de la Caroline, qui, par la douceur de son climat & l'abondance de ses mûriers, sembloit favorable à cette production. Des essais que hasarda le gouvernement en attirant des Vaudois à cette colonie, furent plus heureux & plus productifs qu'on n'avoit osé l'espérer. Cependant les progrès de cette branche d'industrie, sont restés au-dessous d'une si riantte promesse. On en a rejeté la faute sur les habitans de la colonie, qui n'achetant que des negres, dont ils tiroient une utilité prompte & sûre, ont négligé d'avoir des négres-fes qu'on auroit pu destiner avec leurs enfans à élever des vers à soie ; occupation convenable à la foiblesse du sexe & de l'âge les plus délicats. Mais on devoit prévoir que des hommes arrivés d'un autre hémisphère dans un pays inculte & sauvage, donneroient leurs premiers soins à la culture des grains nourriciers, à l'éducation des bestiaux, aux travaux de premier besoin. C'est la marche naturelle & constante des états bien gouvernés. De l'agriculture, principe de la population, ils s'élevent aux arts de luxe ; & les

arts de luxe nourrissent le commerce, enfant de l'industrie & pere de la richesse. Le moment est venu peut-être où les Anglois peuvent occuper des colonies entieres à la culture de la soie. C'est du moins l'opinion nationale. Le parlement arrêta le 18 avril 1769, que pour toutes les soies crues qui seroient portées des colonies dans la métropole, il seroit donné pendant sept ans une gratification de vingt-cinq pour cent; pendant les sept années suivantes, une gratification de vingt pour cent; & pendant sept années encore, une gratification de quinze pour cent. Si cet encouragement produit l'amélioration qu'on en doit attendre, on ne tardera pas sans doute à l'appliquer à la culture des cotonniers & des oliviers, que le ciel & le sol des colonies Angloises semblent solliciter. L'Europe & l'Asie n'ont peut-être pas de riches productions qui ne puissent être heureusement transplantées & cultivées dans le vaste continent de l'Amérique Septentrionale; lorsque la population y aura fourni des bras, à proportion de l'étendue & de la fertilité d'un si riche domaine. C'est aujourd'hui le grand objet de la métropole, que de peupler ses colonies.

Ce furent les Anglois, qui, persécutés dans leur île pour leurs opinions civiles & religieuses, aborderent les premiers dans cette région déserte & sauvage.

XXIII.  
De quelle  
espece  
d'hommes  
l'Angle-  
terre peu-  
ple les co-  
lonies de  
l'Améri-  
que Sep-  
tentrionale.  
12.

Il étoit difficile que cette première émigration eût des suites importantes. Les habitans de la Grande-Bretagne sont tellement attachés au sol qui les a vu naître, qu'il n'y a que des guerres civiles ou des révolutions qui puissent déterminer à changer de climat & de patrie ceux d'entre eux qui ont une propriété, des mœurs, ou de l'industrie. Ainsi le rétablissement de la tranquillité publique en Europe, devoit mettre des obstacles insurmontables au progrès des cultures en Amérique.

D'ailleurs les Anglois, quoique naturellement actifs, ambitieux & entreprenans, n'étoient guère propres à défricher le nouveau-monde. Accoutumés à une vie douce, à quelque aisance, à beaucoup de commodités; il n'y avoit que l'enthousiasme religieux ou politique qui pût les soutenir dans les travaux, les misères, les privations, les calamités inséparables des nouvelles plantations.

On doit ajouter que quand l'Angleterre auroit pu vaincre ces difficultés, elle ne l'auroit pas dû vouloir. Sans doute, il étoit utile à cette puissance de fonder des colonies, de les rendre florissantes, de s'enrichir de leurs productions: mais il ne lui convenoit pas d'acheter ces avantages par le sacrifice de sa population.

Heureusement pour cette nation, l'intolérance



& le despotisme , qui pesoient sur la plupart des contrées de l'Europe , poussèrent de nombreuses victimes sur une plage inculte , qui dans son abandon , sembloit offrir & demander en même tems du secours aux malheureux. Ces hommes échappés à la verge des tyrans , en passant les mers , perdoient tout espoir de retour , & s'attachoient pour toujours à une terre qui , leur servant d'asyle , leur fournissoit à peu de frais une subsistance paisible. Ce bonheur ne put être toujours ignoré. De toutes parts on accourut pour le partager. Un empressement si vif s'est soutenu , sur-tout en Allemagne , où la nature produit des hommes pour conquérir ou cultiver la terre. Il augmentera. L'avantage qu'ont les réfugiés d'être citoyens dans toute l'étendue de la domination Britannique , après sept ans de domicile dans ses colonies , garantit cette prédiction.

Tandis que la tyrannie & la persécution désoloient & desséchoient la population en Europe , l'Amérique Angloise se peuploit de trois sortes d'habitans. Les hommes libres forment la première classe. C'est la plus nombreuse ; mais jusqu'à présent , elle a dégénéré d'une manière visible. Tous les créoles , quoique habitués au climat dès le berceau , n'y sont pas aussi robustes au travail , aussi forts à la guerre que les Européens ; soit que l'éducation ne les y ait pas préparés , ou que la nature les ait amollis. Sous ce

ais étranger, l'esprit s'est égaré comme le corps. Vif & pénétrant de bonne heure, il conçoit promptement; mais ne résiste pas, ne s'accoutume pas aux longues méditations. On doit être étonné que l'Amérique n'ait pas encore produit un bon poëte, un habile mathématicien, un homme de génie dans un seul art, ou une seule science. Ils ont presque tous de la facilité pour tout; aucun ne marque un talent décidé pour rien. Précoces & mûrs avant nous, ils sont bien en arrière, quand nous touchons au terme.

Peut-être dira-t-on que leur population y est peu nombreuse, auprès de celle de l'Europe entière; qu'on y manque de secours, de maîtres, de modèles, d'instrumens, d'émulation dans les arts & dans les sciences; que l'éducation y est trop négligée ou trop mal secondée. Mais observez, qu'à proportion, en y voit plus de gens bien nés, d'une condition honnête, aisée & libre; plus de loisir & de moyens pour suivre son talent, qu'en n'en trouve en Europe, où l'institution même de la jeunesse est souvent contraire au progrès & au développement de la raison & du génie. Est-il possible qu'entre les écoles élevés parmi nous, & qui tous, ou presque tous, ont de l'esprit, aucun n'ait pris un grand vol dans la moindre carrière; que parmi ceux qui sont restés dans leur pays, aucun ne se soit dis-

tingué, par une certaine supériorité, dans les talens qui mènent à la renommée? La nature les a-t-elle punis d'avoir passé l'Océan? Est-ce une race qui s'est abâtardie à jamais en se transplantant, se croissant, se mêlant? Le tems ne pourrat-il pas la naturaliser avec le climat? Gardons-nous de prononcer sur l'avenir, avant une expérience de plusieurs siècles. Attendons qu'un foyer plus grand de lumières, ait éclairé ce nouvel hémisphère. Attendons que l'éducation y ait corrigé l'insurmontable pente du climat, vers les plaisirs énervans de la mollesse & de la volupté. Peut-être alors verra-t-on que l'Amérique est favorable au génie, aux arts créateurs de la paix & de la société. Un nouvel Olympe, une Arcadie, une Athenes, une Grèce nouvelle; enfanta peut-être dans le continent, ou dans l'archipel qui l'environne, des Homères, des Théocrites, & sur-tout des Anacréons. Peut-être s'élèvera-t-il un autre Newton dans la Nouvelle-Bretagne? C'est de l'Amérique Angloise, n'en doutons pas, que partira le premier rayon des sciences, si elles doivent éclore enfin sous un ciel si long-tems nébuleux. Par un contraste singulier avec l'ancien monde, où les arts sont allés du Midi vers le Nord, on verra dans le nouveau, le Nord éclairer le Midi. Laissez les Anglois défricher le terrain, purifier l'air, changer le climat, améliorer la nature; un nou-

vel Univers sortira de leurs mains , pour la gloire & le bonheur de l'humanité. Mais qu'ils prennent donc des mesures conformes à ce noble dessein ; & qu'ils cherchent par des voies justes & louables , une population digne de créer un monde nouveau. C'est ce qu'ils n'ont pas fait encore.

La seconde classe de leurs colons , fut autrefois composée de malfaiteurs que la métropole condamnoit à être transportés en Amérique , & qui devoient un service forcé de sept ou de quatorze ans aux planteurs qui les avoient achetés des tribunaux de justice. On s'est universellement dégoûté de ces hommes corrompus , & toujours prêts à commettre de nouveaux crimes.

On les a remplacés par des hommes indigens , que l'impossibilité de subsister en Europe a poussés dans le nouveau monde. Embarqués sans être en état de payer leur passage , ces malheureux sont à la disposition de leur conducteur , qui les vend à qui bon lui semble. Cette espece d'esclavage est plus ou moins long ; mais il ne peut jamais durer plus de huit années. Si parmi ces émigrans il se trouve des enfans , leur servitude doit durer jusqu'à leur majorité , qui est fixée à vingt & un ans , pour les garçons , & à dix huit ans , pour les filles.

Aucun des engagés n'a le droit de se marier

fans l'aveu de son maître, qui met le prix qu'il veut à son consentement. Si quelqu'un d'eux s'enfuit, & qu'on le rattrape ; il doit servir une semaine pour chaque jour de son absence, un mois pour chaque semaine, & six mois pour un seul. Le propriétaire qui ne veut pas reprendre son déserteur, peut le vendre à qui bon lui semble ; mais ce n'est que pour le tems de son premier engagement. Du reste, ce service, cette vente, n'ont rien d'ignominieux. A l'expiration de sa servitude, l'engagé jouit de tous les droits du citoyen libre. Avec son affranchissement, il reçoit du maître qu'il a servi, ou des instrumens de labourage, ou les outils nécessaires à son industrie.

Cependant de quelque apparence de justice que l'on colore cette espece de trafic, la plupart des étrangers qui passent en Amérique à ce prix, ne s'embarqueroient pas, s'ils n'étoient trompés. Des brigands sortis des marais de la Hollande se répandent dans le Palatinat, dans la Suabe, dans les cantons d'Allemagne les plus peuplés, ou les moins heureux. Ils y vantent avec enthousiasme les délices du nouveau-monde, & les fortunes qu'il est aisé d'y faire. Des hommes simples, séduits par des promesses si magnifiques, suivent aveuglément ces vils courtiers d'un indigne commerce, qui les livrent à des négocians d'Amsterdam ou de Rotterdam. Ceux,

et soldoyés eux-mêmes par le gouvernement Britannique, ou par des compagnies chargées de peupler les colonies, paient une gratification à ces embaucheurs. Des familles entières sont vendues, sans le savoir, à des maîtres éloignés, qui leur préparent des conditions d'autant plus dures, que la faim & la nécessité ne permettent pas à ceux qui les acceptent de s'y refuser. Les Anglois forment des recrues pour la culture, comme les princes pour la guerre; avec un but plus utile & plus humain, mais par les mêmes artifices. L'esclavage se perpétue en Europe, par l'attention qu'on a de supprimer les lettres de l'Amérique, qui pourroient dévoiler un mystère d'impureté & d'iniquité, trop bien couvert par l'intérêt qui en est l'inventeur.

Mais enfin, on ne trouveroit point tant de dupes, s'il y avoit moins de victimes. C'est l'oppression des gouvernemens qui fait adopter ces chimères de fortune, à la crédulité du peuple. Des hommes malheureux dans leur patrie, errans ou foulés chez eux, n'ayant rien de pire à craindre sous un ciel étranger, se livrent aisément à l'espérance d'un meilleur sort. Les moyens qu'on emploie pour les retenir dans le pays où la fatalité les a fait naître, ne sont propres qu'à irriter en eux le desir d'en sortir. C'est par des prohibitions, par des menaces & des peines, qu'on croit les enchaîner; on ne fait que les aigrir, les

pouffer à la désertion par la défense même. Il faudroit les attacher par des soulagemens & des espérances : on les emprisonne, on les garotte ; on empêche l'homme, né libre, d'aller respirer dans des contrées où le ciel & la terre lui donneroient un asyle. On aime mieux l'étouffer dans son berceau, que de le laisser chercher sa vie en quelque climat secourable. On ne veut pas même lui donner le choix de son tombeau. Tyrans politiques, voilà l'ouvrage de vos loix, peuples, où sont vos droits ?

Faut-il révéler aux nations, les trames qui se forment contre leur liberté ? Faut-il leur dire que, par le complot le plus odieux, quelques puissances ont manœuvré récemment une convention qui doit ôter toute ressource au désespoir ? Depuis deux siècles, tous les princes de l'Europe fabriquoient entre eux, dans les ténèbres du cabinet, cette longue & pesante chaîne dont les peuples se sentent enveloppés de toutes parts. Chaque négociation ajoutoit de nouveaux chaînons à ce filet artistiquement imaginé. Les guerres ne tendoient pas à rendre les états plus grands, mais les sujets plus soumis, en substituant pas à pas le gouvernement militaire à l'influence douce & lente des loix & des mœurs. Tous les potentats se fortifioient également dans leur tyrannie, par leurs conquêtes ou par leurs pertes. Victorieux, ils régnoient avec des ar-

mées : humiliés & défaits , ils commandoient par la misere à des sujets pusillanimes. Ennemis ou jaloux entr'eux par ambition , ils ne se liguoiént ou ne s'allioient que pour appesantir la servitude. Soit qu'ils voulussent souffler la guerre ou conserver la paix , ils étoient assurés de tourner au profit de leur autorité , l'aggrandissement ou l'affoiblissement de leurs peuples. S'ils cédoient une province , ils épuisoient toutes les autres pour la recouvrer ou pour se dédommager de sa perte. S'ils en acquéroient une nouvelle , la fierté qu'ils affectoient au-dehors , étoit au-dedans dureté , vexation. Ils empruntoient les uns des autres réciproquement tous les arts , toutes les inventions , soit de la guerre , soit de la paix , qui pouvoient concourir , tantôt à fomentier les rivalités & les antipathies naturelles , tantôt à oblitérer le caractère des nations ; comme si l'accord tacite de leurs maîtres eût été de les assujettir les unes par les autres , au despotisme qu'ils avoient su leur préparer de longue main. N'en doutez pas , peuples qui gémissiez tous , plus ou moins lourdement , de votre condition ; ceux qui ne vous ont jamais aimés , en sont venus à ne vous plus craindre. Une seule issue vous restoit dans l'extrémité du malheur ; celle de l'évasion & de l'émigration. On vous l'a fermée.



Des princes sont convenus entr'eux de se rendre, non-seulement les déserteurs, qui, la plupart enrôlés par force ou par fraude, ont bien le droit de s'échapper ; non-seulement les brigands, qui ne devroient en effet trouver de refuge nulle part : mais indistinctement tous leurs sujets, quel que soit le motif qui les ait forcés à quitter leur patrie. Ainsi vous tous, malheureux laboureurs, qui ne trouvez ni subsistances, ni travail dans les pays ravagés & desséchés par les exactions de la finance ; mourez où vous avez eu le malheur de naître ; il n'est plus d'asyle pour vous que sous terre. Vous tous artisans, ouvriers de toute espece, que l'on vexe par les monopoles, à qui l'on refuse le droit de travailler librement, sans avoir acheté des maîtrises ; vous que l'on tient courbés toute la vie dans un atelier, pour enrichir un entrepreneur privilégié ; vous qu'un deuil de cour laisse des mois entiers sans salaire & sans pain ; n'espérez pas de vivre hors d'une patrie où des soldats & des gardes vous tiennent emprisonnés ; errez dans l'abandon, & mourez de chagrin. Osez gémir ; vos cris seront repoussés & perdus au fond d'un cachot, fuyez, on vous poursuivra ; même au-delà des monts & des fleuves ; vous serez renvoyés ou livrés pieds & poings liés, à la torture, à la gêne éternelle où vous avez été condamnés en naissant. Vous encore, à qui la nature a donné un esprit libre,

indépendant des préjugés & des erreurs ; qui osez penser & parler en hommes, étouffez dans votre âme la vérité, la nature, l'humanité. Applaudissez à tous les attentats commis contre votre patrie & vos concitoyens, ou gardez un silence profond dans l'obscurité de l'infortune & de la retraite. Vous tous enfin qui naîsez dans ces états barbares, où la condition réciproque entre les princes de se rendre les transfuges, vient d'être scellée par un traité ; souvenez vous de l'inscription que le Dante a gravée sur la porte de son enfer, VOI CH'ENTRATE, LASCIATE OMAI OGNI SPERANZA : VOUS QUI PASSESZ ICI, PERDEZ TOUTE ESPERANCE.

Quoi ! ne reste-t-il pas un asyle même au-delà des mers ? L'Angleterre n'ouvrira-t-elle pas ses colonies aux malheureux qui préféreront volontairement sa domination, au joug insupportable de leur patrie ? Qu'a-t-elle besoin de ce vil ramas d'engagés, qu'elle surprend & débauche par les honteux moyens dont toutes les couronnes se servent pour grossir leurs armées ? Qu'a-t-elle besoin de ces êtres encore plus misérables, dont elle forme la troisième classe de sa population en Amérique ? Oui, par une iniquité d'autant plus criante qu'elle sembloit moins nécessaire, ses colonies Septentrionales ont eu recours au trafic, à l'esclavage des noirs. On ne disconviendra pas qu'ils ne soient mieux nourris & mieux

vêtus , moins maltraités & moins accablés de travail qu'aux isles. Les loix les protegent plus efficacement , & il est très-rare qu'ils soient les victimes de la férocité ou des caprices d'un odieux tyran. Cependant , quel doit être le fardeau d'une vie condamnée à languir dans une servitude éternelle ? Des sectaires humains ; des chrétiens , qui cherchoient dans l'évangile plutôt des vertus que des dogmes , ont souvent voulu rendre à leurs esclaves la liberté , que rien ne peut remplacer ; mais ils ont été long-tems retenus par une loi de l'état , qui ordonnoit d'assigner , aux affranchis , un revenu suffisant pour leur subsistance.

Disons plutôt : l'habitude commode d'être servi par des esclaves ; ce penchant à la domination , justifié par les douceurs dont on prétend alléger leur servitude ; l'opinion où l'on se plaît à rester , qu'ils ne se plaignent pas d'une condition que le tems a changée pour eux en nature : ce sont là les sophismes de l'amour-propre , pour appaiser les cris de la conscience. La plupart des hommes ne sont pas nés méchans , ne veulent pas faire le mal : mais parmi ceux même que la nature semble avoir formés justes & bons , il en est peu qui aient assez de désintéressement , de courage & de grandeur d'ame , pour faire le bien aux dépens de quelque sacrifice.

Cependant les Quakers viennent de donner un exemple, qui doit faire époque dans l'histoire de la religion & de l'humanité. Au milieu d'une de ces assemblées où tout fidele qui se croit mû par l'impulsion de l'Esprit-Saint, a droit de parler, un de ces freres ( celui-là sans doute étoit inspiré ) s'est levé & a dit : " Jusques à quand  
 „ aurons-nous deux consciences, deux mesures,  
 „ deux balances; l'une en notre faveur, l'autre à la ruine du prochain; toutes deux également fausses? Est-ce à nous, mes freres,  
 „ de nous plaindre en ce moment que le parlement d'Angleterre veut nous asservir, nous  
 „ imposer le joug du sujet, sans nous laisser le droit du citoyen; tandis que depuis un  
 „ siecle nous faisons tranquillement l'œuvre de la tyrannie, en tenant dans les fers du plus  
 „ dur esclavage, des hommes qui sont nos égaux & nos freres? Que nous ont fait ces malheureux que la nature avoit séparés de nous par  
 „ des barrières si redoutables, & que notre avarice est allé chercher au travers des naufrages,  
 „ jusques dans leurs sables brûlans, ou leurs sombres forêts, au milieu des tigres? Quel  
 „ étoit leur crime, pour être arrachés d'une terre qui les nourrissoit sans travail, & transplantés par nous sur une terre où ils meurent dans  
 „ les labeurs de la servitude? Quelle famille

„ as-tu donc créée, Pere céleste, où les aînés  
 „ après avoir ravi les biens de leurs freres,  
 „ veulent encore les forcer, la verge à la main,  
 „ d'engraïsser du sang de leurs veines, de la  
 „ sueur de leur front, ce même héritage dont  
 „ on les a dépouillés ? Race déplorable, que  
 „ nous abrutissons, pour la tyranniser ; en qui  
 „ nous étouffons toutes les facultés de l'ame,  
 „ pour accabler ses bras & son corps de far-  
 „ deaux ; en qui nous effaçons l'image de la divi-  
 „ nité, & l'empreinte de l'humanité ! race mu-  
 „ tilée & déshonorée dans les facultés de son es-  
 „ prit & de son corps, dans toute son existen-  
 „ ce : & nous sommes chrétiens, & nous som-  
 „ mes Anglois ! Peuple favorisé du ciel, & res-  
 „ pecté sur les mers ; quoi, tu veux être libre  
 „ & tyran tout-à-la-fois ? Non, mes freres ; il  
 „ est tems de nous accorder avec nous-mêmes :  
 „ affranchissons ces misérables victimes de notre  
 „ orgueil ; rendons aux negres la liberté, que  
 „ l'homme ne doit jamais ôter à l'homme :  
 „ Puissent à notre exemple, toutes les sociétés  
 „ chrétiennes, réparer une injustice cimentée  
 „ par deux siècles de crimes & de brigandages !  
 „ Puissent enfin des hommes trop long-tems  
 „ avilis, élever au ciel des bras libres de chaf-  
 „ nes, & des yeux baignés des pleurs de la re-  
 „ connoissance ! Hélas ! ces malheureux n'ont

„ connu jusqu'ici , que les larmes du déses-  
 „ poir ! „

Ce discours réveilla les remords ; & les esclaves furent libres dans la Pensilvanie. Une révolution si frappante , devoit être l'ouvrage d'un peuple tolérant. Mais n'attendez pas un semblable héroïsme de ces nations qui sont aussi barbares par les vices du luxe, qu'elles l'ont été par ceux de l'ignorance. Quand un gouvernement sacerdotal & militaire a mis tout sous le joug, même les opinions ; quand l'homme imposteur a persuadé à l'homme armé qu'il tenoit du ciel le droit d'opprimer la terre, il n'est plus aucune ombre de liberté pour les peuples policés. Comment ne s'en vengeroient-ils par sur les peuples Sauvages de la Zone Torride ?

XXIV.  
 Quels sont  
 les gou-  
 verne-  
 mens éta-  
 blis dans  
 les colo-  
 nies An-  
 gloises de  
 l'Améri-  
 que Sep-  
 tentriona-  
 le.

Sans parler de la population des noirs , qui peut former trois cents mille esclaves , on comptoit, en 1750, un million d'habitans dans les possessions Angloises de l'Amérique Septentrionale. Il doit y en avoir aujourd'hui plus de deux millions ; puisqu'il est prouvé , par des calculs incontestables , que le nombre des citoyens double tous les quinze ou seize ans dans quelques-unes de ces provinces , & tous les dix-huit ou vingt ans dans les autres. Une multiplication si rapide doit avoir deux sources. La première , est cette foule d'Irlandois , de Juifs , de François , de

Vaudois, de Palatins, de Moraves, de Saltzbourgeois, qui, fatigués des vexations politiques & religieuses qu'ils éprouvoient en Europe, ont été chercher la tranquillité dans ces climats lointains. La seconde source de cette étonnante multiplication, est dans le climat même des colonies, où l'expérience a démontré que la population doubloit naturellement tous les vingt-cinq ans. Les réflexions de M. Franklin, rendront cette vérité sensible.

Le peuple, dit ce philosophe, s'accroît partout, en raison du nombre des mariages; & ce nombre augmente à proportion des facilités qu'on trouve à soutenir une famille. Dans un pays où les moyens de subsistance abondent, plus de personnes se hâtent de se marier. Dans une société vieillie par ses progrès même, les gens riches, effrayés des dépenses qu'entraîne le luxe des femmes, forment, le plus tard qu'ils peuvent, un établissement difficile à cimenter, coûteux à maintenir; & les gens sans fortune passent leur vie dans un célibat qui trouble les mariages. Les maîtres ont peu d'enfans; les domestiques n'en ont point; & les artisans craignent d'en avoir. Ce désordre est si sensible, sur-tout dans les grandes villes, que les générations ne s'y reproduisent même pas assez pour entretenir la population à son niveau, & qu'on y voit constamment plus de morts que de naissance. Heu-

reusement cette décadence n'a pas encore gagné les campagnes, où l'habitude de fournir au vuide des cités, laisse un peu plus de place à la population. Mais comme toutes les terres sont occupées & mises à-peu-près dans la plus grande valeur, ceux qui ne peuvent pas acquérir des propriétés, sont aux gages de celui qui possède. La concurrence, qui naît de la multitude des ouvriers, tient leur travail à bas prix; & la modicité du gain leur ôte le desir, l'espérance & les facultés de se reproduire par les mariages. Tel est l'état actuel de l'Europe.

Celui de l'Amérique, offre un aspect tout opposé. Le terrain, vaste & inculte, s'y donne, ou pour rien, ou à si bon marché, que l'homme le moins laborieux trouve, en peu de tems, un espace, qui, pouvant suffire à l'entretien d'une nombreuse famille, y nourrira long-tems sa postérité. Ainsi les habitans du nouveau-monde, sollicités d'ailleurs par le climat, se marient en plus grand nombre, & beaucoup plus jeunes que les habitans de l'Europe. S'il se fait, parmi nous, un mariage par centaine d'individus, il s'en fait deux en Amérique; & si l'on compte quatre enfans par mariage dans nos climats, il faut en compter huit au moins dans le nouvel hémisphere. Qu'on multiplie ces générations par celles qui doivent en naître; on trouvera qu'avant deux siècles, les colonies Septentrio-



pales de l'Angleterre auront une population immense, à moins que la métropole n'y mette des entraves, qui en ralentiront les progrès naturels.

XXV.

De quel bonheur jouissent les habitans dans les colonies Anglaises de l'Amérique Septentrionale.

Elles sont peuplées aujourd'hui d'hommes sains & robustes, dont la taille est avantageuse. Ces créoles sont plus vifs & plutôt formés que les Européens; mais ils vivent aussi moins long-tems. Le bas prix des viandes, du poisson, des grains, du gibier, des fruits, de la bierre, du cidre, des végétaux, entretient tous les habitans dans une grande abondance des choses relatives à la nourriture. On est obligé de s'observer davantage sur le vêtement, qui est toujours fort cher, soit qu'il arrive de l'ancien-monde, soit qu'il soit fabriqué dans le pays même. Les mœurs sont ce qu'elles doivent être chez un peuple nouveau, chez un peuple cultivateur, chez un peuple qui n'est ni poli, ni corrompu par le séjour des grandes cités; il regne généralement de l'économie, de la propreté, du bon ordre dans les familles. La galanterie & le jeu, ces passions de l'opulence oisive, altèrent rarement cette heureuse tranquillité. Les femmes sont encore ce qu'elles doivent être, douces, modestes, compatissantes & secourables; elles ont ces vertus qui perpétuent l'empire de leurs charmes. Les hommes sont occupés de leurs premiers devoirs, du

soin & du progrès de leurs plantations, qui feront le soutien de leur postérité. Un sentiment de bienveillance, unit toutes les familles. Rien ne contribue à cette union, comme une certaine égalité d'aïfance; comme la sécurité qui naît de la propriété; comme l'espérance & la facilité communes d'augmenter ses possessions; comme l'indépendance réciproque où tous les hommes sont pour leurs besoins; jointe au besoin mutuel de société pour leurs plaisirs. A la place du luxe, qui traîne la misère à sa suite; au lieu de ce contraste affligeant & hideux, un bien-être universel, réparti sagement par la première distribution des terres, par le cours de l'industrie, a mis dans tous les cœurs le desir de se plaire mutuellement: desir plus satisfaisant, sans doute, que la secrète envie de nuire, qui est inséparable d'une extrême inégalité dans les fortunes & les conditions. On ne se voit jamais sans plaisir, quand on n'est, ni dans un état d'éloignement réciproque qui conduit à l'indifférence, ni dans un état de rivalité qui est près de la haine. On se rapproche, on se rassemble; on mène enfin dans les colonies cette vie champêtre qui fut la première destination de l'homme, la plus convenable à la santé, à la fécondité. On y jouit peut-être de tout le bonheur compatible avec la fragilité de la condition humaine. On n'y voit pas ces graces, ces

talens, ces jouissances recherchées, dont l'ap-  
 prêt & les frais usent & fatiguent tous les res-  
 sorts de l'ame, amènent les vapeurs de la mé-  
 lancolie, après les soupirs de la volupté: mais  
 les plaisirs domestiques, l'attachement récipro-  
 que des parens & des enfans, l'amour conjugal,  
 cet amour si pur, si délicieux, pour qui fait le  
 goûter & mépriser les autres amours. C'est-là le  
 spectacle enchanteur qu'offre par-tout l'Amérique  
 Septentrionale: c'est dans les bois de la Floride  
 & de la Virginie; c'est dans les forêts même du  
 Canada, qu'on peut aimer toute sa vie ce qu'on  
 aime pour la première fois; l'innocence & la  
 vertu, qui ne laissent jamais périr la beauté toute  
 entière.

Si quelque chose manque à l'Amérique Angloi-  
 se, c'est qu'elle ne forme pas précisément une  
 nation. On y voit tantôt réunies & tantôt épar-  
 ses, des familles des diverses contrées de l'Eu-  
 rope. Ces colons, en quelque endroit que le  
 hasard ou leur choix les ait fixés, conservent  
 avec une prédilection indestructible, la langue,  
 les préjugés & les habitudes de leur patrie. Des  
 écoles & des églises séparées, les empêchent de  
 se confondre avec le peuple hospitalier qui leur  
 ouvre un refuge. Toujours étrangers à cette  
 nation par le culte, par les mœurs, & peut-  
 être par les sentimens; ils couvent des germes  
 de dissension, qui peuvent un jour causer la ruine

& le bouleversement des colonies. Le seul préservatif qui doive prévenir ce désastre, dépend tout entier du régime des gouvernemens.

XXVI.  
A com-  
bien s'éle-  
ve actuel-  
lement la  
populati-  
on dans  
les pro-  
vinces  
Angloises  
de l'Amé-  
rique Sep-  
tentriona-  
le

Par gouvernement, il ne faut pas entendre ces constitutions bizarres de l'Europe, qui sont un mélange insensé de loix sacrées & profanes. L'Amérique Angloise fut assez sage ou assez heureuse, pour ne pas admettre une puissance ecclésiastique. Habitée dès l'origine par des Presbytériens, elle rejetta toujours avec horreur tout ce qui en pouvoit retracer l'image. Toutes les affaires, qui, dans d'autres régions, ressortissent d'un tribunal sacerdotal, sont portées devant le magistrat ou dans les assemblées nationales. Les efforts que les Anglicans ont fait pour y établir leur hiérarchie, ont toujours échoué, malgré l'appui que leur donnoit la faveur de la métropole. Cependant, ils ont participé à l'administration, ainsi que les autres sectes. Il n'y a que les Catholiques qui en aient été exclus, parce qu'ils se sont toujours refusés aux sermens que paroïssoit exiger la tranquillité publique. A cet égard, le gouvernement de l'Amérique a mérité les plus grands éloges; mais sous d'autres points de vue, il n'est pas si bien combiné.

La politique ressemble, pour le but & l'objet, à l'éducation de la jeunesse. L'une & l'autre tendent à former des hommes. Elles doivent,

à bien des égards, se ressembler par les moyens. Les peuples sauvages, quand ils se sont réunis en société, veulent, ainsi que les enfans, être menés par la douceur, & réprimés par la force. Faut de l'expérience qui seule forme la raison, incapables de se gouverner eux-mêmes dans la vicissitude des événemens & des rapports qu'amène l'état d'une société naissante; le gouvernement doit être éclairé pour eux, & les conduire par l'autorité jusqu'à l'âge des lumières. Aussi les peuples barbares se trouvent-ils naturellement sous les lisières & la verge du despotisme, jusqu'à ce que les progrès de la société leur aient appris à se conduire par leurs intérêts.

Les peuples policés, semblables aux adolescens plus ou moins avancés, non en raison de leurs facultés, mais du régime de leur première institution, dès qu'ils sentent leur force & leurs droits, veulent être ménagés & même respectés par ceux qui les gouvernent. Un fils bien élevé, ne doit rien entreprendre sans consulter son pere: un prince au contraire, ne doit rien établir sans consulter son peuple. Il y a plus: le fils, dans les résolutions où il prend conseil de son pere, souvent ne hasarde que son propre bonheur: un prince compromet toujours l'intérêt du peuple, dans tout ce qu'il statue. L'opinion publique, chez une nation qui pense & qui parle, est la règle du

gouvernement: jamais il ne la doit heurter sans des raisons publiques, ni la contrarier, sans l'avoir désabusée. C'est d'après cette opinion, que le gouvernement doit modifier toutes ses formes. L'opinion, comme on le sait, varie avec les mœurs, les habitudes & les lumières. Ainsi tel prince pourra faire, sans trouver la moindre résistance, un acte d'autorité que son successeur ne renouvellerait pas sans exciter l'indignation. D'où vient cette différence? Le premier n'aura pas choqué l'opinion qui n'étoit pas encore née, le second l'aura blessée ouvertement un siècle plus tard. L'un aura fait, pour ainsi dire, à l'insçu du peuple, une démarche dont il aura corrigé ou réparé la violence, par les succès heureux de son gouvernement: l'autre aura peut-être comblé les malheurs publics par des volontés injustes, qui devoient perpétuer les premiers abus de son autorité. La réclamation publique est constamment le cri de l'opinion; & l'opinion générale est la règle du gouvernement: c'est parce qu'elle est la reine du monde, que les rois sont les maîtres des hommes. Les gouvernemens doivent donc s'améliorer & se perfectionner, comme les opinions. Mais qu'elle est la règle des opinions, chez les peuples éclairés? L'intérêt permanent de la société, le salut & l'utilité de la nation. Cet intérêt se modifie au gré des événe-

mens & des situations ; l'opinion publique & la forme du gouvernement, suivent ces différentes modifications. De-là toutes les formes de gouvernement que les Anglois, libres & penseurs, ont établies dans l'Amérique Septentrionale.

Le gouvernement de la Nouvelle-Ecosse, d'une province de la Nouvelle-Angleterre, de la Nouvelle-Yorck, du Nouveau-Jersey, de la Virginie, des deux Carolines & de la Georgie, est nommé Royal; parce que le roi d'Angleterre y exerce la suprême influence. Les députés du peuple y forment la chambre basse, comme dans la métropole; un conseil choisi, approuvé par la cour, établi pour soutenir les prérogatives de la couronne, y représente la chambre des pairs, & soutient cette représentation par la fortune & l'état des personnes les plus distinguées du pays, qui font ses membres; un gouverneur y convoque, y préside, y termine les assemblées; donne ou refuse le consentement à leurs délibérations, qui reçoivent de son approbation force de loi, jusqu'à ce que le monarque auquel on les envoie, les ait rejetées.

La seconde espèce de gouvernement qui règne dans les colonies, est connue sous le nom de gouvernement propriétaire. Lorsque la na-

tion Angloise s'établit dans ces régions éloignées; un courtisan avide, actif, accrédité, obtenoit sans peine, dans des déserts aussi grands que des royaumes, une propriété, une autorité sans bornes. Un arc & des pelleteries, seul hommage qu'exigeât la couronne, valaient à un homme puissant le droit de régner ou de gouverner à son gré, dans un pays inconnu. Telle fut la première origine du gouvernement de la plupart des colonies. Aujourd'hui le Maryland & la Pensilvanie, sont les seules asservies à cette forme singulière, ou plutôt à cet informe principe de gouvernement. Encore le Maryland ne diffère-t-il des autres provinces voisines, qu'en ce qu'il reçoit son gouverneur de la maison de Baltimore, dont le choix doit être approuvé par la cour. Dans la Pensilvanie même, le gouverneur nommé par la maison propriétaire, & confirmé par la couronne, n'est point appuyé d'un conseil qui lui donne de l'ascendant, & il doit s'accorder avec les communes, qui prennent naturellement toute l'autorité.

Un troisième régime, que les Anglois appellent *charter government*, paroît mettre plus d'harmonie dans la constitution. Après avoir été celui de toutes les provinces de la Nouvelle-Angleterre, il ne subsiste plus que dans Connecticut, & dans l'île des Rhodes. On peut le regarder



comme une pure démocratie. Les citoyens élisent, déposent eux-mêmes tous leurs officiers, & font toutes les loix qu'ils jugent à propos, sans qu'elles aient besoin de l'approbation du monarque, sans qu'il ait le droit de les annuler.

Enfin la conquête du Canada, jointe à l'acquisition de la Floride, a fait naître une législation qui étoit inconnu dans toute la domination de la Grande-Bretagne. On a mis ou laissé ces provinces sous le joug d'une autorité militaire, & dès-lors absolue. Sans avoir le droit de s'assembler en corps de nation, elles reçoivent immédiatement toute leur impulsion de la cour de Londres.

Cette diversité de gouvernemens n'est pas l'ouvrage de la métropole. On n'y voit pas la marche d'une législation raisonnée, uniforme & régulière. C'est le hasard, le climat; ce sont les préjugés du tems & des fondateurs, qui ont enfanté cette variété bizarre de constitutions. Ce n'est pas à des hommes jettés par la fortune sur des plages désertes, qu'il appartient de former une législation.

Toute législation doit aspirer, par sa nature, au bonheur d'une société. Ses moyens d'atteindre à ce but unique & sublime, dépendent tous de ses facultés physiques. Le climat, c'est-à-dire, le ciel & le sol, est la première règle du législateur. Ses ressources lui dictent ses devoirs,

C'est d'abord sa position locale qu'il doit consulter. Une peuplade jetée sur une côte maritime, aura des loix plus ou moins relatives à la culture ou à la navigation, selon l'influence que la terre ou la mer peuvent avoir sur la subsistance des habitans qui peupleront cette côte déserte. Si la nouvelle colonie est portée par le cours d'un grand fleuve bien avant dans les terres, un législateur doit prévoir & leur genre, & leur degré de fécondité; les relations que la colonie aura, soit au-dedans du pays, soit au-dehors, par le commerce des denrées les plus utiles à sa prospérité.

Mais c'est sur-tout dans la distribution de la propriété, qu'éclatera la sagesse de la législation. En général, & dans tous les pays du monde, quand on fonde une colonie, il faut donner des terres à tous les hommes, c'est-à-dire, à chacun une étendue suffisante pour l'entretien d'une famille; en distribuer d'avantage à ceux qui auront la faculté de faire les avances nécessaires pour les mettre en valeur; en réserver de vacantes pour les générations ou les recrues, dont la colonie peut, avec le tems, s'augmenter.

Le premier objet d'une peuplade naissante, est la subsistance & la population; le second est la prospérité qui doit naître de ces deux sources. Eviter les sujets de guerre, soit offensive

ou défensive; tourner d'abord son industrie vers les objets les plus productifs; ne former autour de soi que les relations indispensables & proportionnées avec la consistance que donnent à la colonie, & le nombre de ses habitans, & la nature de ses ressources; introduire sur-tout un esprit particulier & local chez une nation qui s'établit; esprit d'union au-dedans, & de paix au-dehors; ramener toutes les institutions à un but éloigné, mais durable; & subordonner toutes les loix du moment à la loi constante, qui seule doit opérer la multiplication & la stabilité: ce n'est encore que l'ébauche d'une législation.

Elle formera la morale sur le physique du climat; elle ouvrira d'abord une large porte à la population, par la facilité des mariages qui dépendent de la facilité des subsistances. La sainteté des mœurs, doit s'établir par l'opinion. Dans une île sauvage, qu'on peupléroit d'enfans, on n'auroit qu'à laisser éclore les germes de la vérité dans les développemens de la raison. Avec des précautions contre les vaines terreurs, qui naissent de l'ignorance, on écarteroit les erreurs de la superstition jusqu'à l'âge où la fougue des passions naturelles, heureusement combinée avec les forces de la raison, chasse tous les fantômes. Mais quand on établit un peuple, déjà vieux, dans un pays nouveau, l'habileté de la législation

consiste à ne lui laisser que les opinions & les habitudes nuisibles, dont on ne peut le guérir & le corriger. Veut-on empêcher qu'elles ne se transmettent? Que l'on veille à la seconde génération, par une éducation commune & publique des enfans. Un prince, un législateur, ne devroit jamais fonder une colonie, sans y envoyer d'avance des hommes sages pour l'institution de la jeunesse; c'est-à-dire, des gardiens plutôt que des précepteurs: car il s'agit moins d'enseigner le bien, que de garantir du mal. La bonne éducation vient trop tard, chez des peuples corrompus. Les germes de morale & de vertu, que l'on sème dans l'enfance des générations déjà viciées, sont étouffés dans l'adolescence & la jeunesse par le débordement & la contagion des vices, qui sont passés en mœurs dans la société. Les jeunes gens les mieux élevés, ne peuvent entrer dans le monde sans y contracter les engagemens & les liens d'où dépend le reste de leur vie. S'ils y prennent une femme, une profession, une carrière; ils y trouvent par-tout les semences du mal & de la corruption, enracinées dans toutes les conditions; une conduite entièrement opposée à leurs principes; des exemples & des discours qui déconcertent & combattent leurs résolutions.

Mais dans une colonie naissante, l'influence

de la première génération, peut être corrigée par les mœurs de la seconde. Tous les esprits sont préparés à la vertu par le travail. Les besoins de la vie, écartent tous les vices qui naissent du loisir. Les écumes de cette population ont un écoulement vers la métropole, où le luxe attire, appelle sans cesse les colons riches & voluptueux. Toutes les facilités sont ouvertes aux précautions du législateur qui veut épurer le sang & les mœurs d'une peuplade. Qu'il ait du génie & de la vertu, les terres & les hommes qu'il aura dans ses mains inspireront à son ame un plan de société qu'un écrivain ne peut jamais tracer que d'une manière vague & sujette à l'instabilité des hypothèses, qui varient & se compliquent avec une infinité de circonstances trop difficiles à prévoir & à combiner.

Mais le premier fondement d'une société civilisée ou commerçante, est la propriété. C'est là le germe du bien & du mal, soit physique ou moral, qui suit l'état social. Toutes les nations semblent divisées en deux partis irréconciliables. Les riches & les pauvres, les propriétaires & les mercenaires, c'est-à-dire, les maîtres & les esclaves, forment deux classes de citoyens, malheureusement opposées. En vain quelques écrivains modernes ont voulu, par des sophismes, établir un traité de paix entre ces deux conditions. Par-tout les riches voudront obtenir beaucoup

du pauvre à peu de frais : par-tout le pauvre voudra mettre son travail à haut prix : & le riche fera toujours la loi, dans ce marché trop inégal. De-là vient le système des contre-forces, établi chez tant de nations. Le peuple n'a point voulu attaquer la propriété, qu'il regardoit comme sacrée, mais il a prétendu lui donner des entraves, & réprimer sa pente naturelle à tout engloutir. Ces contre-forces ont été presque toujours mal assises ; parce qu'elles n'étoient qu'un foible remède du mal originel de la société. C'est donc à la répartition des terres, qu'un législateur donnera la plus grande attention. Plus cette distribution sera sagement économiée, plus les loix civiles qui tendent la plupart à conserver la propriété, seront simples, uniformes & précises.

Les colonies Angloises se ressentent à cet égard du vice radical, inhérent à l'ancienne constitution de leur métropole. Comme son gouvernement actuel n'est qu'une réforme de ce gouvernement féodal qui avoit opprimé toute l'Europe, il en a conservé beaucoup d'usages, qui n'étant dans l'origine que des abus de l'esclavage, sont plus sensibles encore par leur contraste avec la liberté que le peuple a recouvrée. On a donc été forcé de joindre les loix qui laissoient beaucoup de droits à la noblesse, avec les loix qui modifient, diminuent, abrogent, ou mitigent

ees droits féodaux. De-là tant de loix d'exception, pour une loi de principe: tant de loix interprétatives, pour une loi fondamentale: tant de loix nouvelles, qui combattent avec les loix anciennes. Aussi convient-on qu'il n'y a peut-être pas dans le monde entier, un code aussi diffus, aussi embrouillé que celui des loix civiles de la Grande-Bretagne. Les hommes les plus sages de cette nation éclairée, ont souvent élevé la voix contre ce désordre. Ou leurs cris n'ont pas été écoutés, ou les changemens qui sont nés de cette réclamation n'ont fait qu'augmenter la confusion.

Par leur dépendance & leur ignorance, les colonies ont aveuglément adopté cette masse informe & mal digérée, dont le poids accabloit leur ancienne patrie: elles ont grossi ce fatras obscur, par toutes les nouvelles loix que le changement de lieux, de temps & de mœurs y devoit ajouter. De ce mélange, a résulté le chaos le plus difficile à débrouiller; un amas de contradictions pénibles à concilier. Aussi-tôt est née une multitude de jurisconsultes, qui sont allés dévorer les terres & les hommes de ces nouveaux climats. La fortune & l'influence qu'ils ont acquise en très-peu de temps, ont mis sous le joug de leur rapacité, la classe précieuse des citoyens occupés de l'agriculture, du commerce, des arts &

des travaux qui sont les plus indispensables dans toute société; mais presque uniquement essentiels à une société naissante. Après le fléau de la chicane, qui s'est attaché aux branches pour s'emparer des fruits, est venu le fléau de la finance, qui ronge l'arbre au cœur & à la racine.

**XXVII.** A la naissance des colonies, les especes y avoient la même valeur que dans la métropole. **Monnoies** Leur rareté les fit bientôt hausser d'un tiers. Cet **qui ont** inconvenient ne fut pas réparé par l'abondance **cours dans** des especes qui venoient des colonies Espagnoles, **les colo-** parce qu'on étoit obligé de les faire passer en **nies An-** Angleterre, pour y payer les marchandises dont **gloises de** on avoit besoin. C'étoit un gouffre qui tarif- **l'Améri-** foit la circulation dans les colonies. On prétext- **que Sep-** ta l'embaras que caisoit cette exportation con- **tentrio-** tinuelle, pour imaginer la création d'un papier- **nale.** monnaie.

Il y en a de deux sortes. La premiere a pour but d'encouragement de la culture, du commerce & de l'industrie. Tout colon, qui a plus d'ambition que de moyens, obtient du papier de sa province, pourvu qu'il consente à payer un intérêt de cinq pour cent, qu'il fournisse une hypothèque assurée, & qu'il s'oblige à rembourser chaque année un dixieme du capital emprunté. Par le moyen de ce signe, qui est admis sans contradiction dans les caisses publiques, &



que les citoyens ne peuvent refuser, les affaires des particuliers sont plus vives & plus faciles. Le gouvernement lui-même retire des avantages considérables de cette circulation; parce que recevant un intérêt & n'en payant point, il peut, sans le secours des impositions, se livrer à des objets importants d'utilité publique.

Mais il est une autre espèce de papier qui n'a dû son origine qu'aux besoins du gouvernement. Les différentes provinces d'Amérique avoient formé des projets, & contracté des engagements au-dessus de leurs facultés. Elles crurent suppléer à l'argent, par le crédit. On mit des impôts pour liquider les obligations les plus urgentes: mais avant que les impôts eussent produit cet effet salutaire, il survint de nouveaux besoins, qui exigèrent de nouveaux emprunts. Les dettes s'accumulèrent, & les taxes n'y suffirent plus. Enfin la somme des billets d'état a passé toutes les bornes après les dernières hostilités, durant lesquelles les colonies avoient levé & entretenu vingt-cinq mille hommes, & fourni à toutes les dépenses qu'exigeoit une guerre si longue, si vive & si opiniâtre. Aussi le papier est-il tombé dans le plus grand avilissement, quoiqu'il n'eût été jetté dans le public que de l'aveu des assemblées générales, & que chaque province dût répondre de celui qu'elle avoit créé.

Le parlement de la Grande-Bretagne a vu le désordre, & a voulu y remédier. Il a réglé ce qu'à l'avenir chaque colonie pourroit mettre de papier en circulation, & en a proportionné la masse aux richesses & aux ressources, autant que ses lumières le lui permettoient. Cette loi a révolté tous les esprits. En 1769, on y a mis quelques adoucissmens.

Un papier qui a la forme ordinaire de la monnoie, continue à être l'agent général de toutes les affaires. Chaque piece est composée de deux feuilles rondes, collées l'une contre l'autre, & portant de chaque côté l'empreinte qui les distingue. Il y en a de toutes les valeurs. Chaque province a un hôtel qui les fabrique, & des maisons particulières qui les distribuent. On y porte les pieces usées ou trop fales, & l'on en reçoit autant de neuves. Il est sans exemple que les officiers chargés de ces échanges, aient commis la moindre prévarication.

Mais cette fidélité ne suffit pas pour la prospérité des colonies. Quoique depuis quarante ans leurs consommations aient augmenté quatre fois plus que leur population, ce qui paroît indiquer que les facultés de chaque citoyen ont quadruplé; on peut prédire que ces grands établissemens ne s'élèveront jamais à l'éclat auquel la nature les appelle, si l'on ne brise les fers qui enchaî-

ment leur industrie intérieure, leur commerce extérieur.

Les premiers colons qui peuplèrent l'Amérique Septentrionale, se livrèrent d'abord uniquement à la culture. Ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que leurs exportations ne les mettoient pas en état d'acheter ce qui leur manquait, & ils se virent comme forcés à élever quelques manufactures grossières. Les intérêts de la métropole parurent choqués par cette innovation. Elle fut déferée au parlement, où on la discuta avec toute l'attention qu'elle méritoit. Il y eut des hommes assez courageux, pour défendre la cause des colons. Ils dirent que le travail des champs n'occupant pas les habitans toute l'année, ce seroit une tyrannie que de les obliger à perdre, dans l'inaction, le temps que la terre ne leur demandoit pas; que les produits de l'agriculture & de la chasse ne fournissant pas à toute l'étendue de leurs besoins, c'étoit les réduire à la misère, que de les empêcher d'y pourvoir par un nouveau genre d'industrie: enfin, que la prohibition des manufactures, ne tendoit qu'à faire renchérir toutes les denrées dans un état naissant; qu'à en diminuer ou à en arrêter peut-être la vente; qu'à en écarter tous ceux qui pouvoient songer à s'y aller fixer.

XXVIII.  
Les colonies Angloises de l'Amérique Septentrionale sont généralement dans leur industrie & dans leur commerce.

L'évidence de ces principes étoit sans réplique.

On s'y rendit enfin après les plus grands débats. Il fut permis aux Américains de manifacter eux-mêmes leur habillement, mais avec des restrictions qui laissoient percer les regrets de l'avidité, à travers les dehors de la justice. Toute communication, à cet égard, fut sévèrement interdite entre les provinces. On leur défendit, sous les peines les plus graves, de verser de l'une dans l'autre aucune espèce de laine, soit en nature, soit fabriquée. Cependant quelques manufactures de chapeaux osèrent franchir ces barrières. Pour arrêter ce qu'on appelloit un désordre affreux, le parlement eut recours à l'expédient, si petit & si cruel, des réglemens. Un ouvrier ne put travailler qu'après sept ans d'apprentissage; un maître ne put avoir plus de deux apprentifs à la fois, ni employer aucun esclave dans son atelier.

Les mines de fer, qui semblent mettre sous la main des hommes le sceau de leur indépendance, furent soumises à des restrictions plus sévères encore. Il ne fut permis que de le porter en barres ou en gueuses dans la métropole. Sans creusets pour le fondre, sans machines pour le tourner, sans marteaux & sans enclumes pour le façonner, on eut encore moins la liberté de le convertir en acier.

Les importations requrent bien d'autres entraves.

vés. Tout bâtiment étranger, à moins qu'il ne soit dans un péril évident de naufrage, ou qu'il ne soit chargé d'or & d'argent, ne peut entrer dans les ports de l'Amérique Septentrionale. Les vaisseaux Anglois, eux-mêmes, n'y sont pas reçus, s'ils ne viennent directement d'un havre de la nation. Les navires des colonies qui vont en Europe, ne peuvent rapporter chez elles que des marchandises tirées de la métropole; à l'exception des vins de Madere & des Açores, des sels nécessaires pour les pêcheries.

Les exportations devoient autrefois aboutir toutes en Angleterre. Des considérations puissantes ont engagé le gouvernement à se relâcher de cette extrême sévérité. Il est actuellement permis aux colons de porter directement au Sud du cap Finistère, des grains, des farines, du riz, des légumes, des fruits, du poisson salé, des planches, & du bois de charpente. Toutes leurs autres productions appartiennent exclusivement à la métropole. L'Irlande même, qui offroit un débouché avantageux aux bleds, aux lins, aux douves des colonies, leur a été fermée par un acte parlementaire de 1766.

Le sénat, qui représente la nation, veut avoir le droit d'en diriger le commerce dans toute l'étendue de la domination Britannique. C'est par cette autorité qu'il prétend régler les liaisons de la métropole avec les colonies, entretenir

une communication, une réaction utile & réciproque, entre les parties éparses d'un empire immense. Une puissance, en effet, doit statuer, en dernier ressort, sur les relations qui peuvent nuire ou servir au bien général de la société toute entière. Le parlement est le seul corps qui puisse s'arroger ce pouvoir important. Mais il doit l'exercer, à l'avantage de tous les membres de la confédération sociale. Cette maxime est inviolable, sur-tout dans un état où tous les pouvoirs sont institués & dirigés pour la liberté nationale.

On s'est écarté de ce principe d'impartialité, qui seul peut conserver l'égalité d'indépendance entre les membres d'un gouvernement libre; lorsqu'on a obligé les colonies à verser dans la métropole toutes les productions, même celles qui n'y devoient pas être consommées; lorsqu'on les a forcées à tirer de la métropole toutes les marchandises, même celles qui lui venoient des nations étrangères. Cette impérieuse & stérile contrainte, chargeant les ventes & les achats des Américains de frais inutiles & perdus, a nécessairement arrêté leur activité, & par conséquent diminué leur aisance; & c'est pour enrichir quelques marchands ou quelques commissionnaires de la métropole, qu'on a sacrifié les droits & les intérêts des colonies! Elles ne devoient à l'Angleterre, pour la protection qu'elles en reti-

roient , qu'une préférence de vente & d'importation pour toutes leurs denrées qu'elle pouvoit consommer; qu'une préférence d'achat & d'exportation pour toutes les marchandises qui sortoient de ses fabriques. Jusques-là, toute soumission étoit reconnaissance; au delà, toute obligation étoit violence.

Aussi la tyrannie a-t-elle enfanté la contrebande. La transgression est le premier effet des loix injustes. En vain on a répété cent fois aux colonies, que le commerce interlope étoit contraire au principe fondamental de leur établissement, à toute raison politique, aux vues expresses de la loi. En vain a-t-on établi dans les écrits publics, que le citoyen qui payoit le droit, étoit opprimé par le citoyen qui ne le payoit pas; & que le marchand frauduleux voloit le marchand honnête, en le frustrant de son gain légitime. En vain on a multiplié les précautions pour prévenir ces fraudes, & les châtimens pour les punir. La voix de l'intérêt, de la raison & de l'équité, a prévalu sur les cent bouches & les cent mains de l'hydre fiscale. Les marchandises de l'étranger, clandestinement introduites dans le Nord de l'Amérique Angloise, montent au tiers de celles qui paient les droits.

Une liberté indéfinie, ou seulement restreinte

à de justes bornes, arrêtera les liaisons prohibées, dont on se plaint si fortement. Alors les colonies parviendront à un état d'aisance, qui leur permettra, & de se libérer du poids des cent cinquante millions qu'elles doivent peut-être à la métropole, & de tirer d'elle, chaque année, pour plus de cent huit millions; somme à laquelle le parlement de la Grande-Bretagne lui-même estimoit, en 1766, leurs consommations. Mais au lieu de cette perspective riante, qui devoit naître de la constitution du gouvernement Anglois; faut-il que par une prétention insoutenable chez un peuple libre, on ait porté dans les colonies, avec la dureté des impôts, un germe de trouble & de dissension; peut-être un incendie qu'il n'est pas aussi facile d'éteindre que d'allumer?

**XXIX.**  
La métropole a voulu établir des impôts dans les colonies de l'Amérique Septentrionale. En avait-elle le droit;

L'Angleterre sortoit d'une guerre, pour-ainsi dire universelle, où ses flottes avoient arboré le pavillon de la victoire sur toutes les mers, où ses conquêtes avoient grossi sa domination d'un territoire immense dans les deux Indes. Cet accroissement subit lui donnoit, aux yeux des nations, un éclat qui devoit exciter l'envie & l'admiration; mais au dedans, elle étoit continuellement réduite à gémir de ses propres triomphes. Ecrasée sous le fardeau d'une dette de 3,330,000,000 liv. qui lui coûtoient un intérêt



de 111,577,490 livres, elle ne suffisoit qu'à peine aux dépenses courantes de l'état, avec un revenu de 240,000,000 l. & ce revenu, loin de pouvoir s'accroître, n'étoit pas même assuré de sa consistance.

Les terres étoient chargées d'un impôt plus fort qu'il ne l'avoit jamais été, dans un tems de paix. De nouveaux droits sur les maisons & sur les fenêtres, sapoient ce genre de propriété; une augmentation du fisc sur le contrôle des actes, pesoit sur tous les biens-fonds. On avoit effrayé le luxe même, par des taxes entassées sur l'argenterie, sur les cartes, sur les dez à jouer, sur le vin & sur l'eau-de-vie. On n'avoit plus rien à espérer du commerce, qui payoit dans tous les ports, à toutes les portes, pour les marchandises de l'Asie, pour les productions de l'Amérique, pour les épiceries, pour la mercerie, pour toutes les matieres d'exportation ou d'importation, en nature ou en œuvre. Les entraves de la finance avoient heureusement arrêté l'abus des liqueurs spiritueuses; mais il en avoit coûté une partie du revenu public. On avoit cru s'en dédommager par une de ces ressources qu'il est toujours aisé de trouver, mais dangereux de chercher dans les objets de consommation générale & de premiere nécessité: le fisc s'étoit jetté sur la boisson la plus ordinaire du

peuple, sur la dreche, sur le cidre & sur la bière. Il n'y avoit point de ressort qui ne fût forcé. Tous les muscles du corps politique, éprouvant à la fois une trop forte tension, étoient sortis de leur place. Les matieres & la main-d'œuvre avoient si prodigieusement renchéri, que les nations rivales ou vaincues, qui jusqu'alors, n'avoient pu soutenir la concurrence de l'Anglois, étoient parvenues à le supplanter dans tous les marchés, jusques dans les ports. On ne pouvoit évaluer qu'à cinquante-six millions, les bénéfices que retiroit la Grande-Bretagne de son commerce avec toutes les parties de l'univers; & cette situation l'obligeoit à tirer de sa balance 35, 100,000 livres, pour payer les arrérages de 1, 170, 000, 000 livres, que les étrangers avoient placés dans ses fonds publics.

La crise étoit violente. Il falloit laisser respirer les peuples. On ne pouvoit pas les soulager par la diminution des dépenses. Celles qu'on faisoit étoient inévitables; soit pour mettre en valeur des conquêtes achetées au prix de tant de sang, au prix de tant d'argent; soit pour contenir le ressentiment de la maison de Bourbon, aigrie par les humiliations de la dernière guerre & par les sacrifices de la dernière paix. Au défaut d'autres moyens, pour tenir d'une main ferme, & la sécurité du présent, &

la prospérité de l'avenir, on imagina d'appeller les colonies au secours de la métropole, en leur faisant porter une partie de son fardeau. Cette détermination paroît fondée sur des raisons incontestables.

Une maxime avouée de toutes les sociétés & de tous les âges, impose aux différens membres qui composent un empire, l'obligation de contribuer à ses dépenses proportionnellement à leurs facultés. La sûreté des provinces Américaines, exige d'elles un secours qui mette la métropole en état de les protéger dans tous les tems. C'est pour les délivrer des inquiétudes qui les tourmentoient, qu'elle s'est engagée dans une guerre qui a multiplié ses dettes : elles doivent donc l'aider à supporter ou à diminuer le poids de cette surcharge. Maintenant qu'elles sont hors d'atteinte contre les entreprises d'un voisin redoutable, qu'on a heureusement éloigné, peuvent-elles refuser, sans injustice, aux besoins pressans d'un libérateur, l'argent que leur coûtoit le soin de leur conservation ? Les encouragemens que l'état, ce protecteur généreux, accorda long-tems à la culture de leurs riches productions ; les avances gratuites qu'il prodigue encore aux contrées qu'on n'a point défrichées ; tant de bienfaits ne méritent-ils pas un retour de soulagement & de services ?

Tels étoient les motifs qui persuaderent au gouvernement Britannique , qu'il avoit le droit d'établir des impôts dans ses colonies. On a fait l'occasion de la dernière guerre , pour manifester une prétention dangereuse à la liberté. Car , si l'on y prend garde , on verra que la guerre , soit heureuse , soit malheureuse , sert toujours de prétexte à toutes les usurpations des gouvernemens ; comme si les chefs des nations belligérantes s'y proposoient bien plus d'affervir leurs sujets , que de vaincre leurs ennemis. On ordonna donc aux provinces Américaines de fournir aux troupes , que la métropole envoyoit pour leur défense , une partie des approvisionnemens dont elles avoient besoin. La crainte de troubler une harmonie , si nécessaire au-dedans quand on est environné d'ennemis au-dehors , fit qu'on suivit les intentions du parlement ; mais avec la sagesse de ne pas parler d'un acte qu'on ne pouvoit , ni rejeter , sans causer une dissension civile , ni reconnoître , sans exposer des droits trop chers à conserver. La Nouvelle-Yorck osa seule s'écarter des ordres venus d'Europe. Quoique la transgression fût légère , on l'en punit comme d'une désobéissance , par la suspension de ses privilèges.

Cette atteinte portée à la liberté d'une colonie , devoit , ce semble , exciter la réclamation

de toutes les autres. Soit défaut d'attention ou de prévoyance, aucune n'éleva la voix. On prit ce silence pour de la crainte, ou pour une soumission volontaire. La paix, qui devoit partout diminuer les impôts, fit éclore, en 1764, le fameux acte du timbre, qui, établissant des droits sur le papier marqué, défendoit en même tems d'en employer d'autre dans toutes les écritures publiques, soit judiciaires, soit extrajudiciaires.

Toutes les colonies Angloises du nouveau-monde se sont révoltées contre cette innovation, & leur mécontentement s'est manifesté par des éclats signalés. Elles firent une espèce de conspiration, la seule qui convienne, peut-être, à des peuples policés & modérés; c'étoit une convention entre les colons, de se priver des marchandises fabriquées dans la métropole, jusqu'à ce qu'elle eût retiré le bill dont on se plaignoit. Les femmes, dont on pouvoit craindre la foiblesse, renoncèrent les premières à ce que l'Europe leur avoit fourni jusqu'alors de plus séduisant & de plus agréable. A leur exemple, les hommes repoussèrent les commodités qu'ils devoient à l'ancien-monde. Dans les régions Septentrionales, on les vit payer les étoffes grossières qui se fabriquoient sous leurs yeux, aussi chèrement que les beaux draps qui passaient les mers; & s'engager à ne point manger d'a-

gneaux, afin que les troupeaux plus multipliés, pussent, avec le tems, suffire au vêtement de tous les colons. Dans les provinces Méridionales, où les laines sont rares, & d'une qualité inférieure, on devoit s'habiller du lin & du coton que fournit le climat. De tous côtés on quittoit les cultures, pour se former à l'industrie dans des ateliers.

Cette espèce de résistance indirecte & passive, qui doit servir d'exemple à toutes les nations qui se sentiroient foulées par les abus de l'autorité, ne manqua pas son effet. Les manufacturiers de l'Angleterre, qui n'avoient presque plus d'autre débouché dans l'univers que les colonies nationales, tombèrent dans le désespoir où devoit les plonger le défaut de travail; & leurs cris ne pouvant être étouffés ni dissimulés par le gouvernement, firent une impression salutaire pour les colonies. L'acte du timbre fut révoqué après deux ans d'un mouvement convulsif, qui, dans un siècle de fanatisme, auroit occasionné, sans doute, une guerre civile.

Mais le triomphe des colonies n'a pas été long. Le parlement n'avoit reculé qu'avec une répugnance extrême. On a bien vu qu'il ne renonçoit pas à ses prétentions, quand, en 1767, il a reversé les impôts que devoit lui produire le timbre, sur le verre, le plomb, le thé, les couleurs, le carton, les papiers peints qui seroient

portées d'Angleterre en Amérique. Les patriotes même, qui sembloient le plus étendre l'autorité de la métropole sur les colonies, n'ont pu s'empêcher de blâmer une taxe, dont le contre-coup devoit retomber sur toute la nation, en détournant vers le travail des manufactures, des peuples qu'il convenoit de fixer uniquement à l'exploitation des terres. Les colons n'ont pas plus été les dupes de cette innovation, que de la première. En vain a-t-on allégué que le gouvernement avoit bien le pouvoir d'établir, sur ses exportations, les droits qu'il lui plaisoit, dès qu'il n'étoit pas à ses colonies la liberté de fabriquer elles-mêmes les marchandises sujettes à la nouvelle taxe. Ce subterfuge n'a paru qu'une dérision à l'égard d'un peuple qui, purement cultivateur, & réduit à ne commercer qu'avec sa métropole, ne pouvoit se procurer, ni par ses mains, ni par des relations au-dehors, les objets de besoin qu'on lui vendoit si cher. Que ce fût dans l'ancien ou dans le nouveau monde, qu'il payât un impôt; il a senti que les mots ne changeoient rien à la chose, & que sa liberté n'étoit pas moins attaquée par un tribut sur des denrées dont il ne pouvoit se passer, que par un droit sur le papier timbré qu'on lui rendoit nécessaire. Ce peuple éclairé a vu que le gouvernement vouloit le tromper, & n'a pas cru qu'il lui cop-

vint de s'en laisser imposer, ni par la force, ni par l'artifice. Il a jugé que le caractère le plus marqué de foiblesse & de lâcheté dans une nation, étoit la connivence des sujets à toutes les fraudes & les violences qu'emploie le gouvernement, pour la corrompre & la subjuguier.

L'éloignement qu'il a montré pour ces nouvelles impositions, ne venoit pas de leur poids excessif, puisqu'elles ne s'élevoient pas au-dessus de 1 livre 8 sols par tête. Il n'y avoit pas-là de quoi effrayer une population immense, dont les dépenses publiques n'ont jamais excédé chaque année 3,600,000 livres.

Ce n'étoit pas la crainte de voir diminuer son aisance. La sécurité qui naissoit des cessions arrachées à la France; l'augmentation du commerce avec les Sauvages; l'extension des pêches de la baleine, de la morue, du chien & du loup-marin; le droit de couper du bois à Campêche; l'acquisition de plusieurs isles à sucre; de plus grandes facilités pour les liaisons interlopes avec les possessions Espagnoles dont on s'étoit rapproché: tant de moyens de fortune étoient une compensation abondante de cette légère portion de revenu que le gouvernement sembloit vouloir prélever.

Ce n'étoit pas l'inquiétude de laisser écouler



des colonies, le peu d'espèces qui restoient dans la circulation. La solde des huit mille quatre cents hommes de troupes réglées, que la métropole entretient dans l'Amérique Septentrionale, y doit faire entrer beaucoup plus d'argent que l'impôt n'en pouvoit faire sortir.

Ce n'étoit pas indifférence pour la mere patrie. Les colonies, loin d'être ingrates, ont montré tant de zèle pour ses intérêts dans la dernière guerre, que le parlement a été assez équitable pour leur faire remettre des sommes considérables, à titre de restitution ou d'indemnité.

Ce n'étoit pas enfin ignorance des obligations du citoyen envers le gouvernement. Quand même les colonies n'auroient pas cru devoir contribuer à la liquidation de la dette nationale, quoiqu'elles en eussent occasionné, peut-être, la plus grande partie, elles savoient bien qu'elles étoient contribuables pour les dépenses de la marine; pour l'entretien des établissemens d'Afrique & d'Amérique; pour tous les frais communs & relatifs à leur propre conservation, à leur prospérité, comme à celle de la métropole.

Si le nouveau monde a refusé du secours à l'ancien, c'est qu'on exigeoit de lui ce qu'il suf-

étoit de lui demander; c'est qu'on vouloit tenir de son obéissance, ce qu'on devoit attendre de sa volonté. Ses refus n'étoient point caprice, mais jalousie de ses droits. Ils ont été établis dans des écrits solides, & plus particulièrement dans des lettres éloquentes, où nous pourrons la plupart des choses que nous allons dire sur une matière qui peut intéresser toutes les nations.

Depuis près de deux siècles que les Anglois se sont établis dans l'Amérique Septentrionale, leur patrie a souffert des guerres dispendieuses & cruelles; elle a été troublée par des parlements entreprenans & tumultueux; elle a été gouvernée par des ministres audacieux & corrompus, toujours prêts à élever l'autorité du trône sur la ruine de tous les pouvoirs & de tous les droits du peuple. Cependant l'ambition, l'avarice, les factions, la tyrannie; tout a reconnu, tout a respecté la liberté que les colonies avoient de s'imposer elles-mêmes les taxes qui concourent au revenu public.

Un contrat solennel appuyoit cette prérogative, si naturelle & si conforme au but fondamental de toute société raisonnable. Les colonies pouvoient invoquer les chartres de leur établissement, qui les autorisoient à se taxer librement & de leur plein gré. Ces actes n'étoient,

à la vérité, que des conventions faites avec la couronne; mais quand même le prince eût excédé son autorité par des concessions qui ne touchoient certainement pas à son profit, une longue possession, tacitement avouée & reconnue par le silence du parlement, ne formoit-elle pas une prescription légale?

Les provinces du nouveau monde ont encore des titres plus authentiques en leur faveur. Elles prétendent qu'un citoyen Anglois, dans quelque hémisphère qu'il habite, ne doit contribuer aux charges de l'état que de son consentement, donné par lui-même, ou par ses représentans. C'est pour défendre ce droit sacré, que la nation a versé tant de fois son sang; qu'elle a détrôné ses rois, qu'elle a soulevé ou bravé des orages sans nombre. Vouloit-elle disputer à deux millions de ses enfans, un avantage qui lui coûta si cher; qui, peut-être, est le seul fondement de son indépendance?

On oppose aux colonies, que les Catholiques qui vivent en Angleterre y sont exclus du droit de suffrage, & que leurs terres y sont assujetties à une double taxe. Pourquoi, répondent-elles, les papistes refusent-ils de prêter le serment de fidélité que l'état exige? Dès-lors suspects au gouvernement, la défiance qu'ils inspirent, justifie la rigueur qu'ils éprouvent. Que n'abjurent-ils une religion si contraire à la constitution,

libre de leur patrie; si cruellement favorable aux prétentions du despotisme, aux attentats de la royauté sur les droits des peuples? Quelle est leur obstination aveugle, pour une église ennemie de toutes les autres? Ils méritent la peine qu'impose à des sujets intolérans, l'état qui consent à les tolérer. Mais les habitans du nouveau monde seroient punis sans avoir commis d'offense, dès qu'ils ne pourroient devenir citoyens qu'en cessant d'être Américains.

On ose dire encore à ces fidelles colonies, que l'Angleterre nourrit dans son sein une multitude de sujets qui n'ont point de représentans, parce qu'ils n'ont pas l'étendue de propriété requise pour concourir à l'élection des membres qui doivent composer le parlement. Sur quels fondemens prétendent-elles à des privilèges plus grands, que ceux dont jouissent les citoyens de la métropole? Non, répondent les colonies, nous ne réclamons pas une supériorité, mais une égalité de droits avec nos frères. Dans la Grande Bretagne, un homme qui jouit de 45 liv. de rente en fonds de terre, est appelé à la décision des taxes; & celui qui possède en Amérique des terres immenses, n'aura pas la même prérogative? Non, ce qui est une exception à la loi, une dérogation à la règle générale dans la métropole, ne doit pas être une constitution fondamentale pour les colonies. Que les Anglois, qui veu-

lent ôter aux provinces du nouveau-monde le droit de se taxer, supposent, pour un moment, que la chambre des communes, au lieu d'être l'ouvrage de leur choix, n'est qu'un tribunal héréditaire & permanent, ou même arbitrairement créé par le roi; si ce corps peut imposer sur la nation entière des levées d'argent, sans consulter l'opinion publique ni la volonté générale, ces Anglois ne se croiront-ils pas un peuple esclave, comme tant d'autres? Cependant cinq cents hommes qui se trouveroient placés au milieu de sept millions de citoyens, pourroient être retenus dans les bornes de la modération, sinon par un principe d'équité, du moins par une crainte bien fondée de l'indignation publique, qui poursuit les oppresseurs d'une nation même au delà du tombeau. Mais le sort des Américains taxés par le sénat de la métropole, seroit sans ressource. Trop éloignés pour être entendus, on les écraseroit d'impôts sans aucun égard à leurs plaintes. La tyrannie même qu'on exerceroit contre eux, seroit colorée du beau nom de patriotisme. Sous prétexte de soulager la métropole, on surchargeroit impunément les colonies.

Cette effrayante perspective ne leur permet-  
tra jamais d'abandonner le droit de se taxer  
elles-mêmes. Tant qu'elles délibéreront libre-

XXX.

Les colonies  
doivent-elles  
souffrir  
qu'on les  
impose.

ment sur le revenu public, leurs intérêts se-  
 roient respectés ; ou si leurs droits sont quelque-  
 fois lésés, elles obtiendront bientôt le redres-  
 sement de leurs griefs. Mais il ne restera plus  
 aucune force à leurs remontrances auprès du  
 gouvernement, lorsqu'elles ne seront pas ap-  
 puyées du droit d'accorder ou de refuser de  
 l'argent aux besoins de l'état. Le pouvoir qui  
 aura usurpé le droit d'établir des impôts, en  
 usurpera sans peine l'administration. Juge de  
 leur levée, il sera l'arbitre de leur destination ;  
 & les fonds destinés en apparence au salut des  
 peuples, seront employés à leur asservissement.  
 Telle a été, dans tous les tems, la marche des  
 empires. Aucune société n'a conservé une om-  
 bre de liberté, dès qu'une fois elle a perdu le  
 privilège de voter dans la sanction & la pro-  
 mulgation des loix fiscales. Une nation est à  
 jamais esclave, quand elle n'a plus d'assem-  
 blée ni de corps qui puisse défendre ses droits  
 contre les progrès de l'autorité qui la gou-  
 verne.

Les provinces de l'Amérique Angloise ont  
 tout à craindre pour leur indépendance. Leur  
 confiance même pourroit les trahir, & les li-  
 vrer aux entreprises de leur métropole. Elles  
 sont peuplées d'une infinité de gens simples &  
 droits. Ils ne soupçonnent pas que des hom-

mes qui tiennent les rênes d'un empire, puissent être emportés par des passions injustes & tyranniques. Ils ne supposent à leur patrie que des sentimens maternels, qui s'accordent si bien avec ses vrais intérêts, avec l'amour & le respect qu'ils ont conçus pour elle. A l'aveuglement de ces honnêtes citoyens, qui chérissent une si douce illusion, se joint le silence de ceux qui ne croient pas devoir troubler leur tranquillité pour des impôts légers. Ces hommes indolens, ne voient pas qu'on a voulu d'abord endormir leur vigilance par la modicité de l'imposition; que l'Angleterre ne cherche un exemple de soumission, que pour s'en faire à l'avenir un titre; que si le parlement a pu lever une pistole, il en pourra lever cent mille; & qu'on n'aura pas plus de raison pour limiter ce droit, qu'il n'y auroit aujourd'hui de justice à le reconnoître. Mais une classe d'hommes, la plus pernicieuse à la liberté, ce sont ces ambitieux, qui, séparant leur bonheur de celui du public & de leur postérité, brûlent d'augmenter leur crédit, leur rang & leurs richesses. Le ministère Britannique, dont ils ont obtenu, ou dont ils attendent leur avancement, les trouve toujours disposés à favoriser ses odieux projets, par la contagion de leur luxe & de leurs vices; par l'artifice de leurs insinuations; par la souplesse de leurs manœuvres.

Que les vrais patriotes luttent donc avec confiance contre les préjugés, l'indolence, la séduction, & qu'ils ne désespèrent pas de sortir victorieux d'un combat où leur vertu les aura engagés. On tentera, peut-être, de leurrer leur bonne foi, par l'offre imposante d'admettre au parlement les députés de l'Amérique, pour régler, avec ceux de la métropole, les tributs de toute la nation. En effet, telles sont l'étendue, la population, les richesses, l'importance enfin des colonies, que la législation de l'empire ne sauroit les gouverner avec sagesse & sécurité, sans être éclairée par les avis & les rapports de leurs représentans. Mais qu'on prenne garde de jamais autoriser ces députés à décider de la fortune & des contributions de leurs constituans. Leurs voix foibles & peu nombreuses, seroient aisément étouffées par la multitude des représentans de la métropole ; & les provinces dont ils seroient l'organe, se trouveroient chargées, par cette confusion d'intérêts & de voix, d'une portion du fardeau commun, trop pesante & trop inégale. Le droit de fixer, de répartir & de lever les impôts, continuera donc de résider exclusivement dans les assemblées provinciales du nouveau-monde. Elles doivent en être d'autant plus jalouses en ce moment, que la facilité de les en dépouiller semble avoir augmenté par les conquêtes de la dernière guerre.



La métropole a tiré de ses nouvelles acquisitions, l'avantage d'étendre ses pêcheries, & d'augmenter ses liaisons avec les Sauvages. Cependant, comme si ce succès n'étoit rien à ses yeux, elle ne cesse de répéter, que cette augmentation de territoire n'a eu d'autre but & d'autre fruit, que d'assurer la tranquillité des colonies. Les colonies soutiennent, au contraire, que leurs champs, d'où dépendoit toute leur fortune, ont perdu beaucoup de leur prix, depuis cette extension immense de terrain; que leur population diminuant ou n'augmentant pas, leur pays reste plus exposé à l'invasion; que leurs provinces trouvent une concurrence, les plus Septentrionales dans le Canada, & les plus Méridionales dans la Floride. Les colons, éclairés sur l'avenir par l'histoire du passé, disent même que le gouvernement militaire établi dans les nouvelles conquêtes; que les nombreuses troupes qu'on y a répandues; que les forteresses qui y sont élevées, pourroient servir un jour à mettre aux fers des contrées qui n'ont fleuri que par la liberté.

La Grande-Bretagne jouit, dans ses colonies, de toute l'autorité qu'elle doit y souhaiter. Elle a le droit d'annuler toutes les loix qu'elles font. Le pouvoir exécutif est tout entier dans les mains de ses délégués. On peut appeler à son

tribunal de tous les jugemens civils. C'est la volonté seule qui décide de toutes les faisions de commerce qu'il est permis aux colons de former & d'entretenir. Appesantir le joug d'une domination si sagement combinée, ce seroit replonger un continent nouveau dans le chaos, dont il n'est sorti qu'avec peine par deux siècles de travaux continuels; ce seroit réduire les hommes laborieux qui l'ont défriché, à s'armer pour défendre les droits sacrés qu'ils tiennent également de la nature & des institutions sociales. Le peuple Anglois, ce peuple si passionné pour la liberté, qui l'a quelquefois protégée dans les régions étrangères à son climat & à ses intérêts, oublieroit-il des sentimens dont la gloire, la vertu, son instinct, son salut, lui sont un devoir éternel? Trahiroit-il des droits qui lui sont si chers, jusqu'à vouloir réduire ses frères & ses enfans en esclavage? Cependant s'il arrivoit que des esprits factieux ourdissent une trame si funeste, & que dans un moment de délire & d'ivresse, ils la fissent adopter à la métropole, quelles devroient être alors les résolutions des colonies,

XXXI.

Jusqu'où  
les colonies  
doivent-elles  
pousser  
leur résistance  
aux  
impositions,

pour ne pas tomber dans la plus odieuse dépendance?

Avant de prévoir ce renversement de politique, elles se souviendront de tous les biens qu'elles tiennent de leur patrie. L'Angleterre a tou-

jours été pour elles, une fortification avancée contre les puissantes nations de l'Europe. Elle leur a servi de guide & de modérateur, pour les préserver & les guérir des dissensions civiles, que la jalousie & la rivalité n'excitent que trop souvent entre des peuplades voisines qui naissent & qui se forment. C'est à l'influence de son excellente constitution, qu'elles doivent la paix & la prospérité dont elles jouissent. Tant que ces colonies vivront sous un régime si sain & si doux, elles continueront à faire des progrès proportionnés à l'immensité d'une carrière qui s'étendra, sous leur industrie, jusqu'aux déserts les plus reculés.

Que leur amour de la patrie soit cependant accompagné d'une certaine jalousie de leur liberté. Que leurs droits soient continuellement examinés, éclaircis, discutés. Qu'elles s'accoutument à chérir ceux qui les leur rappelleront sans cesse, comme les meilleurs citoyens. Cet esprit d'inquiétude convient à tous les états libres; mais il est sur-tout nécessaire aux constitutions compliquées, où la liberté est mêlée d'une certaine dépendance, telle que l'exige une liaison entre des pays séparés par une mer immense. Cette vigilance sera le plus sûr gardien de l'union, qui doit indivisiblement attacher la métropole & ses colonies.



Si le ministère, toujours composé d'hommes ambitieux, même dans un état libre, tentoit d'augmenter la puissance du prince, ou les richesses de la métropole, aux dépens des colonies; celles-ci devoient opposer une résistance invincible à cette usurpation. Toute entreprise du gouvernement, repoussée avec de vives réclamations, est presque toujours rectifiée; tandis que les griefs, qu'on n'a pas le courage de faire redresser, sont constamment suivis de nouvelles oppressions. Les nations, en général, sont plus faites pour sentir que pour penser; elles n'ont d'autre idée de la légalité d'un pouvoir, que l'exercice de ce pouvoir même. Accoutumées à obéir sans examen, elles se familiarisent presque toutes avec la dureté du gouvernement; & comme elles ignorent l'origine ou le but de la société, elles n'imaginent pas des bornes à l'autorité. Dans les états sur-tout où les principes de la législation se confondent avec ceux de la religion; de même qu'une seule extravagance dans le dogme, est capable d'en faire adopter mille à des esprits une fois déçus, une première usurpation du gouvernement ouvre la porte à toutes les autres. Qui croit le plus, croit le moins; qui peut le plus, peut le moins: c'est par ce double abus de la crédulité & de l'autorité, que toutes les absurdités & les iniquités en matière de religion

& de politique, sont entrées dans le monde, pour écraser les hommes. Heureusement l'esprit de tolérance & de liberté, qui, jusqu'à présent, a régné dans les colonies Angloises, les a préservées de cet excès de foiblesse & de malheur. Elles sentent assez la dignité de l'homme, pour résister à l'oppression, fût-ce au péril de leur vie.

Ce peuple éclairé n'ignore pas que les partis extrêmes & les moyens violens ne peuvent être justifiés, qu'après qu'on a vainement épuisé toutes les voies de la conciliation. Mais il sait aussi que réduit à opter entre l'esclavage & la guerre, s'il lui falloit prendre les armes pour la défense de sa liberté, il ne devroit pas souiller une si belle cause par toutes les horreurs & les cruautés qui accompagnent les séditions; & qu'avec la résolution de ne déposer l'épée qu'après le recouvrement de ses droits, il lui suffiroit de borner le fruit de sa victoire au rétablissement de son état primitif d'indépendance légale.

Gardons-nous en effet de confondre la résistance que les colonies Angloises devroient opposer à leur métropole, avec la fureur d'un peuple soulevé contre son souverain par l'excès d'une longue oppression. Dès qu'une fois l'esclave du despotisme auroit brisé sa chaîne, auroit commis son sort à la décision du glaive, il seroit forcé de massacrer son tyran, d'en exterminer la race & la postérité, de changer la forme du gouver-

nement dont il auroit été la victime depuis des siècles. S'il oïoit moins, il seroit tôt ou tard puni de n'avoir été courageux qu'à demi. Le joug retomberoit sur sa tête avec plus de poids & de force ; & la modération simulée de ses tyrans, ne seroit qu'un nouveau piège, où il se trouveroit pris & enchaîné sans retour. Tel est le malheur des factions dans un gouvernement absolu, que le prince ni le peuple ne voient point de bornes à leur ressentiment, parce qu'ils n'en connoissent pas dans l'autorité. Mais une constitution tempérée, comme celle des colonies Angloises, porte dans les principes & les limites de ses pouvoirs, le remède & le préservatif contre les maux de l'anarchie. Dès que la métropole auroit satisfait à leurs plaintes, en les rétablissant dans leur première situation, elles devroient s'y arrêter ; parce qu'elle est la plus heureuse où un peuple sage ait droit d'aspirer.

XXXII.  
Seroit-il  
utile aux  
colonies  
de rompre  
les liens  
qui les  
unissent à  
la métro-  
pole.

Elles ne pourroient embrasser un système absolu d'indépendance, sans rompre les liens de la religion, du serment, des loix, du langage, du sang, de l'intérêt, du commerce, des habitudes enfin qui les tiennent unies entr'elles, sous la paisible influence de la métropole. Croit-on qu'un si grand déchirement n'iroit pas jusqu'au cœur, aux entrailles, à la vie même des colonies ? Quand elles n'en viendroient point à la funeste extrémité des guerres civiles, leur seroit-il aisé

de s'accorder sur une nouvelle forme de gouvernement? Si chaque établissement composoit un état séparé, que de divisions entr'eux! Que l'on juge des haines qui naistroient de leur séparation, par la destinée de toutes les sociétés que la nature fit limitrophes. Que si tant de peuplades, où la diversité des loix, l'inégalité des richesses, la variété des possessions, jetteroient un germe secret d'opposition dans les intérêts, vouloient former une confédération; comment régler le rang que chacune y prétendrait tenir, & l'influence qu'elle y devrait avoir à proportion de ses risques & de ses forces? La jalousie & cent autres passions, qui diviserent en peu de tems les sages états de la Grece, ne mettroient-elles pas la discorde dans une multitude de colonies, plutôt associées par le ressentiment & par le dépit, qui sont des liens passagers & corrosifs, que par les principes réfléchis d'une combinaison naturelle & permanente? Toutes ces considérations semblent démontrer qu'un divorce éternel avec la métropole, seroit un très-grand malheur pour les colonies Angloises.

On ira plus loin: on dira que, fût-il au pouvoir des nations Européennes qui partagent le nouveau-monde, d'opérer cette grande révolution, elles n'ont aucun intérêt à la souhaiter. Ce sera peut-être un paradoxe aux yeux des puissances, qui voient leurs colonies continuellement

XXXIII.  
Convien-  
droit il  
aux na-  
tions de  
l'Europe  
de travail-  
ler à ren-  
dre les co-  
lonies An-  
gloises in-  
dépendan-  
tes de leur  
métropo-  
le,

menacées d'une invasion prochaine. Elles croient, sans doute, que si l'Angleterre avoit moins de force en Amérique, elles y pourroient jouir paisiblement des richesses qu'elle leur envie & leur enleve souvent. On ne peut nier que l'influence qu'elle a dans ces régions éloignées, ne lui vienne de l'étendue & de la population de ses colonies Septentrionales. Ce sont elles qui la mettent en état d'attaquer toujours avec avantage, les isles & le continent des autres peuples, d'en conquérir les terres, ou d'en ruiner le commerce. Mais enfin cette couronne a dans les autres parties du monde, des intérêts qui peuvent traverser ses progrès en Amérique, y gêner ou retarder ses entreprises, y anéantir ses conquêtes par des restitutions.

Rompez le nœud qui lie l'ancienne Bretagne à la nouvelle; bientôt les colonies Septentrionales auront seules plus de force, qu'elles n'en avoient dans leur union avec la métropole. Ce grand continent, affranchi de toute convention en Europe, aura la liberté de tous ses mouvemens. Alors il lui deviendra aussi important que facile, d'envahir des terres, dont les richesses suppléeront à la médiocrité de ses productions. Sa position indépendante lui permettra d'achever les préparatifs de son invasion, avant que le bruit en soit parvenu dans nos climats. Cette nation suivra ses opérations guerrières, avec l'énergie propre aux nouvelles sociétés. Elles pourra



choisir ses ennemis, le champ & le moment de ses victoires. Sa foudre tombera toujours sur des côtes prises au dépourvu, sur des mers trop mal gardées par des puissances éloignées. Les pays qu'elles voudront défendre, seront conquis avant d'être secourus. On ne pourra ni les ravoïr par des traités, sans de grands sacrifices, ni les empêcher de retomber sous le joug dont on les aura délivrés pour un moment. Les colonies de nos monarchies absolues, voleront peut-être d'elles-mêmes au-devant d'un maître qui ne sauroit leur offrir une condition plus fâcheuse que celle de leur gouvernement; ou bien, à l'exemple des colonies Angloises, elles briseront la chaîne qui les attache honteusement à l'Europe.

Non, rien n'engage les nations rivales de l'Angleterre à précipiter, par leurs insinuations ou par des secours clandestins, une révolution qui ne les délivreroit d'un ennemi voisin, que pour leur en donner, au loin, un bien plus redoutable. Pourquoi hâter un événement qui doit éclore du concours inévitable de tant d'autres? Car il seroit contre la nature des choses, que les provinces subordonnées à la nation dominante, restassent sous son empire, lorsqu'elles seront parvenues à égaler sa population & ses richesses. Qui sait même si cette scission n'arrivera pas plutôt? La défiance & la haine, qui, dans les derniers tems, ont pris la place du res-

poût & de l'attachement qu'on avoit autrefois pour la mere patrie, ne sont-elles pas propres à avancer le déchirement? Ainsi tout conspire au grand démembrement, dont il n'est pas donné de prévoir l'époque. Tout y achemine; & les progrès du bien dans le nouvel hémisphère, & les progrès du mal dans l'ancien.

Hélas! la décadence prompte & rapide de nos mœurs & de nos forces, les crimes des rois & les malheurs des peuples, rendront même universelle, cette fatale catastrophe, qui doit détacher un monde de l'autre. La mine est préparée sous les fondemens de nos empires chancelans; les matériaux de leur ruine s'amassent & s'entassent, formés du débris de nos loix, du choc & de la fermentation de nos opinions, du renversement de nos droits, qui faisoient notre courage, du luxe de nos cours & de la misère de nos campagnes, de la haine à jamais durable entre des hommes lâches, qui possèdent toutes les richesses, & des hommes robustes, vertueux même, qui n'ont plus rien à perdre que leur vie. A mesure que nos peuples s'affoiblissent & succombent tous les uns sous les autres, la population & l'agriculture vont croître en Amérique; les arts y naîtront rapidement, transportés par nos soins; ce pays, sorti du néant, brûle de figurer à son tour sur la face du globe, & dans l'histoire du monde. O postérité! tu seras plus heureuse, peut-être,

## PHILOS ET POLITIQUE. 187

que tes tristes & méprisables aïeux. Puisse ce dernier vœu s'accomplir, & consoler la génération expirante, par l'espoir d'une meilleure ! Mais laissant l'avenir à lui-même, jettons un coup d'œil sur le résultat de trois siècles mémorables. Après avoir vu dans le début de cet ouvrage, en quel état de misère & de ténèbres étoit l'Europe à la naissance de l'Amérique ; voyons en quel état la conquête d'un monde a conduit & poussé le monde conquérant. C'étoit l'objet d'un livre-entreprise avec le desir d'être utile : si le but est rempli, l'auteur aura payé sa dette à son siècle, à la société.

*Fin du dix-huitième Livre.*

# HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE.

*Des établissemens & du commerce des  
Européens dans les deux Indes.*

---

## LIVRE DIX-NEUVIEME.

---

**N**ous avons essayé de peindre au commencement de cet ouvrage l'état où étoit le commerce de l'Europe avant la découverte des deux Indes. La marche lente, pénible & tyrannique des établissemens formés dans ces contrées éloignées, a occupé ensuite. Le tableau sera fini, si l'on parvient à déterminer l'influence que les liaisons avec le nouveau-monde ont eue sur les mœurs, les gouvernemens, les arts, les opinions de l'ancien. Commençons par la religion.

XXXIV.  
Religion.

Elle est dans l'homme l'effet du sentiment de ses maux, & de la crainte des puissances invisibles.

La plupart des législateurs se sont servis de cette disposition pour conduire les peuples; & plus encore pour les asservir. Quelques-uns ont fait descendre du ciel le droit de commander; & c'est ainsi que s'est établie la théocratie.

Si celle des Juifs a eu une origine plus sublime, elle n'a pas toujours été exempte des inconvéniens que l'ambition des prêtres a nécessairement dans le gouvernement théocratique.

Le Christianisme succéda au Judaïsme. L'asservissement d'une république, maîtresse du monde, à des monstres de tyrannie; la misère effroyable que le luxe d'une cour & la solde des armées répandirent dans un vaste empire, sous le règne des Nérons; les irruptions successives des Barbares qui démembrèrent ce grand corps; la perte des provinces qui se soulevèrent ou furent envahies: tous ces maux physiques avoient préparé les esprits à une nouvelle religion, & les révolutions de la politique en devoient amener une dans le culte. On ne voyoit plus dans le Paganisme vieilli que les fables de son enfance, l'inertie ou la méchanceté de ses dieux, l'avarice de ses prêtres, l'infamie & les vices des rois qui soutenoient ces dieux & ces prêtres. Alors le peuple qui ne connoissoit que ses tyrans sur la terre, chercha son asyle dans le ciel.

## CHAP. HISTOIRE

Le Christianisme vint le confondre, & lui apprendre à souffrir. Tandis que des vexations & les débauches du trône s'appuyaient le paganisme avec l'empire, des sujets opprimés & dépouillés, qui avoient embrassé les nouveaux dogmes, acheminoient cette ruine par l'exemple de toutes les vertus qui accompagnent toujours la ferveur du prosélytisme. Mais une religion née dans les calamités publiques, devoit donner à ceux qui la prêchoient beaucoup d'empire sur les malheureux qui se réfugioient dans son sein. Aussi le pouvoir du clergé naquit-il, pour ainsi dire, dans le berceau de l'évangile.

Du débris des superstitions païennes & des sectes philosophiques, il se forma un corps de rites & de dogmes que la simplicité des premiers Chrétiens sanctifia par une piété vraie & touchante; mais qui laissèrent en même temps un germe de disputes & de débats, d'où sortit cette complication de passions qu'on voile & qu'on honore sous le nom de zèle. Ces dissensions enfantèrent des écoles, des docteurs, un tribunal, une hiérarchie. Le Christianisme avoit commencé par des pêcheurs qui ne savoient que l'évangile; il fut achevé par des évêques qui formèrent l'église. Alors, il gagna de proche en proche, & parvint jusqu'à l'oreille des empereurs. Les uns le tolérèrent par mépris ou par humanité; les autres le persécutèrent. La persécution hâta

Les progrès que la tolérance lui avoit ouverts. Le silence & la proscription, la clémence & la rigueur, tout lui devint utile. La liberté naturelle à l'esprit humain, le fit adopter à sa naissance, comme elle l'a fait souvent rejeter dans sa vieillesse. Cette indépendance, moins amoureuse de la vérité que de la nouveauté, devoit lui donner des sectateurs dans toutes les conditions, quand il n'auroit pas eu tous les caractères propres à lui attribuer de la vénération.

Constantin, au lieu d'unir à sa couronne le pontificat quand il se fit Chrétien, comme ils étoient unis dans la personne des empereurs Parèns, accorda au clergé tant de richesses & d'autorité, tant de moyens de les accroître de plus en plus, que cet aveugle abandon fut suivi d'un despotisme ecclésiastique, qui, avec le tems, devint intolérable.

Il étoit porté aux derniers excès, quand une partie de l'Europe en secoua le joug. Un moine lui fit perdre presque toute l'Allemagne; un chanoine, la moitié de la France; un roi, pour une femme, la moitié de l'Angleterre. Dans d'autres états, beaucoup d'esprits hardis se détachèrent des dogmes du Christianisme; & les plus vertueux d'entre eux n'en conservèrent qu'un certain attachement à la pureté de la morale, quoiqu'extérieurement ils pratiquassent ce que

prescrivoient les loix de la société où ils vivoient.

Cette maniere de penser ne deviendra jamais générale & populaire, à moins que le magistrat, inspecteur né de tout ce qui, par sa publicité, peut influer sur la police, ne recouvre ses premiers droits. Les dogmes, soit de théorie, soit de pratique, sont par cette raison soumis à la surveillance du gouvernement ; mais son pouvoir, comme son devoir, se borne à éloigner tout ce qui nuit au bonheur des peuples, à permettre tout ce qui n'altère point la paix & l'union des hommes.

Tous les états devroient avoir à peu près le même code moral de religion, & livrer le reste, non pas aux disputes des hommes, qu'il faut empêcher quand elles peuvent troubler la tranquillité publique, mais à l'impulsion de la conscience, en accordant une entière liberté de penser aux théologiens comme aux philosophes. Cette tolérance indéfinie sur tous les dogmes & les opinions qui n'attaqueroient pas le code moral des nations, seroit l'unique moyen de prévenir ou de sapper ce pouvoir, soit temporel, soit spirituel, du clergé qui, avec le tems, en fait un corps formidable à l'état, d'éteindre insensiblement l'enthousiasme des ministres & le fanatisme des peuples.

C'est en partie à la découverte du nouveau-



monde qu'on devra la tolérance religieuse, qui doit s'introduire dans l'ancien. Elle arrivera, cette tolérance. La persécution ne feroit que hâter la chute des religions dominantes. L'industrie & la lumière ont pris, chez les nations, un cours, un ascendant qui doit rétablir un certain équilibre dans l'ordre moral & civil des sociétés: l'esprit humain est désabusé de l'ancienne superstition. Si l'on ne profite de cet instant pour le rendre à l'empire de la raison, il doit se livrer à des superstitions nouvelles.

Tout a concouru depuis deux siècles à épuiser cette fureur de zèle qui dévorait la terre. Les déprédations des Espagnols dans toute l'Amérique ont éclairé le monde sur les excès du fanatisme. En établissant leur religion par le fer & par le feu dans des pays dévastés & dépeuplés, ils l'ont rendue odieuse en Europe; & leurs cruautés ont détaché plus de Catholiques de la communion Romaine, qu'elles n'ont fait de Chrétiens parmi les Indiens. L'abord de toutes les sectes dans l'Amérique Septentrionale, a nécessairement étendu l'esprit de tolérance au loin, & soulagé nos contrées de guerres de religion. Les missions nous ont délivrés de ces esprits inquiets, qui pouvoient incendier leur patrie, & qui sont allés porter les torches & les glaives de l'évangile au-delà des mers. La navigation & les longs voyages ont insensiblement détourné une grande

partie du peuple des folles idées de la superstition. La différence des cultes & des nations, a familiarisé les esprits les plus grossiers avec une sorte d'indifférence pour l'objet qui avoit le plus frappé leur imagination. Le commerce entre les sectes les plus opposées, a refroidi la haine religieuse qui les divisoit. On a vu qu'il y avoit par-tout de la morale & de la bonne foi dans les opinions, par-tout du dérèglement dans les mœurs, & de l'avarice dans les ames; & l'on en a conclu que c'étoit le climat, le gouvernement & l'intérêt social ou national, qui modifioient les hommes.

Depuis que la communication est établie entre les deux hémisphères de ce monde, on parle & l'on s'occupe moins de cet autre monde, qui faisoit l'espérance du petit nombre, & le tourment de la multitude. La variété, la multiplicité des objets que l'industrie a présentés à l'esprit & aux sens, a partagé les affections de l'homme & affoibli l'énergie de tous les sentimens. Les caractères se sont émoussés; & le fanatisme a dû s'éteindre comme la chevalerie, comme toutes les grandes manies des peuples déseuvrés. Les causes de cette révolution dans les mœurs, ont influé encore plus rapidement sur les gouvernemens.

XXXV.  
Gouvernement,

La société vient naturellement de la population, & le gouvernement tient à l'état social.

En considérant le peu de besoins que la nature donne à l'homme, en proportion des ressources qu'elle lui présente; le peu de secours & de biens qu'il trouve dans l'état civil, en comparaison des peines & des maux qu'il y entasse; son infirmité, commun à tous les êtres vivans, pour l'indépendance & la liberté; une multitude de raisons prises de la constitution physique: on a voulu douter si la sociabilité étoit aussi naturelle à l'espèce humaine, qu'on le pense ordinairement.

Mais aussi la faiblesse & la longueur de son enfance; la nudité de son corps sans poil & sans plume; la perfectibilité de son esprit, suite nécessaire de la durée de la vie; l'amour maternel qui croît avec les soins & les peines, qui, après avoir porté son fruit neuf mois dans les entrailles, le porte & l'allaité des années entières dans ses bras; l'attachement réciproque, né de cette habitude entre deux êtres qui se soulagent & se caressent; la multiplication des signes communicatifs dans une organisation, qui joint aux accents de la voix, communs à tant d'animaux, le langage des doigts & des gestes particuliers à l'espèce humaine; les événemens naturels, qui peuvent rapprocher de cent façons, & réunir des individus errans & libres; les accidens & les besoins imprévus qui les forcent à se rencontrer pour la chasse, la pêche, ou même pour leur

défense ; enfin l'exemple de tant d'espèces qui vivent en troupe , telles que les amphibies & les monstres marins , les vols de grue & d'autres animaux , les insectes même qu'on trouve en bandes & en essaims : tous ces faits & ces raisonnemens semblent prouver que l'homme tend de sa nature à la sociabilité , & qu'il y arrive d'autant plus promptement , qu'il ne sauroit beaucoup peupler sous la Zone-Torride , sans se former en hordes errantes ou sédentaires , ni se répandre sous les autres Zones , sans s'associer à ses semblables , pour la proie & le butin qu'exige le besoin de se nourrir & de se vêtir.

De la nécessité de s'associer , dérive celle d'avoir des loix relatives à cet état : c'est-à-dire , de former , par la combinaison de tous les instincts communs & particuliers , une combinaison générale , qui maintienne la masse & la pluralité des individus. Car si la nature pousse l'homme vers l'homme , c'est sans doute par une suite de cette attraction universelle , qui tend à la reproduction & à la conservation. Tous les penchans que l'homme porte dans la société , tous les plis qu'il y prend , devroient être subordonnés à cette première impulsion. Vivre & peupler étant la destination de toutes les espèces vivantes , il semble que la sociabilité , si c'est une des premières facultés de l'homme ; devroit concourir à cette double fin de la nature ; & que l'instinct

## PHILOS. ET POLITIQUE 197

qui le conduit à l'état social, devoit diriger nécessairement toutes les loix morales & politiques, au résultat d'une existence plus longue & plus heureuse pour la pluralité des hommes. Cependant, à ne considérer que l'effet, on diroit que toutes les sociétés n'ont pour principe ou pour suprême loi que la *sûreté de la puissance dominante*. D'où vient ce contraste singulier, entre la fin & les moyens, entre les loix de la nature & celles de la politique? Une seule réponse se présente à l'esprit; & la voici. C'est d'abord le hasard qui ébauche les gouvernemens, & la raison qui les perfectionne. D'après ce principe, examinons la nature des gouvernemens qui ont mené l'Europe à l'état de police où nous la voyons.

Tous les fondemens de la société actuelle se perdent dans les ruines de quelque catastrophe, ou révolution physique. Par-tout on voit les hommes chassés par les feux de la terre ou de la guerre, par un débordement des eaux ou des insectes dévorans, par la disette ou par la famine, se réunir dans un coin du monde inhabité, ou se disperser & se répandre dans des lieux déjà peuplés. Toujours la police commence par le brigandage, & l'ordre par l'anarchie.

Les Hébreux, que les plaies d'Egypte firent à transmigration dans l'Arabie Pétrée, furent au moins quarante ans à se discipliner en corps d'ar-

mée, avant d'aller dévaster la Palestine, pour s'y établir comme nation.

La Grèce vit ses états fondés par des brigands qui détruisirent quelques monstres & beaucoup d'hommes, afin d'être rois.

Rome fut, dit-on, cimentée des débris échappés aux flammes de Troie, ou ne fut qu'une caverne de bandits de la Grèce & de l'Italie : mais de cette écume du genre humain, sortit un peuple de héros.

La guerre, qui, des grands peuples de l'Europe, n'avoit fait que l'empire des Romains, fit redevenir barbares ces Romains si nombreux. Le caractère & les mœurs des conquérans, passant presque toujours dans l'âme des vaincus, ceux qui s'étoient éclairés à la lumière de Rome savante, retomberent dans les ténèbres des Scythes stupides & féroces. Durant des siècles d'ignorance, la force faisant toujours la loi, & le hasard, ou la faim, ayant ouvert aux forces du Nord, les portes du Midi, le flux & le reflux continuel des émigrations, empêchèrent les loix de se fixer nulle part. Comme une foule de petits peuples avoit détruit une grande nation, plusieurs chefs ou tyrans dépecerent en fiefs chaque vaste monarchie. Le peuple, qui n'a rien gagné dans le gouvernement d'un seul homme ou de plusieurs, fut toujours écrasé, mutilé, foulé par ces démembremens de l'anarchie féodale. C'étoient

de petites guerres continuelles entre des bourgs voisins, au lieu de nos grandes & superbes guerres de nation à nation.

Cependant, une fermentation continuelle conduisoit les nations à prendre une forme, une consistance. Les rois voulurent s'élever sur les ruines de ces hommes ou de ces corps puissans, qui perpétuoient les troubles; & ils employèrent, pour y réussir, le secours du peuple. On le mania, on le façonna, on le polit, & on lui donna des loix plus raisonnées qu'il n'en avoit eu. La servitude avoit abattu sa vigueur naturelle; la propriété lui rendit du ressort; & le commerce, qui suivit la découverte du nouveau monde, augmenta toutes ses facultés, en répandant une émulation universelle.

A ce mouvement général, s'en joignit un autre. Les monarques n'avoient pu aggrandir leur pouvoir, sans diminuer celui du clergé, sans favoriser ou préparer le discrédit des opinions religieuses. Les novateurs qui osèrent attaquer l'église, furent appuyés du trône. Dès-lors l'esprit humain prit des forces, en s'exerçant contre les phantômes de l'imagination; & rentré dans le chemin de la nature & de la raison, il découvrit les véritables principes du gouvernement. Luther & Colomb étoient nés; l'Univers en trembla, toute l'Europe fut agitée; mais cet orage épura son horizon pour des siècles. L'an de ces

hommes ranima tous les esprits, l'autre tous les bras. Depuis qu'ils ont ouvert toutes les routes de l'industrie & de la liberté, la plupart des nations de l'Europe travaillent, avec quelque succès, à corriger ou à perfectionner la législation, d'où dépend toute la félicité des hommes.

Cependant, cet esprit de lumière n'est pas arrivé jusqu'aux Turcs. Jamais ils n'ont discontinué d'être fideles aux maximes du despotisme Asiatique. Le cimeterre est toujours à Constantinople, l'interprete de l'Alcoran. Si le fersail ne voit pas le grand seigneur entrer & sortir, comme le tyran de Maroc, une tête à la main & dégoûtant de sang, une nombreuse cohorte de satellites se charge d'exécuter ces meurtres féroces. Le peuple égorgé par son maître, égorge aussi son bourreau; mais satisfait de cette vengeance momentanée, il ne songe point à la sûreté de l'avenir, au bonheur de sa postérité. C'est trop de soins pour des Orientaux, que de veiller à la sûreté publique, par des loix pénibles à concevoir, à discuter, à conserver. Si leur tyran pousse trop loin les vexations & les cruautés, on demande la tête du visir, on fait tomber celle du despote, & tout est à sa place. Les Janissaires n'ont point d'autre remontrance. Les hommes même les plus puissans de l'empire, n'ont pas la première idée de



droit des nations. Comme en Turquie, la sûreté personnelle est le partage d'un état abject, les familles principales tirent vanité du danger qui les menace de la part du gouvernement. Un pacha vous dira qu'un homme comme lui n'est pas fait pour terminer paisiblement sa carrière dans un lit, comme un homme obscur. On voit souvent des veuves se glorifier de ce que leurs maris, qu'on vient d'étrangler, leur ont été enlevés par un genre de mort convenable.

Les Russes & les Danois n'ont pas les mêmes préjugés, quoique soumis à un pouvoir également arbitraire. Parce que ces deux nations jouissent d'une administration plus supportable, de quelques réglemens écrits; elles osent penser ou dire que leur gouvernement est limité; mais quel homme éclairé ont-elles persuadé? Dès que le prince institue les loix & les abolit, les étend & les restreint, en permet ou suspend l'exercice à son gré; dès que l'intérêt de ses passions est la seule règle de sa conduite; dès qu'il devient un être unique & central où tout aboutit; dès qu'il crée le juste & l'injuste; dès que son caprice devient loi, & que sa faveur est la mesure de l'estime publique: si ce n'est pas là le despotisme, qu'on nous dise quelle espèce de gouvernement ce pourroit être?

Dans cet état de dégradation, que font les hommes? Leurs regards contraints n'osent se

lever vers la voûte des cieux. Ils manquent également, & de lumière pour voir leurs chaînes, & d'ame pour en sentir la honte. Eteint dans les entraves de la servitude, leur esprit n'a pas assez d'énergie pour saisir les droits inséparables de leur être. On pourroit douter si ces esclaves ne sont pas aussi coupables que leurs tyrans; & si la liberté a plus à se plaindre de ceux qui ont l'insolence de l'envahir, que de l'imbécillité de ceux qui ne la savent pas défendre.

Cependant, vous entendrez dire que le gouvernement le plus heureux, seroit celui d'un despote juste & éclairé. Quelle extravagance ! Il pourroit aisément arriver que la volonté de ce maître absolu, fût en contradiction avec la volonté de ses sujets. Alors, malgré toute sa justice & toutes ses lumières, il auroit tort de les dépouiller de leurs droits, même pour leur avantage. Il n'est jamais permis à un homme, quel qu'il soit, de traiter ses commettans comme un troupeau de bêtes. On force celles-ci à quitter un mauvais pâturage, pour passer dans un plus gras ; mais ce seroit une tyrannie, d'employer la même violence avec une société d'hommes. S'ils disent, nous sommes bien ici ; s'ils disent même d'accord, nous y sommes mal, mais nous voulons y rester ; il faut tâcher de les éclairer, de les détromper, de les amener à des vues saines, par la voie de la persuasion, mais jamais par celle de la force,

Le meilleur des princes, qui auroit fait le bien contre la volonté générale, seroit criminel, par la seule raison qu'il auroit outrepassé ses droits. Il seroit criminel pour le présent & pour l'avenir : car, s'il est éclairé & juste, son successeur, sans être héritier de sa raison & de sa vertu, héritera sûrement de son autorité, dont la nation sera la victime. Peuples, ne permettez donc pas à vos prétendus maîtres de faire même le bien, contre votre volonté générale. Songez que la condition de celui qui vous gouverne, n'est pas autre que celle de ce cacique à qui l'on demandoit s'il avoit des esclaves, & qui répondit : *des esclaves ? Je n'en connois qu'un dans toute ma contrée, & cet esclave là, c'est moi.*

Entre la Russie & le Danemarch, est la Suède. Voyez son histoire ; & démêlez-y, si vous pouvez, sa constitution.

Une nation pauvre, est presque nécessairement belliqueuse ; parce que la pauvreté même, dont le fardeau l'importune sans cesse, lui inspire tôt ou tard le desir de s'en délivrer, & ce desir devient, avec le tems, l'esprit général de la nation, & le ressort du gouvernement.

Pour que le gouvernement d'un tel pays passe rapidement de l'état d'une monarchie tempérée à l'état du despotisme le plus illimité, il ne lui faut qu'une suite de souverains heureux à la guerre. Le maître, fier de ses triomphes, se croit

tout permis, ne connoît plus de loi que sa volonté; & ses soldats, qu'il a conduits tant de fois à la victoire, prêts à le servir envers & contre tous, deviennent, par leur attachement, la terreur de leurs concitoyens. Les peuples, de leur côté, n'osent refuser leurs bras à des chaînes qui leur sont présentées par celui, qui joint à l'autorité de son rang, celle qu'il tient de l'admiration & de la reconnoissance.

Le joug imposé par le monarque victorieux des ennemis de l'état, pèse sans doute; mais on n'ose le secouer. Il s'appesantit même sous des successeurs qui n'ont pas le même droit à la patience de leurs sujets. Il ne faut alors qu'un grand revers, pour abandonner le despote à la merci de son peuple. Alors, ce peuple indigné de sa longue souffrance, ne manque guere de profiter de l'occasion pour rentrer dans ses droits. Mais comme il n'a ni vues, ni projets, il passe en un clin d'œil de l'esclavage à l'anarchie. Au milieu de ce tumulte général, on n'entend qu'un cri; c'est liberté. Mais comment s'assurer de ce bien précieux? On l'ignore; & voilà la nation divisée en diverses factions, mues par différens intérêts.

Entre ces factions, s'il en est une qui désespere de prévaloir sur les autres, elle se détache, elle oublie le bien général: & plus jalouse de nuire à ses rivaux que de servir la patrie, elle se

range autour du souverain. A l'instant il n'y a plus que deux partis dans l'état, distingués par deux noms, qui, quels qu'ils soient, ne signifient jamais que royalistes & anti-royalistes. C'est le moment des grandes secousses; c'est le moment des complots.

Quel est alors le rôle des puissances voisines? Tel qu'il a toujours été dans tous les tems & dans toutes les contrées; c'est de semer des ombres entre les peuples & leur chef; c'est de suggérer aux sujets tous les moyens d'avilir, d'abaisser, d'anéantir la souveraineté; c'est de corrompre ceux même qui sont rassemblés autour du trône; c'est de faire adopter quelque forme d'administration, également nuisible à tout le corps national, qu'elle appauvrit, sous prétexte de travailler à sa liberté, & au souverain, dont elle réduit toutes les prérogatives à rien.

Alors, le monarque trouve autant d'autorités opposées à la sienne, qu'il y a d'ordres différens dans l'état. Alors, sa volonté n'est rien, sans le concours de ces différentes volontés. Alors, il faut qu'il assemble, qu'il propose, qu'on délibère sur les choses de la moindre importance. Alors, on lui donne des tuteurs comme à un pupille imbécille; & ces tuteurs sont des hommes, sur la malveillance desquels il peut compter.

Mais quel est alors l'état de la nation ? Qu'a produit l'influence des puissances voisines ? Elle a tout confondu, tout bouleversé, tout réduit, par son argent & par ses menées. Il n'y a plus qu'un parti ; c'est le parti de l'étranger. Il n'y a plus que des factionnaires hypocrites. Le royalisme est une autre hypocrisie. Ce sont deux masques divers de l'ambition & de la cupidité. La nation n'est plus qu'un amas d'âmes scélérates & vénales.

Ce qui doit arriver alors, n'est pas difficile à deviner. Il faut que les puissances étrangères qui ont corrompu la nation, soient trompées dans leurs espérances. Elles ne se sont pas aperçues qu'elles en faisoient trop ; que peut-être même elles faisoient tout le contraire de ce qu'une politique plus profonde leur auroit dicté ; qu'elles coupoient le nerf national, tandis que leurs efforts ne faisoient que tenir courbé le nerf de la souveraineté, & que ce nerf venant un jour à se débattre avec toute l'impétuosité de son ressort, il ne se trouveroit aucun obstacle capable de l'arrêter ; qu'il ne falloit qu'un homme & un instant pour produire cet effet inattendu.

Il est venu, cet instant ; il s'est montré, cet homme ; & tous ces lâches de la création des puissances ennemies se sont prosternés devant lui. Il a dit à ces hommes qui se croyoient tout :

Vous n'êtes rien; & ils ont dit, nous ne sommes rien. Il leur a dit: Je suis le maître; & ils ont dit unanimement, vous êtes le maître. Il leur a dit: Voilà les conditions sous lesquelles je veux vous soumettre; & ils ont dit, nous les acceptons. A peine s'est-il élevé une voix qui ait réclamé. Quelle sera la suite de cette révolution? On l'ignore. Si le maître veut user des circonstances, jamais la Suède n'aura été gouvernée par un despote plus absolu. S'il est sage; s'il conçoit que la souveraineté illimitée ne peut avoir des sujets, parce qu'elle ne peut avoir des propriétaires; qu'on ne commande qu'à ceux qui ont quelque chose, & que l'autorité cesse sur ceux qui ne possèdent rien, la nation reprendra peut-être son premier esprit. Quels que soient ses projets & son caractère, la Suède ne sera jamais plus malheureuse qu'elle l'étoit.

La Pologne, qui, n'ayant qu'un peuple esclave au dedans, mérite de ne trouver au dehors que des oppresseurs, conserve pourtant l'ombre & le nom de liberté. Elle est encore aujourd'hui ce qu'étoient tous les états de l'Europe il y a dix siècles, soumise à de grands aristocrates, qui nomment un roi pour en faire l'instrument de leurs volontés. Chaque noble y tient de son fief, qu'il conserve par son épée comme ses aïeux.

l'acquissent, une autorité personnelle & héréditaire sur ses vassaux. Le gouvernement féodal y domine, dans toute la force de son institution primitive. C'est un empire composé d'autant d'états qu'il y a des terres. Ce n'est point à la pluralité, mais par l'unanimité des suffrages, qu'on y fait les loix, qu'on y prend les résolutions. Sur de fausses idées de droits & de perfection, on a supposé qu'une loi n'étoit juste, qu'autant qu'elle étoit adoptée d'un contentement unanime, parce qu'on a cru, sans doute, que tous verroient le bien, & que tous le voudroient; deux choses impossibles dans une assemblée nationale. Mais peut-on même prêter des intentions si pures à une poignée de tyrans? Car cette constitution, qui s'honore du nom de république & qui le profane, qu'est-elle autre chose qu'une figure de petits despotes contre le peuple? Là, tout le monde a de la force pour empêcher, & personne pour agir. Là, le vœu de chacun peut s'opposer au vœu général; & la seulement, un sot, un méchant, un insensé, est sûr de prévaloir sur une nation entière.

Aussi ce gouvernement n'a jamais prospéré; & la Pologne, qui doit à la jalousie de ses grands la liberté d'élire ses rois, n'a dû qu'à la jalousie de ses voisins, de n'avoir pas un despote héréditaire dans la famille d'un conquérant étranger. Il étoit réservé à nos jours de voir cet état de



chiré par trois puissances rivales, qui se sont approprié les provinces qui étoient le plus à leur bienfaisance. Fasse le ciel que ce crime de l'ambition tourne au bien de l'humanité ; & que, par un acte glorieux de bienfaisance, les usurpateurs brisent les chaînes de la partie la plus laborieuse de leurs nouveaux peuples ! Leurs sujets seront plus fideles, en étant plus libres ; & en cessant d'être des esclaves, ils deviendront des hommes.

Dans une monarchie, toutes les forces, toutes les volontés sont au pouvoir d'un seul homme ; dans le gouvernement Germanique, chaque membre est un corps. C'est, peut-être la nation qui ressemble le plus à ce qu'elle fut autrefois. Les anciens Germains, divisés en peuplades par d'immenses forêts, n'avoient pas besoin d'une législation bien raffinée. Mais à mesure que leurs descendans se sont multipliés & rapprochés, l'art a maintenu dans cette région ce qu'avoit établi la nature ; la séparation des peuples, & leur réunion politique. Les petits états qui composent cette république fédérative, y conservent l'image des premières familles. Le gouvernement particulier n'est pas toujours paternel, ou les pères des nations n'y sont pas toujours doux & humains. Mais enfin la raison & la liberté qui réunissent les chefs, y temperent la sévérité de leur caractère & la rigueur de leur autorité. Un

Princes, en Allemagne, ne pouvoient être un tyran avec autant d'impunité que dans les grandes monarchies.

Les Allemands, plus guerriers encore que bel-  
liques, parce qu'ils possèdent plus l'art de la  
guerre qu'ils n'en ont la passion, n'ont été com-  
quis qu'une fois; & ce fut Charlemagne qui put  
les vaincre, mais non pas les soumettre. Ils  
obéirent à l'homme, dont l'esprit supérieur à son  
siècle, fut en dompter, en éclairer la barbarie;  
mais ils se soulevèrent le jour de ses successeurs.  
Cependant ils conservèrent à leur chef le titre  
d'empereur; mais ce n'étoit qu'un nom, puisque  
la réalité de la puissance résidoit presque entière  
dans les seigneurs qui possédoient les terres. Le  
peuple qui, malheureusement, a toujours été  
par-tout asservi, dépouillé, tenu dans la misère  
par l'ignorance, & dans l'ignorance par la misè-  
re, n'avoit aucune part au bienfait de la législa-  
tion. De ce renversement de l'équilibre social,  
qui tend, non à l'égalité des conditions & des  
fortunes, mais à la plus grande répartition des  
biens, se forma le gouvernement féodal, dont  
le caractère est l'anarchie. Chaque seigneur vécut  
dans une entière indépendance, & chaque peu-  
ple, sous la tyrannie la plus absolue. C'étoit  
l'effet inévitable d'un gouvernement où la monar-  
chie étoit élective. Dans les états où elle étoit  
héréditaire, les peuples avoient, du moins, une

## PHILOS ET POLITIQUE. 211

ligue, un recours permanent contre l'oppression. L'autorité royale ne pouvoit s'étendre, sans adoucir, pour quelque tems, le sort des vassaux, en affaiblissant le pouvoir des seigneurs.

Mais en Allemagne, comme les grands profitoient de chaque interrègne pour envahir & pour restreindre les droits de la puissance impériale, le gouvernement ne put que dégénérer. La force décida de tout, entre ceux qui portoient l'épée. Les terres & les hommes ne furent que des instrumens ou des sujets de guerre entre les propriétaires. Les crimes furent les armes de l'injustice. La rapine, le meurtre & l'incendie, passèrent non-seulement en usage, mais en droit. La superstition, qui avoit consacré la tyrannie, fut obligée d'y mettre un frein. L'église, qui donnoit un asyle à tous les brigands, établit une stève entr'eux. On se mit sous la protection des saints, pour se soustraire à la fureur des nobles. Les cendres des morts pouvoient seules en imposer à la férocité; tant le tombeau fait peur, même aux âmes sanguinaires.

Quand les esprits, toujours effarouchés, furent disposés au calme par la frayeur, la politique, qui se sert également de la raison & des passions, des ténèbres & des lumières, pour gouverner les hommes, hasarda quelque amélioration dans le gouvernement. D'un côté, l'on affranchit plusieurs habitans dans les camps-

gues; de l'autre, on accorda des exemptions aux villes. Il y eut par-tout plus d'hommes libres. Les empereurs, qui, pour être choisis même par des princes ignorans & féroces, devoient montrer des talens & des vertus, préparèrent les voies à la réforme de la législation.

Maximilien profita de tous les germes de bonheur que le tems & les événemens avoient amenés dans son siècle. Il abattit l'anarchie des grands. En France, en Espagne, on les avoit soumis aux rois; en Allemagne, un empereur les soumit aux loix. Sous le nom de paix publique, tout prince peut être cité en justice. A la vérité, ces loix établies entre des lions ne sauvent point les agneaux: le peuple est toujours à la merci de ses maîtres, qui ne se sont obligées que les uns envers les autres. Mais comme on ne peut ni violer la paix publique, ni faire la guerre, sans encourir les peines d'un tribunal toujours ouvert, & appuyé de toutes les forces de l'empire, les peuples sont moins sujets à ces irruptions subites, à ces hostilités imprévues, qui, troublant la propriété des souverains, menaçoient continuellement la vie & la sûreté des sujets. La guerre, qui faisoit le droit, est soumise à des conditions qui temperent le carnage. Les cris de l'humanité percent jusques dans l'effusion du sang. C'est à l'Allemagne que l'Europe doit les progrès de la

législation dans tous les états; des regles & des procédés dans la vengeance des nations; une certaine équité dans l'abus de la force; la modération au sein de la victoire; un frein à l'ambition de tous les potentats; enfin, de nouveaux obstacles à la guerre, & de nouvelles facilités à la paix.

Cette heureuse constitution de l'empire Germanique, s'est perfectionnée avec la raison depuis le regne de Maximilien. Cependant les Allemands eux-mêmes se plaignent, de ce qu'ils forment un corps de nation, ayant le même nom, parlant la même langue, vivant sous un même chef, jouissant des mêmes droits, étant liés par le même intérêt, leur empire ne jouit ni de la tranquillité, ni de la force, ni de la considération qu'il devoit avoir.

Les causes de ce malheur se présentent d'elles-mêmes. La première est l'obscurité des loix. Les écrits sur le droit public de l'Allemagne, sont sans nombre; & il n'y a que peu d'Allemands qui connoissent la constitution de leur patrie. Les membres de l'empire se font tous représenter dans l'assemblée nationale, au lieu qu'ils y siégeoient autrefois eux-mêmes. L'esprit militaire, qui est devenu général, a banni toute application des affaires, tout sentiment généreux de patriotisme, tout amour de ses concitoyens. Il n'y a pas de prince qui n'ait monté

la magnificence de sa cour sur un ton plus grand que ses moyens, & qui ne se permettoit les vexations les plus criantes pour soutenir ce faste insensé. Après tout, rien ne contribua à la décadence de l'empire, autant que l'aggrandissement démesuré de quelques-uns de ses membres. Ces souverains, devenus trop puissans, détachent leur intérêt particulier de l'intérêt général. Cette défection mutuelle des états, fait que dans les dangers communs, chaque province reste abandonnée à elle-même. Elle est obligée de plier sous la loi de plus fort, quel qu'il soit; & la constitution Allemande dégénère insensiblement en esclavage ou en tyrannie.

L'Angleterre doit son génie national à sa position géographique, & son gouvernement à son caractère national. La nature l'appelloit à la mer, au commerce, à la liberté. Cette idole des ames fortes, qui les rend serres dans l'état sauvage & fières dans l'état civil, la liberté régna toujours dans le cœur & dans l'esprit des Anglois, lors même qu'ils ignoroient encore ses droits & ses avantages.

C'est la nation qui connut la première l'injustice & le néant du pouvoir ecclésiastique, les limites de l'autorité royale, les abus du gouvernement féodal. C'est la nation qui fut la première à lever & rejeter ce triple fardeau d'oppression. Jusqu'au règne de Henri VIII, elle n'avoit

## PHILOS. ET POLITIQUE. 225

sombattu que pour le choix de ses tyrans ; mais enfin, en les choisissant, elle se préparoit à les abattre un jour, à les punir ou à les chasser.

Cependant les rois se croyoient encore absolus, parce que tous ceux de l'Europe l'étoient. Le mot de monarchie trompa Jacques I. Il y attachoit une autorité sans limites. Il manifesta cette idée avec une franchise, une aveugle simplicité, qui ne lui permit pas même de se défier assez de ses prétentions, pour les appuyer d'avance par la force. Ses courtisans & son clergé l'entretenaient dans cette illusion flatteuse : il y persévéra jusqu'à la fin. Il mourut plein de l'estime de lui-même, & méprisé de son peuple, qui connoissoit la foiblesse de ce monarque, & brisoit ses propres fers.

Les Anglois, pour mettre fin aux vengeances, aux défiances, qui, après la fin tragique de Charles I, se seroient éternisées entre le trône & la nation, choisirent dans une race étrangère un prince qui dût accepter enfin ce pacte social, que tous les rois héréditaires affectent de méconnoître. Guillaume III reçut des conditions avec le sceptre, & se contenta d'une autorité établie sur la même base que les droits du peuple.

Sous les Stuarts, le pouvoir & la liberté avoient été balotés par des orages continuels, entre les

prérogatives de la couronne & les privilèges de la nation. Depuis qu'un titre parlementaire ou national est le seul droit des rois, quelque faction qui tourmente le peuple, la force de la constitution prévient toujours en sa faveur.

Le gouvernement placé entre la monarchie absolue, qui est une tyrannie; la démocratie, qui passe à l'anarchie; & l'aristocratie, qui, flottant de l'une à l'autre, tombe dans les écueils de tous les deux: le gouvernement mixte des Anglois, saisissant les avantages de ces trois pouvoirs, qui s'observent, se temperent, s'entraident, & se répriment, va de lui-même au bien national. Cette constitution, qui, sans exemple dans l'antiquité, devroit servir de modèle à la postérité, se soutiendra long-tems; parce qu'elle n'est pas l'ouvrage des mœurs & des opinions passagères, mais du raisonnement & de l'expérience.

Cependant les esprits sont sagement alarmés sur la durée d'un si bon gouvernement. On ne craint pas les usurpations de la couronne. Le concours du prince à la législation est trop foible, pour l'emporter sur les deux chambres du parlement. Son droit de rejeter ou de consentir, n'est aujourd'hui qu'une formalité. Sa plus grande force est dans le pouvoir exécutif, qui réside en lui seul. Mais comme il n'a de ce pouvoir que le droit & l'exercice, sans en avoir les instru-



mens & les moyens, il ne peut s'en prévaloir. S'il en abusoit une fois, il risqueroit de le perdre à jamais. L'argent vient des impôts, & les impôts du parlement. La nation donne des subsides au prince, qui rend ses comptes à la nation. Dès-lors, le parlement, sous les yeux duquel passent les revenus & les dépenses, est le véritable législateur. C'est lui qui ordonne les taxes, & qui juge de leur emploi. Mais si le prince est dans la dépendance des communes à cet égard, il a sur elles un grand ascendant; celui des grâces & des faveurs.

Dans les monarchies, les rois sont corrompus; en Angleterre, ils corrompent. Un écrivain philosophe & politique, qui connoît la constitution de son pays, dit que cette corruption est nécessaire, pour arrêter la pente du gouvernement vers la démocratie; & que le peuple deviendrait trop puissant, si le roi n'achetoit les communes.

D'un autre côté, si, créant les pairs à sa volonté, le prince élevoit les membres des communes les plus riches à de grands honneurs; il feroit pencher le gouvernement à l'aristocratie. Mais comme il ne sauroit prodiguer la pairie sans l'avilir, & que d'ailleurs le commerce tiendra toujours les richesses dans la plus grande circulation, on ne verra guere les trésors & les dignités s'accumuler & se réunir sur quelques têtes; &

il s'élèvera des murmures, des troubles, même des séditions, pour le salut du peuple, avant que ce malheur arrive. L'intérêt de tout le corps dans la chambre des communes, est restreint par l'intérêt de chaque individu. Le prince n'est pas assez riche pour les corrompre tous; il ne peut les acheter ouvertement sans les déshonorer, ni les asservir sans déchaîner le peuple. Il se trouvera toujours des Démagogues; & la nation en a besoin pour veiller, accuser, effrayer même le parlement.

Cependant, si les jouissances du luxe venoient à pervertir entièrement les mœurs nationales; si l'amour des plaisirs amolissoit le courage des chefs & des officiers dans les flottes & dans les armées; si l'ivresse des succès momentanés, si les vaines idées d'une fausse grandeur exposoient la nation à des entreprises plus vastes que ses forces; si elle se trompoit dans le choix de ses ennemis ou de ses alliés; si elle perdoit ses colonies à force de les étendre ou de les gêner; si l'amour du patriotisme ne s'exaltoit pas chez elle jusqu'à l'amour de l'humanité: elle seroit tôt ou tard asservie elle-même, & retomberoit dans ce néant des choses & des hommes, d'où elle n'est sortie qu'à travers des torrens de sang, & par les calamités de deux siècles de fanatisme & de guerre. Ce peuple ressembleroit à tant d'autres qu'il méprise, & l'Europe ne pourroit montrer

à l'univers une nation dont elle oſât s'honorer. Le deſpotiſme, qui s'appesantit univerſellement ſur les ames affaiblies & dégradées, leveroit ſeul la tête au milieu de la ruine des arts, des mœurs, de la raiſon & de la liberté.

L'hiſtoire des Provinces-Unies offre de grandes ſingularités. Le deſeſpoir forma leur union. L'Europe, preſqu'entière, favoriſa leur éſtabliſſement. Elles avoient à peine triomphé des longs & puiffans efforts de la cour de Madrid, pour les remettre ſous le joug, qu'elles meſurent leurs efforts avec ceux des Bretons, & qu'elles déconcertèrent les projets de la France. Elles donnèrent enſuite un roi à l'Angleterre, & dépouillèrent l'Eſpagne des Provinces qu'elle poſſédoit en Italie & dans les Pays-Bas, pour les donner à l'Autriche. Depuis cette époque, la Hollande s'eſt dégoûtée d'une politique militaire. Elle ne s'occupe plus que ſa conſervation; mais peut-être avec trop peu d'énergie, de précautions & de vertu.

Son gouvernement, quoique tracé d'avance ſur un plan réfléchi, n'eſt pas moins défectueux que ceux qui ſont l'ouvrage du hazard. Les ſept provinces compoſent une eſpèce d'heptarchie, dont les membres ſont trop indépendans l'un de l'autre. Dans la république, chaque province eſt ſouveraine; dans les provinces, les villes ne ſont point ſujettes. Alliances, paix, guerre,

subsidés, rien ne se fait que par les états-généraux; & ceux-ci ne peuvent rien, sans le consentement des états provinciaux, ni cette assemblée, sans la délibération des villes. Une souveraineté trop dispersée, premier vice. Unanimité de suffrages, second vice. Egalité de voix, troisième défaut. Sans égard à la différence de population & de grandeur, la province de Hollande n'a pas plus de voix que celle d'Overijssel, quoiqu'elle supporte vingt fois plus de charges publiques. Le suffrage d'Amsterdam n'a pas plus de poids que celui de la plus petite ville: source intarissable de discorde. Si l'entêtement d'une seule province trouble l'union, point de médiateur légal pour la rétablir: car le stadhouder n'en est pas un.

Chargé de terminer les querelles religieuses, ce magistrat a, dès-lors, une influence dangereuse, parce qu'il peut impliquer toutes les affaires de religion dans celles d'état, & toutes les affaires d'état dans celles de religion. Autorisé à décider sur les articles du traité d'union, quand il y a scission ou partage, le pouvoir de finir la discorde lui donne la facilité de la fomenter. Quelle carrière ouverte à son ambition!

Ces dangers firent supprimer le stadhouderat vers le milieu du siècle dernier. Mais ceux qui renversèrent ce phantôme de tyrannie, marchèrent insensiblement à une tyrannie réelle. Ils chan-

gerent la démocratie en olygarthie. Dès-lors les bourgeois de chaque ville perdirent les privilèges de la liberté, avec le droit d'élire leurs magistrats & de former leur sénat. Les bourgmestres choisirent leurs échevins, & s'emparèrent des finances, dont ils ne rendirent compte qu'à leurs égaux ou à leurs cliens. Les sénateurs s'arrogerent le droit de compléter leur corps. Ainsi la magistrature se resserra dans quelques familles qui s'attribuerent un droit, comme exclusif, de députation aux états-généraux. Chaque province, chaque ville, tomba à la discrétion d'un petit nombre de citoyens, qui, partageant les droits & la dépouille du peuple, avoient l'art d'éluder ses plaintes, ou de prévenir la fureur de son mécontentement.

Ces attentats ont fait rétablir le stadhouderat dans la maison d'Orange, & on l'a rendu héréditaire, même aux femmes. Mais un stadhouder n'est qu'un capitaine général. Cependant ce magistrat, pour être utile à la république, devoit être tout entier à l'état. S'il avoit dans l'assemblée générale l'influence qu'il a dans le conseil de guerre, il ne lui resteroit d'autres intérêts que ceux de la patrie. Il seroit indifférent pour la guerre comme pour la paix.

Mais peut-être craint-on que le stadhouderat, réunissant le pouvoir civil à la force militaire, cette dignité ne devînt un jour un instrument

d'oppression. Rome est toujours citée pour exemple à tous nos états libres, qui n'ont rien de commun avec elle. Si le dictateur devint l'opresseur de cette république, c'est qu'elle avoit opprimé toutes les nations; c'est que sa puissance devoit périr par le glaive qui l'avoit fondée; c'est qu'une nation composée de soldats, ne pouvoit échapper au despotisme du gouvernement militaire. Elle tomba sous le joug, qui se croiroit! parce qu'elle ne payoit point d'impôts. Les peuples vaincus étoient seuls tributaires du fisci. Les revenus publics devaient être les mêmes après qu'avant la révolution, la propriété ne paroissoit pas être attaquée; & le citoyen crut qu'il seroit assez libre, tant qu'il seroit le maître de ses biens.

La Hollande, au contraire, gardera sa liberté, parce qu'elle est sujette à des impôts très-considérables. Elle ne peut conserver son pays qu'à grands frais. Le sentiment de son indépendance lui donne seul une industrie proportionnée au poids de ces contributions, & à la patience d'en soutenir le fardeau. S'il falloit ajouter aux dépenses énormes de l'état, celles qu'exige de faste d'une cour; si le prince employoit à foudroyer les suppôts de la tyrannie, ce qu'il doit aux fondemens d'une terre bâtie sur la mer, il pousseroit bientôt les peuples au désespoir.

L'habitant Hollandois ; placé sur une montagne, & découvrant au loin la mer s'élevant au-dessus du niveau des terres de dix-huit à vingt pieds, qui la voit s'avancer en mugissant contre ces digues qu'il a élevées, rêve, & se dit secrètement en lui-même : Tôt ou tard, cette bête féroce fera la plus forte. Il prend en dédain un domicile aussi précaire, & sa maison en bois ou en pierre à Amsterdam, n'est plus sa maison ; c'est son vaisseau qui est son asyle, & peu-à-peu il prend une indifférence & des mœurs conformes à cette idée. L'eau est pour lui, ce qu'est le voisinage des volcans pour d'autres peuples.

Si à ces causes physiques de l'affoiblissement de l'esprit patriotique, se joignoit la perte de la liberté, les Hollandois ne quitteroient-ils pas un pays qui ne peut être cultivé que par des hommes libres ? Ce peuple négociant porteroit ailleurs son esprit de commerce avec son argent. Ses îles de l'Asie, ses comptoirs d'Afrique, ses colonies du nouveau-monde, tous les ports de l'Europe, lui ouvreroient un asyle. Quel stadhouder, quel prince révérent chez un tel peuple, voudroit, oseroit en être le tyran ?

Les François, avec une autre situation, ont un autre gouvernement. Par quelles vicissitudes a-t-il passé ? Toujours attachés à un roi, parce

qu'ils furent fondés par un capitaine, l'esprit guerrier les préserva long-tems de l'esclavage politique. Cette franchise de courage; cette horreur de toute espece de lâcheté; ce cœur franc qu'ils tenoient des Germains, leur fit croire ou qu'ils étoient libres, ou qu'ils devoient l'être, même sous des rois. Jaloux de cette idée d'eux-mêmes; la noblesse qui composa, pour ainsi-dire, la nation, prétendit être indépendante; non-seulement du monarque, mais de son propre corps. Chaque seigneur forma dans le sein de l'état, comme une république de sa famille & de ses vassaux. La France avoit un gouvernement militaire impossible à définir, entre l'aristocratie & la monarchie, conservant tous les abus de ces deux polices, sans en avoir les vrais avantages. Une lutte perpétuelle entre les rois & la noblesse, une alternative de prépondérance entre le pouvoir d'un seul & celui de plusieurs, cette sorte d'anarchie dura, presque sans intervalle, jusques vers le milieu du quinzieme siecle.

Alors changea le caractère des François, par une suite d'événemens qui avoient changé la forme du gouvernement. La guerre, que les Anglois, unis ou soumis aux Normands, n'avoient cessé de faire à ce royaume depuis deux ou trois cents ans, y répandit l'alarme, & fit



de grands ravages. Les victoires de l'ennemi, la tyrannie des grands, tout fit désirer à la nation que le prince devînt assez puissant pour chasser les étrangers & soumettre les seigneurs. Pendant que des rois sages & belliqueux travailloient à ce grand ouvrage, il naquit une nouvelle génération. Chacun, après le danger, se crut assez riche des droits qui étoient restés à son père. On ne remonta pas jusqu'à l'origine du pouvoir des rois, qui dériveroit de la nation; & Louis XI se trouva, sans de grands efforts, plus puissant que ses prédécesseurs.

Avant lui, l'histoire de France offre une complication d'états, tantôt divisés & tantôt unis. Depuis ce prince, c'est l'histoire d'une grande monarchie. L'autorité de plusieurs tyrans, est concentrée dans une même main. Le peuple n'en est pas plus libre; mais c'est une autre police. La paix est plus sûre au-dedans, & la guerre plus vigoureuse au-dehors.

Les guerres civiles, qui menent les peuples libres à l'esclavage, & les peuples esclaves à la liberté, n'ont fait en France qu'abaisser les grands, sans relever le peuple. Les ministres, qui seront toujours les hommes du prince, tant que la nation n'influera pas dans le gouvernement, ont tous vendu leurs concitoyens à leur maître; & comme le peuple, qui n'avoit rien, ne pouvoit rien perdre à cet asservissement, les rois y ont

trouvé d'autant plus de facilité, qu'il a toujours été coloré d'un prétexte de police ou même de soulagement. L'antipathie que produit une excessive inégalité des conditions & des fortunes, a favorisé tous les projets qui devoient aggrandir l'autorité royale. Les princes ont eu la politique d'occuper la nation, tantôt de guerres au-dehors, tantôt de disputes religieuses au-dedans; de laisser diviser les esprits par les opinions, & les cœurs par les intérêts; de semer & d'entretenir des rivalités entre les divers ordres de l'état; de caresser tour-à-tour chaque ambition, par une apparence de faveur, & de consoler l'envie naturelle du peuple par l'humiliation de toutes. La multitude, pauvre, dédaignée, en voyant successivement abattre tous les corps puissans, a été moins aimé dans le monarque, l'ennemi de ses ennemis.

La nation, déchue par son inadvertence du privilège de se gouverner, n'a pas cependant encore subi tous les outrages du despotisme. C'est que la perte de la liberté n'est pas l'ouvrage d'une révolution orageuse & subite, mais de la lime de plusieurs siècles. Le caractère national, qui a toujours infusé dans l'esprit des princes & des cours, ne fût-ce que par les femmes, a formé comme un balancement de puissance, qui, tempérant par les mœurs l'action de la force & la réaction des volontés, a

prévenu ces éclats, ces violences, d'où résulte, ou la tyrannie monarchique, ou la liberté populaire.

L'inconséquence naturelle à l'esprit d'une nation gaie & vive comme les enfans, a heureusement prévalu sur les systèmes de quelques ministres despotes. Les rois ont trop aimé les plaisirs, & en ont trop bien connu la source, pour ne pas déposer souvent ce sceptre de fer, qui seroit effrayé la société, & dissipé les frivolités amusemens dont ils étoient idolâtres. L'intrigue, qui les a toujours assiégés depuis qu'ils ont appelé les grands à la cour, n'a point cessé de renverser les gens en place avec leurs projets. Comme le gouvernement s'est altéré d'une manière insensible, les sujets ont conservé une sorte de dignité, dans laquelle le monarque même sembloit respecter la source ou l'effet de la sienne propre. Il s'est trouvé long-tems le suprême législateur, sans vouloir ou pouvoir abuser de toute sa puissance. Arrêté par le seul nom des loix fondamentales de sa nation, il a craint souvent d'en choquer les maximes. Il a senti qu'on avoit des droits à lui opposer. En un mot, il n'y a point eu de tyran, lors même qu'il n'y avoit plus de liberté.

Tels, & plus absolus encore, ont été les gouvernemens d'Espagne & de Portugal, de Naples

& de Piémont ; toutes les petites principautés d'Italie. Les peuples du Midi, soit paresse d'esprit ou foiblesse de corps , semblent être nés pour le despotisme. L'Espagne , avec beaucoup d'orgueil ; l'Italie , malgré tous les dons du génie , ont perdu tous les droits , toutes les traces de la liberté. Par-tout où la monarchie est illimitée , on ne peut assigner la forme du gouvernement , puisqu'elle varie , non-seulement avec le caractère de chaque souverain , mais à chaque âge du même prince. Ces états ont des loix écrites , ont des usages & des corps privilégiés : mais quand le législateur peut bouleverser les loix & les tribunaux ; quand son autorité n'a plus d'autre base que la force , & qu'il invoque Dieu pour se faire craindre , au lieu de l'imiter pour se faire aimer ; quand le droit originel de la société , le droit inaliénable de la propriété des citoyens , les conventions nationales , les engagements du prince sont en vain réclamés ; enfin , quand le gouvernement est arbitraire , il n'y a plus d'état : ce n'est plus que la terre d'un seul homme.

Dans ces sortes de pays , il ne se formera point des hommes d'état. Loin que ce soit un devoir de s'instruire des affaires publiques , c'est un crime , un danger d'être éclairé sur l'administration. Là , comme dans le ministère de l'é-

glise, la vocation s'appelle grâce; on l'obtient par des prières. La faveur de la cour, le choix du prince, suppléent aux talens. Ce n'est pas qu'ils ne soient utiles; on en a besoin quelquefois pour servir, jamais pour commander. Aussi, dans ces contrées, le peuple finit par se laisser gouverner, pourvu qu'on le laisse dormir. Une seule législation mérite d'être observée dans ces belles régions de l'Europe; c'est le gouvernement de Venise.

Une ville, grande, magnifique & riche, inexpugnable, sans enceinte & sans forteresses, domine sur soixante-douze isles. Ce ne sont pas des rochers & des montagnes élevés par le tems au sein d'une vaste mer; c'est plutôt une plaine morcelée & coupée en lagunes par les stagnations d'un petit golfe, sur la pente d'un terrain bas. Ces isles, séparées par des canaux, sont jointes aujourd'hui par des ponts. Les ravages de la mer les ont formées; les ravages de la guerre les ont peuplées vers le milieu du cinquième siècle. Les habitans de l'Italie fuyant devant Attila, chercherent un asyle dans l'élément des tempêtes.

Les lagunes Vénitiennes ne composoient dans les premiers tems, ni la même ville, ni la même république. Unies par un intérêt commun de commerce, ou plutôt par le besoin de se dé-

rendre ; elles étoient, du reste, divisées en autant de gouvernemens que d'îles, soumises chacune à son tribunal.

De la pluralité des chefs, naquit la division des esprits & la destruction du bien public. Ces peuples élurent donc, pour ne faire qu'un corps, un prince qui, sous le nom de duc ou de doge, jouit long-tems de tous les droits de la souveraineté, dont il ne lui reste aujourd'hui que les marques. Les doges furent élus par le peuple jusqu'en 1173, où les nobles s'étant emparés de toute l'autorité de la république, en nommèrent le chef.

Le gouvernement de Venise seroit le meilleur de tous, si l'aristocratie n'étoit peut être le pire. Toutes les branches du pouvoir y sont distribuées entre les nobles, & balancées avec une harmonie admirable. Les grands y règnent sans bruit avec une sorte d'égalité, comme les étoiles brillent au firmament dans le silence de la nuit. Le peuple jouit de ce spectacle, & s'en contente avec du pain & des jeux. La distinction entre les Plébéïens & les Praticiens y choque moins que dans d'autres républiques, parce que les loix y veillent sur-tout à réprimer, à épouvanter l'ambition des nobles. D'ailleurs, comme Venise avoit fondé sa prospérité sur son commerce, le peuple pouvoit s'y consoler de la perte du pou-

voir, par l'espérance des richesses, où l'industrie & le travail le faisoient participer.

L'émulation qu'exalta l'opulence chez cette nation maritime, la mit en état d'avoir de fortes armées. Le patriotisme, qui est naturel aux républiques, lui fournit des soldats. Le concours de lumières qui résulte du gouvernement de plusieurs, en fit un peuple politique avant tous les autres. Il sut former des lignes, il fut en détruire, & se maintenir contre les plus formidables puissances. Mais depuis que la décadence de son commerce a diminué son action au-dehors sa vigueur au-dedans, la république de Venise est tombée dans une circonspection pusillanime. Elle a pris, elle a renforcé le caractère national de toute l'Italie ombrageuse & défiance. Avec la moitié des trésors & des veilles, que lui a coûté depuis deux siècles sa neutralité; elle se feroit délivrée à jamais des dangers dont, à force de précautions, elle s'environne. Sa plus grande confiance est dans un inquisiteur, qui rôde perpétuellement entre les individus, la hache levée sur le cou de quiconque osera dire, ou du bien, ou du mal, de l'administration. Le grand crime est la satire ou l'éloge du gouvernement. Le sénateur de Venise, caché derrière une grille, dit à son sujet: *Qui es-tu, pour oser approuver notre conduite?* Un rideau se leve; le pauvre

Vénitien, tremblant, voit un cadavre attaché à une potence, & entend une voix redoutable qui lui crie de derrière la grille: *C'est ainsi que nous traitons notre apologiste; retourne-t-en dans ta maison, & tais-toi.* La république de Venise se soutient encore par sa finesse. Une autre république en Europe se soutient par son courage: c'est la Suisse.

Les Suisses, connus dans l'antiquité sous le nom d'Helvétiens, ne devoient être subjugués, ainsi que les Gaulois & les Bretons, que par César, le plus grand des Romains, s'il eût plus aimé Rome. Ils furent unis à la Germanie, comme province Romaine, sous l'empire d'Honorius. Les révolutions faciles & fréquentes, dans un pays tel que les Alpes, divisèrent des peuplades, séparées par de grands lacs ou de grandes montagnes, en différentes seigneuries. La plus considérable, occupée par la maison d'Autriche, s'empara à la longue de toutes les autres. La conquête entraîna la servitude; l'oppression amena la révolte; & de l'excès de la tyrannie, sortit la liberté.

Treize cantons de payfans robustes, qui gardent presque tous les rois de l'Europe, & n'en craignent aucun; qui sont mieux instruits de leurs vrais intérêts qu'aucune autre nation; qui forment le peuple le plus sensé de notre politique



moderne: ces treize cantons composent entr'eux, non pas une république comme les sept provinces de la Hollande, ni une simple confédération comme le corps Germanique; mais plutôt une ligue, une association naturelle d'autant de républiques indépendantes. Chaque canton a sa souveraineté, ses alliances, ses traités à part. La diète générale ne peut faire des loix, ni des réglemens pour aucun.

Les trois plus anciens se trouvent liés directement avec chacun des douze autres. C'est par cette liaison de convenance, non de constitution, que si l'un des treize cantons se trouvoit attaqué, tous les autres marcheroient à son secours. Mais il n'y a point d'alliance commune entre tous & chacun d'eux. Ainsi les branches d'un arbre se trouvent liées entr'elles, sans tenir immédiatement au tronc commun.

Cependant l'union des Suisses fut inaltérable jusqu'au commencement du seizième siècle. Alors la religion, ce lien de paix & de charité, vint les diviser. La réformation fendit en deux le corps Helvétique. L'état fut scié par l'Eglise. Toutes les affaires publiques se traitent dans les diètes particulières des deux communions, Catholique & Protestante. Les diètes générales ne s'assemblent que pour conserver une apparence d'union. Malgré ce germe de dissension, la

Suisse a joui de la paix, bien plus qu'aucun état de l'Europe.

Sous le gouvernement Autrichien, l'oppression & les levées de la milice, empêchèrent la population de fleurir. Après la révolution, les hommes se multiplièrent trop, en raison de la stérilité des rochers. Le corps Helvétique ne pouvoit grossir, sans crever; à moins qu'il ne fit des excursions au-dehors. Les habitans de ses montagnes devoient, comme les fleuves qui en descendent, s'épancher dans les plaines qui bordent les Alpes. Ces peuples se feroient détruits eux-mêmes, s'ils fussent restés isolés. Mais l'ignorance des arts, le manque de matières pour les fabriquer, le défaut d'argent pour attirer chez eux les denrées, ne leur ouvrirent aucune issue pour l'aisance & l'industrie. Ils tirèrent de leur population même un moyen de subsistance & de richesses, une source & une matière de commerce.

Le duc de Milan, maître d'un pays riche, qui étoit ouvert à l'invasion & difficile à défendre, avoit besoin de soldats. Les Suisses, comme ses voisins les plus forts, devoient être ses ennemis, s'ils n'étoient ses alliés, ou plutôt ses gardiens. Il s'établit donc entre ce peuple & le Milanès une sorte de trafic, où la force eut l'échange de la richesse. La nation en-

gagne successivement des troupes à la France, à l'empereur, au pape, au duc de Savoie, à tous les potentats d'Italie. Elle vendit son sang à des puissances éloignées, aux nations les plus ennemies, à la Hollande, à l'Espagne, au Portugal; comme si ses montagnes n'étoient qu'une mine d'armes & de soldats, ouverte à quiconque voudroit acheter des instrumens de guerre.

Chaque canton traite avec la puissance qui lui offre les meilleures capitulations. Il est libre aux sujets du pays d'aller faire la guerre au loin, chez quelque nation alliée. Le Hollandois est par état un citoyen du monde; le Suisse est par état un destructeur de l'Europe. Plus on cultive, plus on consomme de denrées, plus la Hollande gagne; plus il y a de batailles & de carnage, & plus la Suisse prospère.

C'est de la guerre, ce fléau inséparable du genre humain, sauvage ou policé, que les républiques du corps Helvétique sont forcées de vivre & de subsister. C'est par-là qu'elles tiennent au-dedans le nombre des habitans en proportion avec l'étendue & le rapport de leurs terres, sans forcer aucun des ressorts du gouvernement, sans gêner l'inclination d'aucun individu. C'est par ce commerce de troupes avec les puissances belligérantes, que la Suisse s'est préservée de la nécessité des émigrations subites qui font les

invasion, & de la tentation des conquêtes qui eût causé la ruine de la liberté de ces républiques, comme elle perdit toutes les républiques de la Grece.

Maintenant, si nous revenons sur nos pas, nous trouverons que tous les gouvernemens de l'Europe sont compris sous quelqu'une des formes que nous avons décrites, & qui sont diversement modifiées, par la situation locale, la masse de la population, l'étendue du territoire, l'influence des opinions & des occupations, les relations extérieures & la vicissitude des événemens qui agissent sur l'organisation des corps politiques, comme l'impression des fluides environnans agit sur les corps physiques.

Ne croyez pas, comme on le dit souvent, que les gouvernemens soient à-peu-près les mêmes, sans autre différence que celle du caractère des hommes qui gouvernent. Cette maxime est peut-être vraie dans les gouvernemens absolus, chez les nations qui n'ont pas en elles-mêmes le principe de leur volonté. Elles prennent le pli que le prince leur donne : élevées, fieres & courageuses sous un monarque actif, amoureux de la gloire ; indolentes & mornes sous un roi superstitieux : pleines d'espérance ou de crainte, sous un jeune prince : de foiblesse & de corruption sous un vieux despote ; ou plutôt alternativement confiantes & lâches, sous

les ministres que l'intrigue suscite. Dans ces états, le gouvernement prend le caractère de l'administration : mais dans les états libres, l'administration prend le caractère du gouvernement.

Quoi qu'il en soit, de la nature & du ressort des constitutions qui gouvernent les hommes, l'art de la législation étant celui qui demande le plus de perfection, est aussi le plus digne d'occuper les meilleurs génies. La science du gouvernement ne contient pas des vérités isolées, ou plutôt elle n'a pas un seul principe qui ne tienne à toutes les branches d'administration.

L'état est une machine très-compliquée, qu'on ne peut monter ni faire agir sans en connaître toutes les pièces. On n'en sauroit presser ou relâcher une seule, que toutes les autres n'en soient dérangées. Tout projet utile pour une classe de citoyens ou pour un moment de crise, peut devenir funeste à toute la nation & nuisible pour un long avenir. Détruisez ou dénaturez un grand corps, ces mouvemens convulsifs, qu'on appelle coups d'état, agiteront la masse nationale, qui s'en ressentira peut-être durant des siècles. Toutes les innovations doivent être insensibles, naître du besoin, être inspirées par une sorte de cri public, ou du moins s'accorder avec le vœu général. Anéantir ou créer tout-à-coup, c'est empirer le mal & corrompre le bien. Agir sans

consulter la volonté générale, sans recueillir, pour ainsi dire, la pluralité des suffrages, dans l'opinion publique; c'est aliéner les cœurs & les esprits, tout décréditer, même le bon & l'honnête.

L'Europe auroit à désirer que les souverains, convaincus de la nécessité de perfectionner la science du gouvernement, voulussent imiter un établissement de la Chine. Dans cet empire, on distingue les ministres en deux classes, celles des *penseurs* & celle des *signeurs*. Tandis que la dernière est occupée du détail & de l'expédition des affaires, la première n'a d'autre travail que de former des projets, ou d'examiner ceux qu'on lui présente. C'est la source de tous ces réglemens admirables, qui font régner à la Chine la législation la plus savante, par l'administration la plus sage. Toute l'Asie est sous le despotisme: mais en Turquie, en Perse, c'est le despotisme de l'opinion par la religion; à la Chine, c'est le despotisme des loix par la raison. Chez les Mahométans, on croit à l'autorité divine du prince: chez les Chinois, on croit à l'autorité naturelle de la loi raisonnée. Mais dans ces empires, c'est la persuasion qui mène les volontés.

Dans l'heureux état de police & de lumière où l'Europe est parvenue, on sent bien que cette conviction des esprits, qui opère une

obéissance libre, aisée & générale, ne peut venir que d'une certaine évidence de l'utilité des loix. Si les gouvernemens ne veulent pas foudroyer des *penſeurs*, qui peut-être deviendroient suspects ou corrompus dès qu'ils seroient mercenaires; qu'ils permettent du moins aux esprits supérieurs de veiller en quelque sorte sur le bien public. Tout écrivain de génie, est magistrat né de sa patrie. Il doit l'éclairer, s'il le peut. Son droit, c'est son talent. Citoyen obscur ou distingué, quels que soient son rang ou sa naissance, son esprit toujours noble, prend ses titres dans ses lumieres. Son tribunal, c'est la nation entiere; son juge est le public, non le despote qui ne l'entend pas, ou le ministre qui ne veut pas l'écouter.

Toutes ces verités ont leurs limites, sans doute: mais il est toujours plus dangereux d'étouffer la liberté de penser, que de l'abandonner à sa pente, à sa fougue. La raison & la vérité triomphent de l'audace des esprits ardens, qui ne s'emportent que dans la contrainte, & ne s'irritent que de la persécution. Rois & ministres, aimez le peuple; aimez les hommes, & vous serez heureux. Ne craignez alors, ni les esprits libres & chagrins, ni la révolte des méchans. Celle des cœurs est bien plus dangereuse: car la vertu s'agrite & s'indigne jusqu'à

l'atrocité. Caton & Brutus étoient vertueux ; ils n'eurent à choisir qu'entre deux grands attentats, le suicide ou la mort de César.

Souvenez-vous que l'intérêt du gouvernement n'est que celui de la nation. Quiconque divise en deux cet intérêt si simple, le connoît mal, & ne peut qu'y préjudicier.

Un bon gouvernement peut quelquefois faire des mécontents ; mais quand on fait beaucoup de malheureux sans aucune sorte de prospérité publique, c'est alors que le gouvernement est vicieux de sa nature.

Le genre humain est ce qu'on veut qu'il soit ; c'est la manière dont on le gouverne, qui le décide au bien ou au mal.

Un état ne doit avoir qu'un objet ; & cet objet est la félicité publique. Chaque état a sa manière d'aller à ce but ; & cette manière est son esprit, son principe, auquel tout est subordonné.

Un peuple ne sauroit avoir d'industrie pour les arts, ni de courage pour la guerre, sans confiance & sans amour pour le gouvernement. Mais dès que la crainte a rompu tous les autres ressorts de l'ame, une nation n'est plus rien ; un prince est exposé à mille entreprises au-dehors, à mille dangers au-dedans. Méprisé de ses voisins, haï de ses sujets, il doit trembler jour & nuit sur le sort de son royaume & sur sa propre vie. C'est



un bonheur pour une nation, que le commerce, les arts & les sciences y fleurissent. C'est même un bonheur pour ceux qui la gouvernent, quand ils ne veulent pas la tyranniser. Rien n'est si facile à conduire que des esprits justes ; mais rien ne hait autant qu'eux, la violence & la servitude. Donnez des peuples éclairés aux monarques ; laissez les brutes despotes.

Le despotisme s'élève avec des soldats, & se dissout par eux. Dans sa naissance, c'est un lion qui cache ses griffes, pour les laisser croître. Dans sa force, c'est un frénétique qui déchire son corps avec ses bras. Dans sa vieillesse, c'est Saturne qui, après avoir dévoré ses enfans, se voit honteusement mutilé par sa propre race.

Le gouvernement peut se diviser en législation & en politique. La législation agit au dedans, & la politique au dehors.

Les peuples sauvages & chasseurs ont plutôt une politique qu'une législation. Gouvernés chez eux par les mœurs & l'exemple, ils n'ont des conventions ou des loix que de nation à nation. Des traités de paix ou d'alliance font tout leur code.

Telles étoient à-peu-près les sociétés des tems anciens. Séparés par des déserts, sans communication de commerce ou de voyages, ces peuples n'avoient que des intérêts du moment à dé-

mêler. Finir une guerre, en fixant les limites d'un état, c'étoit toutes leurs négociations. Comme il s'agissoit de persuader une nation, & non de corrompre une cour par les maîtresses ou les favoris du prince, ils employoient des hommes éloquens; & le nom d'orateur étoit synonyme à celui d'ambassadeur.

Dans le moyen âge, où tout, jusqu'à la justice, se décidoit par la force, où le gouvernement gothique divisoit par les intérêts tous les petits états qu'il multiplioit par sa constitution; les négociations n'avoient guere d'influence sur des peuples isolés & farouches, qui ne connoissoient d'autre droit que la guerre, ni des traités, que pour des treves ou des rançons.

Durant ce long période d'ignorance & de férocité, la politique fut toute concentrée à la cour de Rome. Elle y étoit née des artifices, qui avoient fondé le gouvernement des papes. Comme les pontifes influoient par les loix de la religion & par les règles de la hiérarchie, sur un clergé très-nombreux que le prosélytisme étendoit sans cesse au loin dans tous les états Chrétiens, la correspondance qu'ils entretenoient avec les évêques, établit de bonne-heure à Rome, un centre de communication de toutes ces églises, ou de ces nations. Tous les droits étoient subordonnés à une religion qui dominoit exclusivement sur les esprits; elle entroit dans presque

toutes les entreprises, où comme motif, ou comme moyen; & les papes ne manquoient jamais, par les émissaires Italiens qu'ils avoient placés dans les prélatures de la Chrétienté, d'être instruits de tous les mouvemens, & de profiter de tous les événemens. Ils y avoient le plus grand intérêt; celui de parvenir à la monarchie universelle. La barbarie des siècles où ce projet fut conçu, n'en obscurcit point l'éclat & la sublimité. Quelle audace d'esprit, pour soumettre sans troupes des nations toujours armées! Quel art de rendre respectable & sacrée la foiblesse même du clergé! Quelle adresse à remuer, à secouer les trônes les uns après les autres, pour les tenir tous dans la dépendance! Un dessein si profond & si vaste ne pouvant s'exécuter qu'autant qu'il n'est pas manifesté, ne sauroit convenir à une monarchie héréditaire, où les passions des rois & les intrigues des ministres, mettent tant d'instabilité dans les affaires. Ce projet, & le plan général de conduite qu'il exige, ne pouvoient naître que dans un gouvernement électif, où le chef est pris dans un corps toujours animé du même esprit, imbu des mêmes maximes; où une cour aristocratique gouverne le prince, plutôt qu'elle ne se laisse gouverner par lui.

Pendant que la politique Italienne étoit dans toute l'Europe, & faisoit les occasions d'agrandir & d'affermir le pouvoir ecclésiastique,

chaque souverain voyoit avec indifférence les révolutions qui se passôient au-dehors. La plupart étoient trop occupés à cimenter leur autorité dans leurs propres états, à disputer les branches du pouvoir aux différens corps qui en étoient en possession, ou qui luttoient contre la pente naturelle de la monarchie au despotisme : ils n'étoient pas assez maîtres de leur propre héritage, pour s'occuper des affaires de leurs voisins.

Le quinzième siècle fit éclore un autre ordre de choses. Quand les princes eurent rassemblé leurs forces, ils voulurent les mesurer. Jusqu'alors, les nations ne s'étoient fait la guerre que sur leurs frontières. Le tems de la campagne se passoit à assembler les troupes que chaque baron levoit toujours lentement. C'étoient des escarmouches entre des partis, & non des batailles entre des armées. Quand un prince, par des alliances ou des héritages, eut acquis des domaines en différens états, les intérêts se confondirent, & les peuples se brouillèrent. Il fallut des troupes réglées à la solde du monarque, pour aller défendre au loin des possessions qui n'appartenoient pas à l'état. La couronne d'Angleterre cessa d'avoir des provinces au cœur de la France; mais celle d'Espagne acquit des droits en Allemagne, & celle de France forma des prétentions en Italie. Dès-lors toute l'Europe fut dans une

## PHILOS. ET POLITIQUE. 245

alternative perpétuelle de guerre & de négociation.

L'ambition, les talens & les rivalités de Charles-Quint & de François I, donnerent naissance au système actuel de la politique moderne. Avant ces deux rois, les deux nations Espagnole & Françoisise, s'étoient disputé le royaume de Naples, au nom des maisons d'Aragon & d'Anjou. Leurs querelles avoient excité une fermentation dans toute l'Italie, & la république de Venise étoit l'ame de cette réaction intestine contre deux puissances étrangères. Les Allemands prirent part à ces mouvemens, ou comme auxiliaires, ou comme intéressés. L'empereur & le pape s'y engagèrent avec presque toute la Chrétienté. Mais François I & Charles-Quint attachèrent à leur sort les regards, les inquiétudes & la destinée de l'Europe. Toutes les puissances semblerent se partager entre deux maisons rivales, pour affoiblir tour à tour la dominante. La fortune seconda l'habileté, la force & la ruse de Charles-Quint. Plus ambitieux & moins voluptueux que François I, son caractère emporta l'équilibre, & l'Europe pencha de son côté, mais ne plia pas sans retour.

Philippe II qui avoit bien toutes les intrigues, mais non les vertus militaires de son pere, hérita des projets & des vues de son ambition, &

trouva des tems favorables à son aggrandissement. Il épuisa son royaume d'hommes & de vaisseaux, même d'argent, lui qui avoit les mines du nouveau monde; & laissa une monarchie plus vaste, mais l'Espagne plus foible qu'elle n'avoit été sous son pere.

Son fils crut renouer les chaînes de l'Europe, en s'alliant à la branche de sa maison qui régnoit en Allemagne. Philippe II s'en étoit détaché par négligence; Philippe III reprit ce fil de politique. Mais il suivit du reste les principes erronés, étroits, superstitieux & pédantesques de son prédécesseur. Au-dedans, beaucoup de formalités, mais point de regle, point d'économie. L'église ne cessa de dévorer l'état. L'inquisition, ce monstre informe, qui cache sa tête dans les cieus & ses pieds dans les enfers, tarit la population dans sa racine, tandis que les guerres & les colonies en moissonnoient la fleur. Au-dehors, toujours la même ambition, avec des moyens plus mal-adroits. Téméraire & précipité dans ses entreprises, lent & opiniâtre dans l'exécution, Philippe III réunit tous les défauts qui se nuisent, & font tout avorter, tout échouer. Il épuisa le peu de vie & de vigueur qui restoit au tronc de la monarchie. Richelieu profita de cette foiblesse de l'Espagne, de la foiblesse du roi qu'il maîtrisoit, pour rem-

plir son siècle de ses intrigues, & la postérité de son nom. L'Allemagne & l'Espagne étoient comme liées par la maison d'Autriche: à cette ligue, il opposa par contrepoids celle de la France avec la Suede. Ce système auroit été l'ouvrage de son tems, s'il n'avoit pas été celui de son génie. Gustave Adolphe enchaîna tout le Nord à la suite de ses victoires. L'Europe entière concourut à l'abaissement de l'orgueil Autrichien; & la paix des Pyrennées fit passer les honneurs de la prépondérance de l'Espagne à la France.

On avoit accusé Charles Quint d'aspirer à la monarchie universelle; on accusa Louis XIV de la même ambition. Mais ni l'un ni l'autre ne conçut un projet si haut, si téméraire. Ils avoient tous les deux passionnément à cœur d'étendre leur empire, en élevant leurs familles. Cette ambition est également naturelle aux princes ordinaires, nés sans aucun talent, & aux monarques d'un esprit supérieur, qui n'ont point de vertus ou de morale. Mais, ni Charles-Quint, ni Louis XIV n'avoient cette détermination, cette impulsion de l'ame à tout braver, qui fait les héros conquérans: ils n'avoient rien d'Alexandre. Cependant on prit, l'on sema des alarmes utiles. On ne sauroit les concevoir, les répandre trop tôt, quand il s'élève des puissances

ces formidables à leurs voisins. C'est entre les nations sur-tout, c'est à l'égard des rois que la crainte opere la sûreté.

Quand Louis XIV voulut regarder autour de lui, peut-être dut-il être étonné de se voir plus puissant qu'il ne le croyoit. Sa grandeur venoit en partie du peu de concert qui régnoit entre les forces & les mesures de ses ennemis. L'Europe avoit bien senti le besoin d'un lien commun, mais n'en avoit pas trouvé le moyen. En traitant avec ce monarque, fier des succès & vain des éloges, on croyoit gagner beaucoup que de ne pas tout perdre. Enfin les insultes de la France multipliées avec ses victoires; la pente de ses intrigues à diviser tout, pour dominer seule; le mépris pour la foi des traités; son ton de hauteur & d'autorité, acheverent de changer l'envie en haine, de répandre l'inquiétude. Les princes même qui avoient vu sans ombrage ou favorisé l'accroissement de sa puissance, sentirent la nécessité de réparer cette erreur de politique, & comprirent qu'il falloit combiner & réunir entre eux une masse de forces supérieures à la sienne, pour l'empêcher de tyranniser les nations.

Des ligues se formerent, mais long-tems sans effet. Un seul homme fut les conduire & les animer. Echauffé de cet esprit public, qui ne



peut entrer que dans les âmes grandes & vertueuses, ce fut un prince, mais né dans une république, qui se pénétra pour l'Europe entière de l'amour de la liberté, si naturel aux esprits justes. Cet homme tourna son ambition vers l'objet le plus élevé, le plus digne du tems où il vivoit. Jamais son intérêt ne put le détourner de l'intérêt public. Avec un courage qui étoit tout à lui, il fut braver les défaites qu'il prévoyoit, attendant moins de succès de ses talens militaires, qu'une heureuse issue de sa patience & de son activité politique. Telle étoit la situation des choses, lorsque la succession au trône d'Espagne mit l'Europe en feu.

Depuis l'empire des Perses & celui des Romains, jamais une si riche proie n'avoit tenté l'ambition. Le prince qui auroit pu la joindre à sa couronne, seroit monté naturellement à cette monarchie universelle, dont le fantôme épouvantoit tous les esprits. Il falloit donc empêcher que ce trône n'échût à une puissance déjà formidable, & tenir la balance égale entre les maisons d'Autriche & de Bourbon, qui seules y pouvoient aspirer par le droit du sang.

Des hommes versés dans la connoissance des mœurs & des affaires de l'Espagne, ont prétendu,

si l'on en croit Bolingbroke, que sans les hostilités que l'Angleterre & la Hollande excitent alors, on eût vu Philippe V aussi bon Espagnol que les Philippe ses prédécesseurs, & que le conseil de France n'auroit eu aucune influence sur l'administration d'Espagne ; mais que la guerre faite aux Espagnols pour leur donner un maître, les obligea de recourir aux flottes & aux armées d'une couronne qui seule pouvoit les aider à prendre un roi qui leur convînt. Cette idée profonde & juste a été confirmée par un demi-siècle d'expérience. Jamais le génie Espagnol n'a pu s'accommoder au goût François. L'Espagne, par le caractère de ses habitans, semble moins appartenir à l'Europe qu'à l'Afrique.

Cependant les événemens répondirent au vœu général. Les armées & les conseils de la quadruple alliance, prirent un égal ascendant sur l'ennemi commun. Au lieu de ces campagnes languissantes & malheureuses qui avoient éprouvé, mais non rebuté le prince d'Orange, on vit toutes les opérations réussir aux confédérés. La France, à son tour, par-tout humiliée & défaite, touchoit à sa ruine, lorsque la mort de l'empereur la releva.

Alors on sentit que l'archiduc Charles venant à hériter de tous les états de la maison d'Autri-

## PHILOS. ET POLITIQUE. 251

che, s'il joignoit les Espagnes & les Indes à ce grand héritage, surmonté de la couronne impériale, auroit dans ses mains cette même puissance exorbitante que la guerre arrachoit à la maison de Bourbon. Les ennemis de la France s'obstinoient cependant à détrôner Philippe V, sans songer à celui qui rempliroit sa place; tandis que les vrais politiques, malgré leurs triomphes, se laissoient d'une guerre, dont les succès devenoient toujours des maux, quand ils cessent d'être des remèdes.

Cette diversité d'opinions brouilla les alliés; & cette dissension empêcha que la paix d'Utrecht n'eût pour eux tous les fruits qu'ils devoient se promettre de leurs prospérités. Les meilleures barrières dont on pouvoit couvrir les provinces des alliés, étoit de découvrir les frontières de la France. Louis XIV avoit employé quarante ans à les fortifier, & ses voisins avoient vu tranquillement élever ces boulevards qui les menaçoient à jamais. Il falloit les démolir: car toute puissance forte qui se met en défense, projette d'attaquer. Philippe resta sur le trône d'Espagne; & les bords du Rhin, la Flandre, restèrent fortifiés.

Depuis cette époque, aucune occasion ne s'est présentée, pour réparer l'imprudence commise à la paix d'Utrecht. La France a toujours con-

servé sa supériorité dans le continent; mais la fortune en a souvent diminué les influences. Les bassins de la balance politique ne seront jamais dans un parfait équilibre, ni assez justes pour déterminer les degrés de puissance, avec une exacte précision. Peut-être même ce système d'égalité n'est-il qu'une chimère? La balance ne peut s'établir que par des traités, & les traités n'ont aucune solidité, tant qu'ils ne sont faits qu'entre des souverains absolus, & non entre des nations. Ces actes doivent subsister entre des peuples, parce qu'ils ont pour objet la paix & la sûreté qui sont leurs plus grands biens: mais un despote sacrifie toujours ses sujets à son inquiétude, & ses engagements à son ambition.

Mais ce n'est pas uniquement la guerre qui décide de la prépondérance des nations, comme on l'a cru jusqu'à nos jours; depuis un demi-siècle le commerce y a beaucoup plus influé. Tandis que les puissances du continent mesuroient & partageoient l'Europe en portions inégales, que la politique, par ses ligue, ses traités & ses combinaisons, mettoit toujours en équilibre; un peuple maritime formoit, pour ainsi dire, un nouveau système, & soumettoit par son industrie la terre à la mer; comme la nature l'y a soumise elle-même par ses loix. Elle

créoit ou développoit ce vaste commerce qui a pour bafe une excellente agriculture, des manufactures floriffantes, & les plus riches poffeffions des quatre parties du monde. C'eft cette efpece de monarchie univerfelle que l'Europe doit ôter à l'Angleterre, en redonnant à chaque état maritime la liberté, la puiffance qu'il a droit d'avoir fur l'élément qui l'environne. C'eft un fyftême de bien public, fondé fur l'équité naturelle. Ici, la juftice eft l'expreflion de l'intérêt général. On ne fauroit trop avertir les peuples de reprendre toutes leurs forces, & d'employer les reffources que leur offrent le climat & le fol qu'ils habitent, pour acquérir l'indépendance nationale & individuelle où ils font nés.

Si les lumieres étoient affez répandues en Europe, & que chaque nation connût fes droits & fes vrais biens, ni le continent, ni l'Océan ne fe feroient mutuellement la loi; mais il s'établroit une influence réciproque entre les peuples de la terre & de la mer, un équilibre d'induftrie & de puiffance, qui les feroit tous communiquer enfemble pour l'utilité générale. Chacun cultiveroit & recueilleroit fur l'élément qui lui eft propre. Les divers états auroient cette liberté d'exportation & d'importation qui doit régner entre les provinces d'un même empire.

Une grande erreur domine dans la politique moderne : c'est celle d'affaiblir , autant qu'on peut , ses ennemis. Mais aucune nation ne peut travailler à la ruine des autres , sans préparer & avancer son asservissement. Sans doute , il est des momens où la fortune offre tout-à-coup un grand accroissement de puissance à un peuple ; mais une prospérité subite est peu durable. Souvent il vaudroit mieux soutenir des rivaux , que de les opprimer. Sparte refusa de rendre Athenes esclave ; & Rome se repentit d'avoir détruit Carthage.

Cette élévation de sentimens , qui convient encore plus à des nations qu'à des rois , épargneroit bien des crimes & des mensonges à la politique ; des épiques & des tortures d'esprit aux négociateurs. Aujourd'hui , la complication des affaires a rendu les négociations très-difficiles. La politique , semblable à l'insecte insidieux qui fabrique ses filets dans l'obscurité , a tendu sa toile au milieu de l'Europe , & l'a comme attachée à toutes les cours. On ne peut toucher à un seul fil , sans les tirer tous. Le moindre souverain a quelque intérêt caché , dans les traités entre les grandes puissances. Deux petits princes d'Allemagne ne peuvent faire l'échange d'un fief ou d'un domaine , sans être croisés ou secondés par les cours de Vienne , de Versailles ou de Londres. Il faut négocier des années en-

tières dans tous les cabinets, pour un léger arrondissement de terrein. Le sang de peuples est la seule chose qu'on ne marchand pas. Une guerre est décidée en deux jours, une paix traîne des années entières. Cette lenteur dans les négociations, qui vient de la nature des affaires, tient encore au caractère des négociateurs.

La plupart sont des ignorans, qui traitent avec quelques hommes instruits. Il y a peut-être deux ou trois cabinets sages & judicieux en Europe. Tout le reste est livré à des intrigans, parvenus au maniement des affaires par les passions & les plaisirs honteux d'un maître & de ses maîtresses. Un homme arrive à l'administration, sans la connoître; prend le premier système qu'on offre à son caprice; le suit sans l'entendre, avec d'autant plus d'entêtement qu'il y apporte moins de lumières; renverse tout l'édifice de ses prédécesseurs, pour jeter les fondemens du sien qui n'ira pas à hauteur d'appui. Le premier mot de Richelieu ministre, fut: *le conseil a changé de maximes*. Ce mot qui se trouva bon une fois dans la bouche d'un seul homme, peut-être n'est-il pas un des succèsseurs de Richelieu qui ne l'ait dit ou pensé. Tous les hommes publics ont la vanité, non-seulement de mesurer le faste de leur dépense,

de leur ton & de leur air, à la hauteur de leur place; mais aussi d'enfler l'opinion qu'ils ont de leur esprit, par l'influence de leur autorité.

Quand une nation est grande & puissante, que doivent être ceux qui la gouvernent? La cour & le peuple le disent, mais en deux sens bien opposés. Les ministres ne voient dans leur place, que l'étendue de leurs droits; le peuple n'y voit que l'étendue de leurs devoirs. Le peuple a raison; parce qu'enfin les devoirs & les droits de chaque gouvernement, devraient être réglés par les besoins & les volontés de chaque nation. Mais ce principe de droit naturel n'est point applicable à l'état social. Comme les sociétés, quelle que soit leur origine, sont gouvernées presque toutes par l'autorité d'un seul homme, les mesures de la politique sont subordonnées au caractère des princes.

Qu'un roi soit faible & changeant, son gouvernement variera comme ses ministres, & sa politique avec son gouvernement. Il aura tour-à-tour des ministres aveugles, éclairés, fermes, légers, fourbes ou sincères, durs ou humains, enclins à la guerre ou à la paix; tels en un mot que la vicissitude des intrigues les lui donnera. Un tel gouvernement n'aura ni système,



ni suite dans la politique. Avec un tel gouvernement, tous les autres ne pourront asséoir des vues & des mesures constantes. La politique alors ne peut qu'aller selon le vent du jour & du moment; c'est-à-dire, selon l'humeur du prince. On ne doit avoir que des intérêts momentanés & des liaisons subordonnées à l'instabilité du ministère, sous un regne foible & changeant.

Mais le sort des nations & l'intérêt politique sont bien différens dans les gouvernemens républicains. Là, comme l'autorité réside dans la masse ou dans le corps du peuple, il y a des principes & des intérêts publics qui dominent dans les négociations. Il ne faut pas alors borner l'étendue d'un système à la durée d'un ministère, ou à la vie d'un seul homme. L'esprit général qui vit & se perpétue dans la nation, est la seule regle des négociations. Ce n'est pas qu'un citoyen puissant, un démagogue éloquent, ne puisse entraîner quelquefois un gouvernement populaire dans un écart politique; mais on en revient aisément. Là, les fautes sont des leçons, comme les succès. Ce sont de grands événemens, & non des hommes, qui font époque dans l'histoire des républiques. Il est inutile de vouloir surprendre un traité de paix ou d'alliance par la ruse ou par l'intrigue, avec un peuple libre. Ses maximes le ramènent toujours à ses intérêts

permanens , & tous les engagements y cedent à la loi suprême. Là, c'est le salut du peuple qui fait tout, tandis qu'ailleurs c'est le bon plaisir du maître.

Ce contraste de maximes politiques a rendu suspectes ou odieuses les constitutions populaires à tous les souverains absolus. Ils ont craint que l'esprit républicain n'arrivât jusqu'à leurs sujets, dont tous les jours ils appesantissent de plus en plus les fers. Aussi s'aperçoit-on d'une conspiration secrète entre toutes les monarchies, pour détruire & saper insensiblement les états libres. Mais la liberté naîtra du sein de l'oppression. Elle est dans tous les coeurs; elle passera, par les écrits publics, dans les âmes éclairées; & par la tyrannie, dans l'âme du peuple. Tous les hommes sentiront enfin, & le jour du réveil n'est pas loin, ils sentiront que la liberté est le premier don du ciel, comme le premier germe de la vertu. Les instrumens du despotisme en deviendront les destructeurs; & les ennemis de l'humanité, ceux qui semblent aujourd'hui n'être armés que pour la combattre, combattront pour sa défense.

xxxvii.  
Guerre.

La guerre est de tous les tems & de tous les pays, comme la société; mais l'art militaire ne se trouve que dans certains siècles & chez quelques peuples. Les Grecs l'instituerent, & vainquirent toutes les forces de l'Asie. Les Romains

le perfectionnerent , & conquièrent le monde. Ces deux nations, dignes de commander à toutes les autres, puisqu'elles s'élevèrent par le génie & la vertu, durent leur supériorité à l'infanterie, où l'homme seul est dans toute sa force. Les phalanges & les légions menèrent par-tout la victoire sur leurs pas.

Lorsque la mollesse , plutôt que l'industrie, eut fait prévaloir la cavalerie dans les armées, Rome perdit de sa gloire & de ses succès. Malgré la discipline de ses troupes, elle ne put résister à des nations barbares qui combattoient à pied.

Cependant ces hommes demi-fauvages, qui, avec les seules armes & les seules forces de la nature, avoient soumis l'empire le plus étendu & le plus policé de l'univers, ne tarderent pas à changer aussi leur infanterie en cavalerie. Celle-ci fut proprement appelée *la bataille*, ou l'armée. Toute la noblesse, qui possédoit seule les terres & les droits, ces appanages de la victoire, voulut monter à cheval; & la populace esclave fut laissée à pied, presque sans armes & sans honneur.

Dans un tems où le cheval faisoit la distinction du gentilhomme; où l'homme n'étoit rien, & le chevalier étoit tout; où les guerres n'étoient que des irruptions, & les campagnes qu'une journée; où l'avantage étoit dans la célérité des mar-

ches : alors la cavalerie décidait du sort des armées. Durant le treizième & le quatorzième siècles, l'Europe n'avait, pour-ainsi-dire, que de la cavalerie. L'adresse & la force des hommes ne se montraient plus à la lutte, au reste, dans l'exercice des bras & dans tous les muscles du corps ; mais dans les tournois, à manier un cheval, à pousser une lance au galop. Ce genre de guerre, plus convenable à des tartares errans qu'à des sociétés fixes & sédentaires, étoit un des vices du gouvernement féodal. Une race de conquérans, qui portoit par-tout ses droits dans son épée ; qui mettoit sa gloire & son mérite dans ses armes ; qui n'avoit d'autre occupation que la chasse, ne pouvoit guère aller qu'à cheval, avec tout cet attirail d'orgueil & d'empire dont un esprit grossier devoit la surcharger. Mais des troupes d'une cavalerie pesamment armée, que pouvoient-elles pour attaquer & défendre des châteaux & des villes, où l'on étoit gardé par des murs & des eaux ?

C'est cette imperfection de l'art militaire qui fit durer pendant des siècles une guerre sans interruption, entre la France & l'Angleterre. C'est faute de combattans, qu'on combattoit sans cesse. Il-falloit des mois pour assembler, pour armer, pour mener en campagne des troupes qui n'y devoient rester que des semaines. Les rois ne pouvoient convoquer qu'un certain nombre de vas-

faux, & à des tems marqués. Les seigneurs n'avoient droit d'appeller à leur bannière que quelques tenanciers, à de certaines conditions. Les formes & les regles emportoient tout le tems à la guerre, comme elles consomment tout l'argent dans les tribunaux de justice. Enfin les François, las d'avoir éternellement à repousser les Anglois, semblables au cheval qui implore le secours de l'homme contre le cerf, se laisserent imposer le joug & le fardeau, qu'ils portent aujourd'hui. Les rois leverent, à leur solde, des troupes toujours subsistantes. Charles VII, après avoir chassé les Anglois avec des mercenaires, quand il licencia son armée, conserva neuf mille hommes de cavalerie & seize mille hommes d'infanterie.

Ce fut-là l'origine de l'abaissement de la noblesse, & de l'accroissement de la monarchie; de la liberté politique de la nation au-dehors, mais de sa servitude civile au-dedans. Le peuple ne sortit de la tyrannie féodale, que pour tomber un jour sous le despotisme des rois: tant le genre humain semble né pour l'esclavage! Il fallut assigner des fonds à la solde d'une milice; & les impôts devinrent arbitraires, illimités, comme le nombre des soldats. Ceux-ci furent distribués dans les différentes places du royaume, sous prétexte de couvrir les frontieres contre

l'ennemi ; mais , au fond , pour contenir & opprimer les sujets. Les officiers , les commandans , les gouverneurs , furent des instrumens toujours armés contre la nation même. Ils cessèrent de se regarder , eux & leurs soldats , comme des citoyens de l'état , dévoués uniquement à la défense des biens & des droits du peuple. Ils ne connurent plus dans le royaume que le roi , prêts à égotger , en son nom , & leurs pères & leurs frères. Enfin la milice nationale ne fut plus qu'une milice royale.

L'invention de la poudre , qui demanda de grandes dépenses & de grands préparatifs , des forges , des magasins , des arsenaux , mit plus que jamais les armes dans la dépendance des rois , & acheva de donner l'avantage à l'infanterie sur la cavalerie. Celle-ci prêtoit au feu de l'autre le flanc de l'homme & du cheval. Un cavalier démonté , étoit un homme nul ou perdu ; un cheval sans guide , portoit le trouble & le désordre par tous les rangs. L'artillerie & la mousqueterie faisoient , dans les escadrons , un ravage plus difficile à réparer que dans les bataillons. Enfin les hommes pouvoient s'acheter & se discipliner à moins de frais que les chevaux : c'est ce qui fit que les rois eurent aisément des soldats.

C'est ainsi que l'innovation de Charles VII ,

funeste à ses sujets, du moins pour l'avenir, préjudicia, par son exemple, à la liberté de tous les peuples de l'Europe. Chaque nation eut besoin de se tenir en défense contre une nation toujours armée. La politique, s'il y en eût eu dans un tems où les arts, les lettres & le commerce n'avoient point encore ouvert la communication entre les peuples, la politique étoit que les princes eussent attaqué tous à la fois celui qui s'étoit mis dans un état de guerre continuel. Mais au lieu de l'obliger à poser les armes, ils les prirent eux-mêmes. Cette contagion gagna d'autant plus vite, qu'elle paroïssoit le seul remède au danger d'une invasion, le seul garant de la sécurité des nations.

Cependant on manquoit par-tout des connoissances nécessaires pour discipliner une infanterie, dont l'importance commençoit à se faire sentir. La manière de combattre que les Suisses avoient employée contre les Bourguignons, les avoit rendus aussi fameux que formidables. Avec de pesantes épées & de longues hallebardes, ils avoient toujours renversé les chevaux & les hommes de la milice féodale. Impénétrables eux-mêmes, marchant en colonnes épaisses, ils abattoient tout ce qui les attaquoit, tout ce qu'ils rencontroient. Chaque puissance voulut avoir de ces soldats. Mais les Suisses sentant le be-

soin qu'on avoit de leurs bras , & se faisant acheter trop cher , il fallut se résoudre à s'en passer , & composer par-tout une infanterie nationale , pour ne pas dépendre de ces troupes auxiliaires.

Les Allemands furent les premiers à recevoir une discipline qui ne demandoit que la force du corps , & la subordination des esprits. Sortis d'une terre féconde en hommes & en chevaux , ils atteignirent presque à la réputation de l'infanterie Suisse , sans perdre l'avantage de leur cavalerie.

Les François , plus vifs , adopterent avec plus de peine & de lenteur , un genre de milice qui contraignoit tous les mouvemens , & qui sembloit exiger plus de patience que de fougue. Mais le goût de l'imitation & de la nouveauté prévalut chez une nation légère , sur cette vanité qui est amoureuse de ses usages.

Les Espagnols , malgré l'orgueil qu'on leur reproche , enchérent sur les Suisses , en perfectionnant la discipline de ce peuple guerrier. Ils composerent une infanterie qui fut tour-à-tour la terreur & l'admiration de l'Europe.

A mesure que l'infanterie augmentoit , cessoit par tout l'usage & le service de la milice féodale , & la guerre s'étendoit de plus en plus. La constitution nationale n'avoit guere permis



durant des siècles aux différens peuples , de franchir les barrières de leurs états pour aller s'égorger. La guerre ne se faisoit que sur les frontières , entre les peuples limitrophes. Quand la France & l'Espagne eurent essayé leurs armes à l'extrémité la plus reculée de l'Italie, il ne fut plus possible de convoquer le ban & l'arrière-ban des nations; parce que ce n'étoient pas réellement les peuples qui se faisoient la guerre, mais les rois avec leurs troupes, pour la gloire de leur personne ou de leur famille, sans aucun égard au bien de leurs sujets. Ce n'est pas que les princes ne tâchassent d'engager dans leurs querelles l'orgueil national des peuples; mais uniquement pour affoiblir ou pour soumettre cette indépendance, qui luttoit encore dans quelques corps, contre l'autorité absolue où ils s'étoient élevés par degrés.

Toute l'Europe fut en combustion. On vit les Allemands en Italie; les Italiens en Allemagne; les François dans l'une & l'autre de ces régions; les Turcs devant Naples & devant Nice; les Espagnols tout à la fois, en Afrique, en Hongrie, en Italie, en Allemagne, en France, & dans les Pays-Bas. Toutes ces nations, en aiguillant, en trempant leurs armes dans leur sang, se formerent dans la science de se battre & de se détruire avec un ordre, une mesure infaillibles.

La religion mit aux prises les Allemands contre les Allemands, les François contre les François; mais sur-tout la Flandre avec l'Espagne. C'est dans les marais de la Hollande qu'échoua toute la fureur d'un roi bigot & despotique; d'un prince superstitieux & sanguinaire; de deux Philippe & d'un duc d'Albe. C'est dans les Pays-Bas qu'on vit une république sortir des gibets de la tyrannie & des bûchers de l'inquisition. Après que la liberté eut rompu ses chaînes, qu'elle eut trouvé son asyle dans l'Océan, elle éleva ses remparts sur le continent. Les Hollandais imaginèrent les premiers l'art de fortifier les places: tant le génie & la création appartiennent aux autres libres. Leur exemple fut imité par-tout. Les grands états n'avoient besoin que de fortifier leurs frontières. L'Allemagne & l'Italie, partagées entre plusieurs princes, furent hérissées d'un bout à l'autre de fortes citadelles. On n'y voyage point sans trouver chaque soit des portes fermées & des ponts-levis à l'entrée des villes.

Tandis que la Hollande avoit perfectionné l'art de bâtir, d'attaquer & de défendre des places, la Suède formoit, pour-ainsi-dire, la science militaire des campagnes. Gustave Adolphe posséda supérieurement l'art de la guerre, que les autres nations ont possédé par intervalle, mais

que les Allemands ont toujours conservé comme un appanage de leur climat. Aillars il reste encore des soldats ; mais l'Allemagne seule a des généraux.

Louis XIV avança singulièrement cet art, qui s'exerçoit depuis cent ans. L'esprit humain doit à ce monarque l'usage des habits uniformes ; de porter la baïonnette au bout du fusil ; de servir l'artillerie avec avantage ; de donner enfin au fer & au feu l'action la plus meurtrière.

Le roi de Prusse a créé seul un nouvel art de discipliner les armées, de commander des batailles, & de les gagner lui-même. Ce prince, qu'une autre nation auroit encore mieux servi, & sans doute mieux loué qu'il n'a pu l'être de la sienne ; ce roi, qui, depuis Alexandre, n'a point eu son égal dans l'histoire pour l'étendue & la variété des talens ; lui qui, sans avoir été formé par des Grecs, a su former des Académiciens ; enfin, ce roi qui mérita, plus que tout autre, d'attacher son nom à son siècle, comme un titre de grandeur & de rivalité avec les plus beaux siècles : le roi de Prusse a changé les principes de la guerre, en donnant, en quelque sorte, l'avantage aux jambes sur les bras ; c'est-à-dire, que par la rapidité de ses évolutions & la célérité de ses marches, il a toujours surpassé ses ennemis, lors même qu'il ne les a pas vaincus. Toutes les nations de l'Europe ont été forcées

de prendre ses leçons, pour ne pas subir son joug. Il aura la gloire, puisque c'en est une, d'avoir élevé la guerre à un degré de perfection, dont elle ne peut heureusement que descendre.

Ce n'est pas à lui, c'est à Louis XIV, qu'il faut attribuer cette excessive multiplication de troupes, qui nous offrent le spectacle de la guerre jusques dans le sein de la paix. A l'exemple de ce monarque, qui tint toujours sur pied de nombreuses levées, tous les princes de l'Europe, grands ou petits, ont eu des corps de troupes, souvent plus onéreux aux sujets par les frais de leur solde, qu'utiles pour la défense de l'état. Quelques-uns des plus habiles ont mis ces troupes à la solde des grandes puissances; &, par un double avantage, ils ont su tirer beaucoup d'argent pour un sang qui étoit toujours vendu sans être jamais versé.

On parle des siècles de barbarie du gouvernement féodal; & cependant la guerre étoit alors un état violent, un tems d'orage: aujourd'hui, c'est presque un état naturel. La plupart des gouvernemens sont ou deviennent militaires. La perfection même de la discipline en est une preuve. La sûreté dans les campagnes, la tranquillité dans les villes, soit que les troupes y passent ou qu'elles y séjournent; la police qui regne autour des camps & dans les places de garnison, annoncent bien que les armes ont un

frein , mais que tout est soumis au pouvoir des armes.

Si l'on réprime la licence & le brigandage du soldat, les peuples payent cher cette sécurité, par la levée des taxes & des milices. Ce n'est pas uniquement par les batailles que les guerres sont funestes. Un million d'hommes tués ou perdus est peu de chose, auprès de cent millions d'ames que peut contenir l'Europe. Mais ce million est la fleur de la population, l'élite de la jeunesse, l'ame de la reproduction, le nerf de l'industrie & du travail. Mais pour entretenir & recruter ce million de soldats, il faut surcharger toutes les classes de la société, qui, refoulant les unes sur les autres, écrasent la dernière, la plus nécessaire, celle des cultivateurs. L'accroissement des impôts & la difficulté des recouvrements, font mourir de faim & de misère ces mêmes familles, qui sont les meres & les nourrices des ateliers & des armées.

Second inconvénient : augmentation de soldats, diminution de courage. Peu d'hommes naissent propres à la guerre. Si l'on en excepte Lacédémone & Rome, où des citoyens, des femmes libres enfantèrent des soldats; où les enfans s'endormoient & s'éveilloient au bruit des fanfares & des chansons guerrières; où l'éducation dénaturait les hommes, faisoit d'eux des êtres d'une nouvelle espèce : tous les peuples

n'ont jamais eu qu'un petit nombre de braves. Aussi, moins on en leve, plus ils valent. Autrefois chez nos peres, moins policés & plus forts que nous, les armées étoient beaucoup moins nombreuses que les nôtres, & les guerres plus décisives. Il falloit être noble ou riche pour faire le service militaire. C'étoit un droit, un honneur, que de prendre les armes. On ne voyoit sous les drapeaux que des volontaires. Les engagements finissoient avec la campagne. Un homme qui n'auroit pas aimé la guerre, pouvoit s'en retirer. D'ailleurs, il y avoit plus de cette chaleur de sang & de cette fierté de sentimens, qui fait le vrai courage. Aujourd'hui, quelle gloire de servir des despotes qui mesurent les hommes à la toise, les prisent par leur paye, les enrôlent par force ou par subtilité, les retiennent, les congédient comme ils les ont pris, sans leur consentement ! Quel honneur d'aspirer au commandement des armées, sous la maligne influence des cours, où l'on donne & l'on ôte tout pour rien ; où l'on élève & l'on dégrade par caprice des hommes sans mérite & sans crimes ! Aussi, hormis les empires naissans & les momens de crise, plus il y a de soldats dans un état, plus la nation s'affoiblit ; & plus un état s'affoiblit, plus on multiplie les soldats.

Troisième inconvénient : la multiplication de

la milice achève au despotisme. Les troupes nombreuses, les places fortes, les magasins & les arsenaux, peuvent empêcher les invasions; mais en préservant un peuple des irruptions d'un conquérant, ils ne le sauvent pas des attentats d'un despote. Tant de soldats ne font que tenir à la chaîne des esclaves tout faits. L'homme le plus faible est alors le plus fort. Comme il peut tout, il veut tout. Par les seules armes, il brave l'opinion & force les volontés. Avec des soldats, il leve des impôts; avec des impôts, il leve des soldats. Il croit exercer & manifester sa puissance, en détruisant ce qu'il a créé; mais il travaille dans le néant & pour le néant. Il renouvelle perpétuellement sa milice, sans jamais retrouver une force nationale. C'est en vain qu'il arme des bras toujours levés sur la tête du peuple; si ses sujets tremblent devant ses troupes, ses troupes fuiront devant d'ennemi. Mais alors la perte d'une bataille est celle d'un royaume. Tous les cœurs aliénés volent d'eux-mêmes sous un joug étranger, parce qu'avec un conquérant, il reste de l'espérance, & qu'avec un despote, on ne sent que la crainte. Quand les progrès du gouvernement militaire ont amené le despotisme, alors il n'y a plus de nation. Les troupes sont bientôt insolentes & débauchées; les familles se dissolvent & dépendent dans la stérilité de la misère & du libertinage. L'esprit de diffusion &

de haine gagne entre tous les états, alternativement corrompus & flétris. Les corps se trahissent, se vendent, se dépouillent, & se livrent tour à tour les uns les autres aux verges du despote. Il les crible tous, il les vanne, il les presse dans sa main, les dévore & les anéantit. Telle est la fin de cet art de la guerre, qui mène au gouvernement militaire. Voyons quelle est l'influence de la marine.

xxxviii.  
Marine.

Les anciens nous ont transmis presque tous les arts, qui sont ressuscités avec les lettres, mais nous l'emportons sur eux dans la marine militaire. Tyr & Sydon, Carthage & Rome, n'ont presque vu que la Méditerranée; & pour courir cette mer, il ne falloit que des radeaux, des galeres & des rameurs. Les combats alors pouvoient être sanglans; mais l'art de la construction & de l'armement des flottes ne devoit pas être savant. Pour traverser de l'Europe en Afrique, il ne falloit, pour ainsi dire, que des bateaux plats, qui débarquoient des Carthaginois ou des Romains: car ce furent presque les seuls peuples qui rougirent la mer de leur sang. Les Athéniens & les républiques de l'Asie, firent heureusement plus de commerce que de carnage.

Après que ces nations fameuses eurent laissé la terre & la mer à des brigands & à des pirates, la marine resta durant douze siècles dans le



néant où étoient tombés tous les autres arts. Ces essaims de barbares, qui dévorèrent le cadavre & le squelette de Rome, vinrent de la mer Baltique, sur des radeaux ou des pirogues, ravager & piller nos côtes de l'Océan; mais sans s'écarter du continent. Ce n'étoient point des voyages, mais des descentes qui se renouvelloient chaque jour. Les Danois & les Normands n'étoient point armés en course, & ne savoient guere se battre que sur terre.

Enfin, le hasard ou la Chine donna la boussole à l'Europe, & la boussole lui donna l'Amérique. L'aiguille aimantée montrant aux navigateurs de combien ils s'approchoient ou s'éloignoient du Nord, les enhardit à tenter les plus longues courses, à perdre la terre de vue durant des mois entiers. La géométrie & l'astronomie apprirent à mesurer la marche des astres, à fixer par eux les longitudes, & à estimer à-peu-près de combien on avangoit à l'Est ou à l'Ouest. Dès-lors on devoit savoir à quelle hauteur, à quelle distance on se trouvoit de toutes les côtes de la terre. Quoique la connoissance des longitudes soit beaucoup plus inexacte que celle des latitudes, l'une & l'autre eurent bientôt assez hâté les progrès de la navigation, pour faire éclore l'art de la guerre navale. Cependant, elle débuta par des galeres qui étoient en possession de la Méditerranée. La plus fameuse

bataille de la marine moderne , fut celle de Lepante , qui fut livrée il y a deux cents ans , entre deux cents cinq galeres des Chrétiens , & deux cents soixante des Turcs. L'Italie qui a tout trouvé & n'a rien gardé , l'Italie seule avoit construit ce prodigieux armement ; mais alors elle avoit le double du commerce , des richesses , de la population qui lui restent aujourd'hui. D'ailleurs , ces galeres n'étoient ni si longues , ni si larges que celles de nos jours , comme l'attestent encore d'anciennes carcasses qui se conservent dans l'arsenal de Venise. La chiourme consistoit en cent cinquante rameurs , & les troupes n'étoient que de quatre-vingts hommes par bâtiment. Aujourd'hui Venise a de plus belles galeres , & moins de puissance sur cette mer qu'elle épouse , & que d'autres sillonnent & labourent.

Mais les galeres étoient bonnes pour des forçats ; il falloit de plus forts vaisseaux pour des soldats. L'art de la construction s'accrut avec celui de la navigation. Philippe II , roi de toutes les Espagnes & des deux Indes , employa tous les chantiers d'Espagne & de Portugal , de Naples & de Sicile , qu'il possédoit alors , à construire des navires d'une grandeur , d'une force extraordinaires ; & sa flotte prit le nom de *l'invincible armada*. Elle étoit composée de cent trente vaisseaux , dont près de cent étoient les

plus gros qu'on eût encore vus sur l'Océan. Vingt caravelles, ou petits bâtimens, suivoient cette flotte, voguoient & combattoient sous les ailes. L'ensure Espagnole du seizième siècle ; s'est prodigieusement appesantie sur une description exagérée & pompeuse de cet armement si formidable. Mais ce qui répandit la terreur & l'admiration il y a deux siècles, serviroit de risée aujourd'hui. Les plus grands de ces vaisseaux ne seroient que du troisième rang dans nos escadres. Ils étoient si pesamment armés & si mal gouvernés, qu'ils ne pouvoient presque se remuer, ni prendre le vent, ni venir à l'abordage, ni obéir à la manœuvre dans des tems orageux. Les matelots étoient aussi lourds que les vaisseaux étoient massifs, les pilotes presque aussi ignorans que les matelots.

Les Anglois, qui connoissoient déjà toute la foiblesse & le peu d'habileté de leurs ennemis sur la mer, se reposèrent du soin de leur défaite sur leur inexpérience. Contens d'éviter l'abordage de ces pesantes machines, ils en brûlèrent une partie. Quelques-uns de ces énormes gaffions furent pris, d'autres désarmés. Une tempête survint. La plupart avoient perdu leurs ancres; ils furent abandonnés par l'équipage à la fureur des vagues, & jettés, les uns sur les côtes Occidentales de l'Ecosse, les autres sur les côtes d'Irlande. A peine la moitié de cette in-

vincible flotte put retourner en Espagne, où son délabrement, joint à l'effroi des matelots, répandit une consternation dont la nation ne se releva plus : abattue à jamais par la perte d'un armement qui lui avoit coûté trois ans de préparatifs, où ses forces & ses revenus s'étoient comme épuisés.

La chute de la marine Espagnole fit passer le sceptre de la mer aux mains des Hollandois. L'orgueil de leurs anciens tyrans ne pouvoit être mieux puni, que par la prospérité d'un peuple forcé, par l'oppression, à briser le joug des rois. Lorsque cette république levoit la tête hors de ses marais, le reste de l'Europe étoit plongé dans les guerres civiles par le fanatisme. Dans tous les états, la persécution lui préparoit des citoyens. L'inquisition que la maison d'Autriche vouloit étendre dans les pays de sa domination; les bûchers que Henri II allumoit en France; les émissaires de Rome que Marie appuyoit en Angleterre : tout concourut à donner à la Hollande un peuple immense de réfugiés. Elle n'avoit ni terres, ni moissons pour les nourrir. Il leur fallut chercher une subsistance par mer, dans le monde entier. Lisbonne, Cadix & Anvers, faisoient presque tout le commerce de l'Europe sous un même souverain, que sa puissance & son ambition rendoient l'objet de la haine & de l'envie. Les nouveaux républicains, échappés à sa

tyrannie, excités par le ressentiment & le besoin, se firent corsaires, & se formerent une marine aux dépens des Espagnols & des Portugais, qu'ils détestoient. La France & l'Angleterre, qui ne voyoient que l'humiliation de la maison d'Autriche dans les progrès de la république naissante, l'aiderent à garder des conquêtes & des dépouilles, dont elles ne connoissoient pas encore tout le prix. Ainsi les Hollandois s'assurèrent des établissemens par-tout où ils voulurent porter leurs armes; s'affermirent dans leurs acquisitions, avant qu'on pût en être jaloux; & se rendirent insensiblement les maîtres de tout le commerce par leur industrie, & de toutes les mers, par la force de leurs escadres.

Les troubles domestiques de l'Angleterre favorisèrent quelque tems cette prospérité, sourdement acquise dans des pays éloignés. Mais enfin Cromwel éveilla dans sa patrie la jalousie du commerce. Elle étoit naturelle à un peuple insulaire. Partager avec lui l'empire de la mer, c'étoit le lui céder. Les Hollandois résolurent de le garder. Au lieu de s'allier avec l'Angleterre, ils s'exposèrent courageusement à la guerre. Ils combattirent long-tems avec des forces inégales; & cette opiniâtreté contre les revers, leur conserva, du moins, une honorable rivalité. La supériorité dans la construction; dans la forme des vaisseaux, donna souvent la victoire à leurs

## 278 H I S T O I R E

ennemis ; mais les vaincus ne firent point de pertes décisives ;

Cependant , ces longs & terribles combats avoient épuisé , du moins ralenti , la vigueur des deux nations , lorsque Louis XIV , voulant profiter de leur affoiblissement réciproque , aspira à l'empire des mers. En prenant les rênes de son royaume , ce prince n'avoit trouvé dans ses ports que huit ou neuf vaisseaux demi-pourris ; encore n'étoient-ils ni du premier , ni du second rang. Richelieu avoit su jeter une digue devant la Rochelle , mais non créer une marine , dont Henri IV & son ami Sully devoient pourtant avoir conçu le projet ; mais tout ne pouvoit naître à la fois que dans le beau siècle de la nation Française. Louis , qui saisissoit , du moins , toutes les idées de grandeur qu'il n'enfantait pas , établit un conseil de construction dans chacun des cinq ports qu'il ouvrit à la marine royale ou militaire. Il créa des chantiers & des arsenaux. En moins de vingt ans , la France eut cent vaisseaux de ligne.

Ses forces s'essayèrent d'abord contre les Barbaresques , qui furent châtiés. Ensuite elles firent baisser le pavillon à l'Espagne. De-là , se mesurant avec les flottes , tantôt séparées , tantôt combinées , de l'Angleterre & de la Hollande , presque toujours elles emportèrent l'honneur & l'avantage du combat. La première défaite mé-

morale qu'effuya la marine Françoisse, fut en 1692, lorsqu'avec quarante vaisseaux, elle attaqua vis-à-vis de la Hogue quatre-vingt-dix vaisseaux Anglois & Hollandois, pour donner à l'Angleterre un roi qu'elle ne vouloit pas, & qui ne souhaitoit pas trop de l'être. Le parti le plus nombreux eut la victoire. Jacques II sentit un plaisir involontaire, en voyant triompher le peuple qui le repoussoit; comme si dans ce moment, l'amour aveugle de la patrie l'eût emporté contre lui dans son cœur, sur l'ambition du trône. Depuis cette journée, la France vit décliner ses forces navales, qui ne se sont pas rétablies.

L'Angleterre prit dès-lors une supériorité, qui l'a portée au comble de la prospérité. Une nation, qui se voit aujourd'hui la première sur toutes les mers, s'imagine aisément qu'elle y a eu toujours de l'empire. Tantôt elle fait remonter sa puissance maritime jusqu'au tems de César; tantôt elle veut avoir régné sur l'Océan, du moins au neuvième siècle. Peut-être un jour, les Corfès, qui ne sont rien, quand ils seront devenus un peuple maritime, écriront & liront dans leurs fastes, qu'ils ont toujours dominé sur la Méditerranée. Telle est la vanité de l'homme; il a besoin d'aggrandir son néant dans le passé comme dans l'avenir. La vérité seule, qui vit avant & après les nations, dit qu'il

n'y a point eu de marine en Europe depuis l'ère chrétienne jusqu'au seizième siècle. Les Anglois eux-mêmes n'en avoient pas besoin, tant qu'ils furent les maîtres de la Normandie & des côtes de la France.

Lorsque Henri VIII voulut équiper une flotte, il fut obligé de louer des vaisseaux de Hambourg, de Lubeck; de Dantzick; mais sur-tout de Gênes & de Venise, qui savoient seules construire & conduire une marine; qui fournissoient les navigateurs & les amiraux; qui donnoient à l'Europe un Colomb, un Améric, un Cabot, un Verezani, ces hommes divins, par qui le monde est devenu si grand. Elizabeth eut besoin d'une force navale contre l'Espagne. Elle permit à des citoyens d'armer des vaisseaux, pour courir sur les ennemis de l'état. Cette permission forma des soldats matelots. La reine alla voir un vaisseau qui avoit fait le tour du monde; elle y embrassa Drake, en le créant chevalier. Elle laissa quarante-deux vaisseaux de guerre à ses successeurs. Jacques I & Charles I, ajoutèrent quelques navires aux forces navales qu'ils avoient reçues avec le trône; mais les commandans de cette marine étoient pris dans la noblesse, qui, contente des honneurs, laissoit les travaux à des pilotes. L'art ne faisoit point de progrès.

Le parti qui détrôna les Stuarts, avoit peu de



nobles. Les vaisseaux de ligne furent donnés à des capitaines d'une naissance commune, mais d'une habileté rare dans la navigation. Ils perfectionnerent, ils illustrerent la marine Angloise.

Charles II, en remontant sur le trône, la trouva forte de cinquante-six vaisseaux. Elle s'augmenta sous son regne, jusqu'au nombre de quatre-vingt-trois bâtimens, dont cinquante-huit étoient de ligne. Cependant elle déclina vers les derniers jours de ce prince. Mais Jacques II, son frere, la rétablit dans son premier éclat, l'éleva même à plus de splendeur. Grand amiral avant d'être roi, il avoit inventé l'art de commander la manœuvre sur les flottes, par les signaux des pavillons. Heureux, s'il avoit mieux entendu l'art de gouverner un peuple libre! Quand le prince d'Orange, son gendre, prit sa couronne, la marine Angloise étoit composée de cent soixante-trois vaisseaux de toute grandeur, armés de sept mille canons, & montés par quarante-deux mille hommes d'équipage. Cette force doubla pendant la guerre pour la succession d'Espagne. Elle a fait depuis des progrès tels, que l'Angleterre se croit en état de balancer seule par ses forces navales, toute la marine de l'Univers. Cette puissance est sur mer, ce qu'étoit Rome sur la terre, quand elle tomba de sa grandeur.

La nation Angloise regarde sa marine comme le rempart de sa sûreté, comme la source de ses richesses. C'est dans la paix, comme dans la guerre, le pivot de ses espérances. Aussi lève-t-elle, & plus volontiers, & plus promptement, une flotte qu'un bataillon. Elle n'épargne aucun moyen de dépense, aucune ressource de politique pour avoir des hommes de mer.

Elle y emploie d'abord l'attrait des récompenses. Le parlement, en 1744, déclara que toutes les prises que feroit un vaisseau de guerre, appartiendroient aux officiers & à l'équipage du navire vainqueur. Il accorda de plus cinq livres sterlings de gratification à chaque Anglois qui, dans le combat, se feroit élançé sur le navire ennemi, pris ou coulé à fond. A l'appât du gain, le gouvernement ajoute les voies de la force, si la nécessité l'exige. Dans les tems de guerre, on enleve les matelots de la marine marchande.

Rien n'est plus contraire en apparence à la liberté nationale, que ces coups d'autorité qui frappent à la fois sur les hommes & sur le commerce. Cependant quand ces actes de violence n'ont lieu qu'en conséquence des besoins de la république, on ne peut les regarder comme des attentats contre la liberté; parce qu'ils ont pour objet la sûreté publique, l'intérêt particulier de

ceux même qui paroissent en être les victimes; & que l'état de société exige que chaque volonté particulière soit soumise à la volonté générale. D'ailleurs, les marins reçoivent du gouvernement la même paye qu'ils obtiendroient du négociant, ce qui achève de justifier cette voie de contrainte, voie qui est toujours la plus utile à l'état. Le matelot n'est à la charge du public, que lorsqu'il le sert. Les expéditions en sont plus secrètes & plus promptes; les équipages ne sont jamais oisifs. Enfin sût-ce un inconvénient, est-il pipe que la servitude perpétuelle où les classes tiennent les matelots de toute l'Europe?

La marine est un nouveau genre de puissance, qui doit changer la face du monde. Elle a fait tomber l'ancien système d'équilibre. L'Allemagne, qui tenoit la balance entre les maisons d'Autriche & de Bourbon, l'a cédée à l'Angleterre. C'est cette isle qui dispose aujourd'hui du continent. Comme elle est voisine, par ses vaisseaux, de tous les pays qui tiennent à la mer, elle peut faire du bien & du mal à plus d'états. Elle a donc plus d'alliés, plus de considération & d'influence. C'est elle qui domine en Amérique; parce qu'elle y possède des hommes & des arts, au lieu d'or & de matières de luxe. Elle seule est le levier du monde. Voyez comme elle prépare les révolutions, comme elle pro-

mène sur les flottes le destin des nations ! On l'accuse de vouloir être seule maîtresse de la mer & du commerce. Cet empire, dont elle pourroit s'emparer pour un moment peut-être, entraîneroit sa perte. La monarchie universelle des mers, n'est pas un projet moins vain que celle de la terre.

La France crie & répète qu'il faut établir un équilibre de puissance sur mer : mais on la soupçonne de n'y vouloir point de maîtres, pour n'avoir plus de rivaux sur le continent, du moins elle n'a persuadé jusqu'à présent que l'Espagne. C'est un bonheur pour l'Europe que les forces de la mer fassent une diversion à celles de la terre. Une puissance qui a des côtes à garder, ne peut aisément franchir les barrières de ses voisins. Il lui faut des préparatifs immenses ; des troupes innombrables ; des arsenaux de toute espèce ; une double provision de moyens & de ressources, pour exécuter des projets de conquête. Depuis que l'Europe navigue, elle jouit d'une plus grande sécurité au-dedans, d'une influence prépondérante au-dehors. Ses guerres ne sont peut-être ni moins fréquentes, ni moins sanglantes ; mais elle en est moins ravagée, moins affoiblie. Les opérations y sont conduites avec plus de concert, de combinaison, & moins de ces grands effets qui dérangent tous les systèmes. Il y a plus d'efforts, & moins de secousses. Tous

tes les passions des hommes y sont entraînées vers un certain bien général, un grand but politique, un heureux emploi de toutes les facultés physiques & morales. Quel est-il? Le commerce.

Si la navigation est née de la pêche, comme la guerre de la chasse; la marine est sortie du commerce. On a d'abord voyagé sur mer, pour posséder; on a conquis un monde, pour enrichir l'autre. Cet objet de conquête a fondé le commerce; & pour soutenir le commerce, il a fallu des forces navales, qui sont elles-mêmes le produit de la navigation marchande. Les Phéniciens, situés sur les bords de la mer aux confins de l'Asie & de l'Afrique, pour recevoir & repandre toutes les richesses de l'ancien monde; les Phéniciens ne fondèrent des colonies, ne bâtirent des villes que pour le commerce. A Tyr, ils étoient les maîtres de la Méditerranée; à Carthage, ils jetterent les fondemens d'une république qui commercera par l'Océan sur les meilleures côtes de l'Europe.

Les Grecs succéderent aux Phéniciens; les Romains aux Carthaginois & aux Grecs: ils furent les maîtres de la mer comme de la terre; mais ils ne firent d'autre commerce que celui d'apporter pour eux en Italie, toutes les richesses de l'Afrique, de l'Asie & du monde conquis. Quand Rome eut tout envahi, tout perdu, le

XXXIX.  
Commer-  
ce.

commerce retourna, pour ainsi dire, à sa source vers l'Orient. C'est là qu'il se fixa, tandis que les Barbares inondoient l'Europe. L'empire fut divisé : les armes & la guerre restèrent dans l'Occident ; mais l'Italie conserva du moins une communication avec le Levant, où couloient toujours les trésors de l'Inde.

Les croisades épuisèrent en Asie toutes les fa-teurs de zèle & d'ambition, de guerre & de fanatisme qui circuloient dans les veines des Européens : mais elles rapporterent en Europe le goût du luxe Asiatique ; & elles rachèterent par un germe de commerce & d'industrie, le sang & la population qu'elles avoient coûté. Trois siècles de guerre & de voyages en Orient, donnerent à l'inquiétude de l'Europe, un aliment dont elle avoit besoin pour ne pas périr d'une sorte de consommation interne : ils préparèrent cette effervescence de génie & d'activité qui, depuis, s'exhala & se déploya dans la conquête & le commerce des Indes Orientales & de l'Amérique.

Les Portugais tentèrent de doubler l'Afrique, mais pas à pas. Ils s'emparèrent successivement de toutes les pointes, de tous les ports qui devoient les conduire au cap de Bonne-Espérance. Ils employèrent quatre-vingts ans à se rendre maîtres de toute la côte Occidentale, où finit ce grand cap. En 1497, Vasco de Gama franchit

cette barrière ; & remontant la côte Orientale de l'Afrique, il alla par un trajet de douze cents lieues, aboutir à la côte de Malabar, où devoient fondre les trésors des plus riches pays de l'Asie. Ce fut-là le théâtre des conquêtes des Portugais.

Tandis que cette nation avoit les marchandises, l'Espagne s'emparoit de ce qui les achete, des mines d'or & d'argent. Ces métaux devinrent non-seulement un véhicule, mais encore une matière de commerce. Ils attirèrent d'abord tout le reste, & comme signe, & comme marchandise. Toutes les nations en avoient besoin pour faciliter l'échange de leurs denrées, pour s'approprier les jouissances qui leur manquoient. L'épanchement du luxe & de l'argent du Midi de l'Europe, changea la face & la direction du commerce, en même-tems qu'il en étendit les limites.

Cependant les deux nations conquérantes des deux Indes, négligèrent les arts & la culture. Pensant que l'or devoit tout leur donner, sans songer au travail qui seul attire l'or ; elles apprirent un peu tard, mais à leurs dépens, que l'industrie qu'elles perdoient, valoit mieux que les richesses qu'elles acqueroient ; & ce fut la Hollande qui leur fit cette dure leçon.

Les Espagnols devinrent ou restèrent pauvres avec tout l'or du monde ; les Hollandois furent

bientôt riches, sans terres & sans mines. C'est une nation au service de toutes les autres ; mais qui s'est louée à très-haut prix. Dès qu'elle se fut réfugiée au sein de la mer, avec l'industrie & la liberté, qui sont ses dieux tutélaires, elle s'aperçut qu'elle n'avoit pas même assez de terre pour nourrir le sixième de sa population. Alors, elle jeta les yeux sur la face du globe, & se dit à elle-même : " mon domaine est le monde „ entier ; j'en jouirai par ma navigation & mon „ commerce. Toutes les terres fourniront à ma „ subsistance ; tous les peuples à mon aisance. „ Entre le Nord & le Midi de l'Europe, elle prit la place de la Flandre dont elle s'étoit détachée, pour n'appartenir qu'à elle-même. Bruges & Anvers avoient attiré l'Italie & l'Allemagne dans leurs ports ; la Hollande devint à son tour l'entrepôt de toutes les puissances, riches ou pauvres, mais commerçantes. Non-contente d'appeller les autres nations, elle alla chez elles acheter de l'une ce qui manquoit à l'autre ; apporter au Nord les subsistances du Midi ; vendre aux Espagnols des navires pour des cargaisons, échanger sur la Baltique du vin pour du bois. Elle imita les intendants & les fermiers des grandes maisons, qui, par le gain & les profits qu'ils y font, se mettent en état de les acheter tôt ou tard. C'est, pour ainsi dire, aux frais de l'Espagne & du Portugal, que la Hollande vint à



bout d'enlever à ces puissances une partie de leurs conquêtes dans les deux Indes, & presque tout le profit de leurs colonies. Elle sut endormir la paresse de ces conquérans superbes; & par son activité, sa vigilance, surprendre la cheff de leurs trésors dont elle ne leur laissoit que la cassette, qu'elle avoit soin de vuidér à mesure qu'ils la remplissoient. C'est ainsi qu'un peuple roturier ruina des peuples gentilshommes; mais au jeu le plus honnête & le plus légitime qui soit dans les combinaisons de la fortune.

Tout favorisa la naissance & les progrès du commerce de la république: sa position sur les bords de la mer, à l'embouchure de plusieurs grandes rivières: sa proximité des terres les plus abondantes ou les mieux cultivées de l'Europe: ses liaisons naturelles avec l'Angleterre & l'Allemagne, qui la défendoient contre la France: le peu d'étendue & de fertilité de son terrain qui forçoit ses habitans à devenir pêcheurs, navigateurs, courtiers, banquiers, voituriers, commissionnaires; à vivre, en un mot, d'industrie au défaut de domaine. Les causes morales se joignoient à celles du climat & du sol, pour établir & hâter sa prospérité. La liberté de son gouvernement, qui ouvrit un asyle à tous les étrangers mécontents du leur; la liberté de sa religion, qui laissoit à toutes les autres un exercice public & tranquille, c'est-à-dire, l'accord du cri de la

nature avec celui de la conscience, des intérêts avec les devoirs, en un mot la tolérance, cette religion universelle de toutes les âmes justes & éclairées, amies du ciel & de la terre, de Dieu comme leur père ; des hommes comme leurs frères. Enfin la république commerçante fut tourner à son profit tous les événemens, & faire concourir à son bonheur les calamités & les vices des autres nations ; les guerres civiles que le fanatisme allumoit chez un peuple ardent, que le patriotisme excitoit chez un peuple libre ; l'ignorance & l'indolence que le bigotisme nourrissoit chez deux peuples soumis à l'empire de l'imagination.

Cette industrie de la Hollande, où se mêla beaucoup de cette finesse politique qui sème la jalousie & les différends entre les nations, ouvrit enfin les yeux à d'autres puissances. L'Angleterre fut la première à s'appercevoir qu'on n'avoit pas besoin de l'entremise des Hollandois pour trafiquer. Cette nation, chez qui les attentats du despotisme avoient enfanté la liberté, parce qu'ils précédoient la corruption & la mollesse, voulut acheter les richesses par le travail qui en est le contrepoison. Ce fut elle qui la première envisagea le commerce, comme la science & le soutien d'un peuple éclairé, puissant & même vertueux. Elle y vit moins une acquisition de puissances, qu'une augmentation

d'industrie; plus d'encouragement & d'activité pour la population, que de luxe & de magnificence pour la représentation. Appellée à commercer par sa situation; ce fut là l'esprit de son gouvernement & le levier de son ambition. Tous ses ressorts tendirent à ce grand objet. Mais dans les autres monarchies, c'est le peuple qui fait le commerce; dans cette heureuse constitution, c'est l'état ou la nation entière: toujours sans doute avec le desir de dominer qui renferme celui d'asservir, mais du moins avec des moyens qui font le bonheur du monde, avant de le soumettre. Par la guerre, le vainqueur n'est guère plus heureux que le vaincu; puisqu'il ne s'agit entr'eux que de sang & de plaies: mais par le commerce, le peuple conquérant introduit nécessairement l'industrie dans un pays qu'il n'auroit pas conquis, si elle y avoit été, ou qu'il ne garderoit pas, si elle n'y étoit point entrée avec lui. C'est sur ces principes que l'Angleterre a fondé son commerce & sa domination, & qu'elle a réciproquement, & tour à tour, étendu l'un par l'autre.

Les François, situés sous un ciel & sur un sol également heureux, se font long-tems flattés d'avoir beaucoup à donner aux autres nations, & presque rien à leur demander. Mais Colbert sentit que, dans la fermentation où se trouvoit de son tems toute l'Europe, il y auroit un gain

évident pour la culture & les productions d'un pays qui travailleroit sur celles du monde entier. Il ouvrit des manufactures à tous les arts. Les laines, les soieries, les teintures, les broderies, les étoffes d'or & d'argent acquirent dans les mains des François un raffinement de luxe & de goût, qui les fit rechercher par-tout de cette noblesse qui possède les plus riches fonds de terre. Pour augmenter le produit des arts, il fallut posséder les matieres premières, & le commerce direct pouvoit seul les fournir. Les hasards de la navigation avoient donné des possessions à la France dans le nouveau-monde, comme à tous les brigands qui avoient couru la mer. L'ambition de quelques particuliers y avoit formé des colonies, qui s'étoient nourries d'abord & même aggrandies par le commerce des Hollandois & des Anglois. Une marine nationale devoit rendre à la métropole cette liaison naturelle avec ses colons. Le gouvernement éleva donc ses forces navales à l'appui de sa navigation commerciale. La nation dut faire alors un double profit sur la matiere & l'art de ses manufactures. Elle poussa cette branche précaire & momentanée avec une vigueur, une émulation qui devoit laisser long-tems ses rivaux en arriere; & la France jouit encore de sa supériorité sur les autres nations dans tous les arts de luxe & de décoration qui attirent les richesses à l'industrie.

La mobilité naturelle du caractère national, la frivolité même, a valu des trésors à l'état, par l'heureuse contagion de ses modes. Semblable à ce sexe délicat & léger, qui nous montre & nous inspire le goût de la parure, le François domine dans les cours, au moins par la toilette; & son art de plaire est un des secrets de sa fortune & de sa puissance. D'autres peuples ont maîtrisé le monde par ces mœurs simples & rustiques, qui font les vertus guerrières; lui seul y devoit régner par ses vices. Son empire durera, jusqu'à ce qu'avili sous les pieds de ses maîtres par des coups d'autorité sans principes & sans bornes, il devienne méprisable à ses propres yeux. Alors, avec sa confiance en lui-même, il perdra cette industrie, qui est une des sources de son opulence & des ressorts de son activité. Bientôt il n'aura plus ni manufactures, ni colonies, ni commerce.

Cette nouvelle ame du monde moral s'est insinuée de proche en proche, jusqu'à devenir comme essentielle à l'organisation ou à l'existence des corps politiques. Le goût du luxe & des commodités a donné l'amour du travail, qui fait aujourd'hui la principale force des états. A la vérité, les occupations sédentaires des arts mécaniques, rendent les hommes plus sensibles aux injures des saisons, moins propres au grand air, qui est le premier aliment de la vie. Mais

enfin, on est encore plus heureux d'énervier l'espèce humaine sous les toits des ateliers, que de l'aguerrir sous les tentes, puisque la guerre détruit quand le commerce crée. Par cette utile révolution dans les mœurs, les maximes générales de la politique ont changé l'Europe. Ce n'est plus un peuple pauvre qui devint redoutable à une nation riche. La force est aujourd'hui du côté des richesses, parce qu'elles ne font plus le fruit de la conquête, mais l'ouvrage des travaux assidus & d'une vie entièrement occupée. L'or & l'argent ne corrompent que les âmes oisives qui jouissent des délices du luxe, au séjour des intrigues & des bassesses, qu'on appelle grandeur. Mais ces métaux occupent les bras & les doigts du peuple; mais ils excitent dans les campagnes, à reproduire; dans les villes maritimes, à naviguer; dans le centre d'un état; à fabriquer des armes, des habits, des meubles, des édifices. L'homme est aux prises avec la nature: sans cesse il la modifie, & sans cesse il en est modifié. Les peuples sont taillés & façonnés par les arts qu'ils exercent. Si quelques métiers amollissent & dégradent l'espèce, elle s'endurcit & se répare dans d'autres. S'il est vrai que l'art la dénature, du moins elle ne se repeuple pas pour se détruire, comme chez les nations barbares des tems héroïques. Sans doute, il est facile, il est beau de peindre les Romains avec le

seul art de la guerre, subjuguant tous les autres arts, toutes les nations oisives ou commerçantes, policées ou féroces; brisant ou méprisant les vases de Corinthe, plus heureux sous des dieux d'argile qu'avec les statues d'or de leurs empereurs de boue. Mais il est encore plus doux & plus beau, peut-être, de voir toute l'Europe peuplée de nations laborieuses, qui roulent sans cesse autour du globe, pour le défricher & l'approprier à l'homme; agiter par le souffle vivifiant de l'industrie, tous les germes reproductifs de la nature; demander aux abîmes de l'Océan, aux entrailles des rochers, ou de nouveaux soutiens, ou de nouvelles jouissances; remuer & soulever la terre avec tous les leviers du génie; établir entre les deux hémisphères, par les progrès heureux de l'art de naviguer, comme des ponts volans de communication, qui rejoignent un continent à l'autre; suivre toutes les routes du soleil, franchir les barrières annuelles, & passer des tropiques aux poles sous les ailes des vents; ouvrir, en un mot toutes les sources de la population & de la volupté, pour les verser par mille canaux sur la face du monde. C'est alors, peut-être, que la divinité contemple avec plaisir son ouvrage, & ne se repent pas d'avoir fait l'homme.

Telle est l'image du commerce. Admirez ici le génie du négociant. Le même esprit qu'avoit

Newton pour calculer la marche des astres, il l'emploie à suivre la marche des peuples commerçans qui fécondent la terre. Ses problèmes sont d'autant plus difficiles à résoudre, que les conditions n'en sont pas prises dans les loix invariables de la nature, comme les hypothèses du géomètre; mais dépendent des caprices des hommes & de l'instabilité de mille événemens. Cette justesse de combinaisons que devoient avoir Cromwel & Richelieu, l'un pour détruire, l'autre pour cimenter le despotisme des rois, il la possède, & va plus loin: car il embrasse les deux mondes dans son coup d'œil, & dirige ses opérations sur une infinité de rapports, qu'il n'est donné que rarement à l'homme d'état, ou même au philosophe, de saisir & d'apprécier. Rien ne doit échapper à sa vue. Il doit prévoir l'influence des saisons, sur l'abondance, la disette, la qualité des denrées, sur le départ ou le retour des vaisseaux; l'influence des affaires politiques sur celles du commerce; les révolutions que la guerre ou la paix doivent opérer dans le prix & le cours des marchandises, dans la masse & le choix des approvisionnemens, dans la fortune des places & des ports du monde entier; les suites que peut avoir sous la zone torride l'alliance des deux nations du Nord; les progrès, soit de grandeur ou de décadence, des différentes compagnies de commerce; le contre-coup que



portera sur l'Afrique & sur l'Amérique la châte d'une puissance d'Europe dans l'Inde; les stagnations que produira dans certains pays, l'engorgement de quelques canaux d'industrie; la dépendance réciproque entre la plupart des branches de commerce, & le secours qu'elles se prêtent par les torts passagers qu'elles semblent se faire; le moment de commencer, & celui de s'arrêter dans toutes les entreprises nouvelles: en un mot, l'art de rendre toutes les nations tributaires de la sienne, & de faire sa fortune avec celle de sa patrie, ou plutôt de s'enrichir, en étendant la prospérité générale des hommes. Tels sont les objets qu'embrasse la profession de négociant.

C'est à lui, sur-tout, qu'il appartient d'approfondir le cœur humain, & de traiter avec ses égaux, en apparence, comme s'ils étoient de bonne-foi, mais au fond, comme s'ils n'avoient point de probité. Le commerce est une science qui demande, à la fois, la connoissance des hommes & des choses. La difficulté de la science vient, il faut l'avouer, moins encore de la multiplicité des objets, que de l'avidité de ceux qui la pratiquent. Si l'émulation augmente le concours des efforts, la jalousie en arrête le succès. Si l'intérêt est le vice rongeur des professions, que doit-il être pour celle qu'il enfante? Sa propre faim le dévore lui-même. La passion de

*l'argent répand dans le commerce une avarice qui rétrécit tout, jusqu'aux moyens d'amasser.*

*Faut-il accuser ici les commerçans de cette rivalité des gouvernemens, qui gêne l'industrie générale par des prohibitions réciproques; ou la tyrannie de l'autorité, qui, pour gagner sans commerce, gêne toutes les classes de l'industrie par des corporations? Oui, tous ces corps étouffent l'ame du commerce : la liberté! Ordonner à l'homme indigent de payer pour travailler, c'est le condamner en même tems à l'oisiveté par l'indigence, à l'indigence par l'oisiveté; c'est diminuer la masse du travail national; c'est appauvrir le peuple pour enrichir le fisc; c'est les anéantir l'un & l'autre.*

*La jalousie du commerce n'est, entre les états, qu'une conspiration secrète de se ruiner tous, sans qu'aucun s'enrichisse. Ceux qui gouvernent les peuples, mettent la même adresse à se défendre de l'industrie des nations, qu'à se garantir des souplesses des grands. Un seul homme, bas & méchant, suffit pour introduire cent contraintes en Europe. Les chaînes s'y multiplient comme les armes destructives. L'art des prohibitions dans le commerce, l'art des extorsions de la finance, ont fait les contrebandiers & les forçats, les douanes & les monopoles, les corsaires & les maltotiers. La terre & l'eau sont couvertes de guérites & de barrières. Le voyageur n'a*

point de repos, le marchand point de propriété; l'un & l'autre sont exposés à tous les pièges d'une législation artificieuse, qui sème les crimes avec les défenses, les peines avec les crimes. On se trouve coupable, sans le savoir ni le vouloir: on est arrêté, dépouillé, taxé, sans cesser d'être innocent. Le droit des gens est violé par ses protecteurs; le droit du citoyen par le citoyen; l'homme du prince ne cesse de tourmenter l'homme de l'état; & le traitant vexé le négociant. Tel est le commerce en tems de paix. Que reste-t-il à dire des guerres de commerce?

Qu'un peuple confiné dans les glaces de l'Ourse, arrache le fer aux entrailles de la terre, qui lui refuse la subsistance, & qu'il aille le glaive à la main couper les moissons d'un autre peuple; la faim, qui n'ayant point de loix n'en peut violer aucune, semble excuser ses hostilités. Il faut bien qu'il vive de carnage, lorsqu'il n'a point de grains. Mais quand une nation jouit d'un grand commerce, & peut faire subsister plusieurs états du superflu de ses richesses, quel intérêt l'excite à déclarer la guerre à d'autres nations industrieuses; à les empêcher de naviguer & de travailler; en un mot, à leur défendre de vivre sous peine de mort? Pourquoi s'arroge-t-elle une branche exclusive de commerce, un droit de pêche & de navigation à titre de pro-

priété, comme si la mer devoit être divisée en arpens de même que la terre ? Sans doute on voit le motif de ces guerres ; on fait que la jalousie de commerce n'est qu'une jalousie de puissance. Mais une nation a-t-elle droit d'empêcher le travail qu'elle ne peut faire elle même , & d'en condamner une autre à l'oïveté, parce qu'elle s'y dévoue ?

Des guerres de commerce : quel mot contre nature ! Le commerce alimente , & la guerre détruit. Le commerce peut bien enfanter & nourrir la guerre ; mais la guerre coupe toutes les veines du commerce. Tout ce qu'une nation gagne sur une autre dans le commerce , est un germe de travail & d'émulation pour toutes les deux : dans la guerre , c'est une perte pour l'une & pour l'autre ; car le pillage , & le fer & le feu , n'engraissent ni les terres , ni les hommes. Les guerres de commerce sont d'autant plus funestes , que par l'influence actuelle de la mer sur la terre , & de l'Europe sur les trois autres parties du monde , l'embrasement devient général ; & que les dissensions de deux peuples maritimes répandent la discorde chez tous leurs alliés , & l'inertie dans le parti même de la neutralité.

Toutes les côtes & toutes les mers rougies de sang & couvertes de cadavres ; les foudres de la guerre tenant d'un pôle à l'autre , entre l'Afri-

que, l'Asie & l'Amérique, sur l'Océan qui nous sépare du nouveau-monde, sur la vaste étendue de la mer Pacifique : voilà ce qu'on a vu dans les deux dernières guerres, où toutes les puissances de l'Europe ont tour-à-tour éprouvé des secousses & frappé de grands coups. Cependant la terre se dépeuploit de soldats, & le commerce ne la repeuploit pas, les campagnes étoient déséchées par les impôts, & les canaux de la navigation n'arrosaient pas l'agriculture. Les emprunts de l'état ruinoient d'avance la fortune des citoyens par les bénéfices usuraires, pronostics des banqueroutes. Les nations même victorieuses, succomboient sous le faix des conquêtes ; & s'emparant de plus de pays qu'elles n'en pouvoient garder ou cultiver, s'anéantissoient, pour ainsi-dire, dans la ruine de leurs ennemis. Les nations neutres, qui vouloient s'enrichir en paix au milieu de cet incendie, recevoient & souffroient des insultes plus flétrissantes que les défaites d'une guerre ouverte.

Quel système insensé que ces guerres de commerce, également nuisibles à toutes les puissances qui les font, sans être avantageuses aux états qui n'y sont point compris ; que ces guerres où les matelots sont changés en soldats, & les vaisseaux marchands en corsaires ; où les métropoles & les colonies souffrent de l'interruption de leurs

échanges, & de la cherté réciproque de leurs denrées!

Quelle source d'abus politiques que ces traités de commerce, qui deviennent autant de semences de guerre! ces privilèges exclusifs qu'une nation obtient chez une autre pour un trafic de luxe, ou pour un approvisionnement de subsistance! La liberté générale de l'industrie & du commerce: voilà le seul traité qu'une nation maritime devoit établir chez elle, & négocier chez les autres. Ce peuple seroit le bienfaiteur du genre humain. Plus il y auroit de travail sur la terre, de vaisseaux sur la mer, plus il lui reviendrait de ces jouissances qu'il recherche & par des traités, & par des guerres. Car il n'y a point de progrès de richesses dans un pays, s'il n'y a point d'industrie chez ses voisins. Ceux-ci ne peuvent acquérir que par des matières d'échange, ou qu'avec de l'or & de l'argent. Mais on n'a ni métaux, ni ouvrages précieux, sans commerce & sans industrie; ni ces deux sources de richesses, sans liberté. L'oisiveté d'une nation nuit à toutes les autres, ou parce qu'elle les condamne à plus de travail, ou parce qu'elle les prive des productions d'un pays. L'ordre est interverti par le système actuel du commerce & de l'industrie.

On retrouve les belles laines d'Espagne dans

les troupeaux de l'Angleterre, & les soieries de l'Italie sont cultivées jusques dans l'Allemagne. Le Portugal pourroit perfectionner ses vins, sans le commerce exclusif qu'il en donne à une compagnie protégée. Les montagnes du Nord & du Midi suffiroient pour approvisionner l'Europe de bois ou de métaux; & les plaines en produiroient plus de grains & de fruits. Les manufactures s'éleveroient dans les terres arides, si la circulation y verroit l'abondance des choses communes. On ne laisseroit pas des provinces incultes au milieu d'un état, pour fertiliser des marais mal-sains; où, quand la terre vous sub-  
stante, l'air & la mer vous consomment. On ne verroit pas toutes les richesses du commerce dans quelques villes d'un grand royaume, comme on y voit tous les droits & tous les biens de peuple dans quelques familles. La circulation seroit plus vive, & la consommation plus abondante. Chaque province cultiveroit sa production favorite, & chaque famille son petit champ. Sous chaque toit, il naîtroit un enfant de plus pour la navigation & pour les arts. L'Europe deviendroit, comme la Chine, un essaim innombrable de population & d'industrie. Enfin, la liberté du commerce ameneroit insensiblement cette paix universelle, qu'un roi guerrier, mais humain, ne croyoit pas chimérique. L'esprit de

calcul & d'intérêt fonderoit le système du bonheur des nations sur le développement de la raison, qui seroit une sauve-garde des mœurs plus sûre que les fantômes de la superstition. Ces spectres s'envolent à l'âge des passions; mais la raison croît & mûrit avec elles.

**XL.**  
**Agriculture.**

Le commerce, qui sort naturellement de l'agriculture, y revient par sa pente & sa circulation: ainsi les fleuves retournent à la mer, qui les a produits par l'exhalaison de ses eaux en vapeurs, & par la chute de ses vapeurs en eaux. La pluie d'or qu'attirent le transport & la consommation des fruits de la terre, retombe enfin sur les campagnes, pour y reproduire tous les alimens de la vie & les matières de commerce. Sans la culture des terres, tout commerce est précaire, parce qu'il manque des premiers fonds, qui sont les productions de la nature. Les nations qui ne sont que maritimes ou commerçantes, ont bien les fruits du commerce; mais l'arbre en appartient aux peuples agricoles. L'agriculture est donc la première & la véritable richesse d'un état.

C'est ce qu'avoient oublié les Romains, dans l'ivresse de ces conquêtes qui leur avoient donné toute la terre sans la cultiver. C'est ce qu'avoient ignoré les barbares, qui, détruisant par le fer un empire établi par le fer, laisserent à des esclaves la culture des terres, dont ils se résér-



voient les fruits & la propriété. C'est ce qu'on avoit méconnu, même dans le siècle qui suivit la découverte des deux Indes; soit qu'en Europe on fût trop occupé de guerres d'ambition ou de religion; soit qu'en effet les conquêtes faites par le Portugal & par l'Espagne au-delà des mers, nous ayant rapporté des trésors sans travail, on se fût contenté d'en jouir par le luxe & les arts, avant de songer à perpétuer ces richesses.

Mais le tems vint, où le pillage cessa faute de pâture. Après qu'on se fut disputé & partagé les terres conquises dans le nouveau-monde, il fallut les défricher, & nourrir les colons de ces établissemens. Comme c'étoient des Européens, ils cultivoient pour l'Europe des productions qu'elle n'avoit pas, & lui demandoient en retour des alimens auxquels l'habitude les avoit naturalisés. A mesure que les colonies se peuplerent, & que leurs productions multiplièrent les navigateurs & les manufacturiers, nos terres durent fournir un surcroît de subsistance pour un surplus de population; une augmentation de denrées indigènes, pour des objets étrangers d'échange & de consommation. Les travaux pénibles de la navigation, l'altération des alimens par le transport, occasionnant une plus grande déperdition de substances & de fruits, on fut obligé de solliciter, de remuer la terre, pour en tirer une surabondance de fécondité. La consommation

des denrées de l'Amérique, loin de diminuer celle des productions d'Europe, ne fit que l'accroître & l'étendre sur toutes les mers, dans tous les ports, dans toutes les villes de commerce & d'industrie. Ainsi les nations les plus commerçantes, durent devenir en même tems les plus agricoles.

L'Angleterre eut les premières idées de ce nouveau système. Elle l'établit & le perfectionna par des honneurs & des prix proposés aux cultivateurs. Une médaille fut frappée & adjugée au duc de Bedford, avec cette inscription : POUR AVOIR SEMÉ DU GLAND. Triptolème & Cérès ne furent adorés dans l'antiquité, qu'à des titres semblables; & l'on érige encore des temples & des autels à des moines fainéans! O Dieu de la nature, tu veux donc que les hommes périssent! Non: tu as gravé dans les âmes généreuses, dans tous les esprits sublimes, dans le cœur des peuples & des rois éclairés, que le travail est le premier devoir de l'homme, & que le premier travail est celui de la terre. L'éloge de l'agriculture est dans sa récompense, dans la satisfaction de nos besoins. *Si j'avois un homme qui me produisît deux épis de bled au lieu d'un, disoit un monarque, je le préférerois à tous les génies politiques.* Pourquoi faut-il que ce toi, que ce mot, ne soient qu'une fiction du philosophe Swif! Mais une nation qui produisit de tels écrivains, devoit

## PHILOS. ET POLITIQUE. 307

réaliser cette belle sentence. L'Angleterre donna le produit de sa culture.

A son exemple, toutes les nations qui connoissoient le prix de l'industrie, la rappellerent à son origine, à sa première destination. Après la paix d'Aix-la-Chapelle, les François, qui, sous le ministère de trois cardinaux, n'avoient guère pu s'occuper d'idées publiques, osèrent enfin écrire sur des matières solides, & d'un intérêt sensible. L'entreprise d'un dictionnaire universel des sciences & des arts, mit tous les grands objets sous les yeux, tous les bons esprits en action. L'esprit des loix parut, & l'horizon du génie fut agrandi. L'histoire naturelle d'un Plin François, qui surpassa la Grèce & Rome dans l'art de connoître & de peindre la physique; cette histoire, hardie & grande comme son sujet, échauffa l'imagination des lecteurs, & les attacha fortement à des contemplations dont un peuple ne sauroit descendre sans retomber dans la barbarie. En moins de vingt ans, la nation Française fut éclairée sur ses intérêts. Elle ouvrit les yeux au gouvernement, & l'agriculture fut, sinon encouragée par des récompenses, du moins protégée par quelques ministres.

L'Allemagne a senti les bénignes influences de cet esprit de lumière qui féconde la terre, & multiplie ses habitans. Tout le Nord s'est mis en mouvement pour faire valoir ses terres.



L'Espagne même s'est remuée; & faute d'habitans, elle a, du moins, attiré des laboureurs étrangers dans ses provinces en friche.

Il est singulier, & pourtant naturel, que les hommes ne soient revenus au premier des arts, qu'après avoir parcouru tous les autres. C'est la marche de l'esprit humain, de ne rentrer dans le bon chemin, que lorsqu'il s'est épuisé dans les fausses routes. Il va toujours en avant; & comme il est parti de l'agriculture pour suivre la carrière du commerce & du luxe, il fait rapidement le tour du cercle, & se retrouve enfin dans le berceau de tous les arts, où il s'attache par ce même esprit d'intérêt qui l'en avoit fait sortir. Tel l'homme avide & curieux qui s'ex-patrie dans sa jeunesse, las de courir le monde, revient vivre & mourir sous le toit de sa naissance.

Tout, en effet, dépend & résulte de la culture des terres. Elle fait la force intérieure des états; elle y attire les richesses du dehors. Toute puissance qui vient d'ailleurs que de la terre, est artificielle & précaire, soit dans le physique, soit dans le moral. L'industrie & le commerce qui ne s'exercent pas en premier lieu sur l'agriculture d'un pays, sont au pouvoir des nations étrangères, qui peuvent, ou les disputer par émulation, ou les ôter par envie; soit en établissant la même industrie chez elles; soit en

supprimant l'exportation de leurs matieres en nature, ou l'importation de ces matieres en oeuvre. Mais un état bien défriché, bien cultivé, produit les hommes par les fruits de la terre, & les richesses par les hommes. Ce ne sont pas les dents du dragon qu'il sème pour enfanter des soldats qui se détruisent, c'est le lait de Junon qui peuple le ciel d'une multitude innombrable d'étoiles.

Le gouvernement doit donc sa protection aux campagnes plutôt qu'aux villes. Les unes sont des meres & des nourrices toujours fécondes; les autres ne sont que des filles souvent ingrates & stériles. Les villes ne peuvent guere subsister que du superflu de la population & de la reproduction des campagnes. Les places même & les ports de commerce, qui, par leurs vaisseaux semblent tenir au monde entier, qui répandent plus de richesses qu'elles n'en possèdent, n'attirent cependant tous les trésors qu'elles versent, qu'avec les productions des campagnes qui les environnent. C'est donc à la racine qu'il faut arroser l'arbre. Les villes ne seront florissantes, que par la fécondité des champs.

Mais cette fertilité dépend moins encore du sol, que de ses habitans. L'Espagne & l'Italie même, quoique situées sous le climat le plus favorable à l'agriculture, produisent moins que la France & l'Angleterre, parce que le gouvernement y étouffe la nature de mille manieres. Par-

tout où la nation est attachée à sa patrie par la propriété, par la sûreté de ses fonds & de ses revenus, les terres fleurissent & prospèrent. Partout où les privilèges ne seront pas pour les villes, & les corvées pour les compagnes, on verra chaque propriétaire, amoureux de l'héritage de ses pères, l'accroître & l'embellir par une culture assidue, y multiplier ses enfans à proportion de ses biens, & ses biens à proportion de ses enfans.

L'intérêt du gouvernement est donc de favoriser les cultivateurs, avant toutes les classes oiseuses de la société. La noblesse n'est qu'une distinction odieuse, quand elle n'est pas fondée sur des services réels & vraiment utiles à l'état, comme celui de défendre la nation contre les invasions de la conquête, & contre les entreprises du despotisme. Elle n'est que d'un secours précaire & souvent ruineux, quand après avoir mené une vie molle & licentieuse dans les villes, elle va prêter une foible défense à la patrie sur les flottes & dans les armées, & revient à la cour, mendier pour récompense de ses lâchetés, des places & des honneurs outrageans & onéreux pour les peuples. Le clergé n'est qu'une profession au moins stérile pour la terre, lors même qu'il s'occupe à prier. Mais quand, avec des mœurs scandaleuses, il prêche une doctrine que son exemple & son ignorance rendent double-

ment incroyable, impraticable ; quand, après avoir déshonoré, décrié, renversé la religion par un tissu d'abus, de sophismes, d'injustices & d'usurpations, il veut l'étayer par la persécution: alors ce corps privilégié, paresseux & turbulent, devient le plus cruel ennemi de l'état & de la nation. Il ne lui reste de sain & de respectable, que cette classe de pasteurs, la plus avilie & la plus surchargée, qui, placée parmi les peuples des campagnes, travaille, édifie, conseille, console & soulage une multitude de malheureux.

Les cultivateurs méritent la préférence du gouvernement, même sur les manufactures & les arts, soit mécaniques, soit libéraux. Honorer & protéger les arts de luxe, sans songer aux campagnes, source de l'industrie qui les a créés & les soutient, c'est oublier l'ordre des rapports de la nature & de la société. Favoriser les arts & négliger l'agriculture, c'est ôter les pierres des fondemens d'une pyramide, pour en élever le sommet. Les arts mécaniques attirent assez de bras par les richesses qu'ils procurent aux entrepreneurs, par les commodités qu'ils donnent aux ouvriers, par l'aisance, les plaisirs & les commodités qui naissent dans les cités où sont les rendez-vous de l'industrie. C'est le séjour des campagnes qui a besoin d'encouragement pour les travaux les plus pénibles, de dédom-

agement pour les ennuis & les privations. Le cultivateur est éloigné de tout ce qui peut flatter l'ambition ou charmer la curiosité. Il vit séparé des honneurs & des agrémens de la société. Il ne peut, ni donner à ses enfans une éducation civile sans les perdre de vue, ni les mettre dans une route de fortune qui les distingue & les avance. Il ne jouit point des sacrifices qu'il fait pour eux, lorsqu'ils sont élevés loin de ses yeux. En un mot, il a toutes les peines de la nature; mais en a-t-il les plaisirs, s'il n'est pas soutenu par les soins paternels du gouvernement? Tout est onéreux & humiliant pour lui, jusqu'aux impôts, dont le nom seul rend quelquefois sa condition méprisable à toutes les autres.

Les arts libéraux attachent par le talent même, qui en fait une sorte de passion; par la considération qu'ils réfléchissent sur ceux qui s'y distinguent. On ne peut admirer les ouvrages qui demandent du génie, sans estimer & rechercher les hommes doués de ce don précieux de la nature. Mais l'homme champêtre, s'il ne jouit en paix de ce qu'il possède & qu'il recueille; s'il ne peut cultiver les vertus de son état, parce qu'on lui en ôte les douceurs; si les milices, les corvées & les impôts viennent lui arracher son fils, ses bœufs & ses grains, que lui restera-



et il, qu'à maudire le ciel & la terre qui l'affligent ? Il abandonnera son champ & sa patrie.

Un gouvernement sage ne sauroit donc, sans se couper les veines, refuser ses premières attentions à l'agriculture. Le moyen le plus prompt & le plus actif de la seconder, c'est de favoriser la multiplication de toutes les espèces de productions, par la circulation la plus libre & la plus illimitée.

Une liberté indéfinie dans le commerce des denrées, rend en même tems un peuple agricole & commerçant; elle étend les vues du cultivateur sur le commerce, les vues du négociant sur la culture; elle lie l'un à l'autre par des rapports suivis & continus. Tous les hommes tiennent ensemble aux campagnes & aux villes; les provinces se connoissent & se fréquentent. La circulation des denrées amène vraiment l'âge d'or, où les fleuves de lait & de miel coulent dans les campagnes. Toutes les terres sont mises en valeur. Les prés favorisent le labourage, par les bestiaux qu'ils engraisent; la culture des bleds encourage celle des vins, en fournissant une subsistance toujours assurée à celui qui ne sème, ni ne moissonne; mais plante, taille & cueille.

Prenez un système opposé. Entreprenez de régler l'agriculture & la circulation de ses produits par des lois particulières: que de calamités

tés ! L'autorité voudra non seulement tout voir, tout savoir ; mais tout faire , & rien ne se fera. Les hommes seront conduits comme leurs troupeaux & leurs grains, ils seront ramassés en tas, & dispersés au gré d'un despote , pour être égorgés dans les boucheries de la guerre , ou pour dépérir inutilement sur les flottes & dans les colonies. La vie d'un état en deviendra la mort. Ni les terres, ni les hommes ne pourront prospérer ; & les états marcheront promptement à leur dissolution , à ce démembrement, qui est toujours précédé du massacre des peuples & des tyrans. Que deviendront alors les manufactures ?

XLI.  
M. au-  
sieurs.

Les arts naissent de l'agriculture, lorsqu'elle est portée à ce degré d'abondance & de perfection , qui laisse aux hommes le loisir d'imaginer & de se procurer des commodités ; lorsqu'elle produit une population assez nombreuse pour être employée à d'autres travaux que ceux de la terre. Alors il faut nécessairement qu'un peuple devienne ou soldat, ou navigateur, ou fabricant. Dès que la guerre a émoussé la rudesse & la ferocité d'une nation robuste ; dès qu'elle a circonscrit à-peu-près l'étendue d'un empire, les bras qu'elle exerçoit aux armes, doivent manier la rame, les cordages, le ciseau, la navette, tous les outils, en un mot, du commerce & de l'industrie : car la terre qui nourrissoit tant d'hom-

mes sans leur secours, n'a pas besoin qu'ils reviennent à la charrue. Comme les arts ont toujours une contrée, un asyle, où ils s'exercent & fleurissent en paix, il est plus aisé d'aller les y chercher & de les attirer, que d'attendre chez soi leur naissance & leurs progrès de la lenteur des siècles & de la faveur du hasard, qui préside aux découvertes du génie. Aussi toutes les nations industrieuses de l'Europe ont-elles pris la plus riche partie de leurs arts en Asie. C'est-là que l'invention paroît être aussi ancienne que le genre-humain.

La beauté, la fécondité du climat y engendra de tout tems, avec l'abondance de tous les fruits, une population nombreuse. La stabilité des empires y fonda les loix & les arts, enfans du génie & de la paix. La richesse du sol y produisit le luxe, créateur des jouissances de l'industrie. L'Inde & la Chine, la Perse & l'Egypte, posséderent avec tous les trésors de la nature, les plus brillantes inventions de l'art. La guerre y a souvent détruit les monumens du génie; mais ils y renaissent de leurs cendres, de même que les hommes. Semblables à ces essaims laborieux, que l'aquilon des hivers fait périr dans les ruches, & qu'on voit se reproduire au printemps avec le même amour du travail & de l'ordre; certains peuples de l'Asie, malgré les invasions & les conquêtes des Tartares, ont tou-

jours conservé les arts du luxe avec ses matériaux.

Ce fut dans un pays successivement conquis par les Scythes, les Romains & les Sarrafins, que les nations de l'Europe, qui n'avoient pu être civilisées ni par le christianisme, ni par les siècles, retrouvèrent les sciences & les arts qu'ils ne cherchoient point. Les croisés épuiserent leur fanatisme, & perdirent leur barbarie à Constantinople. C'est en allant au tombeau de leur Dieu, né dans une crèche & mort sur une croix, qu'ils prirent le goût de la magnificence, du faste & des richesses. Ils rapportèrent la pompe Asiatique dans les cours de l'Europe. L'Italie, d'où la religion dominoit sur les autres contrées, adopta la première une industrie utile à ses temples, aux cérémonies de son culte, à ces spectacles qui nourrissent la dévotion par les sens, quand elle s'est une fois emparée de l'ame. Rome chrétienne, qui avoit emprunté ses rites de l'Orient, devoit en tirer ce qui les soutient, l'éclat des richesses.

Venise, qui avoit des vaisseaux sous l'étendard de la liberté, ne pouvoit manquer d'industrie. Les Italiens élevèrent des manufactures, & furent long-tems en possession de tous les arts, même quand la conquête des deux Indes eut fait déborder en Europe les trésors du monde entier. La Flandre tira ses métiers de l'Italie, l'Angle-

terre eut les siens de la Flandre, & la France emprunta son industrie de toutes les nations. Elle acheta des Anglois le métier à bas, qui travaille dix fois plus vîte que l'aiguille. Les doigts que ce métier faisoit reposer, se consacrèrent à la dentelle, qu'on déroba aux Flamands. Paris surpassa les tapis de Perse & les tentures de Flandre, par ses desseins & ses teintures; les glaces de Venise, par la transparence & la grandeur. La France apprit à se passer de l'Italie, pour une partie de ses foies; & de l'Angleterre, pour les draps. L'Allemagne a gardé, avec les mines de fer & de cuivre, la supériorité dans l'art de fondre, de tremper & de travailler ces métaux. Mais l'art de polir & de façonner toutes les matières qui peuvent entrer dans les décorations du luxe & dans les agrémens de la vie, semble appartenir aux François; soit qu'ils trouvent dans la vanité de plaire, les moyens d'y réussir par tous les dehors brillans; soit qu'en effet la grace & l'aisance accompagnent par-tout un peuple vif & gai, qui possède le goût par un instinct naturel.

Toute nation agricole doit avoir des arts pour employer ses matières, & doit augmenter ses productions pour entretenir ses artisans. Si elle ne connoissoit que les travaux de la terre, son industrie seroit bornée dans ses causes, ses moyens & ses effets. Avec peu de desirs & de besoins,

elle feroit peu d'efforts, elle emploieroit moins de bras, & travailleroit moins de tems. Elle ne feroit accroître ni perfectionner la culture. Si toute nation avoit à proportion plus d'arts que de manières, elle tomberoit à la merci des étrangers, qui ruineroient les manufactures, en faisant baïſſer le prix de ſon luxe, & monter le prix de ſa ſubſiſtance. Mais quand un peuple agricole réunit l'induftrie à la propriété, la culture des productions à l'art de les employer, il a dans lui-même toutes les facultés de ſon exiſtence & de ſa conſervation, tous les germes de ſa grandeur & de ſa proſpérité. C'eſt à ce peuple qu'il eſt donné de pouvoir tout ce qu'il veut, & de vouloir tout ce qu'il peut.

Rien n'eſt plus favorable à la liberté, que les arts. Elle eſt leur élément, & ils ſont, par leur nature, cosmopolites. Un habile artiſte peut travailler dans tous les pays du monde, parce qu'il travaille pour le monde entier. Les ſciens foyent par-tout l'eſclavage, que des ſoldats trouvent par-tout. Les Proteſtans chaffés de la France par l'intolérance eccléſiaſtique, s'ouvrirent un refuge dans tous les états civilifés de l'Europe; & des prêtres, bannis de leur patrie, n'ont eu d'aſyle nulle part, pas même dans l'Italie, berceau du monachiſme & de l'intolérance.

Les arts multiplient les moyens de fortune,

& concourent, par une plus grande distribution de richesses, à une meilleure répartition de la propriété. Alors cesse cette inégalité excessive, fruit malheureux de l'oppression, de la tyrannie & de l'engourdissement de toute une nation.

Les manufactures contribuent au progrès des lumières & des sciences. Le flambeau de l'industrie éclaire à la fois un vaste horizon. Aucun art n'est isolé; la plupart ont des formes, des modes, des instrumens, des élémens qui leur sont communs. La mécanique seule a dû prodigieusement étendre l'étude des mathématiques. Toutes les branches de l'arbre généalogique des sciences, se sont développées avec les progrès des arts & des métiers. Les mines, les moulins, les draperies, les teintures, ont aggrandi la sphère de la physique & de l'histoire naturelle. Le luxe a créé l'art de jouir, qui dépend tout entier des arts libéraux. Dès que l'architecture admet des ornemens au-dehors, elle attire la décoration au-dedans. La sculpture & la peinture travaillent aussi-tôt à l'embellissement, à l'agrément des édifices. L'art du dessin s'empare des habits & des meubles. Le crayon, fertile en nouveautés, varie à l'infini ses traits & ses nuances sur les étoffes & les porcelaines. Le génie de la pensée & de la parole, médite à loisir les chef-d'œuvres de la poésie & de l'éloquence, ou ces heureux systèmes

de la politique & de la philosophie, qui rendent aux peuples tous leurs droits, aux souverains toute leur gloire, celle de régner sur les esprits & sur les cœurs, sur l'opinion & sur la volonté, par la raison & l'équité.

C'est alors que les arts enfantent cet esprit de société, qui fait le bonheur de la vie civile, qui délasse des travaux sérieux par des repas, des spectacles, des concerts, des entretiens, par toute sorte de divertissemens agréables. L'aisance donne à toutes les jouissances honnêtes, un air de liberté qui lie & mêle les conditions. L'occupation ajoute du prix ou du charme aux plaisirs qui font sa récompense. Chaque citoyen, assuré de sa subsistance par le produit de son industrie, vaque à toutes les occupations agréables ou pénibles de la vie, avec ce repos de l'ame qui mène au doux sommeil. Ce n'est pas que la cupidité ne fasse beaucoup de victimes ; mais encore moins que la guerre ou que la superstition, fléaux continus des peuples oisifs.

Après la culture des terres, c'est donc celle des arts qui convient le plus à l'homme. L'une & l'autre font aujourd'hui la force des états policés. Si les arts ont affibli les hommes, ce sont donc les peuples foibles qui subjuguent les forts ; car la balance de l'Europe est dans les mains des nations artistes.

Depuis que l'Europe est couverte de manufac-



tures, l'esprit & le cœur humain semblent avoir changé de pente. Le désir des richesses est né par-tout de l'amour du plaisir. On ne voit plus de peuple qui consente à être pauvre ; parce que la pauvreté n'est plus le rempart de la liberté. Faut-il le dire ? les arts tiennent lieu de vertus sur la terre. L'industrie peut enfanter des vices ; mais, du moins, elle banit ceux de l'oisiveté ; qui sont mille fois plus dangereux. Les lumières étouffant par degrés toute espèce de fanatisme ; tandis qu'on travaille par besoin de luxe, on ne s'egorge point par superstition. Le sang humain, du moins, n'est jamais versé sans une apparence d'intérêt ; & peut-être la guerre ne moissonne-t-elle que ces hommes violens & féroces, qui, dans tous les états, naissent ennemis & perturbateurs de l'ordre, sans autre talent, sans autre instinct que celui de détruire. Les arts contiennent cet esprit de dissension, en assujettissant l'homme à des travaux assidus & réglés. Ils donnent à toutes les conditions des moyens & des espérances de jouir, même aux plus basses une sorte de considération & d'importance, par l'utilité qu'elles rapportent. Tel ouvrier, à l'âge de quarante ans, a plus valu d'argent à l'état, qu'une famille entière de serfs cultivateurs n'en rendoit autrefois au gouvernement féodal. Une riche manufacture attire plus d'aisance dans un village, que vingt châteaux.

de vieux barons, chasseurs ou guerriers n'en rendoient dans une province.

Il est vrai que dans l'état actuel du monde, les peuples les plus industriels doivent être les plus heureux & les plus puissans; soit que dans des guerres inévitables, ils fournissent par eux-mêmes, ou qu'ils achètent, par leurs richesses, plus de soldats, de munitions & de forces maritimes ou terrestres; soit qu'ayant un plus grand intérêt à la paix, ils évitent ou terminent les querelles par des négociations; soit que dans les défaites, ils repassent plus promptement leurs pertes à force de travail; soit qu'ils jouissent d'un gouvernement plus doux, plus éclairé, malgré les instrumens de corruption & de servitude que la mollesse du luxe prête à la tyrannie; si les arts, en un mot, obviennent les nations, un état doit chercher tous les moyens de faire fleurir les manufactures.

Ces moyens dépendent du climat qui, dit Polybe, forme la figure, le caractère & les mœurs des nations. Le climat le plus tempéré, doit être le plus favorable à l'industrie sédentaire. Si est trop chaud, il s'oppose à l'établissement des manufactures qui demandent le concours de plusieurs hommes réunis au même ouvrage; il exclut tous les arts qui veulent des fourneaux ou beaucoup de tanneurs. Si au contraire il est trop froid, il ne peut admettre les arts qui cherchent le grand

air. Trop loin ou trop près de l'Equateur, l'homme est inhabile à différens travaux qui semblent propres à une température douce. Pierre-le-grand alla vainement chercher dans les états les mieux policés de l'Europe, tous les arts qui pouvoient humaniser la nation: depuis cinquante ans, aucun de ces germes de vie n'a pu prendre racine au milieu des glaces de la Russie. Tous les artistes y sont étrangers, & meurent bientôt avec leur talent & leur travail, s'ils veulent y séjourner. En vain les Protestans que Louis XIV. persécuta dans sa vieillesse, comme si cet âge étoit celui des proscriptions, apportèrent les arts & les métiers chez tous les peuples qui les accueilloient; ils ne purent y faire les mêmes ouvrages qu'en France. L'art dépérit ou déclina dans leurs mains également actives & laborieuses; parce qu'il n'étoit pas échauffé ou éclairé des mêmes rayons du soleil.

A la faveur du climat pour l'encouragement des manufactures, doit se réunir l'avantage de la situation politique d'un état. S'il est d'une étendue qui ne lui laisse rien à craindre ou à désirer pour sa stabilité: s'il est voisin de la mer, pour l'abord des matières & l'issue des ouvrages, entre des puissances à mines de fer pour exercer son industrie, & des états à mines d'or pour la payer; s'il a des nations à droite & à gauche, des ports & des chemins ouverts de

toutes parts : cet état aura tous les dehors qui peuvent exciter un peuple à ouvrir des manufactures.

Mais un avantage plus essentiel encore , c'est la fertilité du sol. Si la culture demande trop de bras , elle ne pourra fournir des ouvriers , ou les campagnes se trouveront dépeuplées par les ateliers : & dès-lors la cherté des denrées diminuera le nombre des métiers , en haussant le prix des ouvrages.

Au défaut de la fécondité des terres , les manufactures veulent au moins la frugalité des hommes. Une nation qui consommeroit beaucoup de subsistances , absorberoit tout le gain de son industrie. Quand le luxe monte plus vite & plus haut que le travail , il dépérit dans sa source , il flétrit & dessèche le tronc qui lui donne la sève. Quand l'ouvrier veut se nourrir & se vêtir comme le fabricant qui l'emploie , la fabrique est bientôt ruinée. La frugalité que les républicains observent par vertu , les manufacturiers doivent la garder par avarice. C'est pour cela peut-être que les arts , même de luxe , conviennent mieux aux républiques qu'aux monarchies : car la pauvreté du peuple dans un état monarchique , n'est pas toujours un vif aiguillon d'industrie. Le travail de la faim est toujours borné comme elle ; mais le travail de l'ambition croît avec ce vice même.

Le caractère national influe beaucoup sur le progrès des arts de luxe & d'ornement. Un certain peuple est propre à l'invention, par la légèreté même qui le porte à la nouveauté. Ce même peuple est propre aux arts par sa vanité, qui le porte à la parure. Une autre nation moins vive, a moins de goût pour les choses frivoles, & n'aime pas à changer de mode. Plus mélancolique, elle a plus de pente aux débauches de la table, à l'ivrognerie qui la délivre de ses ennemis. L'une de ces nations doit mieux réussir que sa rivale dans les arts de décoration : elle doit primer sur elle chez tous les autres peuples qui recherchent les mêmes arts.

Après la nature, c'est le gouvernement qui fait prospérer les fabriques. Si l'industrie favorise la liberté nationale, à son tour la liberté doit favoriser l'industrie. Les privilèges exclusifs sont les ennemis des arts & du commerce, que la concurrence seule peut encourager. C'est encore une espèce de monopole que le droit d'apprentissage & le prix des maîtrises. Cette sorte de privilège qui favorise les corps de métiers, c'est-à-dire, de petites communautés aux dépens de la grande, est nuisible à l'état. En ôtant aux gens du peuple la liberté de choisir la profession qui leur convient, on remplit toutes les professions de mauvais ouvriers. Celles qui demandent le plus de talent, sont exer-

cées par les mains qui ont le plus d'argent; les plus viles & les moins cheres, tombent souvent à des gens nés pour exceller dans un art distingué. Les uns & les autres, dans un métier dont ils n'ont pas le goût, négligent l'ouvrage & perdent l'art: les premiers, parce qu'ils sont au-dessous: les seconds, parce qu'ils se sentent au-dessus. Mais l'exemption des maîtrises produit la concurrence des ouvriers, & dès-lors l'abondance & la perfection des ouvrages.

On peut mettre en question, s'il est utile de rassembler les manufactures dans les grandes villes, ou de les disperser dans les campagnes? Le fait a décidé la question. Les arts de première nécessité sont restés où ils sont nés, dans les lieux qui leur ont fourni de la matiere. Les forges sont près des mines, & les toiles près des chanvres. Mais les arts compliqués d'industrie & de luxe, ne sauroient habiter les campagnes. Dispersez dans un vaste territoire tous les arts qui concourent à la fabrication de l'horlogerie, & vous perdez Geneve avec tous les métiers qui la font vivre. La perfection des étoffes veut qu'elles se fabriquent dans une ville, où l'on peut réunir à la fois les bonnes teintures avec les beaux dessins; l'art de filer les laines & les soies, à l'art de tirer l'or & l'argent. S'il faut dix-huit mains pour former une épingle, par combien d'arts & de métiers a dû passer un habit

galonné, une veste brodée ? Comment trouver au fonds d'une province intérieure & centrale, l'attirail immense des arts qui servent à l'ameublement d'un palais, aux fêtes d'une cour ? Reléguez donc, ou retenez dans les campagnes les arts innocens & simples qui vivent isolés ; fabriquez dans les provinces les draps communs qui habitent le peuple. Etablissez entre la capitale & les autres villes une dépendance réciproque de besoins ou de commodités ; des matières & des ouvrages. Mais encore n'établissez rien, n'ordonnez rien ; laissez agir les hommes qui travaillent. Liberté de commerce, liberté d'industrie : vous aurez des manufactures ; vous aurez une grande population.

XLII.  
Popula-  
tion.

Le monde a-t-il été plus peuplé dans un temps que dans un autre ? C'est ce qu'on ne peut savoir par l'histoire ; parce que la moitié du globe habité n'a point eu d'historiens, & que la moitié de l'histoire est pleine de mensonges. Qui jamais a fait ou pu faire le dénombrement des habitants de la terre ? Elle étoit, dit-on, plus féconde dans sa jeunesse. Mais où est ce siècle d'or ? Est-ce quand un sable aride sort du lit des mers, & vient s'épurér aux rayons du soleil ? est-ce alors que le limon produit les végétaux, & l'animal & l'homme ? Mais toute la terre doit avoir été successivement couverte par l'Océan. Elle a donc toujours eu, comme l'individu de toutes

les especes , une enfance foible & stérile , avant de parvenir à l'âge de la fécondité. Tous les pays ont été long-tems morts sous les eaux , incultes sous les sables & les marécages , déserts sous les ronces & les forêts , jusqu'à ce que le germe de l'espece humaine ayant par hasard été jetté dans ces frondières & ces solitudes sauvages , ait défriché , changé , peuplé la terre. Mais toutes les causes de la population étant subordonnées aux loix physiques qui gouvernent le monde , aux influences du sol & de l'atmosphère qui sont sujettes à mille fléaux , elle a dû varier avec les périodes de la nature , contraires ou favorables à la multiplication des hommes. Cependant , comme le sort de chaque espece semble avoir été résigné , pour ainsi dire , à ses facultés ; c'est dans l'histoire du développement de l'industrie humaine , qu'il faut chercher en général l'histoire des populations de la terre. D'après cette base de calcul , on doit au moins douter que le monde fût autrefois plus habité , plus peuplé qu'aujourd'hui.

Laiſſons l'Asie sous le voile de cette antiquité , qui nous la montre de tous tems couverte de nations innombrables , & d'essaims si prodigieux , que , malgré la fertilité d'un sol qui n'a besoin que d'un regard du soleil pour engendrer toutes sortes de fruits , les hommes ne faisoient qu'y paroître , & les générations s'y succédoient par torrens , engloutis par la famine , par la



peste, ou par la guerre. Arrêtons nous à l'Europe, qui semble avoir pris la place de l'Asie, en donnant à l'art tout le pouvoir de la nature.

Pour décider si notre continent étoit anciennement plus habité que de nos jours, il suffit d'examiner s'il étoit plus cultivé. Reste-t-il parmi nous quelque trace de plantations abandonnées? Quelle côte abordable, quelle terre accessible n'a pas aujourd'hui ses habitans? Si l'on découvre quelques ruines d'anciennes villes, c'est sous les fondemens de villes aussi grandes. Mais quand même l'Italie & l'Espagne auroient beaucoup déchu de leur antique population; combien tous les autres états de l'Europe n'ont-ils pas augmenté le nombre de leurs habitans? Cette multitude de peuples, que César comptoit dans la Gaule, qu'étoit-ce autre chose que des especes de nations sauvages, plus redoutables par leurs noms que par leur nombre? Tous ces Bretons, qui furent subjugués dans leur isle par deux légions Romaines, étoient-ils beaucoup plus nombreux que les Corfes actuels? A la vérité, la Germanie devoit être, ce semble, extrêmement peuplée, puisqu'elle soumit seule, dans l'espace de trois ou quatre siècles, la plus belle moitié de l'Europe. Mais observez que ce fut la population d'un terrain décuple, qui s'empara d'un pays rempli, de nos jours, par trois ou quatre nations; que ce ne fut point

par le nombre de ses vainqueurs, mais par la défection de ses sujets, que l'empire Romain fut détruit & subjugué. Dans cette étonnante révolution, croyez que les nations conquérantes ne firent jamais la vingtième partie des nations conquises; parce que les unes attaquoient avec la moitié de leur population, & les autres ne se défendoient qu'avec le centième de leurs habitans. Mais un peuple qui combat tout entier pour lui-même, est plus fort que dix armées de princes ou de rois.

Au reste, ces guerres longues & cruelles, qui remplissent l'histoire ancienne, détruisent l'excessive population qu'elles semblent annoncer. Si, d'un côté, les Romains travailloient à réparer, au-dedans, les vuides que la victoire faisoit dans leurs armées, cet esprit de conquête, dont ils étoient dévorés, consumoit au moins les autres nations. A peine les avoient-ils soumises, qu'ils les incorporoient dans leurs armées, & les minoient doublement par les redrues & les tributs. On sait avec quelle rage les peuples anciens faisoient la guerre; que souvent, dans un siège, une ville se jettoit dans les flammes, homme, femme, enfans, plutôt que de tomber au pouvoir du vainqueur; que, dans les assauts, tous les habitans étoient passés au fil de l'épée; que, dans les combats, on aimoit mieux périr les armes à la main, que d'être con-

duit en triomphe dans un esclavage éternel. Ces usages barbares de la guerre, ne s'opposoient-ils pas à la population ? Si l'esclavage des vaincus conservoit des victimes, comme on ne peut en disconvenir, il étoit, d'un autre côté, peu favorable à la multiplication des hommes, en établissant, dans un état, cette extrême inégalité des conditions entre des êtres égaux par la nature. Si la division des sociétés, en petite peuplades ou républiques, étoit propre à multiplier les familles par la division des terres ; elle brouilloit aussi plus souvent les nations entr'elles ; & comme ces petits états se touchoient, pour ainsi dire, par une infinité de points, il falloit, pour les défendre, que tous les habitans prissent les armes. Les grands corps résistent au mouvement par leur masse ; les petits sont dans un choc perpétuel qui les brise.

Si la guerre détruisoit les populations anciennes, la paix ne les'retablissoit pas toujours. Autrefois, tout étoit sous le despotisme ou l'aristocratie ; & ces deux sortes de gouvernemens ne multiplient pas l'espèce humaine. Les villes libres de la Grece avoient des loix si compliquées, qu'il en résultoit une dissention continuelle entre les citoyens. La populace même qui n'avoit point droit de suffrage, ne laissoit pas de faire la loi dans les assemblées publiques, où l'homme de génie, avec la parole, pouvoit remuer tant de

bras. Et puis, dans ces états, la population tendoit à se concentrer dans la ville, avec l'ambition, le pouvoir, les richesses, tous les fruits & les ressorts de la liberté. Ce n'est pas que les campagnes ne dussent être bien cultivées & bien peuplées, sous un gouvernement démocratique: mais il y avoit peu de démocraties; & comme elles étoient toutes ambitieuses, sans autre moyen de s'aggrandir que la guerre; si l'on en excepte Athenes, qui ne parvint encore au commerce que par les armes, la terre ne pouvoit longtems fleurir & produire des hommes. Enfin, la Grece & l'Italie furent, au moins, les seuls pays de l'Europe mieux peuplés qu'aujourd'hui.

Après la Grece, qui repoussa, contint & subjuga l'Asie; après Carthage, qui parut un moment sur les bords de l'Afrique, & retomba dans le néant; après Rome, qui soumit & détruisit tous les peuples connus: où vit-on une population comparable à celle qu'un voyageur trouve aujourd'hui sur toutes les côtes de la mer, le long des grands fleuves, & sur la route des capitales? Que de vastes forêts changées en guérets? Que de moissons flottantes à la place des joncs qui couvroient des marais? Que de peuples policés, qui vivent de poissons séchés & de viandes boucanées?

On trouve dans la police, la morale & la po-

litique moderne , des causes de propagation qui n'étoient pas chez les anciens : mais on y voit aussi des obstacles qui peuvent empêcher ou diminuer , parmi nous cette sorte de progrès , qui , dans notre espece , doit être le comble de sa perfectibilité. Car jamais les hommes ne seront plus nombreux , s'ils ne sont plus heureux.

La population dépend beaucoup de la distribution des biens fonds. Les familles se multiplient comme les possessions ; & quand elles sont trop vastes , leur étendue démesurée arrête toujours la population. Un grand propriétaire , ne travaillant que pour lui seul , consacre une moitié de ses terres à ses revenus , & l'autre à ses plaisirs. Tout ce qu'il donne à la chasse , est doublement perdu pour la culture ; parce qu'il nourrit des bêtes dans le terrain des hommes , au lieu de nourrir des hommes dans le terrain des bêtes. Il faut des bois dans un pays , pour la charpente & le chauffage : mais faut-il tant d'allées dans un parc ; & des parterres , des potagers si grands pour un château ? Ici , le luxe , qui , dans son étalage , alimente les arts , favorise-t-il autant la population des hommes , qu'il pourroit la seconder par un meilleur emploi des terres ? Trop de grandes terres , & trop peu de petites ; premier obstacle à la population.

Second obstacle , les domaines inaliénables du clergé. Lorsque tant de propriétés seront éternelles dans la même main , comment fleurira la

population, qui ne peut naître que de l'amélioration des terres par la multiplication des propriétés? Quel intérêt a le bénéficiaire de faire valoir un fonds qu'il ne doit transmettre à personne, de semer ou de planter pour une postérité qui ne sera pas la sienne? Loin de retrancher sur ses revenus pour augmenter sa terre, ne risquera-t-il pas de détériorer son bénéfice, pour augmenter des rentes qui ne sont pour lui que viagères.

Les substitutions des biens nobles, ne sont pas moins nuisibles à la propagation de l'espèce. Elles diminuent à la fois, & la noblesse & les autres conditions. De même que la primogéniture, chez les nobles, sacrifie plusieurs cadets à l'aîné d'une maison, les substitutions immolent plusieurs familles à une seule. Presque toutes les terres substituées tombent en friche, par la négligence d'un propriétaire, qui ne s'attache point à des biens dont il ne peut disposer, qu'on ne lui a cédés qu'à regret, & qu'on a donnés d'avance à ses successeurs, qui ne doivent pas être ses héritiers, puisqu'il ne les a pas nommés. Le droit de primogéniture & de substitution, est donc une loi qu'on diroit faite à dessein de diminuer la population de l'état.

Des deux premiers obstacles qu'un vice de législation apporté à la multiplication des hommes, en naît un troisième, qui est la pauvreté de

peuple. Par-tout où les paysans n'ont point de propriété foncière, leur vie est misérable & leur sort précaire. Mal assurés d'une subsistance qui dépend de leur santé, comptant peu sur des forces qu'ils sont obligés de vendre, maudissant le jour qui les a vu naître; ils craignent d'enfanter des malheureux. En vain croit-on qu'il naît beaucoup d'enfans à la campagne; quand il en meurt chaque année autant & plus qu'on n'en voit naître. Les travaux des pères & le lait des mères, sont perdus pour eux & pour leurs enfans. Ils ne parviendront pas à la fleur de leur âge, à la maturité, qui récompense, par des fruits, toutes les peines de la culture. Avec un peu de terre, la mere pourroit nourrir son enfant & cultiver son champ; tandis que le pere augmenteroit au dehors, du prix de son travail, l'aisance de sa famille. Sans propriété, ces trois êtres languissent du peu que gagne un seul, ou l'enfant périt des travaux de sa mere.

Que de maux naissent d'une législation vicieuse ou défectueuse! Les vices & les fléaux ont une filiation immense; ils se reproduisent pour tout dévorer, & croissent les uns des autres, jusqu'au néant. L'indigence des campagnes produit la multiplication des troupes; fardeau ruineux par sa nature, destructeur des hommes durant la guerre, & des terres durant la paix. Oui, les soldats ruinent les champs qu'ils ne cultivent

pas : parce que chacun d'eux prive l'état d'un laboureur, & le surcharge d'un consommateur oisif ou stérile. Il n'est le défenseur de la patrie, en tems de paix, que par un système funeste, qui, sous prétexte de défense, rend tous les peuples agresseurs. Si tous les états vouloient, & ils le pourroient, laisser à la culture les bras qu'ils lui dérobent par la milice ; la population, en peu de tems, augmenteroit considérablement dans toute l'Europe, de laboureurs & d'artisans. Toutes les forces de l'industrie humaine s'emploieroient à seconder les bienfaits de la nature, à vaincre ses difficultés : tout concourroit à la création, & non à la destruction.

Les déserts de la Russie seroient défrichés, & les champs de la Pologne ne seroient point ravagés. La vaste domination des Turcs seroit cultivée, & la bénédiction de leur prophète se répandroit sur une immense population. L'Égypte, la Syrie & la Palestine, redeviendroient ce qu'elles furent du tems des Phéniciens, des rois pasteurs, des juifs heureux & pacifiques sous des juges. Les montagnes arides de la Sierra-Morena seroient fécondées, les landes de l'Aquitaine se purgeroient d'insectes & se couvriraient d'hommes.

Mais le bien général est un doux rêve des âmes débonnaires. O tendre pasteur de Cam-



brai! Ô bon abbé de Saint-Pierre! Vos ouvrages sont faits pour peupler les déserts, non pas de solitaires qui fuient les malheurs & les vices du monde; mais de familles heureuses, qui chanteront la magnificence de Dieu sur la terre, comme les astres l'annoncent dans le firmament. C'est dans vos écrits vraiment inspirés, puisque l'humanité est un présent du ciel, que se trouve la vie & l'humanité. Soyez aimés des rois, ils le seront des peuples.

Un des moyens de favoriser la population, faut-il le dire, c'est de supprimer le célibat du clergé séculier & régulier. L'institution monastique tient à deux époques remarquables dans l'histoire du monde. Environ l'an sept cents de Rome, une nouvelle religion naquit en Orient avec le Messie, & l'empire Romain déclina promptement avec le paganisme. Deux ou trois cents ans après la mort du Messie, l'Egypte & la Palestine se remplirent de moines. Environ l'an sept cents de l'ère chrétienne, une nouvelle religion parut en Orient, avec Mahomet, & le christianisme refoula dans l'Europe, pour s'y concentrer. Trois ou quatre cents ans après, s'élevèrent une foule d'ordres religieux. Au tems de la naissance du Christ, les livres de David & ceux de la Sybille, annoncèrent la chute du monde, un déluge, ou plutôt un incendie universel, un jugement de tous les hommes; &

tous les peuples, foulés par la domination des Romains, souhaiterent & crurent la dissolution de toutes choses. Mille ans après l'ère chrétienne, les livres de David & ceux de la Sybille, annoncerent encore le jugement dernier ; & des pénitens féroces & barbares, dans la piété comme dans le crime, vendirent leurs biens pour aller vaincre & mourir sur le tombeau de leur rédempteur. Les nations foulées par la tyrannie du gouvernement féodal, desirerent & crurent encore la fin du monde.

Tandis qu'une partie des chrétiens frappés de terreur, alloit pétir dans les croisades, une autre partie s'ensevelissoit dans les cloîtres. Voilà l'origine de la vie monastique en Europe. L'opinion fit les moines ; l'opinion les détruira. Leurs biens resteront dans la société, pour y engendrer des familles. Toutes les heures perdues à des prières sans ferveur, seront consacrées à leur destination primitive, qui est le travail. Le clergé se souviendra que dans ses livres sacrés, Dieu dit à l'homme innocent : *procréez & multipliez* ; que Dieu dit à l'homme pécheur : *laboure & travaille*. Si les fonctions du sacerdoce semblent interdire au prêtre les soins d'une famille & d'une terre, les fonctions de la société proscrivent encore plus hautement le célibat. Si les moines défrichèrent autrefois les déserts qu'ils habitoient, ils dépeuplent au-

jourd'hui les villes où ils fourmillent. Si le clergé a vécu des aumônes du peuple, il réduit à son tour les peuples à l'aumône. Parmi les classes oisives de la société, la plus nuisible est celle qui, par ses principes, doit porter tous les hommes à l'oisiveté; qui consomme à l'autel & l'ouvrage des abeilles, & le salaire des ouvriers; qui allume durant le jour, les lumières de la nuit, & fait perdre dans les temples le tems que l'homme doit aux soins de sa maison; qui fait demander au ciel une subsistance que la terre seule donne ou rend au travail.

C'est encore une des causes de la dépopulation de certains états, que cette intolérance, qui persécute & proscriit toute autre religion que celle du prince. C'est un genre d'oppression & de tyrannie particulier à la politique moderne, que celui qui s'exerce sur les pensées & les consciences; que cette piété cruelle qui, pour des formes extérieures de culte, anéantit, en quelque sorte, Dieu même, en détruisant une multitude de ses adorateurs; que cette impiété plus barbare encore, qui, pour des choses aussi indifférentes que doivent paroître des cérémonies de religion, anéantit une chose aussi essentielle que doit l'être la vie des hommes & la population des états. Car on n'augmente point le nombre ni la fidélité des sujets, en exigeant des sermens contraires à la conscience, en con-

traignant à des parjures secrets, ceux qui s'engagent dans les liens du mariage, ou dans les diverses professions du citoyen. L'unité de religion n'est bonne que lorsqu'elle se trouve naturellement établie par la persuasion. Dès que la conviction cesse, un moyen de rendre aux esprits la tranquillité, c'est de leur laisser la liberté. Lorsqu'elle est égale, pleine & entière pour tous les citoyens, elle ne peut jamais troubler la paix des familles.

Après le célibat ecclésiastique & le célibat militaire, l'un de profession, l'autre d'usage; il en est un troisième de convenance, introduit par le luxe: c'est celui des rentiers voyageurs. Admirez ici la chaîne des causes. En même-temps que le commerce favorise la population par l'industrie de mer & de terre, par tous les objets & les travaux de la navigation, par tous les arts de culture & de fabrique; il diminue cette même population par tous les vices qu'amène le luxe. Quand les richesses ont pris un ascendant général sur les âmes, alors les opinions & les mœurs s'altèrent par le mélange des conditions. Les arts & les talens agréables, en polissant la société, la corrompent. Les sexes venant à se rapprocher, à se séduire mutuellement, le plus foible entraîne le plus fort dans ses goûts frivoles de parure & d'amusement. La femme devient enfant, & l'homme devient femme. On

ne parle, on ne s'occupe que de jouir. Les exercices mâles & robustes, qui disciplinoient la jeunesse & la préparoient aux professions graves & périlleuses, font place à l'amour des spectacles, où l'on prend toutes les passions qui peuvent efféminer un peuple, quand on n'y voit pas un certain esprit de patriotisme. L'oïveté gagne dans les conditions aisées; le travail diminue dans les classes occupées. L'accroissement des arts multiplie les modes; les modes augmentent les dépenses; le luxe devient un besoin; le superflu prend la place du nécessaire; on s'habille mieux, on vit moins bien; l'habit se fait aux dépens du corps. L'homme du peuple connoît la débauche avant l'amour, & se mariant plus tard, a moins d'enfans, ou des enfans plus foibles: le bourgeois cherche une fortune avant une femme, & perd, d'avance, l'une & l'autre dans le libertinage. Les gens riches, mariés ou non, vont sans cesse corrompant les femmes de tout état, ou débauchant les filles pauvres. La difficulté de soutenir les dépenses du mariage, & la facilité d'en trouver les plaisirs, sans en avoir les peines, multiplient les célibataires dans toutes les classes. L'homme qui renonce à être pere de famille, consomme son patrimoine; & d'accord avec l'état, qui lui en double la rente par des emprunts ruineux, il fond plusieurs générations dans une seule; il

étaient sa postérité, celle des femmes dont il est payé, & celle des filles qu'il paye. Tous les genres de prostitution s'attirent à la fois. On trahit son honneur & son devoir dans toutes les conditions. La déroute des femmes ne fait que précéder celle des hommes.

Une nation galante ou plutôt libertine, ne tarde pas à être défaite au-dehors, & subjuguée au-dedans. Plus de noblesse, plus de corps qui défende ses droits, ni ceux du peuple; parce que tout se divise & qu'on ne songe qu'à soi. Nul homme ne veut périr seul. L'amour des richesses étant l'unique appât, l'homme honnête craint de perdre sa fortune, & l'homme sans honneur veut faire la sienne. L'un se retire, l'autre se vend, & l'état est perdu. Tels sont les progrès infaillibles du commerce dans une monarchie. On fait, par l'histoire ancienne, quels sont les effets dans une république. Cependant il faut, aujourd'hui, porter les hommes au commerce, parce que la situation actuelle de l'Europe, est favorable au commerce, & que le commerce est lui-même favorable à la population.

Mais on demandera si la grande population est utile au bonheur du genre humain? Question oiseuse. Il ne s'agit pas, en effet, de multiplier les hommes pour les rendre heureux; mais il suffit de les rendre heureux, pour qu'ils

se multiplient. Tous les moyens qui concourent à la prospérité d'un état, aboutissent d'eux-mêmes à la propagation de ses citoyens. Un législateur qui ne voudroit peupler que pour avoir des soldats, avoir des sujets que pour soumettre ses voisins, seroit un monstre ennemi de la nature humaine; puisqu'il ne créeroit que pour détruire. Mais celui qui, comme Solon, seroit éclore une république, dont les essaims iroient peupler les côtes désertes de la mer; celui qui, comme Penn, ordonneroit la cultivation de sa colonie & lui défendrait la guerre; celui-là, sans doute, seroit un Dieu sur la terre. Quand même il ne jouiroit pas de l'immortalité de son nom, il vivroit heureux & mourroit content; sur-tout s'il pouvoit se promettre de laisser des loix assez sages, pour garantir à jamais les peuples de la vexation des impôts.

L'impôt peut être défini, le sacrifice d'une partie de la propriété, pour la conservation de l'autre. Il suit de là qu'il ne doit y avoir d'impôt ni chez les peuples esclaves, ni chez les peuples Sauvages; parce que les uns n'ont plus de propriété, & que les autres n'en ont pas encore.

XLIII.  
Impôt.

Mais, lorsqu'une nation jouit d'une propriété qui mérite d'être gardée; que sa fortune est assez fixe, assez considérable pour exiger des dépenses de gouvernement; qu'elle a des posses-

sions, un commerce, des richesses capables de tenter la cupidité de ses voisins, pauvres ou ambitieux : alors, pour garantir ses frontières ou ses provinces, pour protéger sa navigation & maintenir sa police, il lui faut des forces & un revenu. Il est juste & indispensable que les citoyens occupés de quelque manière que ce soit au bien public, soient entretenus par tous les autres ordres de la confédération.

Il y a eu des pays & des tems où l'on assignoit une portion du territoire pour les dépenses communes du corps politique. Le gouvernement ne pouvant faire valoir, lui-même, des possessions si étendues, étoit obligé de confier ce soin à des administrateurs qui les négligeoient ou qui s'en approprioient le revenu. Cet usage entraînoit de plus grands inconvéniens encore. Ou le domaine du roi étoit trop considérable pendant la paix, ou il étoit insuffisant pour les tems de guerre. Dans le premier cas, la liberté de la république étoit opprimée par le chef de l'état, & dans le second par les étrangers. Il a donc fallu recourir aux contributions des citoyens.

Ces fonds furent peu considérables dans les premiers tems. La solde n'étoit alors qu'un simple dédommagement donné par l'état à ceux que son service détournoit des travaux & des soins nécessaires à leur subsistance. La récompense



consistoit dans cette jouissance délicieuse que nous éprouvons par le sentiment intime de notre vertu, & à la vue des hommages qui lui sont rendus par les autres hommes. Ces richesses morales étoient les plus grands trésors des sociétés naissantes; c'étoit une sorte de monnoie qu'il importoit dans l'ordre politique, autant que dans l'ordre moral, de ne pas altérer.

L'honneur ne tint guere moins lieu d'impôt dans les beaux jours des Grecs, que dans les sociétés naissantes. Ceux qui servoient la patrie, ne se croyoient pas en droit de la dévorer. L'imposition mise par Aristide sur toute la Grece, pour soutenir la guerre contre la Perse, fut si modérée, que les contribuables la nommerent eux-mêmes, *l'heureux sort de la Grèce*. Quel tems & quel pays, où les taxes faisoient le bonheur des peuples!

Les Romains marcherent à la domination, sans presque aucun secours de la part du fisc. L'amour des richesses les eût détournés de la conquête du monde. Le service public fut fait avec désintéressement, après même que les mœurs se furent corrompues.

Sous le gouvernement féodal, il n'y eut point d'impôts. Où les auroit-on pris? L'homme & la terre étoient la propriété du maître. C'étoit une servitude réelle & une servitude personnelle.

Lorsque le jour commença à luire sur l'Euro-

pe, les nations s'occupèrent de leur sûreté. Elles fournirent volontairement des contributions, pour réprimer les ennemis domestiques & étrangers : mais ces tributs furent modérés, parce que les princes n'étoient pas encore assez absolus pour les détourner au gré de leurs caprices, ou au profit de leur ambition.

Le nouveau-monde fut découvert, & la passion des conquêtes s'empara de tous les peuples. Cet esprit d'aggrandissement ne pouvoit se concilier avec la lenteur des assemblées populaires ; & les souverains réussirent, sans beaucoup d'efforts, à s'approprier plus de droits qu'ils n'en avoient eus. L'imposition des taxes fut la plus importante de leurs usurpations. C'est celle dont les suites ont été le plus funestes.

On n'a pas craint d'imprimer le sceau de la servitude sur le front des hommes, en taxant leur tête. Indépendamment de l'humiliation, est-il rien de plus arbitraire qu'un pareil impôt ?

L'asseroit-on sur des déclarations ? Mais il faudroit ; entre le monarque & les sujets, une conscience morale qui les liât l'un à l'autre par un mutuel amour du bien général ; ou du moins, une conscience publique qui les rassurât l'un envers l'autre par une communication sincère & réciproque de leurs lumières & de leurs sentimens. Or, comment établir cette conscience publique, qui serviroit de flambeau,

de guide & de frein dans la marche des gouvernemens ?

Percera-t-on dans le sanctuaire des familles, dans le cabinet du citoyen, pour surprendre & mettre au jour, ce qu'il ne veut pas révéler; ce qu'il lui importe même souvent de ne pas révéler ? Quelle inquisition ! quelle violence révoltante ! Quand même on parviendrait à connaître les ressources de chaque particulier, ne varient-elles pas d'une année à l'autre, avec les produits incertains & précaires de l'industrie ? Ne diminuent-elles pas avec la multiplication des enfans, avec le dépérissement des forces par les maladies, par l'âge & par le travail ? Les facultés de l'humanité, utiles & laborieuses, ne changent-elles pas avec les vicissitudes, que le tems apporte dans tout ce qui dépend de la nature & de la fortune ? La taxe personnelle est donc une vexation individuelle, sans utilité commune. La capitation est un esclavage affligeant pour l'homme, sans profit pour l'état.

Après s'être permis l'impôt, qui est la preuve du despotisme, ou qui y conduit un peu plutôt, un peu plus tard, on s'est jeté sur les consommations. Les souverains ont affecté de regarder ce nouveau tribut comme volontaire, en quelque sorte, puisque sa quantité dépend des dépenses que tout citoyen est libre d'augmenter

ou de diminuer, au gré de ses facultés & de ses goûts, la plupart factices.

Mais si la taxe porte sur les denrées de premier besoin, c'est le comble de la cruauté. Avant toutes les loix sociales, l'homme avoit le droit de subsister. L'a-t-il perdu par l'établissement des loix? Surprendre au peuple les fruits de la terre, c'est les lui ravir; c'est attaquer le principe de son existence, que de lui ravir, par un impôt, les moyens naturels de la conserver. En pressurant la subsistance de l'indigent, l'état lui ôte les forces avec les alimens. D'un homme pauvre, il fait un mendiant; d'un travailleur, un oisif; d'un malheureux, un scélérat: c'est-à-dire qu'il conduit un famélique à l'échafaud par la misère.

Si la taxe porte sur des denrées moins nécessaires: que de bras, perdus pour l'agriculture & pour les arts, sont employés, non pas à garder les boulevards de l'empire, mais à hériffer un royaume d'une infinité de petites barrières; à embarrasser les portes des villes; à infester les chemins & les passages du commerce; à fureter dans les caves, dans les greniers, dans les magasins! Quel état de guerre entre le prince & le peuple; entre le citoyen & le citoyen! Que de prisons, de galères, de gibets, pour une foule de malheureux qui ont été poussés à

la fraude , à la contrebande , à la révolte même par l'iniquité des loix fiscales !

L'avidité des souverains s'est étendue des consommations aux marchandises , que les états se vendent les uns aux autres. Despotés insatiables , ne comprendrez-vous jamais que si vous mettez des droits sur ce que vous offrez à l'étranger , il achètera moins cher , il ne donnera que la valeur qui lui sera demandée par les autres nations ? Vos sujets fussent-ils seuls propriétaires de la production assujettie aux taxes , ils ne parviendroient pas encore à faire la loi ; parce qu'alors on en demanderoit en moindre quantité , & que sa surabondance les forceroit à en diminuer le prix , pour en trouver la consommation.

L'impôt sur les marchandises que votre empire reçoit de ses voisins , n'a pas une base plus raisonnable. Leur prix étant réglé par la concurrence des autres peuples , ce seront vos sujets qui payeront seuls les droits. Peut-être ce renchérissement des productions étrangères en fera-t-il diminuer l'usage ? Mais si l'on vous vend moins , on achètera moins de vous. Le commerce ne donne qu'en proportion de ce qu'il reçoit. Il n'est au fonds qu'un échange de valeur pour valeur. Vous ne pouvez donc vous opposer aux cours de ces échanges , sans faire tomber le prix de vos productions , en retrécissant leur débit.

Soit que vous mettiez des droits sur les marchandises étrangères ou sur les vôtres, l'industrie de vos sujets en souffrira nécessairement. Il y aura moins de moyens pour la payer, & moins de matières premières pour l'occuper. Plus la masse des reproductions annuelles diminuera, & plus la somme des travaux diminuera aussi. Alors, toutes les loix que vous pourrez établir contre la mendicité, seront impuissantes; parce qu'il faut bien que l'homme vive de ce qu'on lui donne, quand il ne peut pas vivre de ce qu'il gagne.

Mais quelle est donc la forme d'imposition la plus propre à concilier les intérêts publics avec les droits des citoyens? C'est la taxe sur la terre. Un impôt est une dépense qui se renouvelle tous les ans pour celui qui en est chargé. Un impôt ne peut donc être assis que sur un revenu annuel: car il n'y a qu'un revenu annuel qui puisse acquitter une dépense annuelle. Or, on ne trouvera jamais de revenu annuel que celui des terres. Il n'y a qu'elles qui restituent chaque année les avances qui leur sont faites, & de plus un bénéfice dont il soit possible de disposer. On commence depuis long-temps à soupçonner cette importante vérité. De bons esprits la porteront un jour à la démonstration; & le premier gouvernement qui en fera la base de son administration, s'élèvera nécessairement à un degré de

prosperité inconnue à toutes les nations & à tous les siècles.

Peut-être n'y a-t-il, en ce moment, aucun peuple de l'Europe, à qui sa situation permette ce grand changement. Par-tout les impositions sont si fortes, les dépenses si multipliées, les besoins si pressans; par-tout le fisc est si obéré, qu'une révolution subite dans la perception des revenus publics, altérerait infailliblement la confiance & la félicité des citoyens. Mais une politique éclairée & prévoyante, tendra, à pas lents & mesurés, vers un but si salutaire. Elle écartera avec courage & avec prudence, tous les obstacles que les préjugés, l'ignorance, les intérêts privés pourroient opposer à un système d'administration, dont les avantages nous paroissent au-dessus de tous les calculs.

Pour que rien ne puisse diminuer les avantages de cette heureuse innovation, il faudra que toutes les terres, indistinctement, soient assujetties à l'impôt. Le bien public est un trésor commun, dans lequel chaque citoyen doit déposer ses tributs, ses services & ses talens. Jamais des noms & des titres ne changeront la nature des hommes & des possessions. Ce seroit le comble de la bassesse & de la folie, de faire valoir les distinctions qu'on a reçues de ses peres, pour se soustraire aux charges de la société. Toute prééminence qui ne tourneroit pas au profit gé-

néral, seroit destructive; elle ne peut être juste; qu'autant qu'elle est un engagement formel de dévouer plus particulièrement sa fortune & sa vie au service de la patrie.

Si de nos jours, pour la première fois, les terres étoient imposées, ne jugeroit-on pas nécessairement que la contribution doit être proportionnée à l'étendue & à la fertilité des possessions? Quelqu'un oseroit-il alléguer ses places, ses services, ses dignités, pour se soustraire aux tributs qu'exige le service public? Qu'ont de commun les taxes avec les rangs, les titres & les conditions? Elles ne touchent qu'aux revenus; & ces revenus sont à l'état, dès qu'ils sont nécessaires à sa défense.

Cependant il ne suffit pas que l'impôt soit réparti avec justice, il faut encore qu'il soit proportionné aux besoins du gouvernement; & ces besoins ne sont pas toujours les mêmes. La guerre exigea par-tout, & dans tous les siècles, des dépenses plus considérables que la paix. Les peuples anciens y fournissoient par les économies qu'ils faisoient dans des tems de calme. Depuis que les avantages de la circulation & les principes de l'industrie ont été mieux développés, la méthode d'accumuler ainsi les métaux, a été proscrite. On a préféré, avec raison, la ressource des impositions extraordinaires. Tout état qui se les interdixoit, se verroit contraint, pour

re-



retarder sa chute, de recourir aux voies pratiques à Constantinople. Le sultan qui peut tout, excepté augmenter ses revenus, est réduit à livrer l'empire aux vexations de ses délégués, pour les dépouiller ensuite eux-mêmes de leurs brigandages.

Pour que les taxes ne soient jamais excessives, il faut qu'elles soient ordonnées, réglées & administrées par les représentans des nations. L'impôt a toujours dépendu de la propriété. N'est pas maître du champ, qui ne l'est pas du fruit. Aussi, chez tous les peuples, les tributs ne furent-ils établis dans leur origine sur les propriétaires, que par eux-mêmes; soit que les terres fussent réparties entre les conquérans; soit que le clergé les eût partagées avec la noblesse; soit qu'elles eussent passé par le commerce & l'industrie entre les mains de la plupart des citoyens. Par-tout, ceux qui les possédoient avoient conservé le droit naturel, inaliénable & sacré, de n'être point taxés sans leur consentement. Otez ce principe, il n'y a plus de monarchie, il n'y a plus de nation; il ne reste qu'un despote & un troupeau d'esclaves.

Peuples, chez qui les rois ordonnent aujourd'hui tout ce qu'ils veulent, relisez votre histoire. Vous verrez que vos aïeux s'assembloient, qu'ils délibéroient toutes les fois qu'il s'agissoit d'un subside. Si l'usage en est passé, le droit

n'en est pas perdu ; il est écrit dans le ciel, qui a donné la terre à tout le genre-humain, pour la posséder ; il est écrit sur ce champ que vous avez pris la peine d'enclorre, pour vous en assurer la jouissance ; il est écrit dans vos cœurs, où la divinité a imprimé l'amour de la liberté. Cette tête élevée vers les cieux, n'est pas faite à l'image du créateur, pour se courber devant un homme. Aucun n'est plus qu'un autre, que par le choix, que de l'aveu de tous. Gens de cour, votre grandeur est dans vos terres, & non aux pieds d'un maître. Soyez moins ambitieux, & vous serez plus riches. Allez rendre la justice à vos vassaux, & vous augmenterez votre fortune, en augmentant la masse du bonheur commun. Que gagnez-vous à élever l'édifice du despotisme sous les ruines de toute espèce de liberté, de vertu, de sentiment, de propriété ? Songez qu'il vous écrasera tous. Autour de ce colosse de terreur, vous n'êtes que des figures de bronze, qui représentent les nations enchaînées aux pieds d'une statue.

Si le prince a seul le droit des tributs, quoiqu'il n'ait pas intérêt à surcharger, à vexer les peuples, ils seront surchargés & vexés. Les fantaisies, les profusions, les entreprises du souverain, ne connoîtront plus de bornes dès qu'elles ne trouveront plus d'obstacles. Bientôt une politique faussée & cruelle, lui persuadera que

des sujets riches deviennent toujours insolens ; qu'il faut les ruiner pour les asservir , & que la pauvreté est le rempart le plus assuré du trône. Il ira jusqu'à croire que tout est à lui , rien à ses esclaves , & qu'il leur fait grâce de tout ce qu'il leur laisse.

Le gouvernement s'emparera de toutes les avenues & les issues de l'industrie , pour la traire à l'entrée & à la sortie , pour l'épuiser dans sa route. Le commerce n'obtiendra de circulation que par l'entremise & au profit de l'administration fiscale. La culture sera négligée par des mercenaires , qui ne peuvent jamais espérer de propriété. La noblesse ne servira & ne combattra que pour une solde. Le magistrat ne jugera que pour des épices & pour des gages. Les négocians mettront leur fortune à couvert , pour la transporter hors d'un pays où il n'y a plus de patrie ni de sûreté. La nation n'étant plus rien , prendra de l'indifférence pour ses rois ; ne verra ses ennemis que dans ses maîtres ; espérera quelquefois un adoucissement de servitude dans un changement de joug ; attendra sa délivrance d'une révolution , & sa tranquillité d'un bouleversement. Après ces mots , il faut se taire : mais parlons d'une ressource dont les souverains font une ruine ; c'est le crédit public.

En général ce qu'on nomme crédit , n'est XLIV.  
qu'un délai donné pour payer. Le crédit sup- Crédit  
public.

pose donc une double confiance; confiance dans la personne qui en a besoin, & confiance dans ses facultés. La première est la plus nécessaire. Il est trop ordinaire qu'un débiteur de mauvaise foi trahisse ses engagemens, quoiqu'il ait assez de fortune pour les remplir, ou qu'il dissipe cette fortune par une conduite peu exacte & peu modérée. Mais l'homme intelligent & juste peut, par des opérations bien combinées, acquérir ou remplacer les moyens qui lui auroient manqué.

Le but du commerce est la consommation; mais avant que les marchandises soient arrivées aux lieux où elles doivent être consommées, il se passe souvent un tems considérable; il y a de grandes dépenses à faire. Réduisez encore le négociant à former ses achats avec de l'argent comptant, & le commerce languira nécessairement. Ceux qui ont à vendre, ceux qui doivent acheter, en souffriront également. De ces convenances est né le crédit entre les membres d'une société, ou même de plusieurs sociétés. Il diffère du crédit public, en ce que ce dernier est le crédit d'une nation considérée comme ne formant qu'un seul corps.

Entre le crédit particulier & le crédit public, il y a cette différence, que l'un a le gain pour but, & l'autre la dépense. Il suit de là, que le crédit est richesse pour les négocians, puis-

qu'il devient pour eux un moyen de s'enrichir, & qu'il est pour les gouvernemens une cause d'appauvrissement, puisqu'il ne leur procure que la faculté de se ruiner. Un état qui emprunte, aliène une portion de son revenu pour un capital qu'il dépense. Il est donc plus pauvre après ces emprunts, qu'il ne l'étoit avant cette opération funeste.

Malgré la rareté de l'or & de l'argent, les gouvernemens anciens ne connurent pas l'usage du crédit public, même à l'époque des plus funestes crises. On formoit durant la paix un trésor, qui s'ouvroit dans des tems de trouble. Alors, les métaux rentrés dans la circulation, excitoient l'industrie, & rendoient, en quelque maniere, légères les calamités inévitables de la guerre. Depuis que la découverte du nouveau monde a rendu les métaux plus communs, les administrateurs des empires se sont généralement livrés à des entreprises supérieures aux facultés des nations qu'ils gouvernoient, & ils n'ont pas craint de charger les générations futures des dettes qu'ils s'étoient permis de contracter. Cette chaîne d'oppression s'est prolongée; elle doit lier nos derniers neveux, & s'appesantir sur tous les peuples & sur tous les siècles.

L'usage du crédit public, quoique ruineux pour tous les états, ne l'est pas pour tous au même point. Une nation qui a beaucoup de ri-

ches productions, dont le revenu entier est libre; qui a toujours respecté ses engagements; qui n'a pas l'ambition des conquêtes; qui se gouverne elle-même: une telle nation trouvera de l'argent à meilleur marché, qu'un empire dont le fol n'est pas abondant; qui est surchargé de dettes; qui entreprend au-delà de ses forces; qui a trompé ses créanciers; qui gémit sous un gouvernement arbitraire. Le prêteur, qui dictera nécessairement la loi, en proportionnera toujours la rigueur aux risques qu'il lui faudra courir. Ainsi, un peuple dont les finances sont en désordre, tombera rapidement dans les derniers malheurs, par le crédit public: mais le gouvernement le mieux ordonné, y trouvera aussi le terme de sa prospérité.

Mais, disent quelques arithméticiens politiques, n'est-il pas utile aux états d'appeler dans leur sein l'argent des autres nations? Et les emprunts publics ne produisent-ils pas cet effet important? Oui, sans doute, on attire les métaux des étrangers par cette voie, comme on l'attireroit en leur vendant une ou plusieurs provinces de l'empire. Peut-être même seroit-il moins déraisonnable de leur livrer le fol, que de le cultiver uniquement pour eux.

Mais si l'état n'empruntoit que de ses sujets, on ne livreroit pas le revenu national à des étrangers? Non; mais la république énerveroit

plusieurs de ses membres pour en engraisser un seul. Ne faut-il pas augmenter les impositions, en raison des intérêts qu'il faut payer, des capitaux qu'il faut rembourser ? Les propriétaires des terres, les cultivateurs, tous les citoyens, ne se trouveront-ils pas plus chargés, que si on leur eût demandé directement, & tout d'un coup, les sommes empruntées par le gouvernement ? Leur position est la même que s'ils eussent emprunté eux-mêmes, au lieu de faire des économies sur leurs dépenses ordinaires, pour subvenir à une dépense accidentelle.

Mais les papiers publics qui résultent des emprunts faits par le gouvernement, augmentent la masse des richesses circulantes, donnent une grande extension aux affaires, facilitent toutes les opérations. Hommes aveugles ! voulez-vous voir tout le vice de votre politique ? Poussiez-la aussi loin qu'elle peut aller ; faites emprunter par l'état tout ce qu'il peut emprunter ; accablez-le d'intérêts à payer ; mettez-le ainsi dans la nécessité de forcer tous les impôts : vous verrez qu'avec vos richesses circulantes, bientôt vous n'aurez plus de richesses renaissantes pour vos consommations & pour le commerce. L'argent & les papiers qui le représentent, ne circulent pas d'eux-mêmes, & sans les mobiles qui les mettent en mouvement. Tous ces différens signes ne figurent qu'à raison des ventes &

achats qui se font. Couvrez d'or, si vous voulez, l'Europe entière; si elle n'a point de marchandises dans le commerce, cet or sera sans activité. Multipliez seulement les effets commercables, & ne vous embarrassez pas des signes; la confiance & la nécessité les sauront bien établir sans vous. Gardez-vous, sur-tout, de vouloir les multiplier par des moyens qui diminueroient nécessairement la masse de vos productions renaissantes.

Mais l'usage du crédit public met une puissance en état de faire la loi aux autres puissances. Ne verra-t-on jamais que cette ressource est commune à toutes les nations? Si c'est une espèce de grand chemin dont vous puissiez vous servir pour aller à votre ennemi, ne pourra-t-il pas s'en servir pour venir à vous? Le crédit des deux peuples ne sera-t-il pas proportionné à leurs richesses respectives; & ne se trouveront-ils pas ruinés, sans avoir eu l'un sur l'autre d'autres avantages que ceux dont ils jouissoient indépendamment de tout emprunt? Quand je vois des monarques & des empires se battre & s'acharner les uns sur les autres, au milieu de leurs dettes, de leurs fonds publics, & de leurs revenus engagés; il me semble voir, dit un écrivain philosophe, des gens qui s'escriment avec des bâtons dans la boutique d'un faïancier au milieu des porcelaines.



Il y auroit peut-être de la témérité à assurer que, dans aucune circonstance, le service public ne pourra exiger l'aliénation d'une portion des revenus publics. Les scènes qui agitent la terre sont si variées; les empires sont exposés à de si étranges révolutions; le champ des événemens est si étendu; la politique frappe des coups si surprenans, qu'il n'est pas donné à la sagesse humaine de tout prévoir, de tout calculer. Mais ici, c'est la conduite pratique des gouvernemens qui nous occupe, & non une situation bizarre, qui vraisemblablement ne se présentera jamais.

Tout état qui ne sera pas détourné de la voie ruineuse des emprunts par les considérations que nous venons de peser, creusera lui-même sa tombe. La facilité d'avoir beaucoup d'argent à la fois, jettera un gouvernement dans toutes sortes d'entreprises injustes, téméraires, dispendieuses; lui fera hypothéquer l'avenir pour le présent, & jouer le présent pour l'avenir. Un emprunt en attirera un autre; & pour accélérer le dernier, on grossira de plus en plus l'intérêt.

Ce désordre fera passer le fruit du travail dans quelques mains oisives. La facilité de jouir sans rien faire, attirera tous les gens riches, tous les hommes vicieux, tous les intrigans dans une capitale, avec un cortège de valets dérobés à la charrue; des filles ravies à l'innocence & au mariage; des sujets de tout sexe voués au luxe;

instrumens , victimes , objets ou jouets de la mollesse & des voluptés.

La séduction des dettes publiques se communiquera de plus en plus. Dès qu'on peut moissonner sans labourer , tout le monde se jette dans cette espèce de négoce , qui est , tout à la fois , lucratif & facile. Les propriétaires & les négocians veulent devenir rentiers. On change son argent en papier d'état , parce que c'est le signe le plus portatif , le moins sujet à l'altération du tems , à l'injure des saisons , à l'avidité des traitans. L'agriculture , le commerce & l'industrie , souffrent de la préférence qu'on donne aux signes sur les choses. Comme l'état dépense toujours mal ce qu'il a mal acquis , à mesure que ses dettes s'accroissent , il augmente les impôts pour payer les intérêts. Ainsi toutes les classes actives & fécondes de la société sont dépouillées , épuisées par la classe paresseuse & stérile des rentiers. L'augmentation des impôts fait hausser le prix des denrées , & par-là celui de l'industrie. Dès-lors la consommation diminue , parce que l'exportation cesse aussi-tôt que la marchandise est trop chère pour soutenir la concurrence. Les terres & les manufactures languissent également.

L'impuissance où se trouve alors l'état de faire face à ses engagements , le réduit à s'en libérer par la voie la plus destructive de la liberté des

citoyens & de la puissance du souverain, par la banqueroute. Elle devient enfin nécessaire, cette crise fatale aux empires, qui bouleverse les fortunes; qui dépouille violemment les créanciers, après avoir attiré tous les fonds par des intérêts usuraires, des édits d'emprunt; qui déshonore le monarque par des faillites cruelles, après des engagements solennels; qui trahit les sermens du prince & les droits des sujets; qui perd, sans retour, la plus sûre base de tout gouvernement, la confiance publique. Telle est la fin des emprunts; jugez par-là de leur principe.

Après avoir examiné les pivots & les colonnes XLV.  
de toute société policée, jettons un coup d'œil BeauxArts  
sur les ornemens & sur la décoration de l'édif. & Belles-  
fice. Ce sont les beaux-arts & les belles-let-  
tres. Lettres.

Deux peuples célèbres s'étoient élevés par des monumens de génie, à une gloire qui ne finira jamais, & qui honorera toujours l'espèce humaine.

Le christianisme, après avoir détruit en Europe toutes les idoles de l'antiquité païenne, conserva quelques arts pour servir de soutien à l'empire de la persuasion, & seconder la prédication de l'évangile. Mais à la place d'une religion embellie, égayée par les divinités riantes de la Grèce & de Rome, il érigea des monu-

mens de terreur & de tristesse, conformes aux tragiques événemens qui signalèrent sa naissance & ses progrès. Les siècles gothiques nous ont laissé des monumens, où la hardiesse & la majesté respirent à travers les ruines du goût & de l'élégance. Tous ces temples furent bâtis en croix, couverts de croix, remplis de croix, décorés d'images horribles & funebres, d'échafauds, de supplices, de martyrs, de bourreaux.

Que devinrent les arts, condamnés à effrayer continuellement l'imagination par des spectacles de sang, de mort & d'enfer? Hideux comme leurs modèles; féroces comme les princes & les pontifes qui les employoient; bas & rampans comme les adorateurs de leurs ouvrages, ils épouvantèrent les enfans dès le berceau; ils aggravèrent les horreurs du tombeau par une perspective éternelle d'ombres effrayantes; ils attristèrent la face de la terre.

Enfin le tems vint de diminuer ces échafaudages de la religion & de la police sociale. Les beaux-arts retournèrent avec les lettres de la Grece en Italie, par la Méditerranée, qui faisoit commercer l'Asie avec l'Europe. Les Huns, sous le nom de Goths, les avoient chassés de Rome à Constantinople; ces mêmes Huns, sous le nom de Turcs, les repoussèrent de Constantinople à Rome. Cette ville, dont le destin étoit de dominer par la force ou par la ruse, accueil-

lit & ressuscita les arts ensevelis sous des tombeaux antiques.

Des murailles, des colonnes, des statues, des vases, sortirent de la poussière des siècles & des ruines de l'Italie, pour servir de modèle à la régénération des beaux-arts. Le génie, qui préside au dessin, éleva trois arts à la fois; je veux dire l'architecture, où la commodité même ordonna les proportions de la symétrie, qui contribue au plaisir des yeux; la sculpture, qui flatte les rois & récompense les grands hommes; la peinture, qui perpétue le souvenir des belles actions & les soupirs des âmes tendres. L'Italie seule eut plus de villes superbes, plus de magnifiques édifices, que tout le reste de l'Europe ensemble. Rome, Florence & Venise enfantèrent trois écoles de peintres originaux: tant le génie appartient à l'imagination, & l'imagination au climat. Si l'Italie eût possédé les trésors du Mexique & les productions de l'Asie, combien les arts se feroient encore plus enrichis de la découverte des deux Indes!

Cette région, autrefois féconde en héros, & depuis en artistes, vit refleurir les lettres, compagnes inséparables des arts. Elles étoient étouffées par le barbarisme continuel d'une latinité corrompue & défigurée par la religion. Un mélange de théologie Egyptienne, de philosophie Grecque, de poésie Hébraïque: telle étoit la

langue latine dans la bouche des moines qui chantoient la nuit, enseignoient le jour des choses & des paroles qu'ils n'entendoient pas.

La mythologie des Romains fit renaître dans la littérature les graces de l'antiquité. L'esprit d'imitation les emprunta d'abord sans choix. L'usage amena le goût, dans l'emploi de ces richesses. Le génie Italien, trop fécond pour ne pas créer, mêla ses hardiesses, ses caprices même aux regles & aux exemples de ses anciens maîtres; les fictions de la féerie à celles de la fable. Les mœurs du siècle & le caractère national imprimèrent leur teinte aux ouvrages de l'imagination. Pétrarque avoit peint cette beauté virgine & céleste qui servoit de modele aux héroïnes de la chevalerie. Armide fut l'emblème de la coquetterie qui régnoit de son tems en Italie. L'Arioste confondit tous les genres dans un ouvrage qu'on peut appeller un labyrinthe de poésie, plutôt qu'un poëme. Cet auteur sera dans l'histoire de la littérature, isolé, comme les palais enchantés qu'il a bâtis dans les déserts.

Les lettres & les arts, après avoir traversé les mers, franchirent les Alpes. De même que les croisades avoient apporté les romans Orientaux en Italie, les guerres de Charles VIII & de Louis XII transporterent en France quelques germes de bonne littérature. François I, s'il ne fut pas allé disputer le Milanais à Charles-Quint,

n'auroit peut-être jamais recherché le nom de *père des lettrés* ; mais ces germes de culture & de lumière , furent noyés dans des guerres de religion. On les recueillit , pour ainsi dire , dans le sang & le carnage ; & le tems vint où ils devoient éclore & fructifier. Le seizième siècle avoit été celui de l'Italie ; le suivant fut celui de la France , qui , par les victoires de Louis XIV , ou plutôt par le génie des grands hommes qui se rencontrèrent en foule sous son règne , mérita de faire une époque dans l'histoire des beaux arts.

Ainsi qu'en Italie , on vit en France le génie s'emparer à la fois de toutes les facultés de l'homme. Il respira dans le marbre & sur la toile ; dans les édifices & les jardins publics , comme dans l'éloquence & la poésie. Tout lui fut soumis , & les arts ingénieux qui dépendent de la main , & ceux qui sont uniquement du domaine de la pensée. Tout sentit son empreinte. Les couleurs visibles de la nature , vinrent animer les ouvrages de l'imagination ; & les passions humaines vivifièrent les dessins du crayon. L'homme donna de l'esprit à la matière , & du corps à l'esprit. Mais , qu'on l'observe bien , ce fut dans un moment où l'amour de la gloire échauffoit une nation grande & puissante par la situation & l'étendue de son empire. L'honneur qui l'élevoit à ses propres yeux , qui la caracté-

rifloit alors aux yeux de toute l'Europe, l'honneur étoit son ame, son instinct, & lui tenoit lieu de cette liberté qui avoit créé tous les arts du génie dans les républiques d'Athènes & de Rome; qui les avoit fait revivre dans celle de Florence; qui les forçoit de germer sur les bords nébuleux & froids de la Tamise.

Que n'eût pas fait le génie en France sous la seule influence des loix, s'il osa de si grandes choses sous l'empire du plus absolu des rois ? En voyant ce que le patriotisme a donné d'énergie aux Anglois, malgré l'inactivité du climat; jugez de ce qu'il auroit produit chez les François, où le ciel le plus doux invite un peuple vif & sensible, à créer, à jouir ! Un pays où l'on trouve, comme autrefois en Grece, des esprits ardens & propres à l'invention, sous un ciel qui les échauffe de ses plus beaux rayons : des bras nerveux, sous un climat où le froid même excite au travail : des provinces tempérées, entre le Nord & le Midi : des ports de mer secondés par des fleuves navigables : de vastes plaines abondantes en grains ; des côteaux chargés de pampres & de fruits de toutes les espèces : des salines qu'on peut multiplier à son gré : des prairies couvertes de chevaux : des montagnes où croissent les plus beaux bois : par-tout une terre peuplée d'hommes laborieux, les premières ressources pour la subsistance, les matieres

com-



communes des arts, & les superfluités du luxe. En un mot, le commerce d'Athènes, l'industrie de Corinthe, les soldats de Sparte, & les troupeaux d'Arcadie. Avec tous ces avantages de la Grèce, la France auroit porté les beaux arts aussi loin que cette mere du génie, si elle avoit eu les mêmes loix, le même exercice de la raison & de la liberté, créatrices des grands hommes, souveraines des grands peuples.

Après la supériorité de la législation, il n'a manqué peut-être aux nations modernes, pour égaler les anciennes dans les travaux de l'esprit humain, que des langues plus heureuses. L'Italienne, avec du son, de l'accent & du nombre, a pris tous les caractères de la poésie & tous les charmes de la musique. Ces deux arts l'ont consacrée aux délices de l'harmonie comme son plus doux organe.

La langue Françoisè regne dans la prose. Si ce n'est pas le langage des Dieux, c'est celui de la raison & de la vérité. La prose parle sur-tout à l'esprit dans la philosophie. Elle éclaire ces âmes privilégiées de la nature, qui semblent placées entre les rois & les peuples, pour instruire & diriger les hommes. Dans un tems où la liberté n'a plus de tribunes ni d'amphithéâtres, pour agiter de vastes assemblées, une langue qui se multiplie dans les livres, qui se fait lire chez toutes les nations, qui sert d'interprete commun

à toutes les autres langues , & d'instrumens à toutes sortes d'idées : une langue annoblie , épurée , adoucie , & sur-tout fixée par le génie des écrivains & la politesse des courtisans , devient enfin universelle & dominante.

La langue Angloise a produit aussi ses poètes & ses profateurs qui lui ont donné un caractère d'énergie & d'audace , propre à l'immortaliser. Qu'on l'apprenne chez tous les peuples qui aspirent à n'être pas esclaves. Ils oseront penser , agir , & se gouverner eux-mêmes. Elle n'est pas la langue des mots , mais celle des idées ; & les Anglois n'en ont eu que de fortes. Ce sont eux qui ont dit les premiers , *la majesté du peuple* ; & ce seul mot consacre une langue.

L'Espagnol n'a proprement eu jusqu'à présent , ni poésie ni prose , avec une langue organisée pour exceller dans l'une & dans l'autre. Eclatante & sonore comme l'or pur , sa marche est grave & mesurée , comme la danse de sa nation ; elle est noble & décente comme les mœurs de l'antique chevalerie. Cette langue pourra soulever un rang , acquérir même de la supériorité , lorsqu'elle aura beaucoup d'écrivains , tels que Cervantez & Mariana. Quand son académie aura fait taire l'inquisition avec ses universités , cette langue s'élèvera d'elle-même aux grandes idées , aux sublimes vérités où l'appelle la fierté naturelle du peuple qui la parle.

## PHILOS. ET POLITIQUE. 371

Avant toutes les autres langues vivantes, est l'Allemand, cette langue mère, originelle & indigène de l'Europe. C'est elle qui a formé l'Anglois & même le François par son mélange avec la langue latine. Mais peu faite, ce semble, pour les yeux & pour des organes polis, elle est restée dans la bouche du peuple, sans oser entrer que bien tard dans les livres. Sa disette d'écrivains annonçoit un pays où les beaux arts, la poésie & l'éloquence ne devoient pas fleurir. Mais tout à coup, le génie y a pris son essor; & des poètes originaux en plus d'un genre y sont éclos en assez grand nombre, pour entrer en rivalité avec les autres nations.

Les langues ne pouvoient se cultiver & se polir jusqu'à un certain degré, sans que les arts de toute espèce ne suivissent ce degré de perfection. Aussi, leurs monumens sont-ils tellement multipliés en Europe, que la barbarie des siècles & des peuples à venir, aura de la peine à les détruire entièrement.

Cependant comme l'espèce humaine n'est qu'une matière de fermentations & de révolutions, il ne faut qu'un génie ardent, un enthousiaste, pour mettre de nouveau la terre en combustion. Les peuples de l'Orient ou du Nord soumis au despotisme, sont encore tout prêts à répandre leurs ténèbres & leurs chaînes dans toute l'Europe. Ne suffiroit-il pas d'une irruption des

Turcs ou des Africains en Italie, pour y renverser les temples & les palais, pour y confondre dans une ruine générale les idoles de la religion avec les chefs-d'œuvre des arts? Et nous aurions d'autant moins de courage pour défendre ces ouvrages de notre luxe, que nous y sommes plus attachés. Une ville qui a coûté deux siècles à décorer, est brûlée & saccagée en un jour. Un Tartare brisera peut-être d'un seul coup de hache, cette statue de Voltaire que Pigalle n'aura pas achevée en dix ans: & nous travaillons encore pour l'immortalité, vains atômes poussés les uns par les autres dans la nuit d'où nous venons! Peuples, artistes ou soldats, qu'êtes-vous entre les mains de la nature, que le jouet de ses loix, destinés tour-à-tour à mettre de la poussière en œuvre, & cette œuvre en poussière?

Mais, c'est par les arts que l'homme jouit de son existence, & qu'il se survit à lui-même. Les siècles d'ignorance ne sortent jamais du néant. Il n'en reste pas plus de trace, après qu'avant leur époque. On ne peut dire le lieu & le tems où ils s'écoulerent, ni graver sur la terre d'un peuple barbare: C'EST ICI QU'IL FUT; puisqu'il ne laisse pas même des ruines pour annales. L'invention seule donne à l'homme de la puissance sur la matière & sur le tems. Le génie d'Homère a rendu les caractères de la lan-

gue Grecque ineffaçables. L'harmonie & la raison ont mis l'éloquence de Cicéron au-dessus de tous les orateurs sacrés. Les pontifes eux-mêmes, amollis, éclairés par la lumière & le charme des arts, en les admirant & les protégeant, ont aidé l'esprit humain à briser les chaînes de la superstition. Le commerce a hâté les progrès de l'art, par le luxe des richesses. Tous les efforts de l'esprit & de la main se sont réunis, pour embellir & perfectionner la condition de l'espèce humaine. L'industrie & l'invention, avec les jouissances du nouveau-monde, ont pénétré jusqu'au cercle polaire, & les beaux arts tâchent de forcer la nature à Pétersbourg.

Au char des lettres & des arts, est attachée la philosophie qui devrait, ce semble, en tenir le timon; mais qui n'arrivant qu'après eux, ne doit marcher qu'à leur suite. Les arts naissent des besoins même de la société, dans l'enfance de l'esprit humain. Les lettres sont les fleurs de sa jeunesse: filles de l'imagination qui aime la parure, elles ornent tout ce qu'elles touchent; & ce goût d'embellissement crée ce qu'on appelle proprement les beaux arts ou les arts de luxe & de décoration qui polissent les premiers arts, enfans du besoin. C'est alors qu'on voit les génies ailés de la sculpture voler sur les portiques de l'architecture; les génies de la peinture entrer dans les palais, y dessiner l'O-

XLVI.  
Philosophie.

lymbe sur un plafond , y retracer sur la laine & sur la soie toutes les scènes animées de la campagne , y reproduire sur la toile les utiles vérités de l'histoire , & les agréables chimères de la fable.

Quand l'esprit s'est exercé sur les plaisirs de l'imagination & des sens , la raison vient avec la maturité des empires , donner aux nations une certaine gravité : c'est l'âge de la philosophie. Elle marche à pas lents & sans bruit , annonçant la vieillesse des empires , qu'elle s'efforce en vain de soutenir. C'est elle qui ferma le dernier siècle des belles républiques de la Grèce & de Rome. Athenes n'eut des philosophes qu'à la veille de sa ruine qu'ils semblerent prédire. Ciceron & Lucrece n'écrivirent sur la nature des dieux & du monde , qu'au bruit des guerres civiles qui creusèrent le tombeau de la liberté.

Cependant Thalès , Anaximandre , Anaximène , Anaxagore avoient jetté les germes de la physique dans leur théorie sur les éléments de la matière ; mais la manie des systèmes les détruisit les uns par les autres. Socrate vint , qui ramena la philosophie à la vraie sagesse , à la vertu : il n'aima , ne pratiqua , n'enseigna qu'elle ; persuadé que l'homme n'a pas besoin de la science , mais des mœurs pour être heureux. Platon , son disciple , quoique physicien , quoique instruit des mystères de la nature par ses voya-

ges en Egypte , donna tout à l'ame & presque rien à la nature , noya la philosophie dans la théologie , & la connoissance de l'univers dans les idées de la divinité. Aristote , disciple de Platon , parla moins de Dieu que de l'homme & des animaux. Son histoire naturelle est venue à la postérité , mais elle fut médiocrement suivie de ses contemporains. Epicure , qui vivoit à-peu-près dans le même tems ressuscita les atômes de Démocrite , qui , sans doute , balancerent les quatre élémens d'Aristote ; & dans cet équilibre de système , la physique ne put avancer d'un pas. Les moralistes entraînèrent le peuple qui les entend mieux qu'il ne comprend les physiciens. Ils formerent des écoles : car aussi-tôt que des opinions font du bruit , elles font des partis.

Dans ces circonstances , la Grece agitée au-dedans d'elle-même , après s'être déchirée par une guerre intestine , fut subjuguée par la Macédoine , & dissoute par les Romains. Alors , les calamités publiques tournerent les esprits & les cœurs vers la morale. Zenon & Démocrite qui n'avoient été que des philosophes naturalistes , devinrent long-tems après leur mort , les chefs de deux sectes de moralistes , plus théologiens que physiciens , plus casuistes que philosophes ; ou plutôt la philosophie fut livrée & restreinte aux sophistes. Les Romains qui avoient tout

pris aux Grecs , ne découvrirent rien dans le véritable champ de la philosophie. Chez les anciens , elle fit peu de progrès ; parce qu'elle fut presque entièrement bornée à la morale. Chez les modernes , ses premiers pas ont été plus heureux , parce qu'ils ont été guidés par le flambeau de la physique.

Il ne faut pas compter un intervalle de près de mille ans , où la philosophie , les sciences , les lettres & les arts ont dormi dans le tombeau de l'empire Romain , parmi les cendres de l'antique Italie & la poussière des cloîtres. L'Asie en conservoit les monumens , sans en jouir ; & l'Europe , quelques débris sans les connoître. Le monde étoit Chrétien ou Mahométan , enseveli par tout dans le sang des nations. L'ignorance seule triomphoit sous l'étendard de la croix ou du croissant. Devant ces signes redoutés , tout genou fléchissoit , & tout esprit trembloit. La philosophie balbutioit dans une enfance continuelle les noms de Dieu & de l'ame. Elle s'occupoit des seules choses qu'elle devoit toujours ignorer. Elle perdoit le tems , la raison & tous ses travaux dans des questions du moins oiseuses , la plupart vuides de sens , indéfinissables , interminables par la nature de leur objet , source éternelle de disputes , de scissions , de sectes , de haines , de persécutions , de guerres nationales ou religieuses.



Cependant, les Arabes conquérans menoient, comme en triomphe, les dépouilles du génie & de la philosophie. Aristote étoit entre leurs mains, sauvé des ruines de l'ancienne Grece. Ces destructeurs des empires avoient quelques sciences, dont ils étoient les créateurs. Le calcul étoit de leur invention. L'astronomie & la géométrie alloient avec eux sur les côtes de l'Afrique, qu'ils dévastôient & repeuploient. La médecine les suivit par-tout. Cette science, qui n'a rien de meilleur peut-être que son affinité avec la chymie & la physique, les rendit aussi fameux que l'astrologie, autre appui de la charlatanerie. Avicenne & Averroès, médecins, mathématiciens & philosophes, conserverent la tradition des véritables sciences, par des traductions & des commentaires. Mais imaginez ce qu'Aristote, traduit du Grec en Arabe, & depuis eux, d'Arabe en Latin, dut devenir entre les mains des moines qui voulurent adapter la philosophie du paganisme avec les codes Hébraïques de Moïse & de Jesus? Cette confusion des systèmes, des idées & des langues, arrêta long-tems l'édifice des sciences. Le théologien renversoit les matériaux qu'apportoit le philosophe. Celui-ci sapoit par les fondemens l'édifice de son rival. Cependant, avec quelques pierres de l'un, beaucoup de sable de l'autre, de méchans architectes bâtirent un monument gothi-



que & bizarre ; c'est la philosophie de l'école. Toujours refaite, étayée & recrépée de siècle en siècle, par des métaphysiciens Irlandois ou Espagnols ; elle se soutint à-peu-près jusqu'à la découverte du nouveau-monde, qui devoit changer la face de l'ancien.

La lumière naquit au sein des ténèbres. Un moine Anglois cultiva la chymie ; & préparant l'invention de la poudre, qui devoit foumettre l'Amérique à l'Europe, il ouvrit la porte aux vraies sciences par la physique expérimentale. Ainsi la philosophie sortit du cloître, & l'ignorance y resta. Quand Bocace eut mis au jour les débauches du clergé séculier & régulier, Galilée osa deviner la figure de la terre. La superstition en fut effrayée : elle jeta ses cris ; elle lança ses foudres : mais la philosophie arracha le masque du monstre, & le voile dont étoit couverte la vérité. On sentoît bien la foiblesse & le mensonge des opinions populaires, sur quoi portoit la base de l'édifice social : mais pour détrôner l'erreur, il falloit connoître les loix de la nature, & la cause de ses phénomènes. C'est ce que chercha la philosophie.

Dès que Copernic fut mort, après avoir conjecturé, par la raison, que le soleil étoit au centre du monde, Galilée naquit & confirma, par l'invention du télescope, le vrai système d'astronomie, ignoré ou mis en oubli, depuis Pytha-

gore qui l'avoit imaginé. Tandis que Gassendi remuoit les élémens de la philosophie ancienne ou les atomes d'Epicure, Descartes agitoit & combinait les élémens d'une nouvelle philosophie, ou ses tourbillons ingénieux & subtils. Presqu'en même-tems, Toricelli inventoit, à Florence, le thermometre pour peser l'air; Pascal mesuroit la hauteur de l'atmosphère sur les montagnes d'Auvergne; & Boyle, en Angleterre, vérifioit & constatoit les expériences de l'un & de l'autre.

Descartes avoit appris à douter, pour détromper avant d'instruire. Son doute méthodique fut le plus grand instrument de la science, & le service le plus signalé qu'on pût rendre à l'esprit humain, dans les ténèbres & les chaînes dont il étoit enveloppé. Bayle, en appliquant cette méthode aux opinions les plus consacrées par l'autorité de la force & du tems, a fait sentir depuis l'importance du doute.

Le chancelier Bacon, philosophe & malheureux à la cour, comme le moine Bacon l'avoit été dans le cloître; comme lui précurseur plutôt que législateur de la nouvelle philosophie, avoit protesté contre les préjugés des sens, des écoles; contre ces phantômes qu'il appelloit les idoles de l'entendement. Il avoit prédit les vérités qu'il ne pouvoit révéler. D'après ses oracles, tandis que la philosophie expérimentale

découvroit des faits, la philosophie rationnelle cherchoit les causes.

L'une & l'autre concouroient à l'étude des mathématiques, qui devoient diriger les efforts de l'esprit, & assurer ses succès. Ce fut, en effet, la science de l'algebre appliqué à la géométrie, & l'application de la géométrie à la physique, qui fit soupçonner à Newton le vrai système du monde. En levant les yeux au ciel, il vit dans la chute des corps sur la terre, il vit entre les mouvemens des astres, des rapports, qui supposoient un principe universel différent de l'impulsion, seule cause visible de tous les mouvemens. En étudiant l'optique après l'astronomie, il conjectura l'origine de la lumière; & les expériences où l'entraîna cette conjecture, la changèrent en système.

Quand Descartes mourut, Newton & Leibnitz étoient à peine nés, pour achever, corriger & perfectionner son ouvrage, c'est-à-dire, l'établissement de la bonne philosophie. Ces deux hommes seuls en hâterent prodigieusement les progrès. L'un poussa la science de Dieu & de l'ame aussi loin que la raison peut la conduire; & l'inutilité de ses efforts désabusa pour jamais l'esprit humain de cette fausse métaphysique. L'autre étendit les principes de la physique & des mathématiques beaucoup plus avant que le génie de plusieurs siècles n'avoit pu les

amener, & montra le chemin de la vérité. En même-tems, Locke poursuivoit les préjugés scientifiques dans tous les retranchemens de l'école; il faisoit évanouir tous les spectres de l'imagination, que Mallebranche laissoit renaitre en les abaissant, parce qu'il n'alloit pas à la racine des têtes de l'hydre.

Ne croyez pas que les philosophes seuls aient tout découvert & tout imaginé. C'est le cours des événemens qui a donné une certaine pente aux actions & aux pensées de l'homme. Une complication de causes physiques ou morales, un enchaînement des progrès de la politique avec les progrès des études & des sciences, un mélange de circonstances impossibles à hâter comme à prévoir, a dû concourir à la révolution qui s'est faite dans les esprits. Chez les nations comme dans l'individu, le corps & l'ame agissent & réagissent tour-à-tour l'un sur l'autre. Le peuple entraîne les philosophes, & les philosophes menent le peuple. Galilée avoit dit que la terre tournant autour du soleil, il devoit y avoir des antipodes; & Drake l'avoit prouvé par un voyage autour du monde. L'église se disoit universelle, le pape se disoit le maître de la terre; & plus des deux tiers de ses habitans ignoroient qu'il y eût une religion catholique, & sur-tout qu'il y eût un pape. Des Européens qui voyageoient & commerçoient

par-tout , apprittent à l'Europe qu'une partie de la terre vivoit dans les visions de Mahomet , & une plus grande partie encore dans les ténèbres de l'idolâtrie , ou dans l'inscience & l'incertitude de l'athéisme. Ainsi la philosophie étendoit l'empire des connoissances humaines, par la découverte des erreurs de la superstition & des vérités de la nature.

L'Italie , dont le génie impatient s'élançoit à travers les obstacles qui l'environnoient, fonda la première une académie de physique. La France & l'Angleterre, qui devoient s'aggrandir par leur rivalité même, éleverent à la fois deux momumens éternels à l'accroissement de la philosophie; deux académies où tous les savans de l'Europe vont puiser & verser leurs lumieres. C'est de-là que sont émanés dans le monde une foule de mysteres de la nature, d'expériences & de phénomènes, de découvertes dans les arts & dans les sciences; les secrets de l'électricité, les causes de l'aurore boréale. C'est de-là que sont sortis les instrumens & les moyens pour purifier l'air dans les vaisseaux; pour rendre potable l'eau de la mer; pour déterminer la figure de la terre & fixer les longitudes; pour perfectionner l'agriculture, & donner plus de grain avec moins de semence & de peine.

Aristote avoit régné dix siècles dans toutes les écoles de l'Europe; & les chrétiens, après avoir

pérdu les traces de la raison , n'avoient pu la retrouver que sur ses pas. Long-tems même ils s'étoient égarés à la suite de ce philosophe, parce qu'ils y marchoient à tâtons, dans les ténèbres de la théologie. Mais enfin Descartes avoit donné le fil, & Newton des ailes, pour sortir de ce labyrinthe. Le doute avoit dissipé les préjugés, & l'analyse avoit trouvé la vérité. Après les deux Bacons, Galilée & Descartes, Locke & Bayle, Leibnitz & Newton; après les mémoires des académies de Florence & de Leipzick, de Paris & de Londres, il restoit un grand ouvrage à faire, pour la perpétuité des sciences & de la philosophie. Il a paru.

Ce livre, qui contient toutes les erreurs & les vérités qui sont sorties de l'esprit humain depuis la théologie jusqu'à l'insectologie; tous les ouvrages de la main de l'homme, depuis le vaisseau jusqu'à l'épingle: ce dépôt des lumieres de toutes les nations caractérisera, dans les siècles à venir, le siècle de la philosophie.

Après tant de bienfaits, elle devoit tenir lieu de la divinité sur la terre. C'est elle qui lie, éclaire, aide & soulage les humains. Elle leur donne tout, sans en exiger aucun culte. Elle leur demande, non pas le sacrifice de leurs passions, mais un emploi juste, utile & modéré de toutes leurs facultés, Fille de la nature, dispensatrice de ses dons, interprète de ses droits,

elle consacre ses lumieres & ses travaux à l'usage de l'homme. Elle le rend meilleur, pour qu'il soit plus heureux. Elle ne hait que la tyrannie & l'imposture, parce qu'elles foulent le monde. Elle ne veut point régner, mais elle exige que ceux qui regnent n'aiment à jouir que de la félicité publique. Elle fuit le bruit & le nom des sectes, mais elle les tolere toutes. Les aveugles & les méchans la calomnient; les uns ont peur de voir, les autres d'être vus : *ingrats*, qui se soulevent contre une mere tendre, quand elle veut les guérir des erreurs & des vices qui font les calamités du genre-humain.

Cependant, la lumiere gagne insensiblement un plus vaste horizon. Une espece d'empire s'est formé, celui de la littérature, qui commence & prépare la république Européenne. Si jamais, en effet, la philosophie peut s'insinuer dans l'ame des souverains ou de leurs ministres, les systèmes de politique s'aggrandiront, & seront simplifiés. On aura plus d'égard à l'humanité dans tous les projets; le bien public entrera dans les négociations, non comme un mot, mais comme une chose utile, même aux rois.

Déjà l'imprimerie a fait des progrès qu'on ne sauroit arrêter dans un état, sans reculer la nation, pour vouloir avancer l'autorité du gouvernement. Les livres éclairent la multitude, humanisent les hommes puissans, charment le  
loisir



loisir des riches, instruisent toutes les classes de la société. Les sciences perfectionnent les différentes branches de l'économie politique. Les erreurs même des esprits systématiques se dissipent au grand jour de l'impression, parce que le raisonnement & la discussion les mettent au creuset de la vérité.

Le commerce des lumières est devenu nécessaire à l'industrie, & la littérature seule entretient cette communication. La lecture d'un voyage autour du monde, a occasionné, peut-être, les autres tentatives de ce genre; car l'intérêt seul ne fait pas trouver les moyens d'entreprendre. Aujourd'hui, rien ne se peut cultiver sans quelque étude, ou sans des connoissances transmises & répandues par la lecture. Les princes eux-mêmes n'ont recouvré leurs droits sur les usurpations du clergé, qu'à la faveur des lumières qui ont détrompé le peuple des abus de toute puissance spirituelle.

Mais la plus grande folie de l'esprit humain, seroit d'avoir employé toutes les forces à augmenter le pouvoir des monarques & à rompre plusieurs chaînes, pour forger de leurs débris celle du despotisme. Le même courage que la religion inspire pour soustraire la conscience à la tyrannie exercée sur les opinions; l'homme de bien, le citoyen, l'ami du peuple, doit l'avoir, pour garantir les nations de la tyrannie

des puissances conjurées contre la liberté du genre humain. Malheur à l'état où il ne se trouveroit pas un seul défenseur du droit public! Bientôt ce royaume se précipiteroit, avec sa fortune, son commerce, ses princes & ses citoyens, dans une anarchie inévitable. Les loix, les loix pour sauver une nation de sa perte, & la liberté des écrits pour sauver les loix! Mais quel est le fondement & le rempart des loix? Les Mœurs.

XLVII.  
Morale.

Il y a des bibliothèques entières de morale. Que de livres inutiles! Que de livres même pernicieux! Ils sont la plupart l'ouvrage des prêtres & de leurs disciples, qui, ne voulant pas voir que la religion ne devoit considérer les hommes que dans leurs rapports avec la divinité, il falloit chercher une autre base aux rapports que les hommes avoient entr'eux. S'il y a une morale universelle, elle ne peut être l'effet d'une cause particulière. Elle a été la même dans les tems passés, elle sera la même dans les siècles avenir; elle ne peut donc avoir pour base les opinions religieuses, qui, depuis l'origine du monde & d'un pôle à l'autre, ont toujours varié. Les Grecs ont eu des dieux méchants; les Romains ont eu des dieux méchants; l'adorateur stupide du fétiche adore plutôt un diable qu'un dieu. Chaque peuple se fit des dieux, & les fit comme il lui plut; les uns bons,

& les autres cruels; les uns débauchés, & les autres de mœurs austeres. On diroit que chaque peuple a voulu déifier ses passions & ses opinions. Malgré cette diversité de systèmes religieux & de cultes, toutes les nations ont senti qu'il falloit être juste. Toutes les nations ont honoré comme des vertus, la bonté, la compassion, l'amitié, la fidélité, la sincérité, la reconnaissance, l'amour de la patrie, la tendresse paternelle, le respect filial, tous les sentiments, enfin, qu'on peut regarder comme autant de liens propres à unir plus étroitement les hommes. L'origine de cette unanimité de jugement si constante & si générale, ne devoit donc pas être cherchée au milieu d'opinions contradictoires & passagères. Si les ministres de la religion ont paru penser autrement, c'est que par leur système, ils devenoient les maîtres de régler toutes les actions des hommes; ils dispoient de toutes les fortunes, de toutes les volontés; ils s'assuroient au nom du ciel, le gouvernement arbitraire de la terre. Le masque est tombé.

Au tribunal de la philosophie & de la raison, la morale est une science, dont l'objet est la conservation & le bonheur commun de l'espèce humaine. C'est à ce double but que ses règles doivent se rapporter. Leur principe physique constant, éternel, est dans l'homme même,

dans la similitude d'organisation d'un homme à un autre; similitude d'organisation qui entraîne celle des mêmes besoins, des mêmes plaisirs, des mêmes peines, de la même force, de la même faiblesse; source de la nécessité de la société, ou d'une lutte commune contre les dangers communs & naissans du sein de la nature même, qui menace l'homme de cent côtés différens. Voilà l'origine des liens particuliers & des vertus domestiques; voilà l'origine des liens généraux & des vertus publiques; voilà la source de la notion d'une utilité personnelle & publique; voilà la source de tous les pactes individuels & de toutes les loix.

Beaucoup d'écrivains ont cherché les premiers principes de la morale dans les sentimens d'amitié, de tendresse, de compassion, d'honneur, de bienfaisance; parce qu'ils les trouvoient gravés dans le cœur humain. Mais n'y trouvoient-ils pas aussi la haine, la jalousie, la vengeance, l'orgueil, l'amour de la domination? Pourquoi donc ont-ils plutôt fondé la morale sur les premiers sentimens que sur les derniers? C'est qu'ils ont compris que les uns tournoient au profit commun de la société, & que les autres lui seroient funestes. Ces philosophes ont senti la nécessité de la morale; ils ont entrevu ce qu'elle devoit être; mais ils n'en ont pas saisi le premier principe, le principe fondamental. En effet, les mêmes sentimens

mens, qu'ils adoptent pour fondement de la morale, parce qu'ils leur paroissent utiles au bien général, abandonnés à eux-mêmes, pourroient être très-nuisibles. Comment se déterminer à punir le coupable, si l'on n'écouloit que la compassion? Comment se défendre des partialités, si l'on ne prenoit conseil que de l'amitié? Comment ne pas favoriser la paresse, si l'on ne consultoit que la bienfaisance? Toutes ces vertus ont un terme, au delà duquel elles dégèrent en vices; & ce terme est marqué par les règles invariables de la justice par essence: ou, ce qui revient au même, par l'intérêt commun des hommes réunis en société, & par l'objet constant de cette réunion.

Ce terme, il est vrai, n'a point encore été connu; mais comment auroit-il pu l'être, puisque l'intérêt commun ne l'étoit pas lui-même? Et voilà pourquoi, chez tous les peuples & dans tous les tems, on s'est formé des idées si différentes des vertus & des vices; pourquoi, jusqu'ici, la morale a paru n'être parmi les hommes qu'une chose de pure convention. Que tant de siècles se soient écoulés dans cette ignorance profonde des premiers principes d'une science si importante à notre félicité, c'est un fait certain, mais qui doit nous paroître incroyable. On ne conçoit pas comment on n'a pas vu plutôt que la réunion des hommes en société, n'ayant

ni ne pouvant avoir d'autre but que le bonheur commun des individus, il n'est ni ne peut être parmi eux d'autre lien social que celui de leur intérêt commun. Que rien ne peut convenir à l'ordre des sociétés, s'il ne convient à l'utilité commune des membres qui les composent. Que c'est là ce qui détermine nécessairement le vice & la vertu. Qu'ainsi nos actions sont plus ou moins vertueuses, selon qu'elles tournent plus ou moins au profit commun de la société. Qu'elles sont plus ou moins vicieuses, selon que la société en reçoit un préjudice commun plus ou moins grand.

Est-ce pour lui-même qu'on érige en vertu le courage? Non: c'est à cause de l'utilité dont il est pour la société. La preuve en est, qu'on le punit comme vice dans l'homme qui s'en sert pour troubler l'ordre public. Pourquoi l'ivrognerie est-elle un vice? Parce que chaque citoyen est tenu de concourir à l'utilité commune, & qu'il a besoin, pour remplir cette obligation, du libre exercice de ses facultés. Pourquoi certaines actions sont-elles plus blâmables dans un magistrat ou un général, que dans un particulier? C'est qu'il en résulte de plus grands inconvéniens pour la société.

Puisque la société doit être utile à chacun de ses membres, il est de la justice que chacun de ses membres soit utile à la société. Ainsi, être

vertueux, c'est être utile; être vicieux, c'est être inutile ou nuisible. Voilà la morale.

Oui, la voilà cette morale universelle; cette morale qui, tenant à la nature de l'homme, tient à la nature des sociétés; cette morale qui ne peut ainsi varier que dans ses applications, mais jamais dans son essence, dans son principe; cette morale, enfin, à laquelle toutes les loix doivent se rapporter, se subordonner. D'après cette règle commune de toutes nos actions publiques & privées, voyons s'il y a jamais eu, s'il peut y avoir de bonnes mœurs en Europe,

Depuis l'invasion des barbares dans cette partie du monde, presque tous les gouvernemens n'ont eu pour base que l'intérêt d'un seul homme ou d'un seul corps, au préjudice de la société générale. Fondés sur la conquête, ouvrage de la force, ils n'ont varié que dans la manière d'affervir les peuples. D'abord la guerre en fit des victimes, vouées au glaive de leurs ennemis ou de leurs maîtres. Que de siècles s'écoulèrent dans le sang & le carnage des nations, c'est-à-dire dans la distribution des empires, avant que les conditions de la paix eussent divinisé cet état de guerre intestine, qu'on appella société ou gouvernement!

Quand le gouvernement féodal eut à jamais exclu ceux qui labouroient la terre du droit de la posséder; quand, par une collusion sacrilège

entre l'autel & le trône, on eut associé Dieu à l'épée, que faisoit la morale de l'évangile, qu'enhardir la tyrannie par l'obéissance passive; que cimenter l'esclavage par le mépris des biens & des sciences; qu'ajouter enfin à la crainte des grands, la crainte des démons? Et qu'étoient les mœurs avec de telles loix? Ce qu'elles font de nos jours en Pologne, où le peuple, sans terres & sans armes, se laisse hacher par les Russes, enrôler par les Prussiens; & n'ayant ni vigueur, ni sentiment, croit qu'il suffit d'être Chrétien, & reste neutre entre ses voisins & ses Palatins.

A un semblable état d'anarchie, où les mœurs ne prirent ni caractère ni stabilité, succéda l'épidémie des guerres saintes où les nations se pervertirent & se dégradèrent, en se communiquant la contagion des vices avec celle du fanatisme. On changea de mœurs, pour avoir changé de climat. Toutes les passions s'allumèrent & s'exalterent entre les tombeaux de Jésus & de Mahomet. On rapporta de la Palestine un germe de luxe & de faste, un goût ardent pour les épiceries de l'Orient, un esprit romanesque qui polica la noblesse, sans rendre le peuple plus heureux, ni dès-lors plus vertueux: car, s'il n'y a point de bonheur sans vertu, jamais aussi la vertu ne se soutiendra sans un fonds de bonheur.



## PHILOS. ET POLITIQUE. 393

Environ deux siècles après la dépopulation de l'Europe en Asie, arriva sa transmigration en Amérique. Cette révolution substitua le chaos au néant, & mêla parmi nous les vices & les productions de tous les climats. La morale ne se perfectionna pas davantage, parce qu'elle égorgée par l'avarice, au lieu de massacrer par l'ignorance. Les nations qui avoient le plus acquis dans le nouveau monde, semblerent recueillir en même-temps toute la stupidité, la féroce, l'ignorance de l'ancien. Elles devinrent l'égout des vices & des maladies, pauvres & sales dans l'or, débauchées avec des temples & des prêtres, fainéantes & superstitieuses avec toutes les sources du commerce & les facilités de s'enrichir. Mais aussi l'amour des richesses corrompit toutes les autres nations.

Que ce soient la guerre ou le commerce qui introduisent de grandes richesses dans un état, elles sont bientôt l'objet de l'ambition publique. Ce sont d'abord les hommes les plus puissans qui s'en emparent. Alors, comme les richesses se trouvent dans les mains qui tiennent le timon des affaires, elles se confondent dans l'esprit du peuple avec les honneurs; & le citoyen vertueux qui n'aspiroit aux emplois que pour l'amour de la gloire, aspire, sans le savoir, à l'honneur pour le lûcre. On ne conquiert pas, on n'acquiert pas des terres & des

tréfors, sans vouloir en jouir; & l'on ne jouit des richesses que par la volupté ou l'ostentation du luxe. Par ce double usage, elles corrompent, & le citoyen qui les possède, & le peuple qu'elles fascinent. Dès qu'on ne travaille que par l'attrait du gain, & non par l'amour du devoir, on préfère les conditions les plus lucratives aux plus honorables. C'est alors qu'on voit l'honneur de profession se détourner, s'obscurcir & se perdre, dans les routes de l'opulence.

A l'avantage de la fausse considération où parviennent les richesses, se joignent les commodités naturelles de l'opulence, nouvelle source de corruption. L'homme en place veut attirer chez lui. Ce n'est pas assez des honneurs qu'il reçoit en public; il lui faut des admirateurs, ou de son esprit, ou de son jugement, ou de sa table. Si les richesses commencent en conduisant aux honneurs, combien plus encore en répandant le goût des plaisirs? La misère vend la chasteté; la paresse vend la liberté; le prince vend la magnanimité, & les magistrats vendent la justice; le court vend les places, & les hommes en place vendent le peuple au prince, qui le revend à ses voisins par des traités de guerre ou de subside, de paix ou d'échange.

Tels sont les trafics sordides qui introduit l'ameur des richesses dans un pays où elles font tout,

& où la vertu n'est rien. Mais il n'est point  
 d'effets sans causes. L'hor ne devient point l'i-  
 dola d'un peuple; & la vertu ne tombe point  
 dans l'aviilissement, si la mauvaise constitution  
 du gouvernement ne provoque cette corruption.  
 Malheureusement, il la provoquera toujours,  
 s'il est organisé de manière que l'intérêt mo-  
 mentané d'un seul ou d'un petit nombre, puisse  
 impunément prévaloir, sur l'intérêt commun &  
 invariable de tous; il la provoquera toujours,  
 si les dépositaires de l'autorité peuvent en faire  
 un usage arbitraire, se placer au-dessus de tou-  
 tes les règles de la justice, faire servir leur  
 puissance à la spoliation, & la spoliation à pro-  
 longer les abus de leur puissance. Les bonnes  
 loix se maintiennent par les bonnes mœurs; mais  
 les bonnes mœurs s'établissent par les bonnes  
 loix. Les hommes font ce que le gouverne-  
 ment leur fait. Pour les modifier, il est toujours  
 armé d'une force irrésistible, celle de l'opinion  
 publique; & le gouvernement deviendra tou-  
 jours corrompeur, quand, par la nature, il sera  
 corrompu. Voilà le mot. Les nations de l'Eu-  
 rope ont de bonnes mœurs, lorsqu'elles au-  
 rent de bons gouvernemens. Finissons.  
 Peuples, je vous ai entretenus de vos plus  
 grands intérêts. J'ai mis sous vos yeux les bien-  
 faits de la nature & les fruits de l'industrie. Trop

souvent malheureux les uns par les autres, vous avez dû sentir que l'avarice jalouse, & l'ambitieux orgueil repoussent loin de votre commune patrie le bonheur qui se présente à vous entre la paix & le commerce. Je l'ai appelé ce bonheur que l'on éloigne. La voix de mon cœur s'est élevée en faveur de tous les hommes, sans distinction de secte ni de contrée. Ils ont été tous égaux à mes yeux, par le rapport des mêmes besoins & des mêmes misères ; comme ils le sont aux yeux de l'Être suprême par le rapport de leur foiblesse à sa puissance.

Je n'ai pas ignoré qu'assujettis à des maîtres, votre sort doit être sur-tout leur ouvrage ; & qu'en vous parlant de vos maux, c'étoit leur reprocher leurs erreurs ou leurs crimes. Cette réflexion n'a pas abattu mon courage. Je n'ai pas cru que le saint respect que l'on doit à l'humanité pût jamais ne pas s'accorder avec le respect dû à ses protecteurs naturels. Je me suis transporté en idée dans le conseil des puissances. J'ai parlé sans déguisement & sans crainte, & je n'ai pas à me reprocher d'avoir trahi l'honorable cause que j'osois plaider. J'ai dit aux souverains quels étoient leurs devoirs & vos droits. Je leur ai retracé les funestes effets du pouvoir inhumain qui opprime, ou du pouvoir indolent & foible qui laisse opprimer. Je les ai environnés

des tableaux de vos malheurs, & leur cœur a dû tressaillir. Je les ai avertis que s'ils en détournent les yeux, ces fideles & effrayantes peintures seroient gravées sur le marbre de leur tombe, & accuseroient leur cendre que la postérité fouleroit aux pieds.

Mais le talent n'est pas toujours égal au zèle. Il m'eût fallu sans doute beaucoup plus de cette pénétration qui apperçoit les moyens, & de cette éloquence qui persuade les vérités. Quelquefois, peut-être, mon ame a élevé mon génie. Mais je me suis senti le plus souvent accablé de mon sujet & de ma foiblesse.

Puissent des écrivains plus favorisés de la nature achever par leurs chefs-d'œuvre ce que mes essais ont commencé! Puissé, sous les auspices de la philosophie, s'étendre un jour d'un bout du monde à l'autre cette chaîne d'union & de bienfaisance qui doit rapprocher toutes les nations policées! Puissent-elles ne plus porter aux nations sauvages l'exemple des vices & de l'oppression! Je ne me flatte pas qu'à l'époque de cette heureuse révolution mon nom vive encore. Ce foible ouvrage qui n'aura que le mérite d'en avoir produit de meilleurs, sera sans doute oublié. Mais au moins je pourrai me dire que j'ai contribué autant qu'il a été en moi au bonheur de mes semblables, & préparé

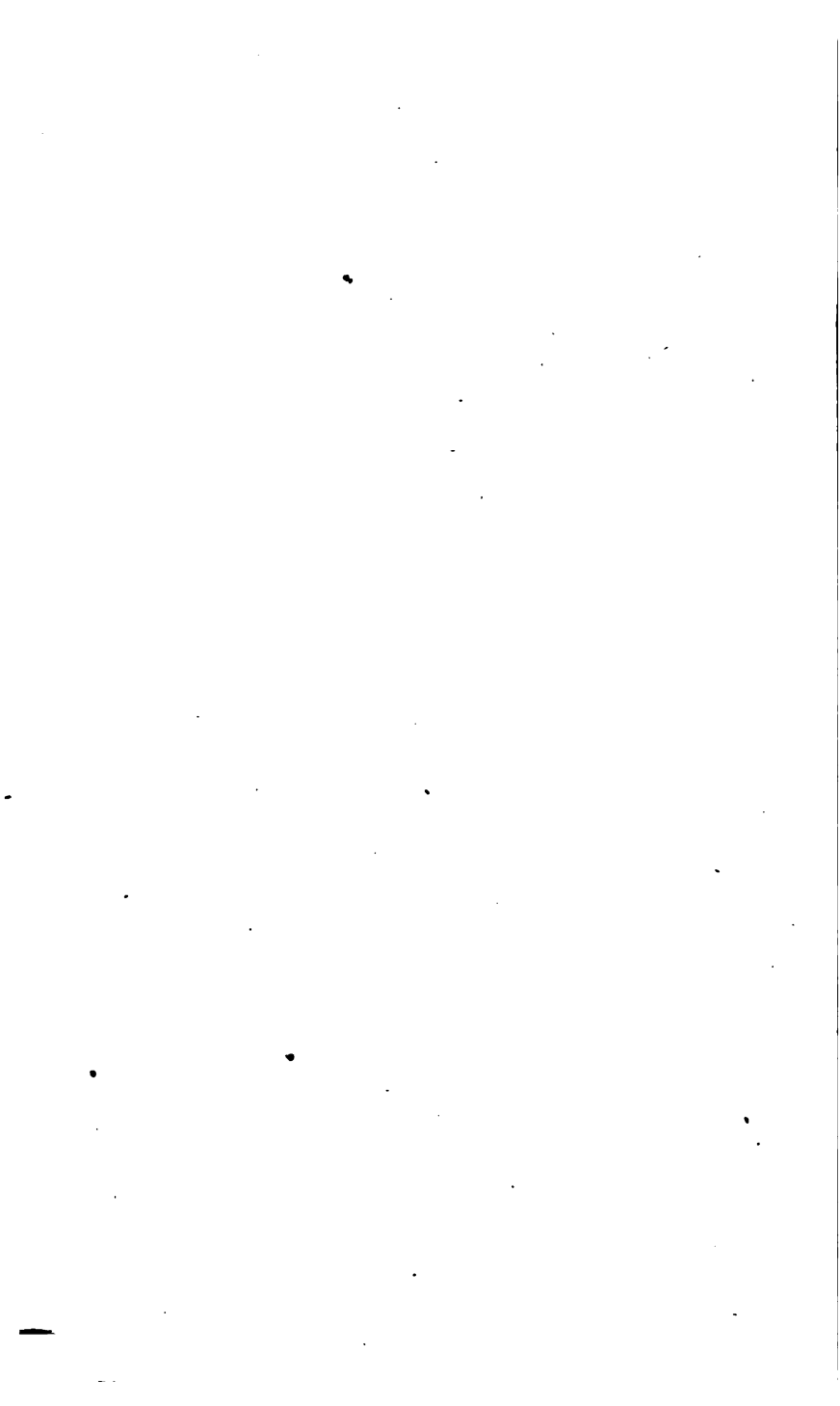
398 H I S T O I R E R O M A I N E .

peut être de voir l'amélioration de leur sort.  
- Cette douce pensée me tiendra lieu de gloire.  
- Elle fera le charme de ma vieillesse ; & la con-  
- solation de mes derniers instans.

**Fin du dix-neuvième & dernier Livre.**









# T A B L E

## D E S M A T I E R E S

*Contenues dans ce septième Volume.*

### A.

*A*BÊILLES, raisons qui portent à croire que cet insecte a été transporté d'Europe en Amérique, *Page*  
103

*Académie des Sciences de Paris*, ce que les Sciences  
& les Arts doivent à cette Académie, 383

*Agriculture* (l'), est la source du commerce, 303, & la véritable richesse des états, 304. L'Angleterre est la première nation qui encourage l'agriculture, 305. Elle est imitée par l'Allemagne & par l'Espagne, 307. L'agriculture produit les hommes par les fruits de la terre, & les richesses par les hommes, 308. La propriété & la sûreté font prospérer l'agriculture, 309. Le gouvernement doit protéger les cultivateurs avant toutes les autres classes de citoyens, 310. Honorer les arts de luxe plus que la culture, c'est oublier l'ordre des rapports de la nature, 311. Plus le cultivateur est privé des jouissances que procurent les arts à ceux qui  
*Tome VII.* Cc

- les professent, plus l'état lui doit de dommages & de protection, 312. La liberté indéfinie dans le commerce des denrées, rend un peuple agricole & commerçant, 313. Le système opposé est la source des calamités, 314
- Alatamaha*, rivière d'Amérique dans la Géorgie, 78
- Albermarle* (le lord), obtient de Charles II la propriété de la Caroline, en société, 62
- Allemagne*, gouvernement de cet empire, 209. Histoire des changemens arrivés dans sa constitution, 211, & suiv. Les grands soumis aux loix par l'empereur Maximilien, 212. L'Europe doit à l'Allemagne ses progrès, dans la Législation, 212. Pourquoi l'Allemagne ne jouit pas de la force & de la considération qu'elle devoit avoir, 213
- Allemands* (les), adoptent la manière de combattre des Suisses, 264. Leur supériorité dans l'art de fondre & de travailler les métaux, 317
- Amsterdam*, capitale des Provinces-Unies; sa part dans l'administration de la République, 220
- Anabaptistes* ou *Quakers* (secte des), son origine, ses dogmes, & son système religieux & politique, 2 & 3. Ses progrès, 5
- Anaxagore*, philosophe Grec, écrit sur la physique, 374
- Anaximandre*, philosophe Grec, écrit sur la physique *ibid.*
- Anaximène*, philosophe Grec, écrit sur la physique, *ibid.*
- Angleterre*, à quoi ce royaume doit sa constitution; 214

Est la premiere qui abat la puissance ecclésiastique & l'autorité royale, *ibid.* Précautions qu'elle prend contre le pouvoir de ses rois, 215. Son gouvernement devoit servir de modele à la postérité, 216. Combinaison des différens pouvoirs de cet état, 216. & *suiv.* Influence du commerce sur sa prospérité, 283. S'empare de l'empire de la mer, 279. Récompenses accordées en Angleterre, pour l'encouragement de la marine 282. Moyens employés pour le même objet, 283. L'Angleterre envisage le commerce comme le soutien d'un peuple éclairé, 290

*Anglicans*, font des efforts inutiles pour faire admettre une puissance ecclésiastique dans les colonies Angloises de l'Amérique Septentrionale; 149

*Anglois* (les), étendue de leurs possessions en Amérique, 95. S'efforcent de se passer des nations du Nord pour leurs munitions navales, 108. Moyens qu'ils emploient & leur réussite, 109. Déchargent de tous droits l'importation des fers de l'Amérique, 113. Avantages que les Anglois retirent de ce règlement, 115. Tentent de cultiver la vigne en Amérique, 116. Tous les essais sont infructueux, 117. Essayent de tirer de la soie de la Caroline, 118. Règlemens pour cet objet, 119. Profitent, pour peupler leurs colonies, des hommes que l'intolérance chasse des autres pays d'Europe, 121. Raisons qui font croire que les colonies Angloises réussiroient plutôt dans les sciences que les autres colonies, 123. & *suiv.* Peuplent leurs colonies d'étrangers qu'ils

font enrôler dans les différens pays de l'Europe, 124. Artifices honteux qu'on employe dans ces enrôlemens, 125. & *suiv.* Population des provinces Angloises de l'Amérique Septentrionale, 134. Causes de leur grande population, *ibid.* & *suiv.* Tableau des mœurs qui y règnent, 136. & *suiv.* Bonheur dont les peuples y jouissent, 137. Espèces de gouvernemens qui y sont établis, 140. La puissance ecclésiastique y est rejetée, malgré les efforts des Anglicans, *ibid.* Toutes les sectes y ont part à l'administration, les Catholiques seuls en sont exclus, & pourquoi, *ibid.* Causes des différentes administrations reçues dans ces colonies, 145. Se ressentent encore des vices du gouvernement féodal, 150. Espèces de monnoies qui y ont cours, 152. Le parlement d'Angleterre accorde aux colonies le droit d'avoir des manufactures, & à quelles conditions, 155. & *suiv.* Conduite tyrannique du parlement d'Angleterre envers les colonies, 157. & *suiv.* Tableau de la situation de l'Angleterre à la paix de 1763, 160. Le parlement demande aux colonies de supporter une partie des dettes de la nation, 163. Justice de cette demande, *ibid.* Mécontentemens à l'occasion de l'acte du timbre, 165. Moyens employés pour faire cesser cet impôt, 166, & leur réussite, *ibid.* Raisons des colonies pour réclamer contre les nouvelles taxes imposées par le parlement, 168 & 169. Les colonies Angloises prétendent, avec justice, régler elles-mêmes leurs charges publiques, 170. & *suiv.* Objections qui leur sont faites par l'Angleterre, 171. Discussion des prétentions respectives du parlement d'Angleterre & des colonies de l'Amérique, pour la manière d'asseoir

- les impôts dans cette partie du nouveau-monde , 173  
 & *suiv.* Examen du système d'indépendance des colonies Angloises envers la métropole , 182. & *suiv.*  
 Dangers qui résulteroient pour les colonies des autres nations de la séparation des colonies Angloises d'avec l'Angleterre , 183  
*Animaux domestiques*, la domesticité des animaux inconnue en Amérique avant l'arrivée des Européens , 103. Ceux qui y ont été transportés ont presque tous dégénéré , 105  
*Annapolis*, Capitale du Maryland , 54  
*Apalaches* (les), montagnes d'Amérique , 78  
*Arabes* (les), l'Europe leur doit la renaissance de la philosophie & des sciences , 377  
*Arioste* (l'), son ouvrage est plutôt un labyrinthe de poésie qu'un poëme , 366  
*Aristide*, célèbre archonte d'Athènes, met un impôt sur toute la Grèce; nom que les Grecs donnerent a cet impôt , 345  
*Aristote*, disciple de Platon, écrit sur l'homme & sur les animaux , 375. Ses écrits conservés chez les Arabes , 377  
*Armada* (l'invincible), nom de la fameuse flotte de Philippe II, roi d'Espagne, 274. Elle est détruite par les Anglois , 275  
*Arts* (les, enfans du génie & de la paix, ont pris naissance en Asie, 315. De-là ils sont transportés en Italie, 316. Etat des arts chez les différentes nations de l'Europe, *ibid.* La liberté est l'élément des arts, 318. Les manufactures contribuent au progrès des arts & des sciences, 319. Après la culture des terres, celle des

arts convient le plus à l'homme, 320. Les arts civilisent les nations, 321. Les arts sont soumis à l'influence du climat, 322 & <i>suiv.</i> à la situation politique des états, à la fécondité des terres, & au caractère des peuples, 323. Les privilèges exclusifs sont ennemis des arts, 325. Parmi les arts, les uns sont propres à être exercés dans les campagnes, & les autres dans les villes,	326
<i>Asbley</i> (l'), rivière de la Caroline Méridionale,	77
<i>Asbley</i> (le lord), obtient de Charles II la propriété de la Caroline, en société,	62
<i>Ase</i> , la stabilité des empires y fonde les arts,	335
<i>Averroës</i> & <i>Avicenne</i> , philosophes Arabes, conservent la tradition des sciences,	377
<i>Augusta</i> , ville de l'Amérique dans la Géorgie,	81

## B.

<i>BACON</i> , officier Anglois, chef d'une revolte contre Bercteleay, gouverneur de la Virginie,	41
<i>Bacon</i> , moine Anglois, invente la poudre à canon,	378
<i>Bacon</i> (le chancelier), prédit les découvertes faites depuis lui en philosophie & en physique,	379
<i>Baltimore</i> , Anglois persécuté pour cause de religion, cherche un asyle en Virginie, 49. Fonde la colonie du Maryland, <i>ibid.</i> Il est successivement destitué par Cromwel, rétabli par Charles II, menacé par Jacques II, & enfin privé de son gouvernement par Jacques II, 50. Cette famille a conservé le droit de nommer au gouvernement du Maryland,	144
<i>Bataille</i> (la), ancien nom de la cavalerie dans les armées,	259

- Bayle**, applique la méthode du doute Cartésien aux opinions les plus consacrées, 379
- Bedfort** (le duc de) médaille frappée en Angleterre en son honneur, & à quelle occasion, 306
- Belles-Lettres & Beaux-Arts** (les), sont la décoration de l'édifice de la société, 363. La religion Chrétienne est moins favorable aux Beaux-Arts que le Paganisme, *ibid.* Les Beaux-Arts à leur renaissance sont accueillis à Rome, 364; & dans le reste de l'Italie, 365. Les guerres de Charles VIII & de Louis XII en Italie, transportent en France quelques germes de littérature, 366. Le dix-septième siècle est le siècle de gloire pour la France, sous Louis XIV, 367. Ce que l'on pourroit espérer du génie des François, si la législation étoit aussi favorable que le climat, 368. Influence du langage des peuples sur leur progrès dans les Belles-Lettres; & caractère des langues différentes de l'Europe, 369. C'est par les Beaux-Arts que l'homme jouit du passé comme du présent, 372
- Berkeley** (le lord), obtient de Charles II la propriété de la Caroline, en société, 62
- Berkeley**, gouverneur de la Virginie, 39. Son attachement à la maison royale d'Angleterre, *ibid.* Révolte de la colonie contre lui, 41
- Buffole** (la), cette invention donne l'Amérique à l'Europe, 273
- Boyle**, physicien Anglois, vérifie les expériences de Pascal & de Toricelli, 379
- Bretons**, subjugués par César, 232
- Brutus & Caton**, les plus vertueux des Romains, n'ont à choisir qu'entre deux attentats, 240

**CANADA**, la conquête de ce pays par les Anglois ,  
y donne lieu à une nouvelle législation , & quelle  
elle est, 145

**Capitation** , combien cette imposition est humiliante ,  
& combien elle est difficile à asséoir avec équité ,

347

**Caroline ( la )**, colonie Angloise de l'Amérique , 62.

Sa situation & son étendue, *ibid*, Sa législation tracée  
par le célèbre Locke , *ibid*. La tolérance religieuse  
en est la base, *ibid*. Vices de la constitution politi-  
que de ce pays, 65. Les violences auxquelles se  
portent les propriétaires de cette colonie, occasion-  
nent une revolte, 67. La couronne Angloise en re-  
prend le gouvernement, 68. Climat & productions  
de cette colonie, *ibid*. Variétés de son sol, 69. Sa  
population, 70. S'adonne à la culture du riz & de  
l'indigo, 71. Exportations des deux Carolines, 75

**Carteret**, chevalier Anglois, obtient de Charles II la  
propriété de la Caroline, en société, 62

**Carthage**, ce qu'étoit la marine de cette république,

272

**Caton & Brutus**, les plus vertueux des Romains, n'ont  
à choisir qu'entre deux attentats, 245

**Cavalerie ( la )**, préférence qui lui est donnée dans  
les armées sur l'infanterie, enleve aux Romains  
leur gloire & leurs succès, 259. Ne peut servir pour  
l'attaque & la défense des villes & des châteaux,

260

**César ( Jules )**, subjugué les Helvétiens, les Gaulois  
& les Bretons, 232



- Charles I*, roi d'Angleterre, abandonne les Catholiques, auxquels il s'étoit attaché, 49. Donne quelques encouragemens à la marine, 283
- Charles II*, roi d'Angleterre, état de la marine Angloise sous ce prince, 281
- Charles-Quint*, empereur & roi d'Espagne; ses démêlés avec François I, roi de France, donnent naissance au système actuel de politique, 245. Son génie l'emporte sur celui de son rival, *ibid.* Accusé d'aspirer à la monarchie universelle, 247
- Charles VII*, roi de France, est le premier qui garde des troupes armées en tems de paix, 261
- Charles-Town*, capitale de la Caroline Méridionale, sa situation, 77
- Charter government*, nom Anglois d'une espece d'administration démocratique; quels pays y sont soumis dans les colonies Angloises, 144
- Chésapeake*, nom d'une baie située en Amérique, avantages qu'elle procure à la Virginie & au Maryland, 53
- Chicane* (la) fléau des états policés, 151
- Christianisme* (le), son origine & ses progrès, 189. Les richesses & l'autorité du clergé font cause du schisme des différentes sectes, 191. Erige des monumens de terreur & de tristesse à la place des images riantes du Paganisme, 363
- Cicéron*, l'harmonie & la raison ont mis cet orateur au-dessus de tous les orateurs sacrés, 373
- Clarendon* (le lord), obtient de Charles II la propriété de la Caroline, en société, 62
- Clergé* (le), les richesses & l'autorité le conduisent à un despotisme intolérable, 191. Les rois ne peu-

- vent augmenter leur pouvoir , sans diminuer celui du clergé , 199. Le clergé est un profession stérile pour la terre , lorsqu'il s'occupe à prier , 310 ; & est le plus cruel ennemi des états , lorsqu'il est animé de l'esprit de persécution , 311
- Colbert* , met le commerce de luxe entre les mains des François , par l'établissement des manufactures , 291
- Colliton* , chevalier Anglois , obtient de Charles II la propriété de la Caroline , en société , 62
- Colomb* (Christophe) , par la découverte de l'Amérique , il ranime les bras de toute l'Europe , dont Luther , dans le même tems ranimoit les esprits , 199
- Commerce* ( le ) , influe autant que la guerre sur la prépondérance des nations , 269. Quels peuples s'adonnerent les premiers au commerce , 285. Les Croisades apportent en Europe le goût du luxe & le commerce , 286. Les Portugais vont établir leur commerce aux Indes Orientales , & les Espagnols en Amérique , 287. Les Espagnols deviennent pauvres avec tout l'or de l'Amérique , & les Hollandois s'enrichissent par leur commerce , *ibid.* Progrès du commerce de la Hollande , 288. La liberté & la tolérance , causes de la prospérité de cette république , 289. L'Angleterre ouvre les yeux sur les avantages du commerce , 290. Etablissement des manufactures en France , sous Colbert , 291. Avantages & inconvéniens moraux attachés au commerce , 293. *Et suiv.* Connoissances & lumieres qu'exige la profession du commerçant , 295. L'ame du commerce est la liberté , 298. Tableau des guerres de commerce , 300 *Et suiv.*
- Connecticut* , province Angloise de l'Amérique Septen-

- tionale ; à quelle espece de gouvernement elle est  
soumise, 144
- Constantin*, faute qu'il fit de ne pas réunir en sa per-  
sonne le pontificat à l'empire, 191
- Cooper*, (la), riviere de la Caroline Méridionale, 77
- Copernic*, fait revivre le systéme imaginé par Pythagore,  
que le soleil est au centre du monde, 378
- Craven* (le lord), obtient de Charles II la propriété de  
la Caroline, en société, 62
- Crédit*, ce que c'est que le crédit public & le crédit  
particulier, 355. L'usage du crédit public ignoré  
des anciens gouvernemens, 357. Le crédit public  
est moins ruineux pour certaines nations que pour  
d'autres, *ibid.* Danger des emprunts publics, 358  
& *suiv.* Leur fin est nécessairement une banqueroute  
publique, 361 & *suiv.*
- Créoles*, leurs différences physiques & morales d'avec  
les Européens, 121. Pourquoi les Créoles sont moins  
propres aux sciences que les Européens, 122
- Croisades* (les), apportent en Europe le goût du luxe  
& le commerce, 286, 316. Sont la cause de la ri-  
chesse des muines, 338
- Cromwel*, persécute les Quakers, 9 & cherche en  
suite à les attirer dans son parti, *ibid.*

D.

- DANOIS* (les), soumis au gouvernement despo-  
tique, 201
- Delaware* (la), riviere d'Amérique sur laquelle est  
située Philadelphie, 39
- Delaware*, gouverneur de la Virginie, son caractère,  
33. Services qu'il rend à sa colonie, *ibid.*

- Democrite*, philosophe Grec, son système, 374, 375  
*Descartes*, brise les chaînes dont l'esprit humain étoit enveloppé, 379  
*Désertion*, moyens tyranniques employés pour empêcher la désertion des sujets d'un royaume dans un autre, 129 & suiv. Réflexion sur cet attentat contre le droit naturel, *ibid.* & suiv. Invitation à l'Angleterre d'être la première à faire cesser cette iniquité, 13  
*Despotisme*, ce que c'est que cette espèce de gouvernement, 201 ; à quelle dégradation il conduit les hommes, *ibid.* Le despote est criminel, même lorsqu'il est juste, 203  
*Doge*, premier magistrat de Venise, 230  
*Drake*, amiral Anglois, honneurs qu'il reçoit sur le vaisseau avec lequel il avoit fait le tour du monde, 280, 381  
*Dumplers*, secte qui s'établit dans la Pensilvanie, 17  
 Son origine & ses progrès, *ibid.* Leur genre de vie, 18. Leur morale & leurs dogmes, *ibid.* Leur manière de se nourrir & de se vêtir, 19. Simplicité de leurs mœurs, 20 & suiv.

## E.

- EDENTON*, ville de la Caroline Septentrionale, 77  
*Egalité* parmi les hommes, est la base de la secte des Anabaptistes, 4  
*Elisabeth*, reine d'Angleterre, encouragemens qu'elle donne à la marine, 280  
*Encyclopédie* (1), révolution opérée dans les esprits par ce grand ouvrage, 307. Ce dépôt des lumières

- caractérifera dans les fiécles à venir le fiécle de la philosophie, 383
- Epicure*, philosophe Grec, reffufcite les opinions de Démocrite, 573
- Efpagne* (l') eft fous un gouvernement abfolu, 227.
- Cède la prépondérance à la France, par la paix des Pyrénées, 247, Tableau de la guerre pour la fuccelfion d'Efpagne, 248 & *fuiv.*
- Efpagnols* (les), perfectionnent la difcipline militaire des Suiffes, & rendent leur infanterie formidable, 264
- Efprit des Loix* (l'), l'horifon du génie eft aggrandi par cet ouvrage célèbre, 307
- Euphrate*, nom de la ville que fondent en Amérique les Dumplers, & fa defcription, 18

## F.

- FREDERIC II**, roi de Pruffe, actuellement régnant, change les principes de la guerre, & élève l'art militaire à fon plus haut degré, 267
- Fénélon*, archevêque de Cambrai; fes ouvrages ont pour but de rendre les rois bons & les peuples heureux, 336
- Finance* (la), le plus grand fleau des états policés, 152
- Floride* (la), colonie de l'Amérique, fon hiftoire, 85. & *fuiv.* Cédée par les Efpagnols à l'Angleterre, 91. Les Anglois donnent des encouragemens aux habitans de cette colonie, 92. Moyens pour la rendre floriffante, *ibid.*
- Fortifications* (l'art des), prend naiffance chez les Hollandois, 266

*France* (la), obtient la prépondérance sur l'Espagne, par la paix des Pyrénées, 247. Jouit un instant de l'empire des mers, 278

*François* (les), ancien gouvernement de ce peuple, 223.

Les longues guerres contre l'Angleterre opèrent des changemens dans la forme du gouvernement, 224.

L'autorité des rois affermie depuis Louis XI, 225.

Les grands abaissés sans que le peuple y gagne, *ibid.*

Politique des rois d'abaisser l'un par l'autre les ordres de l'état, pour dominer sur tous, 226. L'amour du plaisir, du luxe & de l'intrigue arrête en France

les progrès du despotisme, *ibid.* Les François imitent

la maniere de combattre des Suisses, 264. Achetent

des Anglois le métier à bas, & surpassent tous les peuples dans l'art de perfectionner les matieres de lu-

xe, 317

*François I*, roi de France; ses démêlés avec Charles-

Quint donnent naissance au système actuel de politique

245. Son génie cède à celui de son rival, *ibid.*

*Franklin*, célèbre Pensilvain forme la bibliothèque de

Philadelphie, 32. Raisons philosophiques qu'il donne

de la multiplication des habitans dans les colonies An-

gloises, 135

*Fox* (George), fondateur de la secte des Anabaptistes,

5. Son caractère, *ibid.*

## G.

*GALILÉE*, devine la figure de la terre, & invente le télescope, 378

*Cassendj*, fait revivre le système d'Epicure fut les atomes, 379

*Gaulois* subjugués par César, 232

*Géorgie* (la), colonie Angloise de l'Amérique, 78.

Pourquoi ainsi nommée, *ibid.* Ses commencemens,

79. Obstacles qui s'opposent aux progrès de cette co-

lonie, 81. Premiers réglemens qui y sont établis,

82. & *suiv.* L'Angleterre lui en donne de plus sages,

84

*Gouvernement*, pourquoi les hommes ont besoin de ce

lien, 194. Pourquoi tous les gouvernemens sont di-

rectement opposés au but de leur institution, 197.

Examen des différentes especes de gouvernement, *ibid.*

Sur quel esprit est fondé le gouvernement des Turcs,

200. Quel est celui des Russes & des Danois, 201.

Gouvernement de la Suède, 203. & *suiv.* De la

Pologne, 207. & *suiv.* De l'Allemagne en général,

209. Gouvernement de l'Angleterre, 214. & *suiv.*

Des Provinces-Unies, 219. & *suiv.* De la France,

223. & *suiv.* De l'Espagne, du Portugal & de l'Italie,

227. & *suiv.* Tous les peuples du Midi de l'Europe

semblent nés pour le gouvernement despotique, 228.

Gouvernement de Venise, 229. & *suiv.* Gouverne-

ment des Suisses, 232. & *suiv.* Réflexions générales

sur les différens gouvernemens de l'Europe, 236. La

science du gouvernement est la plus digne d'occuper

les meilleurs génies, 237. Usage de la Chine, que

les gouvernemens Européens devroient imiter, 238.

L'intérêt du gouvernement ne doit être que celui de la

nation, 240. C'est le gouvernement qui fait les hom-

mes bons ou méchans, *ibid.*

*Granville*, un des propriétaires de la Caroline, veut

asservir les Non-Conformistes au rit Anglican, 61.

Suites de cette violence, *ibid.*

<i>Grèce</i> (l'ancienne), doit la fondation de ses états à des brigands, 198. Sa population,	332
<i>Grecs</i> (les), l'art de la guerre institué par eux, & perfectionné par les Romains,	258
<i>Guerre</i> (art de la), les Romains perfectionnent cet art institué par les Grecs, 258. Ancienne maniere de combattre chez les Romains, 259. La préférence ac- cordée par la suite à la cavalerie sur l'infanterie; causée de leurs défaites, <i>ibid.</i> Le même vice éternise les guerres entre la France & l'Angleterre, 260. Charles • VII, roi de France, est le premier qui conserve des des troupes sur pied en tems de paix, 261. Les au- tres souverains imitent cet exemple, & s'en servent pour asservir leurs peuples, <i>ibid.</i> L'invention de la poudre à canon met encore plus les armes sous la dé- pendance des rois, 262. La maniere dont les Suisses combattent les <i>Bourguignons</i> , les rend fameux, & engage les souverains à prendre ces peuples à leur solde, 263. Les allemands, & les François ensuite, adoptent la maniere des Suisses, 264. Les Espagnols perfectionnent la discipline des Suisses, <i>ibid.</i> A mesure que l'infanterie augmente dans les armées, la guerre s'étend de plus en plus, <i>ibid.</i> L'art des fortifications prend naissance en Hollande, 266. Ce que l'art mili- taire doit à Louis XIV, 267. Cet art porté à la plus grande perfection par le roi de Prusse régnant, 267. L'état de guerre est presque actuellement l'état naturel en Europe, 268. Inconvéniens qui en sont la suite, 269. & <i>suiv.</i> Le gouvernement militaire conduit né- cessairement au despotisme,	276



*Guillaume III*, roi d'Angleterre; pacte des Anglois avec ce prince, 215

*Gustave Adolphe*, roi de Suède, enchaîne le Nord de l'Europe à la suite de ses victoires, 247

H.

*HEBREUX* (les), combien il leur fallut de tems pour former une nation, 197

*Helvétiens*, ancien nom des Suisses subjugués par César, 232

*Henri VIII*, L'Angleterre, sous le règne de ce prince, est obligée de louer des vaisseaux, 280

*Histoire Naturelle* de M. de Buffon, ouvrage aussi grand & aussi noble que son sujet, dispose les esprits à s'attacher aux objets utiles, 307

*Hollande* (la), s'empare de l'empire de la mer, 276. L'Angleterre le lui dispute, 277, & le lui enleve, 279

*Hollande* (la), une des Provinces-Unies, sa part dans l'administration de la république, 220

*Hollandois* (les), progrès de leur commerce, 288. La liberté & la tolérance en sont les principales causes, 289

*Homere*, son génie a rendu ineffaçables les caractères de la langue Grecque, 372

*Homme*, L'homme est né pour vivre en société, & pourquoi, 194

*Honorius*, empereur Romain, réunit en province Romaine la Germanie, la Gaule, la Bretagne & l'Helvétie, 232

## I.

**IMPÔT**, ce que c'est que l'impôt, 343. Sa destination légitime, & sur qui il étoit assigné autrefois, 344. Les Grecs & les Romains connoissoient peu les impôts, 345. La passion des conquêtes est cause de leur augmentation en Europe, 346. La capitation est un impôt humiliant, & difficile à asséoir avec équité, *ibid.* L'impôt sur les consommations ne doit jamais porter sur les denrées de première nécessité, 348. Inconvéniens de l'impôt sur les marchandises étrangères, 349. L'impôt le plus convenable aux intérêts publics & aux droits des citoyens, est la taxe sur la terre, 350 & *suiv.* Lorsque le souverain met des impôts sans le consentement de la nation, c'est un acte de despotisme, 352 & *suiv.*

**Imprimerie**, ce que la raison & les sciences doivent à l'invention de cet art, 384

**Indigo**, plante en usage dans la teinture, 72

**Infanterie**, l'usage de l'infanterie augmentant dans les armées, fait cesser la milice féodale, 264

**Inquisiteur**, magistrat de la république de Venise, ses fonctions & son pouvoir, 231

**Italie**, adopte la première les cérémonies & les spectacles, 316. Et est en possession des arts avant le reste de l'Europe, *ibid.*

## J.

**JACQUES I**, roi d'Angleterre, mépris des Anglois pour ce prince, 230. Donne quelques encouragemens à la marine, 289

- Jacques II*, roi d'Angleterre, rétablit la marine Angloise, 281  
*James (le)*, rivière d'Amérique dans la Virginie, 53  
*James-Town*, premier établissement des Anglois dans la Virginie, 37, 54  
*Juifs (les)*, leur gouvernement théocratique, 198

L.

- L***ANGUES*, caractère des langues des différentes nations de l'Europe, 369. La langue Allemande est la langue originelle de l'Europe, 371  
*Législation*, quel doit être le but de toute législation, & moyens à employer pour y parvenir, 145. En quoi elle exige le plus d'attention, 146. Vues générales sur la législation d'une peuplade naissante, *ibid.* ce que l'on doit, en fait de législation, aux opinions & aux habitudes, 147. Attention que le législateur doit donner à la distribution des terres, 150  
*Leibnitz*, pousse la science de Dieu & de l'ame aussi loin que la raison peut la conduire, 380  
*Lépante (bataille de)*, fameuse bataille navale entre les Chrétiens & les Turcs, 274  
*Locke*, célèbre philosophe Anglois, donne des loix à la Caroline, 62. Plus métaphysicien que politique, 65. Par la force de son raisonnement, il fait évanouir tous les spectres de l'imagination, 381  
*Louis XI*, roi de France; l'abaissement des grands de son royaume, le rend plus puissant que ses prédécesseurs, 225

<i>Louis XIV</i> , roi de France, accusé d'aspirer à la monarchie universelle, 247. Ce prince n'avoit rien de ce qui fait les héros conquérans, <i>ibid.</i> Sa grandeur a dû étonner lui-même, 248. L'art militaire lui est redevable de plusieurs usages, 267. C'est à lui qu'il faut attribuer l'excessive multiplication des troupes en Europe,	268
<i>Lucrece</i> , philosophe Romain, écrit au milieu des guerres civiles,	374
<i>Lutber</i> , ranime en Europe tous les esprits, dans le même tems que Colomb ranimoit les bras,	199
<i>Luxe</i> (le), est un obstacle à la population, & en quoi,	333

## M.

<i>MAGISTRAT</i> . Tout écrivain de génie est magistrat né de sa patrie,	239
<i>Mariages</i> , plus fréquens & plus féconds en Amérique qu'en Europe, & pourquoi,	136
<i>Marine</i> (l'art de la), ignorance des anciens peuples sur cet art, 272. Doit ses progrès à l'invention de la boussole, 273. Ce qu'étoit la marine d'Espagne sous Philippe II, 274. Elle est abattue par les Anglois, 275. L'empire de la mer passé aux Hollandois, 276. La France en jouit un instant, 278. Les Anglois s'en emparent pour ne plus le perdre, 279. Histoire des progrès de la marine Angloise, 280 & <i>suiv.</i> Et son état actuel, 282. La marine doit changer la face du monde, 283. La monarchie universelle des mers est une	

- chimere, 284. La marine à dirigé toutes les vues vers le commerce, 285
- Maroc*, gouvernement de cet empire Africain, 200
- Maryland* (le), province Angloise de l'Amérique, réunie d'abord à la Virginie, s'en sépare, 48. Causes de cette désunion, 49. Origine de cette colonie, *ibid.* Son administration 51. Sa description & sa culture, 52. Son gouverneur nommé par la famille des Baltimore, 144
- Maximilien*, empereur, abat en Allemagne le pouvoir des grands, 212
- Mays*, espece de bled cultivé par les sauvages de l'Amérique, 113. Sa préparation & son utilité, 100
- Médecine* (la), n'a peut-être rien de meilleur que son affinité avec la Chymie & la Physique, 377
- Monachisme*, origine & progrès du Monachisme, 337
- Monnaie* (Papier-), espece de monnaie en usage dans l'Amérique Angloise, son utilité, 152
- Monnoies*, différentes especes de monnoies dans les colonies Angloises de l'Amérique Septentrionale, 152
- Montesquieu*, éloge & erreurs de ce grand homme, 65
- Morale* (la), ne peut avoir pour base les opinions religieuses, 386. Ce que c'est que la morale au tribunal de la philosophie & de la raison, 387 & *suiv.* Comment la morale de l'Evangile est utile à la tyrannie religieuse & politique, 392. La considération attachée aux richesses est la perte des mœurs, 394. Ce sont les bonnes loix qui font les bonnes mœurs, 395

## N.

- NAPLES** (le royaume de), son gouvernement, 227  
*New* (la), rivière de la Caroline Septentrionale, 77  
*Newcastle*, ville de la Pensilvanie, 34  
*Newton*, étend les principes de la physique & des mathématiques, & découvre le vrai système du monde, 380  
*Noblesse* (la), n'est qu'une distinction vaine, lorsqu'elle n'est pas fondée sur des services utiles à l'état, 310

## O.

- OGLETHORPE**, conduit les Anglois qui fondent la colonie de la Géorgie, 79  
*Oiseau-mouche*, oiseau particulier à l'Amérique Septentrionale, sa description, 101. Sa manière de se nourrir, 102  
*Orange* (le Prince d'), son caractère & les projets, 248, est l'auteur des ligués qui se forment contre Louis XIV. *ibid.*  
*Overtfel*, une des Provinces-Unies, sa part dans l'administration de la république, 220

## A.

- PASCAL**, fait des expériences pour mesurer la hauteur de l'atmosphère, 379  
*Penn* (Guillaume), le plus célèbre des Quakers, 9.  
 Achete des Sauvages un terrain en Amérique, & y

fonde un établissement composé de Quakers, 10. Lui donne le nom de Pensylvanie, *ibid.* Se fait aimer des Sauvages par ses vertus, 11. Sages réglemens qu'il faut pour le gouvernement de son nouvel état, 11. & *suiv.* prospérité qui en est la suite, 14. Effer de la sagesse de ses loix en Pensylvanie, 343

*Pensacole* (baie de), baie de l'Amérique sur les confins de la Louisiane; les Espagnols s'y établissent, 90

*Penseurs*, nom d'une des classes de ministres à la Chine leurs fonctions, 238

*Pensylvanie*, contrée d'Amérique qui doit son nom à Guillaume Penn, voyez *Penn*; sa situation, 15. Sa température, 16. Différentes sectes qui s'y établissent, 17. Accroissemens & population de cette colonie, 21 & 22. Maniere de se nourrir & de se vêtir chez les Pensilvains, 22. Félicité dont ces peuples jouissent, 23 & *suiv.* Leurs usages civils, 24. Leur magnificence dans les funérailles, 25. Commerce de la Pensylvanie, 26. Ses échanges, 27. L'horreur des Pensilvains pour la guerre les empêche de se mettre à l'abri des invasions, 34. Raisons de leur sécurité à cet égard, *ibid.* Rendent la liberté à tous leurs esclaves, 132. La Pensylvanie est soumise à l'espece de gouvernement nommé *gouvernement propriétaire*, & raison de cette dénomination, 144

*Philadelphie*, ville d'Amérique, capitale de la Pensylvanie, 30. Sa position & sa description, 30 & *suiv.* Les sciences y sona en honneur, 32. Excellente police qui y régne, *ibid.*

*Philippe II*, roi d'Espagne; toute sa politique n'est qu'in-

- rigues, 246. Ce qu'étoit la marine d'Espagne sous son regne, 274
- Philippe III*, roi d'Espagne, sa politique étroite, superstitieuse & pédantesque, 247
- Philosophie* (la), est aux Belles-Lettres & aux Arts, ce que l'âge mur est à la jeunesse, 373. Les nations n'ont de philosophes qu'à l'époque de leur vieillesse, 374.
- Philosophes Grecs, & leurs différens systèmes, *ibid.*
- La philosophie bornée à la morale, a fait peu de progrès chez les anciens, 376. La philosophie reste près de mille ans étouffée sous le croissant des Mahométans & la croix des Chrétiens, *ibid.* C'est aux Arabes que l'Europe doit la renaissance de la philosophie & des sciences, 377. Tableau de la philosophie de l'école, *ibid.* La philosophie s'appuie sur la physique, qui, est sa véritable base, 378. Découvertes des philosophes & des physiciens modernes, *ibid.* & *suiv.* La physique doit plus aux événemens qu'à la méditation, 381. Comment la philosophie lie, éclaire & soulage les hommes, 383
- Piémont* (le), son gouvernement, 228
- Pierre* (le Czar), inutilité de ses efforts pour faire germer les arts en Russie, 323
- Pigalle* (M.), célèbre sculpteur; sa statue de M. de Voltaire, 372
- Pin*, arbre commun dans la Caroline Septentrionale, 74, ses usages, *ibid.*
- Platon*, disciple de Socrate, noie la philosophie dans la théologie, 374
- Politique*, tient lieu de législation chez les peuples sauvages, 241. Tableau de la politique de Rome moder-



ne, 242. & *suiv.* Charles-Quint & François I. donnent naissance au système actuel de politique, 245. Politique intrigante de Philippe II, roi d'Espagne, *ibid.* Politique superstitieuse & pedantesque de son successeur Philippe III, & politique de Richelieu, 246. Politique ambitieuse de Louis XIV, 247. Politique de l'Angleterre, 252. La politique devenue très-épineuse en Europe, 254. La politique subordonnée au caractère des princes, 256

*Pologne* (la), constitution de ce royaume, 207. Causes qui s'opposent à sa prospérité, 208. Démembrement de la Pologne, & ce qu'on peut en espérer en faveur des peuples, *ibid.*

*Ponteach*, chef des Sauvages de la Floride, terrible aux Anglois, 94. Trait héroïque de ce Sauvages, *ibid.*

*Population.* Examen de la question, si le monde a été plus peuplé autrefois qu'il ne l'est aujourd'hui, 327 & *suiv.* L'Italie & l'Espagne peuvent avoir déchu de leur ancienne population; mais la Gaule & la Grande Bretagne paroissent avoir augmenté la leur, 329. L'Allemagne étoit anciennement très-peuplée, & l'est encore, *ibid.* Les longues & cruelles guerres qui remplissent l'histoire ancienne, s'opposent à l'idée d'une excessive population, 330. Le despotisme & l'aristocratie ne sont pas favorables à la population, 331. La Grèce & l'Italie, seuls pays de l'Europe plus peuplés autrefois qu'aujourd'hui, 332. La population dépend de l'égalité dans la distribution des biens fonds, 333. Le luxe, l'inaliénabilité des domaines du clergé, & les substitutions des biens nobles, sont des obstacles à la population, *ibid.* & *suiv.* L'intolérance est la

cause de la dépopulation de Plusieurs états, 239. L'é-	
tablissement des rentes viagères est contraire à la popu-	
lation, & comment, 240 & suiv. La grande popu-	
lation est-elle utile au bonheur du genre-humain, 242	
& suiv.	
<i>Portugal</i> (le), est sous un gouvernement absolu,	227
<i>Potoumak</i> , rivière d'Amérique,	49
<i>Poudre à canon</i> ; cette invention donne dans les ar-	
mées l'avantage à l'infanterie sur la cavalerie,	262
<i>Propriétaire</i> (gouvernement), ce qu'on appelle ainsi	
dans les colonies Angloises de l'Amérique Septentrio-	
nale, & quels pays y sont soumis,	143
<i>Provinces-Unies</i> (les), origine de cette république,	
219. Constitution de son gouvernement, <i>ibid.</i> Sup-	
pliment le stadhouderat, 220; & le rétablissent, 221.	
Raisons qui font espérer que les Provinces-Unies con-	
serveront leur liberté,	222
<i>Puissance ecclésiastique</i> , inconnu dans les colonies An-	
gloises de l'Amérique Septentrionale,	140
<i>Pury</i> , conduit en Géorgie une peuplade de Suisses, &	
donne son nom à leur établissement,	80
<i>Purysbourg</i> , nom d'une peuplade de Suisses dans la	
Géorgie,	80
<i>Pyrennées</i> (paix des), fait passer la prépondérance de	
l'Espagne à la France,	247
<i>Pythagore</i> , imagine le système d'astronomie, ressuscité	
par copernic,	378

## Q.

**QUAKERS**, leur manière de vivre, 5. Leur aversion pour tout ce qui ne tient qu'à l'extérieur, 7. persécutions exercées contre eux, 9

## R.

**RALEIGH**, Anglois, aborde à la baie de Roénouque,

73

**Rappahannock** (la), rivière d'Amérique dans la Virginie,

53

**Religion**, ce que c'est, & la manière dont les législateurs l'ont fait entrer dans leurs vues, 185. Origine & progrès de la religion Chrétienne, *ibid.* Sa division en différentes sectes, 191. Quel devoit être le code moral de religion dans tous les états, 192. La tolérance religieuse sera due à la découverte du nouveau-monde, 193. Les Espagnols ont rendu la religion odieuse par les cruautés dont elle a été le prétexte en Amérique, *ibid.* La communication entre l'ancien & le nouveau-monde, doit faire cesser un jour le fanatisme,

194

**Rhodes** (île des), île Angloise de l'Amérique Septentrionale; à quelle espèce de gouvernement elle est soumise,

144

**Richelieu** (le cardinal de), profite de la faiblesse de l'Espagne pour remplir son siècle de ses intrigues, 246. Mot de ce ministre,

255

**Riz**, plante cultivée avec succès dans la Caroline, 71. Sa culture nuisible par les vapeurs humides qui s'exhalent des rizieres,

*ibid.*

<i>Roënoque</i> (baie de), baie de la Caroline Septentrionale, est le premier endroit de l'Amérique où les Anglois abordent,	73
<i>Rome</i> (l'ancienne), n'est dans son origine qu'un repaire de bandits, 198. La guerre, causée de sa grandeur, & ensuite de sa décadence, <i>ibid.</i> Se reprend d'avoir détruit Carthage, 254. Sa population,	332
<i>Rome moderne</i> , politique & artifices de cette cour, 242. Son adresse pour parvenir à la monarchie universelle, en abattant les trônes les uns par les autres,	243
<i>Romains</i> (les) ont perfectionné l'art militaire institué par les Grecs,	258
<i>Royal</i> (gouvernement), ce qu'on appelle ainsi dans les colonies Angloises de l'Amérique, & quelles provinces y sont soumises,	143
<i>Russes</i> (les), quelle est leur espèce de gouvernement,	201

## S.

<i>SAINT-AUGUSTIN</i> , ville de l'Amérique dans la Floride,	87
<i>Sainte-Marie</i> , ville du Maryland,	55
<i>Saint-Joseph</i> , établissement Anglois dans la Floride,	90
<i>Saint-Marc</i> , établissement Anglois dans la Floride,	90
<i>Saint-Pierre</i> , (l'Abbé de), ses ouvrages respirent par-tout l'amour de l'humanité,	337

- Salzbourg*, ville d'Allemagne ; les Protestans chassés de cette ville se réfugient en Georgie, 80
- Saint-Mattheo*, ville de l'Amérique dans la Floride, 86 & suiv.
- Sassafras*, arbre particulier à l'Amérique, 86. Sa culture & ses usages, *ibid.* Employé avec succès dans les maladies vénériennes, *ibid.*
- Savanab* (la), rivière d'Amérique dans la Georgie, 78, 80
- Schuylkill* (le), rivière d'Amérique sur laquelle est située Philadelphie, 30
- Seigneurs*, nom d'une des classes de ministres à la Chine ; & leurs fonctions, 238
- Société royale de Londres*, ce que les arts & les sciences doivent à cette société, 383
- Socrate*, ramène la philosophie à la vertu, 374
- Solon*, législateur d'Athènes, effet de ses sages loix, 343
- Sparte*, refuse, par politique, de rendre Athènes esclave, 254
- Stadbouderat*, les Hollandois suppriment cette magistrature, 220 ; & la rétablissent, 221. Pouvoir de celui qui en est revêtu, *ibid.*
- Substitutions des biens nobles*, font un obstacle à la population, 334
- Suède*, constitution de ce royaume, 203. Son ancien gouvernement, *ibid.* & suiv. Révolution arrivée dans ce royaume, 206. Quelle en peut être la suite, *ibid.*
- Suisses* (les), forment le peuple le plus sensé de notre politique moderne, 332. Gouvernement de cette république, & confédération des Treize-Cau-

- 1029, 233. La différence de religion altère leur union, *ibid.* La population leur tient lieu du commerce qui leur manque, par le trafic qu'ils font de leurs soldats, 234. Le Suisse est par état destructeur d'hommes, 235. Leur manière de combattre contre les Bourgignons, rend les Suisses formidables, 263. Et engage les souverains à prendre des Suisses à leur solde, *ibid.*  
*Swiss*, mot admirable de ce philosophe Anglois, 306  
*Sydoniens*, anciens peuples commerçans, ce qu'étoit leur marine, 372

## T.

- TABAC*, propriétés médicales de cette plante, 56. Ses différens usages, *ibid.* Pays où on le cultive, & sa description, *ibid.* Manière de le cultiver & de le recueillir, 57. Commerce que le Maryland & la Virginie en font, 58 & *suiv.* Utilité de cette culture pour la Grande-Bretagne, 60  
*Tamarisk*, arbrisseau propre au climat de l'Amérique, sa description, 99. Son utilité, *ibid.* Manière d'en extraire une espèce de sucre, 100  
*Thales*, philosophe Grec, écrit sur la physique, 374  
*Théocratie*, législation dictée par la Divinité elle-même, 189  
*Timbre*, (acte du), droit imposé dans les colonies, Angloises, 165. Cause la revolte de ces colonies, moyens dont elles se servent pour faire retirer le bill qui ordonne cet impôt, *ibid.*

*Tolérance*, prêchée dans quelques endroits de l'évangile, & rejetée dans un plus grand nombre, 65.

La tolérance universelle sera due un jour à la découverte du nouveau monde, 192 & *suiv.*

*Torricelli*, invente le thermomètre, 379

*Trambleurs* ou *Quakers*, voyez *Quakers*, 5

*Turcs* (les), sont moins avancés du côté de la législation que les autres peuples de l'Europe, & pourquoi, 200

*Tyriens*, anciens peuples commerçans; ce qu'étoit leur marine, 272

U.

*UTRECHT* (paix de) les alliés ne recueillent pas sous la paix qu'ils devoient s'en promettre, 257

V.

*VASCO DE GAMA*, double le cap de Bonne-Espérance, & rend les Portugais maîtres du commerce des Indes, 286

*Venise* (république de), comment peuplée dans son origine, 229. Sa constitution actuelle, 230. Sévérité de sa police, 231

*Vertu* (la), peut s'agiter & s'indigner jusqu'à l'atrocité, 239

*Williamsbourg*, capitale de la Virginie, 54

*Virginie*, (la), colonie Anglaise de l'Amérique, son étendue, 36. Ses commencemens malheureux, 37. Ses progrès sous le gouvernement de Berkeley, 39. Reçoit des loix de la métropole, 40. Administration de cette colonie, 41 & *suiv.* Sa population,

47. Ses établissemens militaires, 48. Ses cultures  
 51 & suiv. Inconvéniens de la multiplication des  
 habitans dans cette colonie, 53  
*Voltaire* (M. de); statue érigée en l'honneur de ce  
 grand homme, 372

## Y.

- Y*ORCK (Nouvelle-); s'oppose à l'exécution des  
 ordres venus d'Angleterre; suite de la désobéissance  
 de cette colonie, 164  
*Yôrck* (l'), rivière d'Amérique dans la Virginie, 53

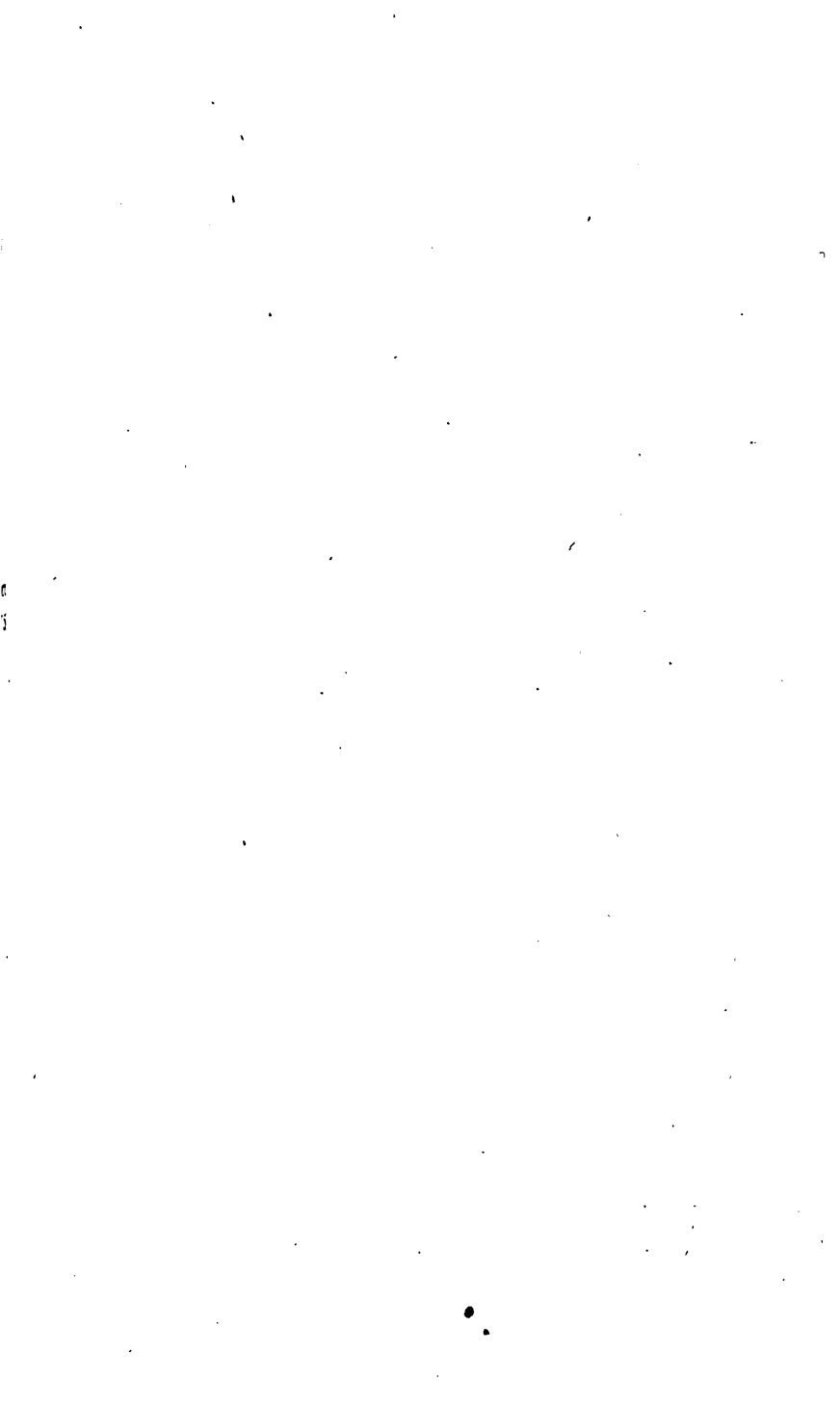
## Z.

- Z*ENON, philosophie Grec, devient après sa mort  
 chef de secte, 375

*Fin de la Table des Matieres.*







Simon Finch  
9.6.1988  
[ZAH.]

874102



